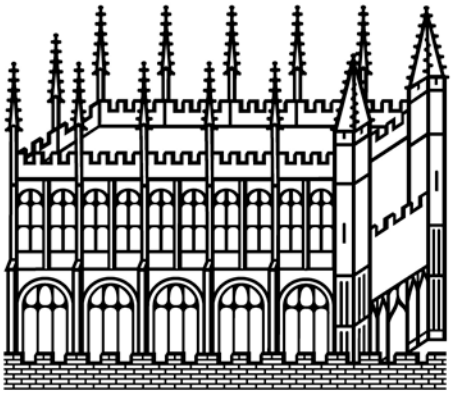


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

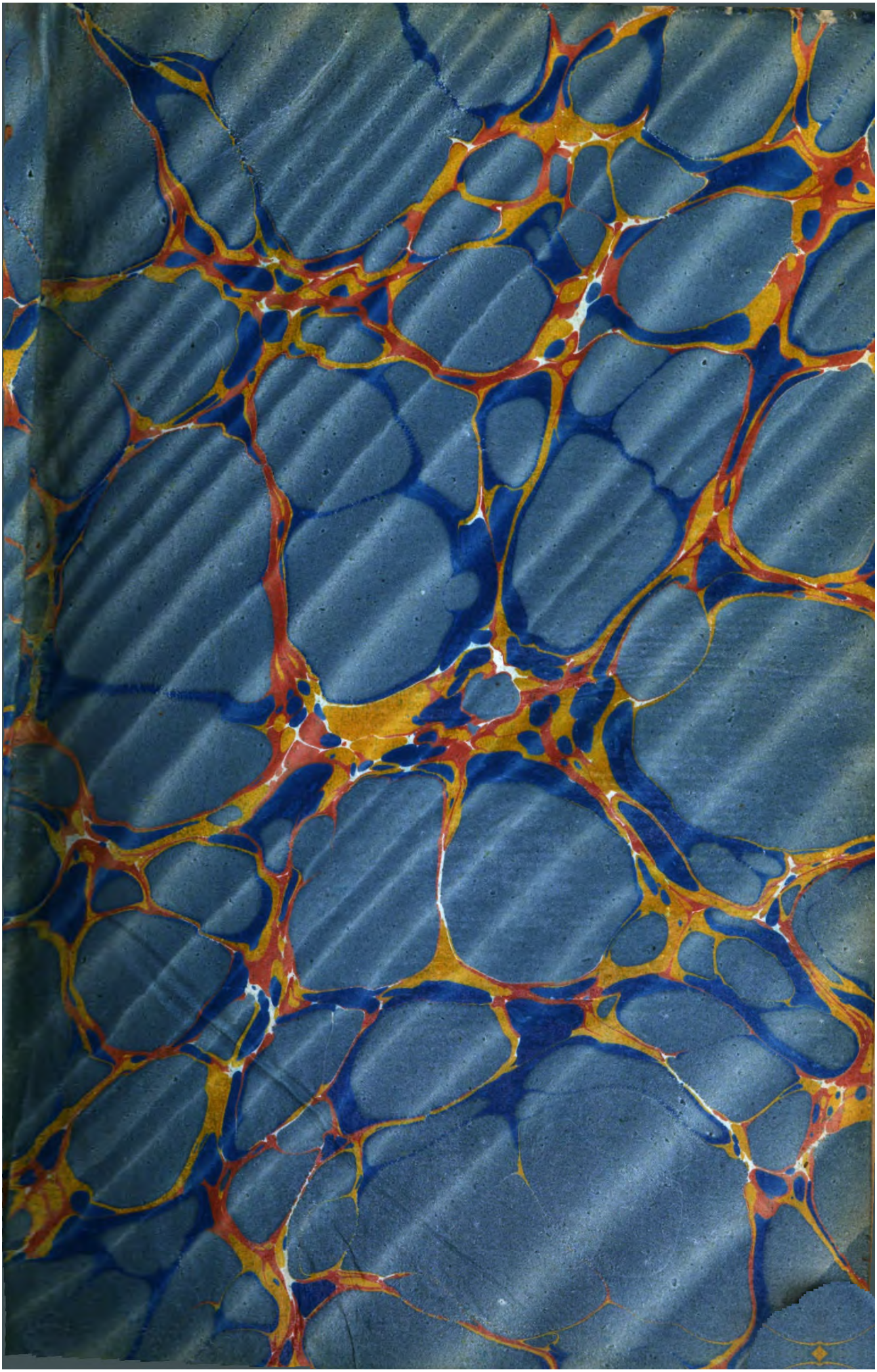
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

OXFORD UNIVERSITY

TAYLOR INSTITUTION

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Vet. Fr. II B. 1580



ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS,

AVEC FIGURES.

PREMIERE PARTIE.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve A PARIS,

Chez VISSE, Libraire, rue de la Harpe, près de la rue Serpente.

M. DCC. LXXXVII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 MAR 1984
OF OXFORD
LIBRARY

HISTOIRE

DU

VAILLANT CHEVALIER

TIRAN LE BLANC.

TOME SECOND.

HISTOIRE

DU VAILLANT CHEVALIER

TIRAN LE BLANC.

SUITE DE LA TROISIEME PARTIE.

L'EMPEREUR ne penſa plus qu'à tenir des conſeils ſur les moyens de ſoutenir la guerre. Tiran, qui voyoit que la treve étoit au moment d'expirer, ne ſongeoit de ſon côté, qu'aux moyens d'obtenir de la princeſſe, ce qu'il en deſiroit. L'empereur deſiroit avec paſſion qu'il ſe rendît au camp; & Tiran ne ceſſoit de dire qu'il diſpoſoit de tout ce qui lui étoit néceſſaire, pour donner bataille aux Turcs. Cependant il repréſentoit à la princeſſe l'excès de ſon amour, & l'injuſtice de ſon refus. Je ne crains point, lui diſoit-il, de vous exprimer devant Stéphanie & ſes compagnes, que je regarde

comme mes ſœurs, quelle eſt la violence de mon amour, & le cruel état où vous me réduiſez; état plus affreux que la mort à laquelle vos rigueurs me condamnent. La princeſſe qui reconnut tout l'amour dont le diſcours de Tiran étoit rempli, lui répondit en ſouriant avec tendreſſe: Tiran, je vois bien ce que tu demandes; mais j'ai vécu juſques ici ſans reproche, & je veux conſerver ma réputation. Dis-moi, je te prie, qui t'a donné les eſpérances que tu conçois? Si je conſens à ton deſir, comment pourrai-je cacher une pareille faute? Je vois ton amour avec plaiſir; mais ſonges à ce que je me dois à moi-même & à l'empereur mon pere: le crainte de m'en ſéparer m'a fait juſqu'à préſent refuſer la recherche de pluſieurs rois; ſon grand âge m'a fait redoubler mes ſoins, quoiqu'il m'ait ſouvent aſſuré qu'il ſeroit charmé de me voir contente & mariée à mon gré avant ſa mort. L'amitié & la tendreſſe qu'il me témoignoit en me tenant ces diſcours, m'attendriſſoient juſqu'aux larmes; il croyoit que je pleurois dans la crainte d'un combat que les filles font ſemblant de redouter, & que l'on aſſure être plus agréable que dangereux. Tromperois-je la confiance qu'il a en moi? Sans ton amour, rien ne manqueroit à mon bonheur; le mien eſt timide, que veux-tu? Je

me ſouviens toujours de cette nuit du château de Malvoiſin. Qui n'a point de pitié, n'en doit point eſpérer.

Tiran, piqué d'un diſcours où il croyoit voir peu d'amour, dans le temps qu'il ſe croyoit près de ſon bonheur, lui répondit avec une douleur mêlée d'un peu de colere : j'avoue que je me ſuis trompé ſur le peu d'amour que vous avez pour moi, & je ne me ſuis conſervé juſqu'ici que pour la gloire & l'avantage de V. M. mais puiſque vous m'ôtez toute eſpérance, je ne veux plus vivre, dans la crainte que l'excès de mon amour ne m'engage à ſervir une ingrate. Pourquoi la deſtinée a-t elle conſervé mes jours contre le brave chevalier Villermes, puiſque la mort m'étoit réſervée par les cruautés de V. A., vous m'aviez donné des eſpérances ; & puiſque dans le rang que vous occupez, vous ayez pu me manquer de parole, jamais je ne me fierai à votre ſexe. Mais, reprit la princeſſe, dites-moi, qu'appellez vous une parole ? Je ſerois ravie de le ſavoir. Fort bien, lui répondit Tiran, vous faites ici l'ignorante pour vous excuſer. Mais enfin il me ſemble que la foi & la vérité ſont inſéparables ; & comme ces deux vertus ſont néceſſaires dans notre ſainte religion, V. M. a manqué par conſéquent à ce qu'elle devoit à Dieu. Il eſt encore établi par la même religion,

que qui manque à ſa foi, va directement contre les ſacremens, & devient ennemi de Dieu; mais ſi, pour vous excuſer, vous voulez me renvoyer à l'eſpérance, qui ſouvent déſeſpere, je prendrai toutes ces demoiſelles, la veuve Repoſée & Stéphanie à témoin de votre manque de parole, & des maux que vous me cauſez, & je jure par l'ordre de chevalerie, que juſques au moment où je vous ai vue, je n'ai point connu l'amour, & que je ſuis venu aujourd'hui pour avoir recours à vous, comme à mon Dieu, & dans l'eſpérance de trouver du ſoulagement à ma peine.

L'empereur entra, qui les voyant arrangés en cercle, demanda de quoi ils s'entretenoient. La princeſſe lui répondit, que comme Tiran ſavoit fort bien prêcher, elles lui avoient demandé ce que c'étoit que la foi. Tiran ſans attendre que l'empereur le queſtionnât, dit: J. C. nous commande dans ſon ſaint évangile de croire tout ce qu'il contient, ſans aucune réſerve, & c'eſt le principal devoir du chrétien. Les dames doivent donc bien prendre garde à donner leur foi; car ſi elles y manquent, elles ſont excommuniées; & ſi elles mouroient en cet état, on ne pourroit leur accorder la ſépulture. L'empereur approuva ce diſcours, & dit, que c'étoit une terrible choſe pour les femmes, auſſi-bien que pour les hommes, que de manquer à ſa parole.

Il n'auroit pas applaudi au diſcours de ſon général, s'il avoit ſu quelle étoit ſon intention. Il donna la main à la princeſſe; & ſans vouloir être ſuivi de perſonne, il fut avec elle à la tour du tréſor, prendre l'argent qu'il vouloit donner à Tiran lorſqu'il partiroit pour le camp. Tiran demeura avec les dames, fort occupé de ce que la princeſſe lui avoit dit, & très-fâché de ce que la veuve Repoſée pouvoit avoir deviné ſon ſecret. Pour s'en éclaircir, & tâcher de la mettre dans ſes intérêts par des promeſſes & des douceurs, il dit, les malheurs à venir ſont cruels à enviſager. Je ne puis douter que la princeſſe ne ſoit fâchée, & qu'elle n'a pas d'amour pour moi; je ne puis prouver ce que je ſouffre que par mes paroles; cependant j'aurois beſoin de conſolation, afin d'être en état de rendre à la princeſſe de ſi grands ſervices, qu'elle connût enfin que je ne ſuis pas indigne d'elle, & qu'il me fût poſſible de vous marier toutes avantageuſement; & ſur-tout ma ſœur Stéphanie: quoiqu'elle ait tous les biens qu'elle peut deſirer, je voudrois lui en donner encore davantage. Mon deſſein ſeroit de confier mes plus importantes affaires à la veuve Repoſée, & de lui faire épouſer un duc, un comte, ou un marquis; lui donnant tant de biens, qu'elle en pût être contente pour elle & pour les ſiens. J'au-

rois les mêmes attentions pour Plaiſir de ma vie; & pour les autres. Stéphanie remercia beaucoup le général pour elle & pour ſes compagnes de la bonne volonté qu'il leur témoignoit. La veuve Repoſée dit à Stéphanie: Remerciez-le pour vous, je ſaurai bien, moi, lui témoigner ma reconnoiſſance; & ſe tournant vers lui d'un air gracieux, elle lui dit: Je vous remercie de l'envie que vous avez de m'obliger; mais je ne veux point d'autre époux que celui-là ſeul que j'adore nuit & jour autant que Dieu, & qui eſt toujours préſent à mon eſprit. Je conviens qu'il me fait ſouffrir; cependant il n'y a point de dangers auxquels je ne m'expoſe, pour lui prouver ce que je penſe. Mais comme ces idées ſont affligeantes, ce n'eſt ici ni le temps, ni le lieu d'en dire davantage.

Plaiſir de ma vie prit enſuite la parole, & dit: Seigneur, prenez bon courage, armez-vous de patience, ne déſeſperez de rien; Rome n'a pas été faite en un jour. Vous êtes au déſeſpoir pour quelques bagatelles que vous a dites la princeſſe. Comment; vous êtes comme un lion dans les combats, & vous tremblez à la vue d'une fille! Soyez ſûr que vous en ſerez vainqueur. Donnez du courage à nos troupes, augmentez notre puiſſance. La peur & la pitié ne vont point avec de grandes entrepriſes, & je trouve que Dieu

vous récompenſe ſuivant vos mérites. Souvenez-vous du ſonge que j'ai fait dans le château de Malvoiſin. Le proverbe dit : Qui fait le bien & s'en répent, en perd le mérite. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que nous travaillons toutes pour vous rendre content. Quant à moi, je ſais quel ſera le dernier reméde : il faut employer un peu de violence, & diminuer la peur que vous en avez ; car enfin, faut-il attendre que les filles, quand on les preſſe, vous diſent : Je le veux bien, j'y conſens ; ce ſeroit une honte à elles. Je jure foi de demoiſelle, & par tout ce que j'aime le mieux au monde, de vous aider à tout ce que je pourrai. Mais en récompenſe, je vous prie, ſeigneur, de faire que mon Hyppolite m'aime toujours ; car je ne ſuis pas trop contente de lui ; il me ſemble qu'il porte ſes vues bien haut.

Tiran un peu conſolé par les plaiſanteries de Plaiſir de ma vie, ſe leva, & lui dit : Il me paroît que vous n'aimez pas Hyppolite en ſecret, & que vous voulez que tout monde en ſoit inſtruit. Eh ! que m'importe à moi, répondit-elle, que l'on ſache que j'aime ! Quoi ! parce que nous ſommes femmes, nous n'avouerons pas un amour honnête ? L'empereur revint, & prenant le général par la main, il le mena dans ſa chambre, où ils eurent une

grande conférence ſur la guerre. Tiran ſe retira chez lui à l'heure du ſoupé. La veuve Repoſée dit à la princeſſe, quand elle ſe coucha : Si vous ſaviez, madame, tout ce que Tiran nous a dit de l'amour qu'il reſſent pour vous, vous en ſeriez étonnée. Cependant les diſcours qu'il m'a tenus en particulier ſont bien différens. Je n'oſe vous les rapporter; mais la providence permet que les choſes feintes ne ſoient pas long-temps ſans être découvertes. Ce diſcours cauſa une grande inquiétude à la princeſſe. Pour ſavoir tout ce qui avoit été dit, & n'être entendue de perſonne, elle emmena la veuve Repoſée dans une petite garderobe. La veuve Repoſée aprés lui avoir raconté tout ce que Tiran leur avoit promis à toutes pour leur établiſſement, ajouta enſuite avec beaucoup de méchanceté : Il m'a dit qu'il n'étoit pas venu dans ce pays pour ſe battre, comme il fait, ni pour y être ſi ſouvent bleſſé; que c'étoit un grand malheur pour lui d'avoir connu votre alteſſe & l'empereur votre pere; qu'il ne demeuroit que pour venir à bout de paſſer ſa fantaiſie avec votre alteſſe; que Stéphanie & Plaiſir de ma vie ſont dans ſes intérêts; qu'ainſi de force ou de gré il en viendra à bout; & que ſi vous faiſiez la moindre réſiſtance, il vous coupera la gorge; après quoi il en feroit autant à l'empereur &

à l'impératrice, & qu'avec les bijoux & les tréſors dont il s'empareroit, il retourneroit dans ſon pays; que pour lui il n'aime que ſon plaiſir, & qu'il le prend par-tout où il le trouve. Que ſi jamais il peut trouver une nuit comme celle du château de Malvoiſin, il n'y aura ni ſermens, ni priéres qui puiſſent l'arrêter; qu'il ne penſera qu'à ſe ſatisfaire, pour ſe guérir d'une paſſion, qu'au fond, dit-il, vous ne méritez pas trop de faire naître: ajoutant que quoiqu'il diſe le contraire, votre beauté n'eſt que médiocre; que vous avez l'air bas & les manieres effrontées; que vous ſemblez le porter à la main, & dire à tout propos, qui le veut ſe le prenne. Vous voyez ce que le méchant penſe & dit de V. A. C'eſt à vous à régler votre conduite là-deſſus. A qui dois-je être plus attachée qu'à V. A., elle que j'ai nourrie & élevée avec tant de ſoins & de tendreſſe? Cependant V. M. m'a préféré Stéphanie & Plaiſir de ma vie. Qu'en eſt-il arrivé? Elles vous ont trahie toutes deux. Malheureuſe que vous êtes! Elles vous ont perdue de réputation, & ce ſera encore pis par la ſuite. Stéphanie a ſes raiſons pour cela. Ne voyez-vous pas dans quel état eſt déja ſa taille? Plaiſir de ma vie ſera bientôt dans le même cas. Elles voudroient pouvoir s'autoriſer de votre exemple; méfiez-

vous d'elles & de leurs conſeils. Cependant, madame, il eſt à propos que vous ne témoigniez rien de tout ceci à Tiran juſques à ce qu'il ait mis fin à la guerre. S'il venoit à être inſtruit que ſes projets contre votre alteſſe ſont découverts, il quitteroit le ſervice de l'empire, & emmeneroit les meilleures troupes de l'armée. Nous nous trouverions dans le même danger où nous étions à ſon arrivée. Je ne vous parle pas du péril auquel vous m'expoſeriez s'il venoit à ſoupçonner que je vous ai rendu compte de ce qu'il m'a dit. Je connois la tendreſſe que vous avez pour moi, & la vie ne m'eſt rien lorſqu'il s'agit de votre intérêt.

La princeſſe à ce diſcours fut pénétrée de douleur & de dépit. Son viſage ſe couvrit de pleurs. Juſte ciel, s'écria-t-elle, où ſont tes foudres ! que n'écraſe-tu ce perfide, cet indigne chevalier qui eſt venu ſurprendre mon cœur par ſes fauſſes vertus & par ſa feinte paſſion ! Hélas ! Je croyois qu'il étoit digne de ma tendreſſe. Il eſt le premier & le ſeul qui m'en ait inſpiré. Il m'en paroiſſoit ſi digne, je croyois qu'il feroit mon bonheur, & que je ferois le ſien. J'eſpérois le rendre maître de l'empire. Je le regardois comme un frere & comme un époux ; pourquoi faut-il que mes eſpérances ſoient déçues ? Ah ! tous mes ſens ſe troublent

à cette penſée. Je devrois le déteſter, & je ſens que je ne puis vivre ſans lui. Barbare, que t'avions nous fait pour conſpirer notre mort? Par où ai-je pu mériter tes mépris & tes diſcours outrageans? N'eſpére plus me ſéduire, j'en jure par ce qu'il y a de plus ſévere. Elle n'en dit pas davantage; mais entendant ſonner matines, elle dit à la veuve: allons-nous coucher, quoique je ſois bien certaine de ne pas dormir. Quand elle fut de retour dans la chambre, Stéphanie lui dit, qu'il falloit qu'elle eût trouvé de grands plaiſirs dans la converſation de la veuve. Je voudrois bien ſavoir, ajouta-t-elle, ce que vous avez pu dire. La princeſſe ne lui répondit rien, & ſe coucha. Quand la veuve ſe fut retirée, elle mit la tête ſous les draps, & s'abandonna à l'excès de la douleur. Stéphanie qui s'en apperçut, lui en demanda le ſujet. La princeſſe lui dit: Stéphanie, ne vous en embarraſſez point, prenez garde que le tout ne tombe ſur vous; vous en êtes plus près que vous ne penſez. Ce diſcours donna beaucoup d'inquiétude à Stéphanie; mais ſans la queſtionner davantage elle ſe coucha à côté d'elle ſuivant ſa coutume. La princeſſe ne ferma pas les yeux, elle ne fit que pleurer; & toute abbatue qu'elle étoit d'une auſſi mauvaiſe nuit, elle voulut abſolument aller à la meſſe. Tiran informé par Stéphanie

de ſon mal, & des pleurs qu'elle avoit répandus, fut très-inquiet. Il s'approcha d'elle pour lui en demander le ſujet, & lui dire que l'empereur venoit de lui donner l'ordre du départ. La froideur avec laquelle la princeſſe l'écouta, le pénétra de douleur, il ne put retenir ſes larmes. La princeſſe lui répondit d'un ton de voix bas: Je ne te parlerai pas long-temps: & comment pourrois-je proférer ſans rougir les choſes infâmes que j'aurois à te reprocher, & qui cauſent ma douleur! je ne puis même y chercher du ſoulagement en la confiant à quelqu'un, il faudra, quoiqu'il m'en coûte, la renfermer dans mon ſein. Il ne lui fut pas poſſible d'en dire davantage, parce que l'impératrice arriva avec les médecins. Tiran ſe retira, & dans ſa douleur il ne voulut prendre aucune nourriture. Le connétable vint au palais, & s'entretenant avec Stéphanie & Plaiſir de ma vie, il leur dit l'état auquel le diſcours de la princeſſe l'avoit réduit. Quel remede pourrons-nous apporter à ſon mal, diſoit Stéphanie! Tout ce que je puis faire, la veuve le détruit. La princeſſe ne vouloit s'entretenir d'autre choſe que de Tiran & des projets de ſon amour, à préſent elle n'en dit plus rien. Les amans ſont aveugles; & la veuve qui connoît l'amour par expérience, change abſolument ſa conduite.

conduite. Si elle n'étoit pas continuellement dans ſa chambre, je ferois entrer Tiran la nuit, malgré qu'elle en eût, comme j'ai fait au château de Malvoiſin; mais au moins je lui parlerai de lui, & je verrai ce qu'elle me répondra. Elle coupa court à leur converſation, & fut auprès de la princeſſe pour exécuter ſon deſſein; mais elle ne lui put parler, parce qu'elle s'entretenoit avec la veuve Repoſée. L'empereur ſut que le connétable étoit chez ſa fille; il ne douta pas que Tiran n'y fût auſſi, il les fit avertir; mais avant de tenir conſeil: Allons, dit-il, ſavoir des nouvelles de ma fille, qui ne ſe porte pas trop bien. Le connétable marcha le premier, l'empereur le ſuivoit, & précédoit Tiran: après Tiran, marchoient tous ceux du conſeil. Ils trouvèrent la princeſſe qui jouoit aux cartes dans un coin de la chambre avec la veuve. L'empereur s'aſſit auprès d'elle, & lui demanda des nouvelles de ſa ſanté. Elle lui répondit que dès qu'elle le voyoit, elle ne ſouffroit plus; & jettant les yeux ſur Tiran, elle lui fit un ſourire. L'empereur fut très-content de la trouver auſſi-bien. Ils parlèrent de pluſieurs choſes, auxquelles la princeſſe répondit avec beaucoup de liberté d'eſprit, & ſur-tout à celles que Tiran lui diſoit. C'étoit une ſuite du conſeil que la veuve lui avoit donné de le bien traiter, non

comme elle faiſoit auparavant, mais comme elle faiſoit à tous les autres. La veuve avoit ſes raiſons pour lui inſpirer cette conduite; elle ne vouloit pas que Tiran retournât dans ſon pays, elle deſiroit ſeulement qu'il ceſsât d'aimer la princeſſe, en perdant l'eſpérance de lui plaire, & qu'après cela il s'attachât à elle. C'étoit dans ce deſſein qu'elle avoit fait toutes ces noirceurs, qui causèrent de ſi violens chagrins.

Le lendemain l'empereur preſſa tout le monde de partir pour ſe rendre au camp. Tiran auſſi-bien que les autres, ne négligea rien pour hâter ſon départ. Cette nuit Stéphanie ayant eſſayé de parler de Tiran, la princeſſe lui impoſa ſilence, & lui dit: vous ne connoiſſez pas toute la fauſſeté des hommes: mais je ne dirai rien juſqu'au temps où je pourrai m'expliquer, & que par rapport à toi tu verras mes jours en péril: il vaut mieux dormir. Stéphanie voulut répondre, mais inutilement. Elle ignoroit ce qui s'étoit paſſé. Deux ou trois jours s'écoulèrent de la ſorte, pendant leſquels la princeſſe faiſoit un accueil égal à tout le monde, & à Tiran, qu'elle ſavoit devoir partir inceſſamment. Elle dit en préſence de l'empereur: Voici votre grand général, qui dans peu traitera le ſoudan comme il a fait les rois de Caramanie,

& de l'Inde ſupérieure, ou du moins il l'obligera à prendre la fuite comme le roi d'Egypte. Ses exploits ſont dignes des plus grandes récompenſes. Il ne doit ſes victoires qu'à ſa valeur, & il ne les a remportées que pour les intérêts de V. M. L'empereur dit au général : Je ne puis trop vous remercier de tous les avantages que vous m'avez procurés. Tout ce que je vous demande, c'eſt de continuer comme vous avez commencé ; & tout ce que je demande à Dieu, c'eſt de pouvoir vous récompenſer ſelon vos mérites. Tiran excédé d'une converſation ſi indifférente, & que la princeſſe elle-même avoit entamée à deſſein, ne put répondre autre choſe, ſinon : cela ſera ; & pour ſe rendre chez lui, il paſſa par un eſcalier qui le conduiſit dans une chambre, où il trouva le connétable, Stéphanie & Plaiſir de ma vie qui s'entretenoient. Il approcha d'eux, & leur dit : Eh bien, mes ſœurs, de quoi parliez-vous ? Seigneur, lui répondit Stéphanie, du peu d'amour que vous témoigne la princeſſe au moment de votre départ, tandis qu'elle devroit au contraire redoubler de careſſes & d'attentions, quand il devroit lui coûter un peu de ſon honneur. Nous avons auſſi parlé, continua-t-elle, de ce que je deviendrai dans votre abſence ; car l'impératrice me dit hier au ſoir, que j'étois amoureuſe ; & ſans lui

pouvoir rien répondre, je rougis, & je baiſſai les yeux. C'étoit bien en convenir, car je ne ſavois ce que c'étoit avant la nuit du château de Malvoiſin. Je prévois qu'après votre départ je vais me trouver dans une fâcheuſe ſituation, & qu'il faudra que je ſois punie de vos fautes. Ne vous ai-je pas promis, ma chere ſœur, lui dit Tiran, que le jour de notre départ je prierai l'empereur, en préſence de la reine & de toute la cour, de conſentir à votre mariage avec le connétable : il demeurera ici, & le vicomte de Branches fera ſa charge pendant que les nôces ſe feront. Et comment les ferai-je, lui dit Stéphanie, puiſque vous ſerez abſent, & qu'il ne peut y avoir de joie, ni plaiſir ſans vous ? Qu'avez-vous beſoin de tant de joie à des nôces, lui répondit Tiran ? Gardez-la pour le lit, où vous ſerez ſans crainte & ſans inquiétudes. En cet endroit de leur converſation, l'empereur arriva, donnant la main à Carméſine. Tiran trouvant le moment favorable pour lui faire la demande dont il venoit de parler, ſe mit à genoux, & lui dit :

Votre bonté infinie, & le temps que vous avez régné, a éclairé le monde chrétien ; mais enfin, ſeigneur, la vie eſt courte, il ne reſte à l'homme en mourant que le bien qu'il a fait : j'ai donc une grace à vous demander, auſſi-bien

qu'à l'impératrice & à la princeſſe; c'eſt de vouloir permettre le mariage de la belle Stéphanie avec mon frere & mon ami le comte de St. Ange, connétable de V. M. J'eſpère qu'il naîtra d'eux des vaſſaux à l'empire, & des ſerviteurs fidèles.

L'empereur lui répondit, que ce mariage lui étoit infiniment agréable, & qu'il permettroit à ſa fille de le conclure avec le conſentement de ſa mere, & il les quitta pour lors. Quand Stéphanie vit que l'empereur les avoit quittés ſi promptement, elle ne douta pas que ſon mariage ne lui déplût, elle ſe retira dans une chambre, où elle s'abandonna aux pleurs & à la douleur. Tiran donna le bras à la princeſſe, & ſuivi du connétable & de Plaiſir de ma vie, ils furent à la chambre de l'impératrice, qu'ils ſupplièrent de vouloir conſentir à ce mariage, dont l'empereur étoit content. Elle répondit, qu'elle l'approuvoit infiniment. On fit auſſi-tôt aſſembler toute la cour dans la grande ſalle, pour aſſiſter aux fiançailles. Le cardinal que l'on avoit envoyé chercher pour la cérémonie, étoit venu quand on fut chercher la mariée. On la trouva qui pleuroit encore. Elle ignoroit tout ce qui s'étoit paſſé. Les fiançailles ſe firent avec magnificence. L'empereur voulut que l'on fît les nôces le lendemain, pour ne point retarder

le départ de Tiran. Elles furent accompagnées de joûtes, de danſes & de comédies; tout le monde étoit content, excepté le malheureux Tiran.

La première nuit des nôces, Plaiſir de ma vie prit cinq petits chats, & les mit en dehors ſur la fenêtre de la chambre où Stéphanie couchoit, & toute la nuit ils ne ceſſerent de miauler. Quand elle les y eut placés, elle fut dire à l'empereur: ſeigneur, courez promptement à la chambre de la mariée, le connétable lui aura fait plus de mal que l'on ne croyoit, car elle fait des cris épouvantables. Pour moi, je crains qu'il ne la tue, ou qu'il ne l'ait bleſſée. Elle eſt votre proche parente, ſeigneur, venez donc à ſon ſecours. Ce diſcours de Plaiſir de ma vie divertit ſi fort l'empereur, qu'il ſe leva & ſe rhabilla; ils furent enſemble à la porte de la mariée, où ils écouterent quelques momens. Plaiſir de ma vie voyant qu'elle ne diſoit mot, lui dit: Comment donc, mariée, vous ne criez plus? Eſt-ce que le combat eſt déja ceſſé? Ne pouvez-vous pas dire encore cet ah! qui fait tant de plaiſir dans la bouche des filles: c'eſt ſigne que l'épine ne vous pique plus, puiſque vous ne dites mot. Croyez-moi; ſi vous ne recommencez, cela vous fera mal. L'empereur eſt ici pour vous écouter ſi vous ne criez pas, car il a peur que cela ne vous faſſe mal. L'empereur lui diſoit tout bas

de ne pas dire qu'il fût là. En bonne foi, je n'en ferai rien, lui répondit Plaiſir de ma vie; je veux au contraire qu'ils ſachent que vous les écoutez. Pour lors la mariée cria qu'on lui faiſoit mal. Plaiſir de ma vie lui diſoit que ſes cris n'étoient pas naturels, que c'étoit une comédie qu'elle jouoit. L'empereur rioit beaucoup des plaiſanteries de Plaiſir de ma vie. La mariée qui les entendoit rire, leur dit: qui a mis ces maudits chats ſur la fenêtre? Je vous prie de les faire ôter, ils m'empêchent de dormir. L'empereur étoit ſi charmé de la gaieté de Plaiſir de ma vie, qu'il lui jura que s'il étoit veuf, il n'auroit point d'autre femme qu'elle. L'impératrice fut dans la chambre de l'empereur, & n'y trouva qu'un page, qui lui dit qu'il étoit à la porte de la mariée. Elle y vint donc auſſi, & le trouva avec quatre demoiſelles. Quand Plaiſir de ma vie l'apperçut, elle lui dit: Madame, dépêchez-vous de mourir au plutôt, je vous prie, car l'empereur vient de me dire que s'il n'avoit point de femme, il n'en prendroit point d'autre que moi. Comment, coquine, vous me dites ces choſes là à moi-même! & ſe retournant vers l'empereur: Il vous faut donc une autre femme? Dites-moi un peu ce que vous en feriez? En badinant ainſi, ils s'en retournèrent chacun dans leur chambre. Le lendemain on ſe divertit en-

core beaucoup, & l'on rendit tous les honneurs au connétable & à ſa femme; on les conduiſit à la cathédrale, pour entendre une magnifique meſſe.

Après l'évangile, un moine monta en chaire, & leur fit un beau ſermon. Après la meſſe, l'empereur fit apporter à la mariée les cent mille ducats, les bijoux & les meubles que ſon pere lui avoit laiſſés. Enſuite on fit habiller le connétable avec la ſoubreveſte de ſes armes. On le laiſſa quelque temps dans cet équipage : après cela, on lui fit prendre les habits du duc de Macédoine; on déploya les bannières de ce duché; on lui mit ſur la tête une couronne d'argent, car dans ce temps on couronnoit tous ceux qui avoient un titre. Les comtes en portoient une de cuivre; les marquis, d'acier; les ducs, d'argent; & les rois, d'or; celles des empereurs étoient compoſées de ſept couronnes. Diofebo, grand connétable, en eut donc une d'argent, garnie magnifiquement de pierres précieuſes. Stéphanie fut auſſi couronnée.

Après toutes ces cérémonies, les dames & les grands ſeigneurs montèrent à cheval avec les bannières déployées, & ſuivis d'une grande quantité d'hommes à cheval. Ils la promenèrent dans tous les quartiers de la ville. Ils vinrent enſuite dans un prairie magnifique, arroſée

d'une belle fontaine, nommé la fontaine-ſainte, où tous ceux que l'on couronnoit & qui prennoient un titre, venoient faire bénir leurs bannières. Après cette bénédiction, ils prirent le nom de duc & de ducheſſe de Macédoine; on les baptiſa avec de l'eau parfumée. Si le duc veut faire des hérauts & des rois d'armes, il le peut, avec l'eau qui ſe trouve de trop, mais il eſt obligé de porter le nom du duché. Au reſte, l'on ſait bien que l'on ne peut faire roi ou héraut d'armes, que le fils d'un gentilhomme, parce que c'eſt un homme dans lequel on a plus de confiance que dans tous les autres, & auquel tout le monde s'en rapporte. Après qu'il en eut fait un, le duc revint à la fontaine-ſainte, dont l'empereur prit de l'eau & le baptiſa encore une fois, en lui donnant le titre de duc de Macédoine. Auſſi-tôt les trompettes ſonnèrent, & les hérauts & les rois d'armes crièrent: Voici le grand prince duc de Macédoine, de la bonne race de Roche-Salée. Après cela, il vint trois cents chevaliers de l'éperon d'or, tous armés de blanc, qui ſaluèrent l'empereur & le nouveau duc, qui ne fut plus connétable. Sa charge fut donnée à un brave chevalier, nommé meſſire Adedoro. Les trois cents chevaliers ſe divisèrent en deux troupes; & chacun prit la plus belle dame, ou celle qui lui plaiſoit le

plus, par les rênes de ſa haquenée. Ils marchèrent ſuivant leur rang, & leur ancienneté; ils ſe promenoient avec leurs dames dans les petits bois, & quand ils ſe rencontroient, l'un diſoit à l'autre, de lui laiſſer la dame qu'il menoit; & ſur le refus qu'il en faiſoit, on ſe propoſoit de rompre deux lances, & celui qui les avoit plutôt rompues, emmenoit la dame de l'autre.

Pendant qu'ils ſe divertiſſoient ainſi, l'empereur & l'impératrice prirent le chemin de la ville de Pera. La princeſſe & la ducheſſe de Macédoine demeurèrent dans la prairie avec Tiran, qui ne pouvoit joûter à cauſe du vœu qu'il avoit fait. Le vicomte de Branches fut toujours un des premiers. L'empereur ſe rendit donc à la ville de Pera, où la fête étoit préparée. Il étoit plus de midi que tous les chevaliers n'étoient pas encore revenus. L'empereur monta ſur une tour pour voir tout ce qui ſe paſſoit. Les chevaliers en revenant rompoient des lances devant lui; mais il fit à la fin ſonner un grand cor que l'on entendoit d'une lieue. Au ſon de ce cor, ils prirent le chemin de Pera. Ils trouvèrent trois cents chevaliers vêtus d'une même couleur qui défendoient le pas. Il ſe paſſa en cet endroit les plus beaux faits d'armes, qui firent un grand plaiſir à l'empereur. Toutes les dames & les de-

moiſelles laiſſerent leurs chevaliers ſur le champ de bataille, & ſe retirèrent dans la ville. Ce combat dura bien deux heures, ſans que l'empereur le voulût faire finir. Ils mirent l'épée à la main, après avoir rompu leurs lances. Mais à peine l'empereur eut fait ſonner une trompette, qu'ils ſe ſéparèrent, & furent de tous côtés chercher leurs dames, & ne les trouvant point, ils vinrent témoigner leurs regrets à l'impératrice & à la princeſſe. Elles leur répondirent qu'elles ne ſavoient pas où elles étoient, qu'elles croyoient que ceux qui les avoient arrêtées ſur le chemin les auroient enlevées. Ils retournèrent donc contr'eux l'épée à la main dans l'eſpérance de les ravoir, & le combat recommença de plus belle. Quand il eut duré quelque temps, ils apperçurent leurs dames ſur les murailles du palais. On ſonna une trompette, ils mirent tous pied à terre. Les dames qui étoient ſur les murailles défendoient l'entrée du château, mais les chevaliers entrèrent par force d'armes, & quand ils furent dans la grande cour, ils ſe partagèrent en deux troupes. Les chevaliers aſſaillans envoyèrent un roi d'armes prier les autres de s'en aller, & les aſſurer qu'ils étoient dans le deſſein de recouvrer leurs dames, & de regagner ce qu'ils avoient perdu; mais ils n'y voulurent point conſentir. Le combat

qui fut très-beau, recommença à pied dans le palais. Les uns tomboient d'un côté, les autres de l'autre ; ils ſe portoient des coups de maſſe terribles, & ceux qui perdoient une fois cette arme, ne pouvoient plus revenir au combat. La même loi étoit impoſée à tous ceux qui touchoient la terre du corps, ou de la main. Ce combat dura juſqu'à ce qu'ils ſe trouvèrent dix contre dix, ce qui devint très-agréable à voir. Après quoi l'empereur les fit ſéparer. Quand ils furent tous déſarmés, ils ſe rendirent dans la grande ſalle où ils dînèrent. Après le dîné on danſa juſqu'à une heure devant le coucher du ſoleil, que l'on forma un ballet, ou plutôt un branle, où tout le monde ſe tenant par la main, ils s'en retournèrent en danſant à la ville de Conſtantinople. Après le ſoupé, Tiran aſſembla tous ceux qui étoient de ſes parens, & qui ſe trouvoient au nombre de trente-cinq chevaliers ou gentilshommes, & leur dit en ces termes, pourquoi Diofebo s'appelloit de Roche-Salée.

Il y avoit deux freres parens du roi d'Angleterre, qui firent la conquête de la petite Bretagne. L'aîné ſe nommoit Uterpandragon. Il eut pour fils le roi Artus. La première conquête qu'ils firent, fut celle d'un château très-fort, bâti ſur une haute montagne de très-bon

ſel. Malgré les peines qu'ils eurent à le prendre & le monde qu'ils y perdirent, ils ne changèrent point ſon premier nom, que le cadet porta depuis. Son aîné prit celui du duc de Bretagne. Le roi de France ayant mandé par ſes ambaſſadeurs qu'il lui donneroit ſa fille en mariage, il envoya ſon frere Uterpandragon en France pour l'épouſer en ſon nom. Mais quand il la vit ſi belle, il dit au roi qu'il n'avoit point de procuration de ſon frere, & qu'il ne la fianceroit point. Il ſuppoſa des lettres de croyance avec leſquelles le roi lui donna ſa fille & deux cents mille écus, à condition que dans l'eſpace de trois ans il prendroit le nom de roi de Bretagne. Il conſentit à tout, & mena la princeſſe droit au château de la Roche-Salée, il laiſſa toute ſa ſuite dans la ville, & l'ayant fait entrer dans le château, il l'épouſa. Le duc de Bretagne apprenant cette nouvelle, la ſupporta aſſez patiemment à cauſe de l'amitié qu'il avoit pour lui. Mais les chevaliers qui avoient accompagné la princeſſe, rendirent compte à leur retour de ce qui s'étoit paſſé. Le roi en devint furieux. Sur le champ il aſſembla ſon armée & marcha avec un grand nombre de troupes pour aſſiéger le château de Roche-Salée. Le duc de Bretagne envoya prier le roi de France de pardonner à ſon frere, & dans le

même temps, il lui envoya des troupes & des vivres, & tout ce qui lui étoit néceſſaire pour ſoutenir un ſiege. En effet le roi aſſiégea cette place, devant laquelle il fut un an & deux mois, & quelques aſſauts qu'il pût donner, jamais il ne lui fut pas poſſible de l'emporter. Le duc de Bretagne étoit toujours avec le roi, le priant de vouloir pardonner à ſon frere. Enfin voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de ſon deſſein, il conclut le mariage d'une autre de ſes filles avec le duc, qui conſentit, pour faire la paix de ſon frere, à prendre une bâtarde & ſans dot.

Tous ceux qui étoient avec Tiran étoient de cette ancienne maiſon, d'où il étoit ſorti de tous les temps d'auſſi braves chevaliers que de belles & ſages demoiſelles. Tiran & tous ceux qui deſcendoient de la Roche-Salée, furent baiſer les pieds & la main de l'empereur, pour le remercier de la grace qu'il leur avoit faite en donnant ſa niéce à un homme de leur maiſon. Après qu'ils eurent fait leur compliment, l'empereur leur dit :

Le mérite & les vertus jointes à vos belles actions & à toute votre conduite, brave général, font que je vous aime de tout mon cœur, & que je ſuis charmé de me voir allié à la maiſon de Roche-Salée, que je préfere à toutes

ſes autres. Mais j'aurois voulu pour être plus lié avec vous, que c'eût été vous qui euſſiez épouſé ma nièce Stéphanie avec le duché de Macédoine & beaucoup d'autres choſes que je vous aurois données. Vous n'avez rien voulu accepter de tout ce que je vous ai offert, vous avez donné à Diofebo le comté de S. Ange & le duché de Macédoine, je vous avoue que je ne ſais plus ce que vous attendez, à moins que vous ne comptiez que je vous donne mon empire. Vous vous trompez ſi cela eſt; car ma foi j'en ai beſoin, & je veux le garder pour moi. Pour vous, je ne ſai comment je pourrois vous faire riche, vous donnez tout, & vous viendriez aiſément à bout de me ruiner. Cependant il me ſemble que l'on ne doit, ſur-tout quand on eſt dans les pays étrangers, penſer aux autres qu'après ſon établiſſement. Tous les excès ſont à blâmer, les vices ſe cachent ſouvent ſous les apparences de la vertu. Tiran lui répondit en ces termes : Grand & illuſtre empereur, les richeſſes ne peuvent jamais ſatisfaire pleinement, c'eſt pourquoi je ne deſire aucuns biens de la fortune; je ne veux que ſervir V. M. de façon que je puiſſe rétablir & augmenter l'empire grec. Les tréſors de l'honneur & de la gloire me ſuffiſent, ſi j'en puis amaſſer. Tout ce que je deſire, c'eſt d'établir mes parens & mes amis.

Pour moi je ne veux d'autres biens que mon cheval & mes armes. Je prie donc V. M. de ne plus penſer à me faire riche, ni à me donner rien qui puiſſe lui être néceſſaire. Je ſers Dieu pour l'augmentation de la foi catholique. Juſques ici ſes graces ne m'ont point abandonné. Je n'ai donc qu'à vous remercier de ce que vous avez fait en faveur de mon couſin Diofebo. Le vieil empereur charmé de la nobleſſe des réponſes de Tiran, ſe tourna du côté de ſa chere Carméſine, & lui dit: Jamais je n'ai vu de chevalier auſſi accompli; toutes les fois que je lui parle, j'en ſuis dans l'admiration; mais ſi Dieu me laiſſe vivre, aſſurément je le ferai roi.

Quand les fêtes furent terminées, le nouveau duc de Macédoine logea dans le palais. Il donna le lendemain un grand dîné à tous ſes parens de la maiſon de Roche-Salée. L'empereur dit à ſa fille d'aller trouver la ducheſſe pendant qu'ils dînoient, afin d'honorer la fête. La princeſſe, ſuivie de toutes ſes dames & ſes demoiſelles, ſe mit en chemin pour s'y rendre; mais avant que d'arriver, la veuve Repoſée s'approcha d'elle, & lui dit: Pourquoi V. A. veut-elle aller trouver ces étrangers? Elle ne peut que les embarraſſer, & troubler le plaiſir qu'ils peuvent goûter. Comptez qu'ils préfèrent une

aîle

aîle de perdrix à toutes les demoiſelles du monde. De plus V. A. étant fille de l'empereur, ne doit point aller ſi facilement par-tout; ſoyez plus réſervée, ſi vous voulez que l'on vous rende ce qui vous eſt dû; mais je ſuis toujours étonnée de voir l'envie que vous avez d'être ſans ceſſe auprès de ce traître de Tiran. L'attachement que j'ai pour vous m'oblige à vous parler comme je fais, à vous dire que votre bon-homme de père n'y regarde pas d'aſſez près, de vous envoyer à une telle heure rendre viſite à des chevaliers. La princeſſe, déja prévenue par les diſcours précédens de la veuve, ſuivit ſon conſeil, quoique malgré elle, & alla s'affliger dans ſa chambre.

Plaiſir de ma vie curieuſe de voir ce que faiſoit Tiran, fut rendre viſite à la ducheſſe après le dîner: elle le trouva qui rêvoit dans l'embraſure d'une fenêtre, elle s'approcha de lui, & lui dit, pour le conſoler: Je ſouffre de vous voir dans l'état où vous êtes. En quoi puis-je vous être utile? Je vous jure qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour y parvenir. Tiran la remercia beaucoup. La ducheſſe s'étant approchée d'eux, demanda à Plaiſir de ma vie, pourquoi la princeſſe n'étoit pas venue? Elle lui répondit que la veuve Repoſée l'en avoit empêchée. Mais dans la crainte que la colère

ne tranſportât Tiran, elle ne voulut pas leur apprendre tout ce qu'elle leur avoit dit de lui. La ducheſſe prit alors la parole : Puiſque je ſuis à préſent maîtreſſe de mes actions, je jure par notre dame que j'aurai une explication avec la princeſſe, & qu'entre-ci & demain je ſaurai ce qu'il en eſt. Ce n'eſt point cela qu'il faut faire, repliqua Plaiſir de ma vie, elle ne voudra jamais nous écouter, ſur-tout la veuve Repoſée étant toujours auprès d'elle ; je n'oſe vous dire tout le mal qu'elle dit de Tiran. Ah ! ſi je m'y trouvois, répondit-il, je le ferois bien retomber ſur elle. Laiſſons tout cela, interrompit Plaiſir de ma vie, ne penſons qu'aux remèdes que nous y pouvons apporter. Pour moi, voici mon avis. La princeſſe m'a dit de lui préparer un bain pour demain au ſoir : pendant que l'on ſoupera, je pourrai vous cacher dans la garderobe où elle doit ſe baigner. Perſonne ne nous verra ; & quand après être ſortie du bain, elle ſera endormie dans ſon lit, vous pourrez vous mettre à ſes côtés. Il ne s'agira plus que d'être auſſi hardi que vous l'êtes dans les batailles. Si vous ſavez un meilleur moyen que celui-ci, continua-t-elle, faites-nous en part. La ducheſſe lui dit qu'elle propoſoit le dernier remède qu'ils puiſſent employer ; & Tiran ajouta, qu'il ne vouloit point d'un bonheur qu'il

ne devroit qu'à la fortune. D'ailleurs, ajouta-t-il, ſeroit-ce un bonheur que de me ſatisfaire, & de déplaire à la princeſſe? Plutôt mourir de la mort la plus cruelle, que de la voir irritée contre moi? Par ma foi, lui répondit Plaiſir de ma vie, je n'augure pas bien de vous. Et ſi vous aimiez autant que vous le dites, vous ne refuſeriez pas ce que je vous propoſe. Du moins vous voyez l'envie que j'ai de vous ſervir. Vous aimez mieux prendre un chemin par lequel vous n'arriverez jamais. Pour moi je ne veux plus m'en mêler; cherchez qui pourra vous ſecourir dans vos malheurs. Au nom de Dieu, demoiſelle, lui répondit Tiran, ne m'abandonnez pas. Voyons enſemble quel eſt le meilleur parti. La ducheſſe ne peut plus être auprès de la belle Carméſine auſſi ſouvent que je le voudrois; je n'ai donc plus que vous, & ſi vous n'avez pitié de moi, comptez que je perdrai l'eſprit. Les anges eux-mêmes, lui dit Plaiſir de ma vie, ne peuvent vous donner un meilleur conſeil que le mien. Nous vivons dans la loi de grace & non dans la loi de juſtice; mais le courage vous manque, quand il ne s'agit que d'oſer vous rendre heureux. Enfin, ils réſolurent que la ducheſſe iroit voir ſi elle ne pourroit pas parler à la princeſſe.

Quand elles furent arrivées chez elle, elles la trouvèrent ſur la toilette dans ſa garderobe. La ducheſſe réſolut de lui faire une malice de femme dans la chambre par où la princeſſe devoit néceſſairement paſſer: elle ſe mit au pied du lit, la tête baſſe, appuyée dans les mains. La princeſſe ſachant qu'elle étoit là, lui fit dire d'entrer dans la garderobe. La ducheſſe n'en voulut rien faire, & Plaiſir de ma vie, qui avoit imaginé ce ſtratagême, lui dit qu'elle ne pouvoit venir, tant elle lui paroiſſoit affligée. La princeſſe ſortit de ſa garderobe, & voyant la ducheſſe ſi triſte, vint à elle, en lui diſant: Ma chere ſœur, qu'avez vous donc qui vous afflige? Apprenez-le-moi, & ſoyez ſûre que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous conſoler. Madame, lui répondit la ducheſſe, c'eſt vous qui me mettez au déſeſpoir, & qui me faites deſirer de fuir le monde: vous m'avez chargée de porter des paroles à Tiran quand nous étions au château de Malvoiſin; vous les avez renouvellées quand nous ſommes revenues ici, & vous les démentez toutes. Je vous conjure, madame, de ne me point rendre parjure, & de n'être point cauſe de ma perte, en me mettant mal pour toute ma vie, avec le duc & avec Tiran. Que vous reviendra-t-il de me rendre malheureuſe? Toutes ces paroles

étoient accompagnées de larmes qui émurent la princeſſe, & diminuèrent un peu la colère qu'on lui avoit inſpirée contre Tiran. Elle lui dit donc avec beaucoup de douceur : Je t'aime, Stéphanie, tu es ma ſœur & ma coûſine ; je ſuis fâchée de te voir dans l'affliction, moi qui t'aime, qui t'ai aimée, qui t'aimerai toujours. Puiſque tu le deſires, je parlerai à Tiran, quoique j'aie toutes les raiſons du monde pour n'en rien faire ; car ſi tu ſavois comment il en uſe avec moi, & tout qu'il a dit de moi, tu ſerois dans l'étonnement. Mais le temps de ſouffrir ſuccède à celui de rire & de ſe divertir. Je le verrai, puiſque c'eſt une choſe qui t'eſt néceſſaire ; ſans cela je te jure, que je ne le verrois jamais. Car on ne peut comprendre qu'un chevalier auſſi brave, ſoit auſſi ingrat. Comment ? madame, lui répondit la ducheſſe, vous croyez qu'un chevalier auſſi ſage & auſſi vertueux que Tiran, a pu dire quelque choſe qui vous puiſſe offenſer ; lui qui s'expoſeroit contre un monde entier, pour punir la moindre parole dite contre votre alteſſe ? Ne croyez pas qu'il ſoit tel qu'on vous l'a dépeint. Quelque faux coquin de flatteur vous aura perſuadé des fauſſetés, pour faire tort au meilleur chevalier qui ſoit au monde. Plaiſir de ma vie ſe mêla de la converſation, & dit que Tiran raſſembloit toutes

les vertus, & qu'elle auroit grande envie de ſavoir quelle étoit la malheureuſe qui avoit pu accuſer un chevalier auſſi accompli. Croyez-moi, laiſſez parler les méchans & aimez ce que vous devez aimer; vous en aurez plus de gloire. C'eſt à un chevalier auſſi généreux que la poſſeſſion de V. A. eſt due, elle que ni l'or ni l'argent ne peuvent acheter. Aimez, madame, celui qui vous aime; n'écoutez point cette veuve endiablée, qui ſeule fait notre mal à tous. J'eſpére que Dieu tout puiſſant le fera retomber ſur elle. Quand eſt-ce que je la verrai fouetter toute nue par toutes les rues de la ville? Tais-toi, lui dit la princeſſe, tu crois que la veuve Repoſée me parle; elle ne ſait rien de tout cela: c'eſt moi qui ſens tout le mal, & qui prévois tout ce qu'il en peut arriver. Mais enfin, je ferai ce que vous me conſeillerez. Si vous voulez vous en rapporter à moi, reprit Plaiſir de ma vie, je ne vous conſeillerai rien que pour votre profit, & pour votre honneur.

Alors elles ſe ſéparèrent, & la ducheſſe revint chez elle dire à Tiran tout ce qui s'étoit paſſé. L'eſpérance d'entretenir la princeſſe, modéra ſon déſeſpoir. Il paſſa dans la grande ſalle, où l'empereur, l'impératrice & la princeſſe étoient avec toutes les dames. Ils danſèrent

pendant long-temps. La princeſſe eut beaucoup d'attention pour Tiran. Après les danſes, elle ſe retira chez elle pour ſouper. La veuve Repoſée ne pouvant être entendue de perſonne, lui dit : La façon honnête dont j'ai toujours penſé, cauſe le chagrin que j'éprouve, en voyant que V. A. veut ſe perdre, & me faire maudire le jour où je ſuis née ; car je trouve des gens qui ont les yeux ſans ceſſe attachés ſur vous, & qui me regardant, s'écrient : O veuve Repoſée ! comment peux-tu ſouffrir qu'un étranger emporte ainſi les premiéres faveurs de Carméſine ? Ces paroles me mettent au déſeſpoir. Je préférerois la mort à un tel reproche, s'il étoit mérité. Songez, madame, qu'avant que cela arrive à une princeſſe comme vous, il faut que les évêques & les archevêques en ſoient avertis. Vous avez dit devant tout le monde, que vous ne vouliez épouſer ni roi, ni fils de roi étranger, parce que vous ne le pourriez jamais connoître parfaitement ; que vous n'aviez beſoin d'aucun des avantages de la fortune avec la ſucceſſion de l'empereur, & que vous ne vouliez être ſoumiſe à aucun roi, ni à aucun empereur du monde : ainſi vous prendrez Tiran lorſque vous aurez envie de vous marier ? Ce que je vous dis, madame, ce n'eſt point pour vous rappeller ce que je vous ai déja dit ; ſeu-

lement penſez que quand il ſera votre mari, les foibleſſes que vous aurez eues pour lui, lui paroîtront des crimes. Au premier chagrin, il vous les reprochera, & il ſe perſuadera qu'il n'aura pas été le ſeul pour qui vous en ayez eu de pareilles. Que pourrez-vous répondre à ſes reproches? Comment vous garantirez-vous des effets de ſa jalouſie? Si vous ſuccombiez, comptez que je ne ſurvivrois pas à ce malheur. Elle ſe tut après cela pour attendre la réponſe de la princeſſe, dont le trouble & l'agitation étoient extrêmes. Mais elle n'eut pas le temps de lui rien dire, car l'empereur étoit à table, & l'avoit pluſieurs fois envoyé chercher. Elle ſortit donc de ſa garderobe, en lui diſant qu'elle étoit fâchée de ne pouvoir lui répondre.

La ducheſſe qui attendoit, pour ſavoir d'elle ſi Tiran viendroit ou non cette nuit, la voyant agitée, triſte, & le viſage fort rouge, n'oſa lui rien dire; mais Plaiſir de ma vie, lui dit, en la ſuivant: quand le ciel eſt rouge, c'eſt une marque aſſurée de tempête. Tais-toi, folle, lui dit la princeſſe. Elle étoit ſi animée, que l'empereur s'en apperçut. Il lui demanda la raiſon du chagrin qu'elle paroiſſoit avoir. La princeſſe lui répondit, qu'elle n'en avoit aucun, qu'un mal de cœur l'avoit obligée de

ſe jetter ſur ſon lit; mais qu'elle ſe trouvoit mieux. L'empereur ordonna à ſes médecins de prendre garde à ce qu'elle mangeroit. Ils lui permirent de manger un faiſan, parce que c'eſt une viande cordiale, & la ducheſſe ſe mit à côté d'elle, non pour ſouper, mais pour avoir une réponſe à porter à Tiran, qui l'attendoit dans ſa chambre. Après le ſouper, la ducheſſe dit tous bas à la princeſſe: V. A. ſe ſouvient-elle de ce qu'elle m'a promis? Mais en même temps je lui dirai, qu'un vaſſal ne peut nuire à ſon ſeigneur, & que la veuve Repoſée eſt née dans mes états; qu'ainſi elle doit prendre garde à elle; car elle a deſſervi la mort par tout ce qu'elle fait.

Je vous aime, lui répondit la princeſſe, & je ferai pour vous tout ce qu'une tendre ſœur peut & doit faire, & d'avantage s'il faut; mais je vous prie de ne me point parler de la veuve Repoſée, & quoiqu'elle ſoit votre vaſſale, je vous aſſure qu'elle n'a point de tort avec vous. Ne ſoyez point fâchée contre elle, elle n'a aucune part à ce que j'ai dans l'eſprit. Mais, lui dit la ducheſſe, répondez-moi ſur le compte de Tiran? Voulez-vous qu'il vienne vous parler cette nuit? Il eſt dans une impatience que je ne puis vous repréſenter. Ne me refuſez pas cette grace, continua-t-elle, je vous en con-

jure par ce que vous avez de plus cher. Je veux bien qu'il vienne ce ſoir, lui répondit la princeſſe, je l'attendrai ici, nous danſerons; & s'il veut me parler, je l'écouterai volontiers. Vous vous vantez de frauchiſe & de loyauté, dit la ducheſſe, & cependant vous voulez me tromper. Répondez-moi préciſement, voulez-vous que Tiran vienne vous parler, comme il a fait au château de Malvoiſin? ſans cela, vous ne ſatisfaites point à vos engagemens. Quand vous m'avez parlé de Tiran, reprit la princeſſe, je n'ai jamais compris qu'il deſirât autre choſe que de vouloir m'entretenir de ce qu'il ſouffre; j'y penſe à toute heure avec une douleur & un chagrin que je ne puis exprimer. Dites-lui que je le prie, comme chevalier loyal, de ne me plus tourmenter, & de ne plus penſer à moi; que je pleure des larmes de ſang par le cruel état auquel je ſuis réduite. Mais, reprit la ducheſſe, pourquoi vous affliger comme vous le faites? Souvenez-vous des paroles que vous lui avez données & des ſermens que vous lui avez faits la nuit du château de Malvoiſin. Vous pourrez vous entretenir avec lui, & lui dire tout ce qui vous afflige; mais croyez qu'une princeſſe comme vous, ne doit pas manquer à ſa parole. Enfin ma chère ſœur, lui dit la princeſſe, je conſer-

verai mon honneur tant que je vivrai : vous me trouverez toujours dans cette réſolution. La ducheſſe la laiſſa fort fâchée de tout ce qu'elle venoit d'entendre. Elle en rendit compte à Tiran ; ce qui redoubla infiniment ſon chagrin. Quand l'empereur eut ſoupé, il envoya chercher le général, chez le duc de Macédoine, où il ſavoit qu'il étoit. Il dit en même temps à la princeſſe de mander les muſiciens, pour amuſer les chevaliers, dont le départ étoit ſi proche. Mais elle lui dit, qu'elle avoit plus beſoin de s'aller coucher que de danſer. Elle prit congé de lui, & ſe retira dans ſa chambre pour ne point parler à Tiran. La veuve Repoſée approuva ſa conduite. Plaiſir de ma vie alla chez la ducheſſe parler à Tiran ; elle lui dit, ſeigneur, n'attendez rien de la princeſſe, tant que la veuve ſera auprès d'elle : elles s'entretiennent à préſent toutes deux, & parlent de vous. Jamais vous n'obtiendrez rien, ſi vous ne faites ce que je vous ai conſeillé. C'eſt demain le jour de ſon bain, & je vous promets de vous faire paſſer la nuit dans ſon lit. Je couche avec elle depuis que la ducheſſe eſt mariée ; comptez qu'elle n'en parlera jamais : repoſez-vous ſur moi. Tiran la remercia de tout ſon cœur de l'intérêt qu'elle prenoit à ce qui le regardoit. Mais il l'aſſura que pour l'empire du monde, il ne vou-

droit pas faire la moindre violence à une femme quelle qu'elle pût être. Eh quoi ! voudrois-je déplaire, continua-t-il, à celle que j'aime plus que moi-même ! Je ſouffrirai toute ma vie, en la ſervant à pied, à cheval, armé ou déſarmé. Je me mettrai à ſes genoux pour en obtenir pardon, ſi je l'ai offenſée; mais je ne mériterai point le nom de traître. Plaiſir de ma vie mécontente de ſa réponſe, lui dit: Seigneur chevalier, par ma foi, je commence à croire que vous n'êtes pas tout ce que l'on dit. Comment, vous craignez d'employer une petite violence pour être heureux, & encore auprès d'une femme dont vous ſavez que vous êtes aimé, & qui n'eſt retenue que par ſes ſcrupules? vous aimez une brave & belle demoiſelle, croyez-moi, allez dans ſa chambre; jettez-vous dans le lit, où elle eſt; nue, en chemiſe, habillée, pouſſez toujours votre pointe; entre amis, on n'y regarde pas de ſi près. Si vous faites autrement, je ne me mêle plus de vos affaires. Allez, j'ai vu maints chevaliers, qui pour avoir ſu mener les mains, & ſaiſir l'occaſion qui ſe préſentoit, ſont venus à bout de leurs belles. Ah, mon dieu, quel plaiſir que celui de tenir entre ſes bras une fille de quatorze ans, toute nue, belle, fille d'un empereur, que l'on aime, & de laquelle on eſt aimé ! Croyez-moi,

ſuivez mes conſeils. Tiran fut obligé de ſortir, parce que la nuit s'avançoit, & que l'on vouloit fermer les portes du palais. Quand il eut pris congé de la ducheſſe, Plaiſir de ma vie lui dit : Général, je ne trouverois perſonne qui en fît autant pour moi. Allez vous coucher, & ne quittez pas votre lit. Tiran lui dit qu'elle étoit adorable, & qu'elle donnoit toujours des bon conſeils. Ils ſe ſeparèrent. Tiran penſa toute la nuit à ce qu'elle lui avoit dit.

Le lendemain matin l'empereur envoya chercher le général ; il ſe rendit à ſes ordres. Il le trouva qui s'habilloit : la princeſſe le ſervoit. Elle étoit vêtue d'une robe volante, & fort courte ; ſa gorge étoit découverte, & ſes cheveux flottans ſur ſon dos, touchoient preſque la terre. Lorſque Tiran fut devant l'empereur, il reſta frappé de l'extrême beauté de la princeſſe. L'empereur lui dit : Notre général, au nom de Dieu, partez inceſſamment, & faites partir les troupes qui ſont encore ici. Tiran tout occupé, & tout ébloui de la beauté de celle qu'il adoroit, fut quelque temps ſans lui répondre. Il dit, pour s'excuſer, qu'il étoit occupé des Turcs, & qu'il ſupplioit ſa majeſté de vouloir bien lui répéter l'ordre qu'elle venoit de lui donner. L'empereur, fort étonné de l'embarras dans

lequel il le voyoit, & de ſon peu d'attention à l'écouter, voulut bien répéter ce qu'il avoit dit. Alors Tiran lui répondit: V. M. doit ſavoir qu'on a crié par toute la ville, que le départ étoit fixé à lundi. Nous ſommes aujourd'hui à vendredi; ainſi, ſeigneur, on partira tout auſſi-tôt qu'il ſera poſſible.

Tiran ſe mit derrière l'empereur, en face de la princeſſe, avec les mains ſur le viſage. Elle & toutes les demoiſelles ne purent s'empêcher de rire. Pendant que Tiran étoit dans cette attitude, Plaiſir de ma vie, prenant l'empereur par le bras, pour l'obliger à la regarder, lui dit: Seigneur, avez-vous fait quelque choſe qui puiſſe recompenſer Tiran? lui qui a vaincu & défait le grand Soudan, & qui lui a fait abandonner le ridicule projet qu'il avoit formé de ſe rendre maître de l'empire grec; & quoiqu'il ait tâché de vous ſéduire par ſes belles paroles, il eſt encore à Beaumont, où il cherche ſa ſureté, en abandonnant les rois turcs. Si j'étois maîtreſſe de l'empereur grec, & que Carméſine fût ma fille, je ſais bien à qui je la donnerois pour femme. Mais nous autres filles, nous ne cherchons que des honneurs, un état & de la dignité; auſſi cela réuſſit comme il plaît à Dieu. Que m'importeroit à moi d'être alliée à la race de David, & que faute d'un

bon chevalier, je perdiſſe mes états ? Comment ſe peut-il, ſeigneur, que vous n'ayez pas fait le projet de donner la princeſſe en mariage; à qui ? le dirai-je ? Oui, je ſuis obligée de le dire, à Tiran. Ayez cette conſolation de votre vivant, & n'attendez pas que la choſe ſe faſſe quand vous n'y ſerez plus. Conſentez à ce que Dieu ſemble avoir déterminé. Vous en aurez de l'honneur en ce monde & le paradis en l'autre. Craignez de faire comme ce comte de Provence, qui avoit une belle fille. Le grand roi d'Eſpagne la demanda en mariage. Mais le roi ſon pere l'aimoit ſi fort, qu'il ne voulut jamais la marier. Enfin, elle vieillit dans ſon palais. Quand le roi fut mort, elle ne trouva perſonne qui la voulût épouſer. On s'empara de ſes états; elle en fut chaſſée; & alla mourir dans l'hôpital d'Avignon, pour s'être trop livrée à l'amitié que le roi ſon pere avoit pour elle. Alors elle ſe tourna du côté de la princeſſe, & lui dit: Vous êtes du ſang royal; prenez promptement un mari; mais très-promptement; & ſi votre pere ne veut pas vous le donner, je vous le donnerai moi-même, & ce ne ſera pas un autre que Tiran. C'eſt une grande choſe qu'un mari; car enfin, ſouvent pour un chevalier, il s'eſt donné de terribles combats. Votre majeſté ne ſe ſouvient-elle pas de la ſituation où

étoit l'empire avant l'arrivée de Tiran ? Au nom de Dieu, demoiſelle, interrompit Tiran, ne dites point des choſes auſſi déraiſonnables de moi. Allez-vous battre, répondit Plaiſir de ma vie, & laiſſez-nous dire ce que nous voulons dans nos chambres. L'empereur s'écria : Par les os de l'empereur Albert mon pere, tu ſeras la plus ſingulière fille du monde : plus tu vas en avant, & plus je t'aime, je te donne 50000 ducats ſur mon tréſor. Elle lui baiſa la main.

La princeſſe pendant cette converſation étoit fort troublée, & Tiran ne ſavoit qu'elle contenance tenir. Quand l'empereur eut achevé de s'habiller, il alla à la meſſe. Tiran accompagna l'impératrice & la princeſſe. Au retour il eut occaſion de lui parler, & lui dit : Qui promet, s'engage. Elle lui répondit oui ; mais je n'ai rien fait en préſence de notaire. Plaiſir de ma vie qui les entendoit, lui dit : Non, madame, les promeſſes d'amour & leur accompliſſement n'ont pas beſoin de témoins. Nous ſerions bien à plaindre s'il nous falloit un acte pardevant notaire à chaque fois ; tout le papier du monde n'y ſuffiroit pas, ces promeſſes s'accompliſſent à tâtons auſſi bien qu'au grand jour. O quelle folle, dit la princeſſe ! Parlera-t-elle toujours de ces choſes-là ? Tiran n'oſa ſeulement pas la prier de lui rien accorder.

Quand

Quand ils furent de retour dans ſa chambre, l'empereur demanda avec bonté à Carméſine de quelle part venoient les diſcours que Plaiſir de ma vie lui avoit tenus. Je vous jure que je n'en ſais rien, lui répondit la princeſſe, jamais je n'ai penſé à rien de ſemblable; mais elle eſt folle, & rien ne la peut empêcher de dire ce qui lui vient en penſée. Elle n'eſt pas folle, reprit l'empereur, c'eſt peut-être la fille de ma cour qui eſt du meilleur conſeil. Ne vois-tu pas que je la fais parler ſouvent? Et n'entends-tu pas les bonnes choſes qu'elle me dit? Tu voudrois, n'eſt-il pas vrai, épouſer notre général. La princeſſe à ces paroles rougit ſans pouvoir répondre; mais enfin elle ſe remit un peu, & dit: je ferai tout ce que V. M. ordonnera, quand le général aura terminé la guerre des Maures, & ſoumis l'empire. Pendant ce temps-là, Tiran étoit allé dans la chambre de la ducheſſe; il fit conjurer Plaiſir de ma vie de s'y rendre, & lui dit: je ſuis dans le plus cruel état où l'on puiſſe ſe trouver. Je ne ſais lequel je deſire le plus, ou de la vie, ou de la mort. Daignez trouver un remède à mes maux. Ne vous affligez pas, dit-elle, général, je vous promets de vous ſoulager cette nuit, ſi vous voulez vous en rapporter à moi. Dites-moi, je vous conjure,

pourſuivit Tiran, pourquoi avez-vous parlé tantôt devant l'empereur, l'impératrice & la princeſſe, comme vous l'avez fait? L'empereur & la princeſſe m'ont fait la même queſtion, lui répondit Plaiſir de ma vie; mais je leur en ai dit encore davantage pour leur prouver qu'ils ne pouvoient donner la princeſſe à perſonne qu'à vous. Ils ont très-bien reçu ce que je leur ai dit, & ſur-tout l'empereur; car je n'ai tenu tous ces propos, que parce qu'il eſt amoureux de moi. Gardez-moi le ſecret ſur cette confidence, ajouta-t-elle, de plus il m'a juré ſur les ſaints évangiles que ſi l'impératrice mouroit, il m'épouſeroit, & pour gage de ſa foi, il a voulu me baiſer. Je lui ai dit que j'étois étonnée, qu'ayant été ſi moderé dans ſa jeuneſſe, il s'aviſât de devenir libertin dans ſa vieilleſſe. Quelques heures après cette converſation, il m'a fait préſent de ce collier de groſſes perles. Il eſt maintenant avec la princeſſe, qui lui demande ſi elle a envie de vous épouſer; je n'ai voulu l'engager à lui faire cette queſtion, qu'afin de pouvoir dire, ſi malheureuſement vous étiez ſurpris cette nuit avec elle, que l'empereur m'avoit déclaré ſes intentions, & qu'elle m'avoit ordonné de vous faire entrer; ce qui fermeroit la bouche à tout le

monde. Dites-moi, je vous prie, ajouta Tiran, ce qu'il faudra que je faſſe ? Plaiſir de ma vie lui dit :

L'envie que j'ai de vous obliger, l'emporte ſur toutes les réflexions que je puis faire. Trouvez-vous ici pendant le ſouper de l'empereur ; n'ayez aucune inquiétude, je vous cacherai dans la garde-robe de la princeſſe, & vous y paſſerez la nuit ; ce tems eſt favorable aux amans. Leur converſation fut interrompue par un meſſager de l'empereur, qui ſachant que Tiran étoit chez la ducheſſe l'envoya prier de venir. Tiran tint un conſeil avec lui ſur la guerre & ſur tous les préparatifs néceſſaires. Ils étoient même déja vêtus en habit de la guerre. Tiran revint chez la ducheſſe ; & pendant que l'empereur ſoupoit avec l'impératrice & la princeſſe, Plaiſir de ma vie entra gaiement dans la chambre où ils étoient, & prit Tiran par la main : il étoit vêtu de ſatin cramoiſi, ſon manteau étoit brodé, il avoit ſon épée dans la main ; elle le conduiſit dans la garde-robe de la princeſſe, & le plaça dans un grand coffre auquel elle avoit fait un trou pour le laiſſer reſpirer. Le bain qu'elle avoit préparé étoit préciſément vis-à-vis. Après le ſouper de l'empereur ; les dames dansèrent avec les chevaliers

les plus galans; mais quand elles virent que Tiran n'étoit pas de ce nombre, on s'en alla coucher; l'empereur de ſon côté & les demoiſelles du leur, laiſſant la princeſſe dans ſa garde-robe avec celles qui la devoient ſervir. Plaiſir de ma vie, ſous prétexte de prendre du linge fin dont elle avoit beſoin pour le bain, ouvrit le coffre dans lequel Tiran étoit renfermé, & le laiſſa un peu ouvert; mais elle le couvrit de pluſieurs choſes pour l'empêcher d'être vu. Pendant ce temps, la princeſſe ſe déshabilloit, & Plaiſir de ma vie diſpoſa ſi bien toutes les places, que Tiran pouvoit tout voir. Quand elle fut toute nue, Plaiſir de ma vie approcha une lumière à la princeſſe, pour obliger Tiran. Elle en regardoit & en touchoit elle-même toutes les beautés, faiſant l'éloge des obligations qu'elle avoit à la nature. Elle lui dit après cela: Je crois, madame, que ſi Tiran étoit à ma place, & qu'il vous touchât comme je fais, il ne changeroit pas ſon bonheur contre le royaume de France. Ne crois point cela, lui répondit la princeſſe, Tiran ſeroit plus flatté d'être roi. Enſuite Plaiſir de ma vie s'écria: Où es-tu à préſent, Tiran! Pourquoi n'es-tu pas dans un lieu où tu puiſſes voir & toucher ce que tu aimes le plus au monde? Regarde Tiran, vois les beaux cheveux de la princeſſe, je les baiſe

TAYLOR INST.
OXFORD

Où est-tu à présent, Tiran ! Pourquoi n'est-tu pas dans un lieu où tu puisses voir et toucher ce que tu aime le plus au monde ?

Marillier Direx. Le Villain Sculpt

à ton intention, toi qui es le meilleur de tous les chevaliers; vois ſes yeux & ſa bouche, que je baiſe en penſant à toi; vois ſa belle gorge que je tiens dans mes mains, vois comme elle eſt bien taillée, petite, ferme & blanche; regarde, Tiran, les belles cuiſſes; Que ne viens-tu ici, Tiran, puiſque je t'appelle! Tiran eſt le ſeul dans le monde qui ſoit digne de toucher ce que je touche.

Tiran de ſon côté voyoit tout. Les diſcours de Plaiſir de ma vie le mettoient hors de lui-même, & il avoit de terribles envies de ſortir de ſon coffre. Après qu'elles eurent badiné quelque tems de cette façon, la princeſſe entra dans le bain, & dit à Plaiſir de ma vie de ſe déshabiller & de ſe baigner avec elle. Je n'en ferai rien, madame, lui répondit-elle, qu'à une condition; c'eſt que vous me permettiez que Tiran paſſe une heure avec vous dans votre lit. Tais-toi, folle, lui répondit la princeſſe. Mais, madame, continua Plaiſir de ma vie, dites-moi je vous prie, ce que vous feriez ſi Tiran venoit une nuit ſans que perſonne l'eût apperçu, & qu'il ſe trouvât dans votre lit à vos côtés? Je lui parlerois, reprit la princeſſe, comme il me conviendroit, & je le prierois de s'en aller. Mais s'il ne vouloit point, pourſuivit-elle? Je prendrois alors le parti du ſilence, répondit Carméſine,

plutôt que de faire du bruit, & que de me déshonnorer. Pour moi, dit la bonne demoiſelle, je n'agirois pas non plus autrement en cas pareil. Pendant qu'elles s'entretenoient ainſi, la veuve Repoſée entra, & la princeſſe la pria de ſe baigner avec elle. Elle y conſentit, & ſe déshabilla : elle demeura toute nue avec des chauſſes rouges, & un bonnet de toille ſur la tête. Quoiqu'elle eût encore beaucoup de beauté, cet équipage la faiſoit paroître plus laide qu'un diable. Quand la princeſſe fut ſortie du bain, on lui ſervit deux perdrix avec de la malvoiſie de Candie, & une douzaine d'œufs accommodés avec du ſucre & de la canelle. Après qu'elle eut mangé, elle ſe mit au lit. Pour lors la veuve Repoſée & les autres demoiſelles paſsèrent dans leurs chambres ; il ne demeura que les deux qui couchoient dans la garde-robe. Quand elles furent bien endormies, Plaiſir de ma vie ſe leva en chemiſe, & fit ſortir Tiran de l'armoire : elle lui dit de ſe déshabiller ſans que perſonne l'entendît. Il trembloit comme la feuille, & le cœur lui battoit d'une étrange ſorte. Comment donc, dit Plaiſir de ma vie, il n'y a point d'homme brave dans les combats, qui ne ſoit timide avec les femmes ! Raſſurez-vous, continua-t-elle, je ne vous quitterai pas. Je vous jure, mon Dieu, lui répondit Tiran, que

j'entrerois en champ clos pour me battre à outrance contre dix chevaliers, plus hardiment que je ne fais ce que vous me faites faire. Mais elle le raſſuroit tout autant qu'elle le pouvoit. Enfin elle le prit par la main, il la ſuivit en tremblant, & lui dit, que l'amour extrême qu'il avoit pour la princeſſe, le reduiſoit en cet état de trouble & d'embarras, & que lorſqu'il penſoit à la colère où elle ſeroit de l'offenſe qu'il lui faiſoit, il aimoit mieux retourner que d'aller plus avant. Je voudrois, continua t-il, la poſſéder par mon amour & point du tout par de ſemblables moyens. Au nom de Dieu, laiſſez-moi retourner, j'aime mieux perdre la choſe du monde que j'aime avec le plus d'ardeur, que de rien faire qui la puiſſe offenſer : je me reproche ſeulement d'être venu ici ſans ſon aveu, & j'en ſuis ſi pénétré de douleur, que je crois que je m'en punirai en me privant du jour. Croyez, ajouta-t-il, que c'eſt l'amour & non la crainte qui me fait parler; & ſi jamais elle ſait que j'ai été ſi près d'elle ſans l'avoir offenſée, j'eſpère qu'elle ſera touchée de ce bon procédé, & qu'elle m'en aimera davantage. Plaiſir de ma vie trouva toutes ces raiſons fort mauvaiſes, & lui dit fort en colère : Vous êtes le plus méchant homme que je connoiſſe. Nous ne ſommes pas en ſituation d'avoir une longue converſation :

mais ſi vous ne profitez pas de cette occaſion, vous me rendrez malheureuſe pour toute ma vie, & vous ſerez cauſe de ma mort. Je raconterai la fauſſeté de vos paroles & celle de vos procédés; je toucherai de pitié ceux que j'en inſtruirai. Vous me prierez un jour avec inſtance de vous faire retrouver ce que vous refuſez aujourd'hui. Vous faites le malheur de la ducheſſe. Vous voyez de quelle façon je vous ai conduit dans cette chambre où vous pouvez trouver les plaiſirs ſans aucun danger, & je vois par votre refus, & par le tremblement que je ſens en vous tenant la main, que vous n'oſez obtenir ce que tout amant deſire. Mais enfin je veux voir la fin de tout ceci; je ſuis laſſe d'attendre plus long-temps ce que vous m'avez demandé avec tant d'inſtance, & je vous déclare que puiſque vous avez ſi peu d'égard à ce que je vous dis, que je vais crier de toute ma force pour faire croire à l'empereur & à toute la cour que vous êtes entré ici par force. O chevalier de peu de courage, vous n'oſez approcher d'une fille! O miſerable général, qui mourez de peur! Quelle raiſon donnerez-vous à l'empereur quand il vous trouvera dans cette ſituation? Je vous ferai connoître, & Dieu auſſi bien que le monde ſeront témoins de votre peu d'eſprit; on calculera votre amour & votre peur. Faites ce

que je vous dis, & je vous réponds d'un ſort heureux; comptez ſur la couronne impériale. Nous ſommes au moment où je ne puis vous dire autre choſe, ſinon que vous alliez auprès de la princeſſe ſans vous embarraſſer de rien. Tiran lui répondit: Je ne penſe plus qu'à prouver mon amour, & je ſacrifie tous les plaiſirs à ce deſir. Je veux mourir, & mourir fidèle pour celle que j'adore. Eh bien, lui dit Plaiſir de ma vie en quittant la main de Tiran, demeurez avec votre reſpect & vos ſcrupules. Tiran ne ſachant où il étoit, parce qu'il n'y avoit point de lumière dans la chambre, l'appelloit le plus doucement qu'il lui étoit poſſible. Elle feignit par malice de ne le point entendre. Cependant après l'avoir laiſſé une demi-heure en chemiſe & nuds pieds, lorſqu'elle imagina l'avoir ſuffiſamment refroidi, elle en eut pitié, s'approcha de lui, & lui dit: C'eſt ainſi que l'on corrige ceux qui ſont foiblement amoureux. Pouvez-vous penſer qu'il y ait aucune femme dans le monde qui ne deſire d'être aimée, & qui ne trouve très-bon qu'on entre chez elle le jour ou la nuit, par le toît & par les fenêtres? Je ſerois bien fâchée qu'Hyppolite n'en uſât pas ainſi, je l'aimerois mille fois davantage, & ſi je ne voulois pas répondre à ſon deſir, je ne trouverois pas mauvais qu'il me prît par les cheveux, & qu'il me traînât par la chambre pour

me contraindre à ce qu'il deſireroit; je l'aimerois d'autant plus qu'il me paroîtroit un homme. Car enfin on doit ſervir, honorer & reſpecter une femme par tout ailleurs, mais quand on eſt tête à tête, il ne faut plus avoir ni égard ni politeſſe. Ne ſavez-vous pas que le Pſalmiſte dit: *Manus autem*, & que la gloſe dit poſitivement: Si vous voulez être bien avec les femmes, ne ſoyez ni honteux, ni timide, comptez que nous vous en eſtimons davantage. Par ma foi, demoiſelle, dit Tiran, vous m'avez mieux fait connoître mes torts que jamais aucun confeſſeur n'eût pu faire, quelque bon théologien qu'il eût été: Menez-moi, je vous prie, au lit de madame. Plaiſir de ma vie l'y conduiſit, & le fit placer à ſes côtés. Le chevet du lit ne touchoit point au mur. Elle dit à Tiran de ne point remuer, qu'elle ne le lui dît. Elle ſe plaça donc debout au chevet, & mettant ſa tête entre celles de Tiran & de la princeſſe, après avoir ôté ſa chemiſe, parce que ſes manches l'embaraſſoient; & prenant la main de Tiran, elle la mit ſur la gorge de la princeſſe, & la promena partout à ſon gré. Elle s'éveilla, & dit: O Dieu que tu es incommode, Plaiſir de ma vie! Comment, tu ne veux pas me laiſſer dormir! Elle qui avoit la tête ſur le chevet, lui dit: Que vous êtes de mauvaiſe humeur! vous ſortez du bain & vous êtes ſi

bonne à toucher ! Que j'ai de plaiſir à vous careſſer ! Touche donc, dit la princeſſe; mais ne deſcends pas ſi bas. Dormez toujours, lui dit Plaiſir de ma vie, & laiſſez-moi toucher votre beau corps ; je ſuis ici à la place de Tiran : Où eſt-il à préſent ! Qu'il s'eſtimeroit heureux d'avoir la main où j'ai la mienne ! Pendant ce tems Tiran avoit ſa main ſur le ſein de la princeſſe, & Plaiſir de ma vie qui tenoit ſa main ſur la tête de Tiran, l'ouvroit quand elle voyoit la princeſſe endormie ; pour lors il touchoit par tout à ſon gré; quand elle ſe réveilloit, elle ſerroit la tête de Tiran ; alors il s'arrêtoit. Ils jouerent ce petit jeu pendant plus d'une heure. Mais enfin Plaiſir de ma vie voyant que la princeſſe étoit abſolument endormie, ôta la main de deſſus la tête de Tiran, qui ne mit plus de bornes à ſes entrepriſes. Pour lors la princeſſe commença à s'éveiller, & moitié endormie, elle dit : Tu ne veux donc pas me laiſſer dormir ! mais que fais-tu là, as-tu perdu l'eſprit ? Elle ne fut pas long-tems ſans s'apperçevoir de ce que c'étoit. Plaiſir de ma vie lui ferma la bouche avec la main, & lui dit à l'oreille, de peur que les autres demoiſelles ne l'entendiſſent : Taiſez-vous, madame, gardez de vous perdre ; craignez que l'impératrice ne vous entende ; c'eſt notre chevalier qui mouroit pour vous. O

malheureuſe que tu es, lui dit la princeſſe ! Comment as-tu la hardieſſe de m'expoſer à une telle infamie ! Le mal eſt fait, madame, lui répondit Plaiſir de ma vie, ne nous expoſez point toutes deux, il me paroît que le plus sûr & le meilleur eſt de ſe taire. Tiran la conjuroit tout bas le mieux qu'il lui étoit poſſible. La princeſſe ſe voyant réduite dans une telle ſituation, vaincue d'un côté par ſon amour, & de l'autre tourmentée par la peur, qui dans ce moment étoit la plus forte, prit le parti du ſilence. La veuve Repoſée, qui avoit entendu le cri qu'elle avoit pouſſé d'abord, ſe douta que Plaiſir de ma vie y avoit donné lieu, & que Tiran étoit avec la princeſſe ; & ſur le champ, elle imagina que s'il avoit couché avec elle, elle ne pourroit jamais l'amener à ſon but. Tout le monde ſe taiſoit, & la princeſſe conjuroit Tiran tout bas de ne pas pouſſer plus loin ſon entrepriſe. Mais la veuve Repoſée ſe levant ſur ſon lit ; cria ſi haut : Qu'avez-vous donc, ma fille ? que toutes les demoiſelles s'éveillèrent avec beaucoup de bruit & de rumeur, de façon que l'impératrice en fut elle-réveillée. Elles ſe levèrent en grande hâte, ſoit nues, ſoit en chemiſe, & coururent à la chambre de la princeſſe qu'elletrouvèrent bien fermée. Elles demandèrent de la lumière. Pendant qu'on en cherchoit, & que l'on frappoit à la porte,

Plaiſir de ma vie prit Tiran par les cheveux, & le tira d'un lieu où il auroit voulu finir ſa vie; elle le conduiſit dans la garderobe, le fit paſſer ſur un toît, & lui donna une corde, afin qu'il pût ſe laiſſer deſcendre dans le jardin, où il trouveroit une porte pour ſortir, qu'elle avoit eu la précaution de tenir ouverte, au cas qu'il eût été ſurpris par le jour. Mais les cris de la veuve Repoſée & des autres demoiſelles l'empêchoient de le faire ſortir autrement. Dès qu'elle lui eut donné la corde, elle ferma la fenêtre & revint auprès de ſa maîtreſſe. Tiran de ſon côté attacha la corde, & dans la crainte qu'il avoit d'être découvert, il ſe laiſſa couler en bas ſans ſavoir ſi elle étoit aſſez longue. Il s'en falloit plus de quatre toiſes qu'elle ne touchât à terre, ſes mains ne pouvant plus le ſoutenir, il fut obligé de ſe laiſſer tomber; ce qu'il fit ſi malheureuſement; qu'il ſe caſſa la jambe, & qu'il demeura ſur la place, n'ayant pas la force de marcher.

Quand Plaiſir de ma vie fut retournée à ſon lit, on apporta des lumières, & toutes les demoiſelles entrèrent avec l'impératrice en demandant à la princeſſe ce qui l'avoit ainſi fait crier. Madame, lui répondit-elle, il a ſauté un gros rat ſur mon lit qui m'a paſſé ſur le viſage, & qui m'a fait tant de peur, que j'ai crié ſans

ſavoir ce que je faiſois : il m'a même égratigné le viſage, je ſuis bien heureuſe qu'il ne m'ait point attrapé l'œil. Effectivement elle avoit une petite égratignure que Plaiſir de ma vie lui avoit faite en l'empêchant de crier. L'empereur ſe leva de ſon côté, & vint dans la chambre de la princeſſe avec ſon épée ; & croyant que c'étoit un rat, il ſe mit à le chercher par toute la chambre. Mais Plaiſir de ma vie fut alerte. Tandis que l'impératrice parloit à la princeſſe, elle alla dans la garderobe, & montant ſur le toît, elle détacha la corde. Elle diſtingua les plaintes de Tiran. Elle ſe douta qu'il étoit tombé, & ſans rien dire, elle rentra dans ſa chambre. Le bruit étoit ſi grand dans le palais parmi les gens de la garde, & les officiers de la maiſon de l'empereur, que c'étoit une choſe terrible à entendre, il n'auroit pas été plus conſidérable ſi les Turcs étoient entrés dans la ville. L'empereur qui ſoupçonnoit que ce ne fût autre choſe qu'un rat, remua tous les meubles & les coffres, il fit même ouvrir les fenêtres ; & ſi Plaiſir de ma vie n'avoit pas eu la précaution de détacher la corde au moment qu'elle le fit, l'empereur l'auroit apperçue. Le duc & la ducheſſe qui étoient au fait de ce qui ſe paſſoit, ne doutèrent pas en entendant un auſſi grand bruit, que Tiran n'eût été découvert. Leur inquiétude fut ex-

trême, en imaginant qu'il étoit pris, ou peut-être tué. Le duc s'arma promptement dans le deſſein de le ſecourir. La ducheſſe ne ſavoit que devenir n'ayant ſeulement pas la force de remettre ſa chemiſe. Le duc ſortit donc tout armé de ſa chambre pour ſavoir la cauſe de ce bruit, & ce qu'étoit devenu Tiran. Il rencontra l'empereur qui lui dit que tout cela n'étoit venu que de la folie des demoiſelles qui ont peur d'une bagatelle. Un rat qui a ſauté ſur le viſage de ma fille & qui l'a un peu égratignée à la joue, a cauſé tout ce vacarme; retournez vous coucher, continua-t-il, vous n'avez pas beſoin d'aller plus loin. Le duc ſuivit ſon conſeil, & rendit compte à la ducheſſe de ce qu'il avoit appris, dont ils furent l'un & l'autre infiniment ſoulagés. Le duc aſſura ſa femme qu'il auroit tué l'empereur & tous ceux de ſon parti, ſi l'on eût fait le moindre mal à Tiran, & j'aurois mis notre ami ſur le trône; mais il vaut mieux que les choſes ſe ſoient paſſées comme elles ont fait. La ducheſſe ſe leva & courut à la chambre de la princeſſe. Plaiſir de ma vie la conjura d'y demeurer, & de prendre garde que l'on ne parlât mal de Tiran, pendant qu'elle iroit ſavoir de ſes nouvelles. Elle fut dans la garderobe, monta ſur le toît, & n'oſant rien dire, elle l'entendit ſe plaindre.

Cependant Hyppolite qui ne ſavoit point ce qu'étoit devenu Tiran au milieu du bruit & de l'alarme qui ſe répandoient dans la ville ; mais qui n'ignoroit pas qu'il étoit au palais, dit à tous ſes camarades qu'il étoit chez le duc ; & comme il ſavoit, auſſi bien que le comte de Branches, ſes amours avec la princeſſe, il fit armer tous les Français. Le ſeigneur d'Agramont perſuadé que ce bruit ne pouvoit regarder que Tiran, leur dit : Il peut lui être arrivé quelque accident, allons promptement le ſecourir, au cas qu'il en ait beſoin ; car lorſqu'il a couché ici, tout a été tranquille. Pendant que vous acheverez de vous armer & de vous mettre en ordre, leur dit Hyppolite, je vais à la porte du palais examiner ce qui ſe paſſe. Il ſortit avec le vicomte de Branches. Celui-ci courut à la grande porte, & Hyppolite à celle du jardin, en convenant que celui qui ſeroit plutôt inſtruit, reviendroit promptement avertir l'autre. Quand Hyppolite fut à la porte du jardin, qu'il croyoit fermée, il prêta l'oreille à des plaintes qu'il crut être celles d'une femme. Il dit : j'aimerois bien mieux entendre la voix de Tiran ; puiſque ce n'eſt pas la ſienne, que m'importe. Il examina pour voir s'il ne pourroit pas monter ſur le mur ; mais voyant que la choſe étoit impoſſible, & ne doutant pas que la femme qu'il croyoit entendre

ne fût le ſujet de la rumeur du palais, il retourna à la grande porte. Il y trouva le vicomte avec pluſieurs autres qui n'avoient pu entrer, ni rien découvrir. Cependant les cris étoient un peu diminués, & le calme commençoit à ſuccéder. Hyppolite dit au comte ce qu'il avoit entendu à la porte du jardin, & qu'il ne doutoit pas que les plaintes de cette femme n'euſſent du rapport avec ce qui s'étoit paſſé. Allons-y, reprit le vicomte; ſi c'eſt une femme, & que nous puiſſions la ſécourir, notre profeſſion nous y oblige. Ils y furent en effet. Ces plaintes frappèrent leurs oreilles; mais ſans pouvoir diſtinguer aucune parole, ni reconnoître le ſon de la voix, parce que la douleur y apportoit un grand changement. Le vicomte de Branches dit à Hyppolite: enfonçons la porte; il eſt nuit, perſonne ne ſaura que c'eſt nous qui l'aurons fait; mais ils la trouverent ouverte. Le vicomte paſſa le premier, & marcha droit à la voix. Comme elle lui parut fort extraordinaire, il dit: je te commande de la part de Dieu, de me dire ſi tu es un eſprit, ou un corps qui ait beſoin de ſecours. Tiran, croyant qu'ils étoient des gens de l'empereur, afin de n'être pas reconnu, contrefit encore plus ſa voix, quoiqu'elle le fût déja ſuffiſamment, & dit: j'ai été autrefois chrétien baptiſé; mais je ſouffre beaucoup à préſent

à cauſe de mes péchés. Je ſuis un eſprit inviſible, & quoique vous me voyez, je ſuis ſous cette forme, afin que les mauvais eſprits puiſſent me caſſer les os & me déchirer la chair. O que je ſouffre, continua-t-il! ſi vous reſſentiez la milliême partie de mes douleurs, tout ce qu'on vous a dit vous feroit une grande impreſſion. Ils firent alors le ſigne de la croix, & dirent l'évangile de ſaint Jean. Le vicomte dit aſſez haut pour que Tiran l'entendît: Hyppolite, allons au logis, & amenons tous nos gendarmes avec de l'eau bénite & un crucifix, & venons examiner ce que peut être tout ceci qui me paroît un événement conſidérable. Hyppolite lui répondit qu'il n'étoit pas néceſſaire de retourner chez eux: n'avons-nous pas nos épées, dit-il, ſur leſquelles il y a des croix? Je vais approcher. Tiran, qui entendit les noms d'Hyppolite & de vicomte, dit: ſi c'eſt toi, Hyppolite de France, approche ſans avoir peur. Hyppolite tira ſon épée, la mit devant lui, & faiſant le ſigne de la croix, prononça ces paroles: Je crois, comme tout bon chrétien, tous les articles de la foi catholique & romaine, & je veux vivre & mourir dans ces ſentimens. Enſuite il s'approcha avec grande peur. Mais cependant le vicomte de Branches en avoit encore plus que lui; car il ſe tenoit éloigné. Tiran lui dit

à voix baſſe : Viens, je ſuis Tiran. Mais ſe doutant bien qu'il auroit plus de peur encore, il éleva la voix & lui dit : O chevalier, que vous êtes poltron ! Quand je ſerois mort, qui pourroit vous empêcher d'approcher ? Hyppolite reconnoiſſant ſa voix, vint. Quel malheur vous a réduit, lui dit-il, dans la ſituation où vous êtes ? vous êtes apparemment bleſſé. Ne fais point de bruit, & ne t'embarraſſe point, lui répondit le général ; mais appelle le vicomte de Branches. Il vint, & lui demanda pardon de tout ce qu'ils avoient dit. Nous n'avons pas le temps d'écouter tout cela, dit Tiran, mais emportez-moi d'ici. Ils le prirent ſur leurs bras, & le portèrent hors du jardin, dont ils fermèrent la porte ; & delà ſous un portique auprès de ſon logement. Je ſens, leur dit-il, une douleur plus grande que je n'en ai jamais ſenti dans les plus grandes bleſſures. Je voudrois avoir des médecins ; mais il faudroit que ce fût à l'inſu de l'empereur. Seigneur, lui dit Hyppolite, voulez-vous que je vous donne un bon conſeil ? Votre bleſſure ne peut ſe cacher, ſurtout avec le bruit qui s'eſt fait au palais. Si vous pouvez monter à cheval, & vous rendre au palais de Beaulieu, où ſont vos écuries, nous dirons qu'en montant vos chevaux, il y en a eu un qui s'eſt laiſſé tomber ſur vous, & qui vous a caſſé la jambe. Hyppolite

nous donne un bon conſeil, reprit le vicomte de Branches; autrement l'empereur ne pourra ignorer la vérité. Qui ſe livre à l'amour, doit s'attendre à toutes les peines, à tous les malheurs, & à tous les chagrins; pour un plaiſir il éprouve cent douleurs. Ainſi je voudrois que lorſque vous ſerez guéri, & que vous aurez rempli le vœu que vous avez fait, nous priſſions le chemin de notre pays. Vicomte, reprit Tiran, il n'eſt pas ſi aiſé de recouvrer ſa liberté. Mais cette converſation n'eſt pas de ſaiſon. Va, mon cher Hyppolite, chercher mes chevaux le plus ſecrètement que tu le pourras. Amène-moi la haquenée la plus douce.

D'un autre côté, Plaiſir de ma vie avoit vu de deſſus le toît, que l'on emportoit Tiran. Elle revint dans la chambre de la princeſſe où ſe trouvoit la ducheſſe avec toutes les demoiſelles. L'impératrice fort étonnée de ce qu'un rat avoit fait un ſi grand bruit dans le palais, ſe mit ſur le lit de ſa fille, & lui dit: puiſque le palais eſt à préſent tranquille, nous ferons bien d'aller dormir. La princeſſe appella Plaiſir de ma vie, & lui demanda tout bas où étoit Tiran. Elle lui répondit qu'il s'en étoit allé avec beaucoup de chagrin, mais elle n'eut pas le courage de lui dire qu'il s'étoit caſſé la jambe, ni de lui rendre compte de tout ce qu'elle

lui avoit entendu dire. La princeſſe apprit avec un grand ſoulagement, que perſonne ne l'avoit ni vu, ni rencontré. Quand l'impératrice ſe fut levée, au moment que toutes les dames en chemiſe alloient ſe ſéparer, la veuve Repoſée, lui dit: Madame, vous feriez bien de mener coucher avec vous la princeſſe votre fille, de crainte que ſi le rat revenoit, il ne lui fit plus de peur que la premiére fois. Vous avez raiſon, lui dit l'impératrice; venez ma fille, vous dormirez mieux avec moi que toute ſeule. La princeſſe la remercia, l'aſſurant qu'elle ne vouloit pas l'incommoder, & qu'elle garderoit la ducheſſe avec elle; mais la veuve inſiſta encore ſur le rat, & fit ſi bien que l'impératrice dit à la princeſſe: Allons, venez, je me gêle ici. La princeſſe lui dit: Puiſque vous le voulez abſolument, madame, je vais vous ſuivre. L'impératrice s'en alla, & la princeſſe très en colère, dit à la veuve Repoſée: Je commence à vous connoître, & je vois que vous n'êtes occupée qu'à me tromper par toutes ſortes de voies, & par les diſcours du monde les plus faux. Pourquoi, par exemple, êtes-vous aſſez hardie pour engager ma mere à m'emmener coucher avec elle, pour me faire paſſer une mauvaiſe nuit! vous êtes envieuſe & méchante. La veuve Repoſée lui répondit, qu'elle n'avoit d'autres

peines que celles qui lui venoient de ſon attachement pour elle, & dont elle ne lui donnoit que des preuves honnêtes, & point de celles que les autres cherchoient à lui donner. Madame, continua-t-elle, vous ne devez pas me ſavoir mauvais gré, ſi je ſuis plus attentive que les autres à votre honneur, qui m'eſt plus cher que ma propre vie; & pour vous prouver que je vois tout ce qui ſe paſſe, croyez-vous que je n'aie pas pitié de l'état de Tiran, que je ne l'aie pas vu deſcendre par une corde, qui s'eſt rompue, de façon que je crois qu'il a les jambes caſſées, & le corps fracaſſé. Alors elle ſe mit à pleurer. La princeſſe à ce diſcours, cria trois fois, Jeſus, & tomba évanouie ſur le plancher. Elle fit un ſi grand cri, que l'impératrice, qui étoit déja endormie, ſe réveilla, ſe leva promptement, & courut à la chambre de ſa fille, qu'elle trouva ſans connoiſſance. L'empereur ſe leva encore de ſon côté, & manda les médecins, qui furent plus de trois heures à la faire revenir. Il demanda comment ſa fille étoit tombée dans cet accident. On lui répondit, qu'elle avoit vu un autre rat beaucoup plus petit que le premier, mais qu'à cauſe de l'impreſſion que l'autre lui avoit faite, elle avoit perdu connoiſſance. O malheureux que je ſuis; s'écria l'empereur! pourquoi faut-il que dans ma vieil-

leſſe j'éprouve de ſi grandes peines! Pourquoi la mort me ménage-t-elle! Il tomba lui-même évanoui. Les cris dont le palais retentit ne ſe peuvent concevoir. Tiran qui attendoit ſous le portique, les entendit au moment qu'on lui amena ſes chevaux. Il ſembloit que le ciel alloit tomber; & l'inquiétude où il étoit pour ſa princeſſe, redoubla la douleur qu'il reſſentoit. Hyppolite lui enveloppa la jambe avec des martres zibelines pour la garantir du froid, & le mieux qu'il leur fut poſſible, ils arrivèrent à la porte de la ville. Les gardes reconnurent Tiran, & lui demandèrent où il alloit à cette heure. Il leur répondit, qu'il alloit voir ſes chevaux à Beaulieu; parcequ'il devoit inceſſamment retourner au camp. On ouvrit auſſitôt les portes. Tiran ſuivit le grand chemin; mais quand il eut fait une demi-lieue, il dit qu'il craignoit que l'empereur n'eût maltraité la princeſſe par rapport à lui, & qu'il vouloit retourner pour la défendre. Le vicomte lui dit: Oh! par ma foi, vous êtes joliment accommodé pour cela. Mais en vérité, répondit Tiran, je ne ſens aucun mal, le plus fort emporte le plus foible. C'eſt pourquoi je vous prie de me laiſſer retourner à la ville, pour voir ſi nous pourrions être de quelque utilité à la princeſſe. En vérité, vous avez perdu le ſens, continua le vicomte; vous

ne pouvez vous tenir à cheval, encore moins à pied, & vous voulez retourner à Conſtantinople. C'eſt donc afin que l'empereur & tous les autres ſachent ce qui vous eſt arrivé. De plus, ſoyez sûr que, ſi vous ne vous faites pas panſer inceſſamment, vous mourrez, ou du moins vous ſerez eſtropié. Que m'importe, dit Tiran! C'eſt moi qui ai fait le mal, c'eſt à moi de le réparer. Par ma foi, vous ne retournerez pas, dit le vicomte; quand je devrois employer la violence. Le duc n'eſt-il pas au palais, pour ſecourir la princeſſe; ſi elle en a beſoin? Vous voyez ce que produit votre amour. Mais ne reſtons pas ici plus long-temps: marchons; car chaque moment vous met en danger. Puiſque vous ne voulez pas me laiſſer aller, lui dit Tiran, faites-moi du moins le plaiſir de vous y tranſporter, & ſi quelqu'un veut attaquer, ou faire la moindre choſe à la princeſſe, mourez tous, ſans recevoir aucun quartier. Enfin, il les pria ſi fort, que le vicomte fut obligé de retourner à la ville; ce qu'il fit en diſant tout bas, & ſans être entendu que par Hyppolite: Je veux mourir, ſi je m'embarraſſe de dame, ou de demoiſelle. Je ne penſerai qu'à lui envoyer des médecins. Quand le vicomte fut à la porte, les gardes ne vouloient pas la lui ouvrir; ce qu'ils firent cependant, quand il dit que le cheval de

Tiran s'étoit abattu, & qu'il venoit promptement chercher des médecins. Il fut très longtemps ſans pouvoir les emmener; ils étoient occupés auprès de l'empereur & de ſa fille. Quand ils les eurent ſoulagés l'un & l'autre, ils emportèrent tout ce qui étoit néceſſaire pour Tiran, ſans oſer apprendre à l'empereur que le général avoit beſoin de leur ſecours. Le vicomte fit tout ſon poſſible pour voir la princeſſe, afin de pouvoir donner de ſes nouvelles à Tiran. Quand elle revint à elle, & qu'elle ouvrit ſes beaux yeux, elle dit: il eſt mort, celui qui tient mon ame captive! Dites-le moi, je vous conjure; car je ne veux pas lui ſurvivre. L'impératrice étoit ſi troublée, qu'elle ne comprenoit rien à ce diſcours. Elle en demanda l'explication. La ducheſſe, qui tenoit la princeſſe ſur elle, lui répondit qu'elle demandoit ſi le roi étoit mort. Mais elle l'interrompit, en diſant: Je ne demande point cela, je veux ſavoir ſi celui en qui j'avois mis toute mon eſpérance, ne vit plus. La ducheſſe lui répondit: Non, il n'eſt pas mort, jamais nous ne l'avons pu trouver: & ſe tournant vers l'impératrice, elle lui dit: Cette maladie fait dire les choſes les plus folles aux gens les plus ſenſés. Quand elle fut abſolument revenue, le vicomte & le duc emmenèrent les deux médecins. La princeſſe à cette nouvelle

répandit des torrens de larmes, & dit : O Tiran, mon ſeigneur, pere de toute la chevalerie ! Voilà donc la maiſon de Roche-Salée détruite, & la Bretagne, qui fait la plus grande perte qu'elle puiſſe faire; car vous êtes mort, vous êtes perdu ſans reſſource ! On ne tombe point d'auſſi haut que vous avez fait ſans perdre la vie. Pourquoi ce malheur ne m'eſt-il pas arrivé, à moi qui ſuis cauſe de votre infortune ! La ducheſſe étoit auſſi très-affligée de ſon côté, & de la maladie de Tiran, & de l'état dans lequel elle voyoit la princeſſe.

Les médecins partirent ſans en rien dire à l'empereur; ils craignoient, comme il étoit fort délicat, que cette nouvelle ne lui causât quelque altération. Ils trouvèrent Tiran dans un lit, qui ſouffroit terriblement; car ſa jambe étoit ſi fort caſſée, que l'os perçoit la peau. Ils lui firent de ſi grandes douleurs pour la remettre, qu'il s'évanouit trois fois. Après avoir poſé leur premier appareil, ils lui défendirent expreſſément de ſortir de ſon lit, & revinrent à la ville. L'empereur leur demanda à leur retour, où ils avoient été, puiſqu'il ne les avoit pas vus à ſon dîner. Ils lui dirent, qu'ils avoient été à Beaulieu donner des remèdes au général. Quel mal a-t-il, reprit l'empereur ? Seigneur, lui répondirent-ils, en eſſayant un cheval ſicilien

qu'il montoit, il eſt tombé dans un canal, & s'eſt fait un peu de mal à la jambe. Ah ! ſainte Marie, s'écria l'empereur, il lui arrive tous les jours quelque nouveau malheur. Je veux l'aller voir tout-à-l'heure, pour lui témoigner combien je l'eſtime. Les médecins obtinrent du prince qu'il ne feroit ce petit voyage que le lendemain, afin qu'il eût le temps de reprendre ſes forces.

L'empereur paſſa dans la chambre de la princeſſe pour l'entretenir du mal qu'elle avoit eu, & de celui de Tiran. La princeſſe ſouffroit tout ce que l'on peut ſouffrir, mais elle n'oſoit le témoigner devant ſon pere. Elle n'étoit occupée que du mal du chevalier, pour lequel elle avoit tant d'amour. L'empereur demeura avec ſa fille juſqu'à l'heure du ſouper. Le lendemain matin, il fit ſigne par la fenêtre aux médecins qui alloient voir Tiran de l'attendre. Il monta à cheval, & fut avec eux. Il vit mettre le ſecond appareil, & jugea par l'état de la plaie, que Tiran ſeroit très-long-temps ſans pouvoir aller au camp. Après qu'on l'eut panſé, il lui parla en ces termes.

Nous ne devons point nous affliger de tout ce que la providence permet qu'il nous arrive. La prudence humaine ne peut le prévoir. Ainſi les hommes courageux s'arment de patience.

Cependant je crois que mes péchés ſont la cauſe du malheur qui vous eſt arrivé. Le ciel veut me punir, & faire triompher les Turcs. Je comptois vous voir inceſſamment marcher contre mes ennemis, qui viennent, en plus grand nombre que jamais, attaquer mon empire. Puiſque l'état où vous êtes m'ôte cette eſpérance, je prends le parti, malgré mes infirmités, d'aller leur livrer bataille, & de finir ainſi mes triſtes jours. Je ne puis vous exprimer avec quelle douleur j'ai appris votre accident. Je fondois toute ma reſſource ſur votre valeur. Quand les Turcs ne vous verront plus à la tête de mes troupes, ils ne craindront plus rien. Ils s'empareront de tout mon empire. Voyez donc, par combien de raiſons je m'intéreſſe à votre ſanté. Je vous conjure de prendre patience, ſi vous aimez votre vie & la mienne. J'eſpère que Dieu aura pitié de vous, & de ſon peuple chrétien, qui, ſans vous, ſera réduit en captivité.

Tiran, que la grande douleur empêchoit de parler, lui répondit d'une voix foible : me voici à la fin de ma vie. Mais ce qui me touche le plus, c'eſt la part que V. M. prend à ce qui m'eſt arrivé, & je ſouhaite la mort, puiſque je perds l'eſpérance de vous ſervir. En même-temps il lui baiſa la main, & continua de la

ſorte : ſeigneur, vous pouvez choiſir dans le grand nombre des bons chevaliers qui ſont à votre ſervice, un général qui s'oppoſe à vos ennemis. Pour moi, je me rendrai toujours au camp le jour marqué, pour y faire ce qui dépendra de moi. L'empereur fut charmé de l'entendre ainſi parler, il lui dit adieu, & revint à la ville. Quand l'impératrice le vit, elle lui dit : ſeigneur, que Dieu vous donne longue vie, & le paradis après la mort. Comment avez-vous laiſſé notre général ? L'empereur lui répondit en préſence de la princeſſe & de toutes les demoiſelles : il n'y a aucun danger de mort, mais il eſt fort mal, & ſa jambe eſt prodigieuſement caſſée, cependant il compte partir lundi. Sainte Marie, s'écria la princeſſe ! quel eſt le deſſein de V. M. Vous voulez faire aller au camp un homme en cet état ! C'eſt donc pour qu'il meure en chemin ? De quel ſecours peut-il être à l'armée ? Songez que vous perdez tout en le perdant, & s'il demeure eſtropié, il n'aura plus d'autre parti à prendre, que celui de ſe faire moine. L'empereur, ſans répondre à la princeſſe, paſſa dans la chambre du conſeil, pour déliberer ſur le parti que l'on devoit prendre. Il fut réſolu que Tiran demeureroit à Beaulieu.

Dès que l'empereur ſe fut retiré, le général ordonna qu'on lui fit une caiſſe grande & forte, dans laquelle il pût ſe faire porter la nuit du dimanche ſuivant. Il ne confia ce ſecret qu'à ceux qu'il avoit chargés de ſa commiſſion, & fit dire au duc & à tous les autres, par le vicomte de Branches & le ſeigneur d'Agramont, de partir comme ſi de rien n'étoit, & de tout mettre en ordre : aucun d'eux n'imaginoit une ſemblable folie. Il engagea, par de grandes ſommes, un de ſes médecins à le ſuivre ; pour l'autre, il refuſa de l'accompagner, & lui défendit même de ſe donner aucun mouvement. A minuit il ſe mit dans la litière, & prit le chemin de la ville de St. George, après avoir donné ordre que l'on dît à ceux qui viendroient de la ville, qu'il repoſoit. Quand il fut midi, le duc de Macédoine, & le vicomte, étant ſes proches parens, forcèrent la porte, diſant qu'il n'étoit pas naturel qu'un homme bleſſé dormît ſi longtemps. Alors ils apprirent ſon départ, montèrent à cheval, & le ſuivirent en grande diligence. Ils mandèrent à l'empereur que Tiran avoit exécuté ſes ordres, & pourſuivirent leur route en le maudiſſant lui, & toute ſa race. L'empereur en apprenant cette nouvelle, ſe récria ſur ſon exactitude à tenir ſa parole.

Le duc & le vicomte joignirent Tiran en peu de temps : ils apprirent qu'il s'étoit évanoui cinq fois dans le chemin. Furieux contre Hyppolite & le médecin, ils leur dirent qu'ils n'avoient aucun attachement pour leur général : & vous, Hyppolite, lui dit le duc, qui êtes de notre maiſon, comment pouvez-vous laiſſer partir notre parent en cet état ? Il va mourir, & nous ſommes tous perdus : vous avez un ſi grand tort, que ſans la crainte de Dieu, je vous paſſerois tout-à-l'heure mon épée au travers du corps. Ote-toi de devant moi, car je ſens que la patience commence à m'échapper, en voyant la hardieſſe de ce malheureux médecin, qui expoſe les jours du flambeau de la maiſon de Roche-Salée. Alors la fureur le tranſporta ſi fort, qu'il mit l'épée à la main, & courut ſur le médecin, qui prit inutilement la fuite ; il le joignit, & lui fendit la tête en deux. Quand l'empereur apprit la mort de ce médecin, il monta à cheval, & vint trouver Tiran dans l'hermitage où le duc l'avoit fait tranſporter. L'empereur touché de l'état dans lequel il trouva Tiran, fit venir tous les médecins, & voulut être préſent à la viſite que l'on fit de ſa jambe. Ils la trouvèrent beaucoup plus mal, & déclarèrent que s'il avoit fait encore une lieue, il ſeroit tombé évanoui, & qu'il en ſeroit mort. Tous

les grands barons de l'empire vinrent rendre viſite à Tiran. L'empereur tint ſon conſeil devant lui. On réſolut que tous ceux qui avoient pris la ſolde partiroient le lendemain. Mon avis, dit le général, ſeroit que quoiqu'il n'y ait qu'un mois & demi, V. M. en fit payer deux. Cette généroſité contentera vos troupes, & les engagera à combatre de meilleur cœur. L'empereur approuva cet avis. Il leur dit qu'il avoit reçu pendant la nuit des lettres du marquis de St. George, qu'il lui donnoit avis, qu'il étoit venu un ſi grand nombre de maures, que la terre en étoit couverte; & qu'en attendant la fin de la trève, ils étoient allés faire la conquête du royaume de Lybie, voiſin de l'empire Grec, & qu'ils avoient pris ce parti à cauſe de la captivité du grand Caraman, & du roi de l'Inde ſupérieure. On dit encore, ajoutoit-il, que le roi de Jéruſalem eſt venu joindre leur armée; il eſt couſin germain du grand Caraman, il eſt ſuivi de ſa femme, de ſes enfans & de ſoixante mille hommes au moins, qui ſont du pays de Endaſi, le plus fertile & le plus abondant qui ſoit au monde. D'abord qu'il y naît un enfant mâle, on en donne avis au prince, qui le fait élever avec grand ſoin. Quand il eſt parvenu à l'âge de douze ans, on le fait monter à cheval, & on lui enſeigne à eſcrimer. Quand il ſait bien

ces

deux exercices, on le met chez un forgeron afin de lui rendre les bras forts & nerveux, & qu'il puiſſe dans la ſuite frapper de plus grands coups. Après cela on l'exerce à la lutte, à la joûte & à lancer le javelot. Enfin le dernier métier qu'on lui fait apprendre, eſt celui de boucher. Afin de les accoutumer au carnage; deux fois l'année on leur fait boire du ſang de bœuf & de mouton. Auſſi ſont-ils les plus braves des payens. Dix de ceux-là valent mieux que quarante des autres. Il mandoit encore que le roi de l'Inde-Mineure, que l'on dit frère de celui qui ſe trouve priſonnier, eſt venu avec quarante-cinq mille combattans; qu'un autre roi qu'on appelle Monadon, les avoit joints avec trente-ſept mille hommes; celui de Damas, avec cinquante-cinq mille, & beaucoup d'autres qui ſont à la ſuite de toutes ces troupes. Tiran dit au roi: laiſſez-les venir, ſeigneur, j'eſpère qu'avec l'aide de Dieu & de ſa ſainte mère, & avec les braves chevaliers qui ſont au ſervice de V. M. elle en ſera victorieuſe, quand ils ſeroient en plus grand nombre. Après le conſeil, l'empereur recommanda Tiran à Dieu, & ordonna à ſes médecins de ne le point quitter, & de ne le point laiſſer ſortir. La princeſſe ſouffroit beaucoup de la maladie de Tiran.

Le lundi ſuivant toutes les troupes furent prêtes à partir. L'empereur & toutes les dames virent partir les ducs & les ſeigneurs. Les ducs de Pera & de Macedoine les commandoient. Le marquis de St. George & les autres furent ravis de leur arrivée, quoiqu'il y eût encore un mois de trêve. Tiran demeura dans l'hermitage juſqu'à ce que les médecins lui permirent d'aller dans la ville. Mais n'ayant pu marcher avec les autres, il aima mieux demeurer dans cette retraite. Le ſeigneur d'Agramont n'avoit jamais voulu s'en ſéparer, diſant qu'il n'avoit quitté ſon pays que pour l'amour de lui, & qu'il ne l'abandonneroit pas dans ſa maladie. Hyppolite ne l'avoit pas quitté non plus, pour avoir ſoin de ce qui lui étoit néceſſaire, & ſur-tout pour aller à la ville ſavoir des nouvelles de la princeſſe, dont il avoit grand beſoin; & quand les médecins vouloient lui faire prendre quelque remède, ou faire quelque opération, c'étoit toujours au nom de la princeſſe, qui reprochoit ſouvent à Plaiſir de ma vie ce qu'elle avoit fait, & qui la vouloit mettre en pénitence dans une chambre noire; mais elle ſe défendoit toujours en badinant, & en lui diſant: que dira votre père, s'il ſait que vous me puniſſez? Il voudra ſavoir pour quelle raiſon. Je lui dirai que je n'ai rien fait que par

votre ordre, & que Tiran a tout obtenu de vous. L'empereur veut me faire votre belle-mère, vous le ſavez : alors j'aurai mon tour. Comptez que quand Tiran viendra vous trouver une autre fois, vous ne vous aviſerez plus de crier comme vous avez fait. La princeſſe ſe fâcha, & lui ordonna abſolument de finir ſes mauvais propos. Puiſque vous me traitez ſi mal, lui répondit-elle, & que je vous ſuis ſi fort à charge, je ne veux plus vous ſervir, & je veux m'en aller chez le comte mon père. Sur le champ elle fut à ſa chambre, fit un paquet de ſes habits & de ſes bijoux, qu'elle mit entre les mains de la veuve de Monte-Santo, qui étoit à la cour, & montant ſur une haquenée, elle partit accompagnée de cinq écuyers, & prit le chemin du lieu où étoit Tiran. La princeſſe fut très-fâchée d'apprendre ſon départ : elle envoya de tous côtés pour la faire revenir de force ou de gré ; mais elle avoit pris des chemins détournés pour ſe rendre à l'hermitage qu'habitoit Tiran. Quand il la vit, il ne ſentit pas la moitié de ſes maux. Mais Plaiſir de ma vie ne put retenir ſes larmes en le voyant auſſi pâle & auſſi défiguré : vous n'imaginez pas, ſeigneur, la triſteſſe que j'éprouve en penſant au danger que vous avez couru, puiſque je ſuis cauſe en partie de la

triſte ſituation où ſe trouve le meilleur chevalier, qui jamais ait vécu; mais, vous connoiſſez mon attachement pour vous; il fait mon excuſe, & vous ſavez ſi j'ai pu faire autrement. J'ai voulu m'oppoſer aux mauvais conſeils de la veuve Repoſée, & je ne ſai comment j'ai pu ſouffrir ſi long-temps ſes diſcours. Mais à la fin je ſuis partie, & je viens me livrer à vous pour me ſoumettre à tout ce que vous ordonnerez; Tiran, laiſſant échapper un ſoupir du plus profond du cœur, lui dit: demoiſelle, vous n'avez aucun pardon à me demander, car vous ne m'avez point offenſé; & quand cela ſeroit arrivé, l'amitié que vous m'avez toujours témoignée, m'engageroit aſſurément à vous pardonner: mais priez Dieu que je guériſſe, & vous ſerez plus maîtreſſe de moi & de tout ce qui m'appartient, que moi même. Cependant ſatisfaites ma curioſité, & dites-moi des nouvelles de la princeſſe, & de ce qu'elle a fait depuis que je ne l'ai vue; je ſuis bien perſuadé qu'elle ne veut plus me voir, & c'eſt cette idée qui me réduit dans l'état où je ſuis. Plaiſir de ma vie lui fit le récit de tout ce qui s'étoit paſſé dans le palais, & qu'il n'avoit pu ſavoir, auſſi-bien que de ce qui la regardoit; elle finit par lui dire que la grande envie que la princeſſe avoit de le voir ne ſe pouvoit expri-

mer, & que ſi l'amour n'eût pas été combattu par la honte, elle ſeroit venue lui rendre viſite. Tiran lui répondit : ſi la princeſſe ne veut plus me voir, elle m'ôtera la vie. Qu'elle m'accorde le plaiſir de lui parler encore une fois de mon amour, mais qu'elle ne tarde pas, car je ſuccomberai : je n'ai pas d'autre tort que celui d'avoir aimé, & je vous le répète encore, je m'eſtimerai trop heureux de la voir encore une fois. Plaiſir de ma vie le pria de lui écrire une lettre, en l'aſſurant qu'elle l'engageroit à lui faire réponſe, ce qui ſeroit un moyen de ſavoir ſa dernière volonté. Dans ce moment les gentilshommes que la princeſſe avoit envoyés après elle, entrèrent, & lui firent part des ordres dont ils étoient chargés. Plaiſir de ma vie leur dit de répondre à la princeſſe, qu'elle ne pouvoit la contraindre à la ſervir par force, & qu'elle vouloit retourner chez ſon père. Si je vous avois trouvée ailleurs, lui répondit le chevalier, j'aurois exécuté mes ordres ; mais je ne dis rien ici, parce que je m'imagine aiſément que le général ne voudroit pas que l'on déſobéît à la princeſſe ; ainſi je compte qu'il en uſera comme il doit. Soyez certain, répondit Tiran, que les ordres de la princeſſe ſeront exécutés, & j'obtiendrai par mes prières, que cette demoiſelle retourne avec vous. Il demanda

ce qu'il falloit pour écrire, & malgré les douleurs qu'il ſouffroit, il écrivit ces mots :

« La crainte de déplaire à V. A. m'a ſeulement empêché de vous écrire juſqu'ici ; elle redouble les maux que je ſouffre. Si je perds V. A. je perds tout dans ce monde. La ſeule conſolation que j'ai eue, a été celle d'apprendre que lorſqu'on vous annonça mon accident, vous criâtes trois fois Jeſus, & que vous perdîtes connoiſſance. Jugez combien je dois être flatté, moi qui connois l'étendue de vos perfections, & qui vous ſuis toujours attaché. Je ne me laſſerois point de vous écrire, il me ſemble que c'eſt vous entretenir ; je finis en vous aſſurant que j'obéirai éternellement à tous les ordres de V. A. »

Quand la princeſſe ſut que Plaiſir de ma vie arrivoit, elle courut au devant d'elle ſur l'eſcalier, & lui dit : que vous êtes cruelle, ma chere ſœur, de m'abandonner comme vous avez fait ! C'eſt cependant vous même, madame, lui répondit-elle, qui m'avez dit que vous ne me vouliez plus voir. La princeſſe la mena dans ſa chambre pour l'entretenir, après avoir remercié celui qui l'avoit été chercher. Quand elles furent ſeules, elle lui dit : ne ſais-tu pas, Plaiſir de ma vie, qu'il arrive des querelles en-

tre les plus proches parens; & quand il me ſeroit échappé quelques paroles, devois-tu te fâcher contre moi, qui t'aime plus qu'aucune autre, & qui n'ai jamais rien eu de caché pour toi? V. A. parle fort bien, lui répondit Plaiſir de ma vie, mais elle ne ſe conduit pas de même, elle ne donne ſa confiance qu'à la veuve Repoſée, dont elle connoîtra tôt ou tard les mauvaiſes intentions. C'eſt elle qui a cauſé tout le mal que nous éprouvons, & je crains bien qu'elle ne s'en tienne pas là, & qu'elle ne me faſſe de la peine auſſi bien qu'à vous. Je n'oublie point cette cruelle nuit où Tiran ſe caſſa la jambe, & où vous perdîtes connoiſſance. Nous étions toutes en pleurs, elle ſeule étoit dans la joie. Laiſſons-là tous ces propos, dit la princeſſe, apprends-moi des nouvelles de Tiran, & quand je pourrai le voir; car l'attachement que j'ai pour lui m'y fait penſer plus que je ne voudrois; ſon mal me met au déſeſpoir, je l'aime plus que jamais. Parle-moi donc de lui, ma chere ſœur; dis-moi s'il eſt en danger. Tout ce que je demanderois à Dieu, ce ſeroit de le voir entrer en bonne ſanté dans ma chambre. Plaiſir de ma vie l'aſſura qu'il falloit eſpérer cette grace du ciel; mais qu'elle avoit une choſe à faire qui le guériroit promptement. Il ſoupire ſans ceſſe, continua-t-elle, après les

faveurs & les bontés de V. A. croyez que perſonne n'eſt plus digne de vous poſſéder. Voici une lettre qu'il vous écrit. La princeſſe la prit avec joie, la lut, & lui fit ſur le champ cette réponſe.

» Croyez que j'ai éprouvé les peines les » plus ſenſibles depuis votre malheur, j'ai par- » tagé vos douleurs. Jamais aucune paſſion n'a » été ſi mêlée de peines & de tendreſſe que » la mienne. Tu ſais combien je t'avois prié » de ménager & conſerver mon honneur; ce- » pendant tu en as uſé avec moi comme un » lion furieux. Et quel mal ne m'as tu point » fait? Mes plaintes éveillèrent la veuve Re- » poſée. L'impératrice accourut, & je mourois » de honte en lui parlant, car elle eſt ennemie » de l'amour. Mes ſoupirs auroient enfin dé- » couvert ce que je voulois cacher. Mais ſuc- » combant à la peine que tu m'avois faite, je » tombai dans les bras de la ducheſſe, & puiſ- » que tu n'as pas eu plus d'attention pour moi, » en dois-je avoir pour toi! »

Elle donna cette réponſe à Hyppolite, & le chargea de mille complimens. Tiran reçut la lettre avec un extrême plaiſir, mais la fin lui en déplut, & ſur le champ il lui répondit.

« Je ſouffre moi ſeul dans la nature, & la » fin de votre lettre me met au déſeſpoir. Sou-

» venez-vous de la façon & du temps qu'il y
» a que je vous aime. Malgré toutes vos ri-
» gueurs, je ne demande à Dieu que le bon-
» heur de vous voir; je le remercie cependant
» tous les jours d'avoir bien voulu que je con-
» nuſſe la dame la plus parfaite que le ſoleil
» ait éclairé. L'excès de votre beauté & celui
» de votre mérite me perſuadent que vous ne
» méritez d'être poſſedée que par l'excès de
» mon amour. Daignez me mander ſi vous
» voulez que je meure ou que je vive, j'obéi-
» rai en tout à votre excellence. »

Tiran remit cette lettre entre les mains d'Hyppolite, en le priant de ne la donner à la princeſſe, qu'en préſence de Plaiſir de ma vie, & de lui rapporter la réponſe le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible. Hyppolite exécuta ſes ordres. La princeſſe ne put lire la lettre d'abord, à cauſe de l'arrivée de l'empereur; mais pendant qu'il demandoit à Hyppolite des nouvelles de Tiran, elle paſſa dans ſa chambre avec Plaiſir de ma vie pour ſatisfaire ſa curioſité. L'impératrice demanda auſſi beaucoup des nouvelles de Tiran, & trouvant Hyppolite pâle & défait, ce qu'il étoit véritablement à cauſe de la maladie de ſon parent, qu'il veilloit avec un ſoin extrême, elle lui en demanda la raiſon. Il lui répondit qu'il s'ennuyoit de coucher ſeul & que

quelque dormeur qu'il pût être naturellement, il ne laiſſeroit pas dormir une femme, ſur-tout ſi elle lui reſſembloit, car, ajouta-t-il, nous n'avons de maux en ce monde que ceux que nous cauſe l'amour, & je prie Dieu tous les jours de m'ôter ces triſtes idées. L'impératrice ne douta point à cette réponſe que l'état d'abattement où elle le voyoit, ne fût cauſé par l'amour, & voulant ſavoir ſi Plaiſir de ma vie, qui diſoit qu'elle aimoit Hyppolite, avoit quelque lieu de s'en flatter, elle lui dit : je voudrois que Dieu t'accordât tes ſouhaits. Mais dis-moi ce qui te fait tant ſouffrir. Mon malheur, répondit Hyppolite, qui me rend ingrat envers Dieu & ſes Saints. V. M. croit-elle que la vie que je mene, ſoit moins pleine de haſards, que celle de Tiran? L'impératrice lui dit : parle-moi avec franchiſe de tes actions, & compte que j'aurai ſoin de ton honneur, comme de toi-même. Qui pourroit rien déguiſer, s'écria Hyppolite, à quelqu'un d'auſſi grand dans le monde que vous l'êtes? Vous à qui il ne manque que d'être canoniſée, & dont toutes les égliſes devroient célébrer la fête avec douze leçons. Car enfin vous méritez d'être déeſſe de toute la terre. On eſt obligé d'entendre le bien & le mal qu'on nous veut dire, reprit l'impératrice. Madame, lui répondit-il, je n'ai aucune raiſon

qui puiſſe m'engager à parler. L'amour ſeul me me détermine. Je le crois, dit l'impératrice, mais tu dis que tu aimes; pourquoi ne me confies-tu pas le ſujet de ton chagrin? Il y a quatre choſes, pourſuivit-il, qui ſont plus conſidérables que les autres; mais il y en a une cinquieme plus vraie, c'eſt que le ciel m'ordonne d'aimer V. M. & de la ſervir toute ma vie. Après cet aveu, il n'oſa la regarder; il ſortit ſans lui rien dire davantage. L'empereur cependant l'appella; mais il étoit ſi honteux, qu'il fit ſemblant de ne l'avoir pas entendu. Il arriva chez lui, ſe repentant très-fort de ce qu'il avoit dit. L'impératrice de ſon côté en étoit fort occupée, & craignant que l'on ne s'apperçut de l'agitation de ſon ame, elle paſſa dans ſa chambre. Hyppolite qui n'oſoit paroître devant elle, & qui cependant vouloit avoir une réponſe de la princeſſe, fut averti que l'impératrice s'étoit renfermée. Il fut donc à la chambre de Carméſine, qu'il trouva aſſiſe & renverſée ſur les genoux de Plaiſir de ma vie & entourée des autres demoiſelles qui aimoient Tiran; il lui demanda une réponſe. Mais elle le chargea de lui dire qu'elle étoit charmée de ce qu'il lui mandoit de tendre, qu'elle lui feroit réponſe de tout ſon cœur, & que leurs ames étoient d'intelligence, malgré leur ſéparation;

je n'ai pas le temps de lui écrire; mais le meſſager eſt ſi fidèle qu'on peut lui tout dire, ajouta-t-elle; tu lui diras donc que je ferai ſi bien que j'irai le voir avec l'empereur un des jours de cette ſemaine, & que je prie Dieu ſans ceſſe de le guérir promptement, & de nous tirer l'un & l'autre de la peine où nous ſommes. Pars, & dis-lui que je me ſuis renfermée pour lire ſa lettre, & que je préfere la ſolitude à toutes les compagnies du monde. Ah madame! lui répondit Hyppolite, ſe peut-il que votre cœur ſoit inſenſible aux maux que ſouffre Tiran, & dont ſon amour & vos rigueurs ont la ſeule cauſe? V. A. lui refuſe une légère conſolation, qui eſt la ſeule qui puiſſe le ſoulager: ſa vie & ſa mort ſont entre vos mains, un ſeul mot ſuffit pour le rappeller à la vie. Je ne puis lui écrire, repliqua la princeſſe; mais pour te ſatisfaire, & lui tenir lieu de ma réponſe, Plaiſir de ma vie, dit-elle, coupe-moi trois cheveux, & qu'Hyppolite les porte à Tiran. Mais du moins, madame, lui dit-il, pourquoi trois plutôt que quatre? Madame, nous ne ſommes plus au temps paſſé; alors un amant ſe contentoit pour preuve de l'amour de ſa dame, d'un bouquet de fleurs ou de deux de ſes cheveux: ce temps-là n'eſt plus. Madame, l'amour de Tiran demande quelque choſe de

plus réel pour ſon ſoulagement, c'eſt V. A. qu'il voudroit tenir entre ſes bras nue ou en chemiſe.

Il lui importeroit même peu que le lit fût parfumé. Mais pour vos trois cheveux, ſi vous voulez que je m'en charge, que du moins V. A. m'apprenne le myſtère qu'ils ſignifient. Pourquoi trois? Pourquoi les faites-vous prendre ſur votre tête?

J'y conſens, reprit la princeſſe: l'un repréſente l'amour que j'ai pour lui, qui ne peut être comparé à rien dans le monde, & qui me rendroit s'il en étoit néceſſaire, ingrate envers mon père & ma mère, & ſi je l'oſe dire, envers Dieu même, pour me donner à lui avec tout ce que je poſſéde. Le ſecond témoigne l'extrême douleur que je reſſens à cauſe de lui, & le chagrin de l'offenſe que j'en ai reçue. Le troiſième marque ſon peu d'amour pour moi, & ſon peu de reſpect pour mes défenſes. Alors l'idée du peril que ſon honneur avoit couru dans cette fatale nuit, ſe préſentant à ſon eſprit, ſes yeux ſe remplirent de larmes, le dépit la tranſporta, elle arracha les trois cheveux des mains d'Hyppolite, & les jeta par terre. Eh quoi, madame, lui dit Hyppolite, voyant la colère qui la tranſportoit! V. A. veut-elle donner la mort à Tiran, en l'accuſant

de manquer d'amour & de reſpect pour vos ordres ? N'ont-ils pas été plus forts que ſon amour ? l'honneur de V. A. n'eſt-il pas encore tout entier ? La violence de cet amour, les ſuites funeſtes qu'il a eu pour Tiran, l'état déplorable auquel il l'a réduit, rien de tout cela ne vous touchera-t-il ? Voulez-vous ne rien pardonner au meilleur de tous les chevaliers du monde ? voulez-vous cauſer ſa mort, pour en être punie en ce monde & en l'autre ? Vous mettrez toute la maiſon de Bretagne au déſeſpoir, & vous perdrez plus de dix mille combattans, qui vous ſeront néceſſaires pour terminer la guerre. Voyez tous les ſecours qui ſont venus, & que vous ne devez qu'à lui ſeul. La veuve Repoſée fera-t-elle la guerre pour vous, & pour l'empereur ? Mais je vois que le malheureux Tiran ne peut eſpérer de vous ni joie, ni ſanté ; tant vous avez eu peu de bonne volonté pour lui. Plaiſir de ma vie, pour appuyer le diſcours d'Hyppolite en faveur de Tiran, lui dit : je voudrois n'avoir jamais connu ce brave chevalier, dont vous êtes ſi peu touchée, & qui ſe trouve le plus malheureux en amour, & le plus heureux aux armes. V. A. me fera mourir de chagrin ; car elle ne connoît pas cet amour. Pour moi je ne puis comprendre qu'étant douée d'autant de vertus, vous

ſoyez privée de la plus grande des faveurs du ciel, puiſqu'enfin vous n'aimez point de la façon dont mérite d'être aimé celui qui vous a ſi loyalement ſervie. Comment ſe peut-il que je vous ſerve avec autant de zele? Tout ce que je demande à Dieu, c'eſt de vous faire connoître quelle eſt la ſatisfaction de ceux qui ſont amoureux. Quant à moi, je l'éprouve, & j'en puis parler ſavamment. Si elle vous étoit connue, V. A. mériteroit tous les éloges poſſibles, & connoîtroit des plaiſirs qu'elle ignore. Et je conclus très-aiſément que, puiſque vous n'aimez pas Tiran, vous n'aimez aucun de ceux qui lui ſont attachés. Le temps viendra cependant que vous les aimerez tous, & que vous gémirez. Car enfin, pourquoi le jour qu'il pourra monter à cheval, ne retournera-t-il pas dans ſon pays? Ses parens & ſes amis le ſuivront, & l'empire ſera perdu. Quand vous ſerez morte, le Seigneur vous demandera au jour du jugement compte de votre vie. Il vous dira qu'il a créé l'homme à ſon image & reſſemblance, que de ſa côte il en a tiré ſa compagne, & qu'il leur a dit: croiſſez & multipliez, peuplez l'univers. Réponds, Carméſine, vous dira-t-il, je t'ai ôté ton frère, pour te faire impératrice de Conſtantinople. Qu'as-tu fait pour répondre à mes vues. T'es-tu mariée?

As-tu laiſſé des enfans qui puiſſent défendre la foi catholique, & augmenter la chrétienté? Que repondrez-vous? Mais je vous vois embarraſſée ſans ſavoir que lui dire. Je vais, pourſuivit-elle, répondre comme vous ferez. O mon Dieu, plein de bonté, pardonnez-moi, je vous prie. Votre ange gardien vous fera répondre: il eſt bien vrai que j'ai aimé un chevalier très-brave que votre divine bonté m'avoit envoyé pour délivrer ſon peuple des infidèles. Je l'aimois & je le ſouhaitois pour mon mari; j'avois même pour lui toutes les complaiſances que l'honnêteté peut exiger. J'avois à mon ſervice une demoiſelle qui s'appelloit Plaiſir de ma vie, qui me donnoit toujours de bons conſeils, que je ne voulois pas ſuivre. Elle le fit venir un jour dans mon lit. Quand je l'apperçus, je fis un cri, & lorſque je fus revenue à moi, je gardai le ſilence. Mais une veuve Repoſée, que j'avois auſſi à mon ſervice, fit de ſi grands cris, que tout le palais fut en rumeur, & j'éprouvai toutes les craintes, & tous les chagrins poſſibles. Enſuite on me pria de répondre aux deſirs du chevalier, & je n'en voulus rien faire. Alors ſaint Pierre, qui tient les clefs du paradis, lui dira: Seigneur, celle-ci n'eſt pas digne de votre gloire; car elle n'a point obſervé vos commandemens. Alors on vous enverra en enfer avec

la veuve Repoſée, & moi, j'éprouverai tout le contraire. Quand j'arriverai en paradis, on m'y fera fête; on m'y mettra dans la plus haute hiérarchie; & comme une fille obéiſſante, on me placera parmi les plus grands ſaints.

L'empereur entra lorſqu'on s'y attendoit le moins, & quand il eut été quelque temps avec ſa fille, il prit Hyppolite par la main; & s'entretenant avec lui de la guerre & de la ſanté du général, ils paſſerent ſans s'en appercevoir dans la chambre de l'impératrice, dans laquelle Hyppolite n'avoit aſſurément aucune envie de ſe trouver. Mais pour elle, quand elle l'apperçut, elle lui fit un accueil gracieux, & le regarda avec beaucoup de bonne volonté. Elle ſe leva, & fut auprès de l'empereur. Ils parlèrent de pluſieurs choſes, & ſur-tout du malheur qui leur avoit enlevé le prince leur fils, ce qui fit pleurer l'impératrice. Alors il vint, dans la chambre où ils étoient, pluſieurs chevaliers qui la conſolèrent, & qui racontèrent à Hyppolite le grand courage que l'empereur témoigna quand il apprit une ſi triſte nouvelle. L'empereur, diſoient-ils, apprenant ce malheur, répondit au cardinal & aux autres qui le lui annoncèrent: vous ne m'apprenez rien de nouveau, , je ne l'avois mis au monde que pour mourir. C'eſt une loi de la nature à laquelle on ne peut s'oppoſer. Mais

quand il ſut qu'il avoit été tué dans une bataille contre les infidèles; c'étoit un premier jour de l'an, jour auquel il étoit dans l'habitude de donner une grande fête, & de porter une couronne; il ne fit autre choſe que de l'ôter pour écouter le détail de la mort de ſon fils, & quand il eut appris les belles actions qu'il avoit faites en mourant, il remit ſa couronne, en aſſurant qu'il avoit appris avec plus de plaiſir les actes de chevalerie qu'il avoit faits, que ſa mort ne lui cauſoit de chagrin. L'empereur prit alors quelques perſonnes de ſon conſeil, pour cauſer dans un coin de la chambre. L'impératrice demeura pendant ce temps avec Hyppolite; mais comme elle vit qu'il ne lui diſoit rien, & qu'il étoit honteux avec elle, elle l'attaqua de converſation, & lui fit cette queſtion.

Quoique je ne te diſe pas abſolument tout ce je penſe ſur ton compte, j'eſpère que tu pourras le comprendre. Le peu d'expérience que j'ai, me fait douter de ce que tu m'as dit. Je te prie donc de m'expliquer pourquoi tu m'as tenu un ſemblable propos. Hyppolite lui répondit tout bas: oſe-t-on parler à V. M. ſans trembler! Un ſeul regard fier ou mécontent qu'elle jettera ſur un malheureux, peut le faire rentrer vingt pieds ſous terre. Mais cependant je vous dirai avec la plus grande vérité, qu'en

entrant dans cette chambre, & vous apperce-vant, mon premier mouvement a été de me mettre à genoux devant vous. J'ai craint même que l'empereur ne reconnût le trouble & l'embarras où j'étois. Après cela j'ai ſoupiré, & je n'ai que trop remarqué que V. M. ſe moquoit de mon ſoupir. Je vous conjure donc de vouloir m'ordonner comme dame & maîtreſſe, & V. M. verra quelle eſt l'autorité qu'elle a ſur moi, & quelle ſera la patience avec laquelle je ſoutiendrai tout ce qu'elle me voudra faire ſouffrir. Je vous jure, par tout ce qu'il y a de ſacré, que Tiran, ni même mon confeſſeur, ce qui eſt bien plus fort, ne ſaura jamais rien de ce qui nous regarde. Qui donc pourra jamais ſoupçonner l'amour que j'ai pour vous? Mais je n'ai pas la force de vous en dire davantage. L'impératrice lui répondit : je voudrois que tu ſatisfiſſe ici ma curioſité. Rien ne doit t'en empêcher; car l'amour rend tout égal. Il n'y a que les indiſcrets & les inconſtans, qui méritent punition. Ceux qui aiment bien, doivent, au contraire, être conſidérés. Car enfin, Hyppolite, quand une dame aime un chevalier, il eſt ſans doute qu'elle le préfère à tous les autres. Vois donc qu'elle eſt la conſtance qu'un homme doit avoir; car la dame qui l'aime n'a plus d'égards, ni pour mari, ni pour enfans. Elle

abandonne ſon honneur à l'objet de ſes vœux, auſſi-bien que ſa perſonne; & ſi elle a quelques défauts cachés, c'eſt à ſon amant à les ſupporter. Ce que j'en dis au moins, n'eſt pas que j'en aie le moindre ſur ma perſonne, mais ſeulement pour te prouver combien une femme ſe ſoumet à un homme. Je te dirai donc que tout ce que tu m'as dit m'auroit fait grand plaiſir, ſi tu étois moins timide, & ſi tu me l'avois répété. Tout ce que tu me diras me ſera agréable, & quelque criminel qu'il puiſſe être, je ne le dirai ni à l'empereur, ni à perſonne au monde. Mais, je te le redis encore, un amour honteux ne me plaît pas. Ces mots ayant raſſuré Hyppolite, il répondit: vos rares qualités m'ont mis cent fois à même de vous déclarer l'amour que vous m'avez inſpiré; mais le reſpect dû au rang auguſte que vous occupez, m'a toujours retenu. L'éclat de votre beauté m'a charmé; & ſi Dieu me fait la grace de vous poſſéder, quel eſt le chevalier qui pourra m'être comparé? Votre excellence doit me pardonner en faveur de ma jeuneſſe. Si je lui explique mal ce que je ſens, vous venez de me conſoler, & je ne vis que dans l'eſpérance de vous plaire. Si vous ne m'aimez pas, je ne ſurvivrai point à un ſi grand malheur. C'eſt de vous que dépend ma deſtinée, j'attends aux pieds de V. M.

un arrêt qui reglera le ſort de mon amour. Jugez de ſa violence, il me fait oublier ce que je ſuis.

Tout ce que tu me dis d'agréable, repliqua l'impératrice, mérite que je te réponde. Ce ne ſera cependant pas de la façon que tu le deſires; car tu as mis mon eſprit dans une grande agitation. Je ne comprends pas pourquoi tu veux me plaire, ton âge étant ſi différent du mien; & ſi l'on ſavoit que je t'aimâſſe, que diroit-on en me voyant amoureuſe d'un homme qui pouroit être mon petit-fils? Je ſais, d'un autre côté, que l'amour des étrangers n'eſt point conſtant, & que celles qui n'ont point de maris, ſont plus en liberté de bien aimer. J'en ai un, & je ne ſai point encore comment m'y prendre pour le tromper. Ton amour s'accommoderoit-il de voir un autre poſſéder ce que tu deſire? Peut-être qu'à ma place tout autre femme chercheroit les moyens de ſe rendre heureuſe, en t'accordant ce que tu demande; car, je te l'avoue, tu me ſemble fait de façon à porter avec toi l'excuſe des fautes que tu ferois faire. Mais je veux t'aimer ſans avoir rien à me reprocher, & m'expoſer au péril d'aimer un étranger. L'impératrice ne put en dire davantage, parce que l'empereur ſe leva, & vint lui donner la main pour aller ſouper. Hyp-

polite de ſon côté eſſaya inutilement de lui parler. Plaiſir de ma vie s'en étant apperçue, lui demanda ce qu'il avoit de ſi ſecret & de ſi important à dire à l'impératrice. Ce n'eſt rien autre choſe, lui répondit-il, que des nouvelles qu'elle demande de Tiran. Elle voudroit bien qu'il pût être au camp, d'où on écrit tous les jours qu'il y eſt infiniment deſiré.

Le lendemain matin Hyppolite partit ſans avoir de réponſe. Tiran lui demanda pourquoi il avoit été cinq jours abſent. Seigneur, lui répondit-il, l'empereur & la princeſſe m'ont retenu, pour me parler de vous. Ils veulent inceſſamment venir vous rendre viſite. C'eſt pourquoi la princeſſe ne vous a point fait de réponſe. Je ſuis bien aiſe, répondit Tiran, d'imaginer que je la verrai bientôt. Il fit ſur le champ appeller les médecins, & les pria de le faire porter à la ville, parce qu'il ſe trouvoit beaucoup mieux, & les aſſurant qu'il s'y rétabliroit plus en un jour, qu'en dix où il étoit, parce que l'air de la mer, auprès de laquelle étoit la ville, lui étoit fort ſain, & que c'étoit une expérience qu'il avoit faite pluſieurs fois, lorſqu'il avoit été bleſſé. Les médecins approuvèrent ſa réſolution. Il en partit deux pour en inſtruire l'empereur, qui monta à cheval avec une nombreuſe ſuite, & vint au devant du général, qui fit le chemin

en quatre jours dans un brancard porté par des hommes. Quand il fut arrivé dans ſa maiſon, l'impératrice & toutes les dames furent lui rendre viſite, & le féliciter ſur ſa convaleſcence. Une des demoiſelles de l'impératrice, la plus affidée, ne quittoit point la princeſſe lorſqu'elle étoit chez Tiran. Cependant malgré ſon importunité, ils ſe donnoient des marques de leur amour, pendant que Plaiſir de ma vie alloit & venoit pour mener cette affaire à bien.

La treve étant expirée, la guerre recommença avec beaucoup de chaleur. Les Turcs n'ignoroient pas la maladie de Tiran; & comme le nombre s'étoit conſidérablement augmenté, ils venoient tous les jours à la ville de Saint George, & c'étoit là qu'il ſe faiſoit de beaux faits d'armes, qui coûtoient la vie à bien des chevaliers de part & d'autre. Les Turcs vinrent un jour avec toute leur armée, pour s'emparer des écluſes, afin de n'en plus être incommodés; mais loin d'y réuſſir, ils perdirent plus de trois mille des leurs. Ils vouloient donner bataille ce jour-là même; mais leur grand nombre empêcha les chrétiens de l'accepter. Ce n'étoit alors que vœux dans toute l'armée, pour la ſanté de Tiran. On diſoit hautement: s'il avoit été préſent on n'auroit pas refuſé le combat.

L'empereur mandoit tous les jours de ſes nouvelles, aſſurant qu'il commençoit à ſe lever; mais qu'il falloit attendre que ſa jambe fût fortifiée. A la vérité Tiran ſe rétabliſſoit chaque jour, & marchoit dans la chambre avec une béquille. Les dames venoient lui tenir compagnie de tout leur cœur, & la princeſſe avoit toutes les attentions du monde pour lui. Tiran, bien aſſuré de n'être point eſtropié, n'avoit aucune impatience pour ſa guériſon; puiſqu'il voyoit tous les jours ſa belle princeſſe; & ſans trop s'embarraſſer du ſuccès de la guerre, il ne penſoit qu'à ſatisfaire ſon amour. Mais l'impératrice étant un jour dans ſa chambre, & placée de façon que la princeſſe ne pouvoit rien dire que ſa mère ne l'entendît, Tiran appella Hyppolite, & lui dit tout bas: ſors, & reviens te mettre auprès de l'impératrice. Parle lui de tout ce que tu croiras qui la pourra le plus amuſer, afin que je puiſſe entretenir la princeſſe. Hyppolite obéit, & dit tout bas à l'impératrice: mon amour m'oblige à venir auprès de V. M. je me déplais par-tout ailleurs. Je vous conjure, tant je ſouffre par l'incertitude où je ſuis de vous plaire, de m'accorder un don; c'eſt d'être aimé de V. M. elle me rendra le plus heureux des hommes.

Tu me parois digne de l'être, lui répondit-elle, ta vertu & ta douceur me feront paſſer toutes les bornes de la pudeur; diſpoſe de moi; ordonnes-en, pourvu que tu me jure d'être diſcret; car enfin ne penſe pas ſeulement à te ſatisfaire, ſonge au danger & au déshonneur auquel tu m'expoſerois. Mais je me fie en ta vertu, & je compte que tu te conduiras à ma volonté. Attends-moi donc cette nuit ſur une petite terraſſe qui eſt auprés de ma chambre. Sois ſûr que je ne ſerai pas long-temps ſans t'y venir trouver; car je t'aime à la folie.

Hyppolite voulut lui repréſenter un doute qu'il avoit ſur cette démarche. Mais l'impératrice lui dit: L'excès de l'amour n'enviſage pas les dangers. Si tu en reſſens autant que tu m'en aſſure, tu feras ce que je te dis, ſans t'embarraſſer du reſte. Hyppolite lui répondit qu'il feroit tout ce qu'elle lui ordonnoit. Ils finirent là cet entretien. L'impératrice, ſuivie de toutes ſes dames, ſortit de chez Tiran. Quand elle fut arrivée au palais, elle alla rendre viſite à l'empereur. Après l'avoir entretenu quelque temps, occupée de ſon nouvel amour, elle ſortit, & dit à la princeſſe de demeurer avec les demoiſelles pour tenir compagnie à l'empereur. Elle paſſa dans ſa chambre, & fit

changer ſon lit, qui n'étoit que de drap, pour en mettre un d'étoffe de ſoie brochée, ſous prétexte que l'empereur l'avoit aſſurée qu'il vouloit venir coucher avec elle; & comme il y a long-tems, dit-elle, qu'il n'eſt venu, je veux le bien traiter. Toute la chambre fut donc promptement tendue de brocard d'or, & le lit bien parfumé.

Après le ſouper l'impératrice paſſa dans ſa chambre, feignant un mal de tête. Une de ſes demoiſelles, nommée Eliſée, lui demanda devant toutes les autres, ſi elle ne vouloit pas faire venir les médecins, pour prendre quelque remède. Fais ce que tu voudras, lui répondit l'impératrice, mais que l'empereur n'en ſache rien, il ſe ſerviroit de ce prétexte pour ne pas venir cette nuit. Les médecins arrivèrent & lui trouvèrent le pouls fort ému, à cauſe de l'agitation où la mettoit le combat qu'elle s'attendoit d'avoir à ſoutenir contre un jeune chevalier. Ils lui conſeillèrent de prendre un peu de ſirop de cinnamome, ce qui lui ſoulageroit infailliblement la tête, & la feroit dormir. L'impératrice leur répondit: je ne compte pas beaucoup ſur le ſommeil de cette nuit; & de la façon dont je me trouve, je m'attends à chercher tous les coins de mon lit. Si vous croyez paſſer une ſi mauvaiſe nuit,

lui répondirent les médecins, envoyez-nous chercher promptement, & nous viendrons vous veiller. Je n'accepte point votre propoſition, leur répondit-elle, je ne veux pas que vous me voyez, le mal que j'ai n'a pas beſoin de témoins. Je vais me coucher. En s'en allant, ils lui recommandèrent bien de ne pas oublier la malvoiſine. Elle n'eut garde de l'oublier. Elle ſe baigna, ſe parfuma, & fit encore parfumer ſon lit. Enſuite elle dit à ſes demoiſelles d'aller ſe coucher, & de fermer la porte de leurs chambres. Elle avoit à côté de la ſienne un petit cabinet dans lequel elle avoit coutume de ſe coëffer. Ce cabinet donnoit ſur la terraſſe où l'attendoit Hyppolite. Quand l'impératrice ſe leva, Eliſée qui l'entendit, vint à elle, croyant qu'elle ſe trouvoit mal, & lui demanda ce qu'elle avoit. Elle lui répondit qu'elle ſe trouvoit à merveille, mais qu'elle avoit oublié de dire une oraiſon qu'elle diſoit tous les ſoirs. Eliſée la pria de vouloir bien la lui apprendre. L'impératrice y conſentit, & lui dit : il faut ſe mettre à genoux devant la première étoile que l'on voit, & dire trois *Pater* & trois *Ave* en l'honneur des trois rois d'Orient, pour les prier d'obtenir du glorieux Jeſus, & de ſa ſainte mère, que l'on ſoit bien conduit, & délivré de tout malheur, comme ils l'ont été eux mêmes du cruel Hé-

rode. Par ce moyen l'on obtient, continua-t-elle, tout ce que l'on demande. Va, ne me détourne pas plus long-temps de ma prière. La demoiſelle retourna ſe coucher. L'impératrice entra dans le cabinet. Quand elle entendit ſonner l'heure dont elle étoit convenue, elle mit par deſſus ſa chemiſe une robe de velours vert doublée de martre zibeline. Elle ouvrit la porte de la terraſſe, & vit Hyppolite, qui, pour n'être point apperçu, s'étoit couché à plat. Cette attention, & ce ménagement de ſa réputation lui fit plaiſir. Quoique la nuit fût très-obſcure, Hyppolite reconnut l'impératrice. Il ſe mit à ſes genoux, lui baiſa les mains, & voulut lui baiſer les pieds. Mais loin d'y conſentir, elle le baiſa mille fois ſur la bouche, le prenant par la main, & lui témoignant tout l'amour imaginable, elle lui propoſa de paſſer dans ſa chambre. Non, madame, lui répondit Hyppolite, je n'y paſſerai jamais, que mon bonheur ne ſoit aſſuré; & la prenant dans ſes bras, il la mit à terre, & ſatisfit là l'amour de l'impératrice.

Ils entrèrent enſuite dans la chambre. Hyppolite la mettant au comble de la joie par l'amour qu'il lui témoignoit, lui dit qu'il n'avoit point de termes aſſez forts pour exprimer tout ce qu'il venoit de trouver de charmant en

elle, ni combien de moment en moment ſon amour augmentoit. L'impératrice lui répondit: je ne me plaindrai de rien dans la vie, puiſque j'ai été aſſez heureuſe pour t'avoir. Madame, lui dit Hyppolite, nous ne ſommes pas ici pour diſcourir, de grace mettons-nous au lit; là nous parlerons de choſes qui augmenteront votre plaiſir, & qui mettront le comble à ma félicité. Hyppolite ſe déshabilla promptement, il en fit autant à l'impératrice qui lui parut ſi agréable en chemiſe, qu'il étoit aiſé de s'imaginer combien elle avoit eu de charmes étant fille. La princeſſe lui reſſembloit en beaucoup de choſes, mais l'impératrice avoit été encore mieux dans ſon temps. Hyppolite la prit par les bras, ſe mit dans le lit avec elle; les plus tendres badinages, les careſſes les plus vives ſe ſuccédoient mutuellement; mais au bout de quelque temps, une partie de la nuit étant paſſée, l'impératrice jetta un grand ſoupir. Hyppolite lui demanda: pourquoi ſoupirez-vous, madame? Seriez-vous mécontente de moi? Hélas! au contraire, lui répondit-elle, mon goût pour toi eſt encore augmenté: je te croyois ſeulement un bon chevalier, & tu me paroîs à préſent le meilleur & le plus brave de tous; mais ce qui m'afflige, c'eſt que l'on te regardera comme un hérétique. Comment donc, mada-

me, reprit Hypolite? Qu'ai-je donc fait pour cela? On le peut, continua l'impératrice, puiſque tu as couché avec ta mere. Il n'y a que moi, reprit Hyppolite, qui connoiſſe ce que vous valez; plus je vous examine, & plus je trouve que tout eſt beau en vous. Cette raillerie ayant ranimé l'amour d'Hyppolite, ils paſsèrent le reſte de la nuit juſqu'au jour ſans dormir. L'impératrice avoit bien raiſon de dire aux médecins qu'elle la paſſeroit ſans fermer les yeux. Enfin ils s'endormirent, & quand le jour fut grand, la demoiſelle Eliſée après s'être habillée, entra chez l'impératrice pour voir ſi elle n'avoit beſoin de rien. Lorſqu'elle fut auprès du lit, elle vit un homme à côté de ſa maîtreſſe; il avoit un bras étendu, ſur lequel elle avoit la tête appuyée; la bouche de ce même homme étoit appliquée ſur la gorge de l'impératrice. Sainte Marie, dit Eliſée, qui eſt ce traître qui trahit ma dame? Elle eut envie de crier pour dire, meure le traître qui eſt entré par adreſſe dans cette chambre pour ſatisfaire ſes deſirs. Mais elle fit réflexion qu'il n'y avoit perſonne qui fût aſſez hardi pour venir là ſans ſa permiſſion. Elle ſe douta bien que l'appareil de la chambre ne s'étoit pas fait ſans myſtère. Elle n'oublia rien pour reconnoître l'homme; mais comme il avoit la tête baiſſée, elle ne put

y réuſſir. Elle craignit que les autres demoiſelles ne vinſſent à leur ordinaire, pour le ſervice de l'impératrice : elle entra donc dans leur chambre, & leur dit que leur maîtreſſe ne vouloit pas qu'elles entrâſſent, qu'elles ne fiſſent point de bruit, parce qu'elle n'avoit pas encore aſſez dormi. Une demi-heure après les médecins vinrent pour ſavoir comment elle ſe trouvoit. La demoiſelle Eliſée fut à la porte, leur dit qu'elle repoſoit, après avoir été tourmentée pendant la nuit. Nous reſterons ici juſqu'à ſon réveil, répondirent-ils, l'empereur nous l'a ordonné. La demoiſelle ne ſachant quel parti prendre, ni décider ſi elle l'éveilleroit ou non, étoit dans cette irréſolution, lorſque l'empereur vint frapper à la porte. La demoiſelle épouvantée courut au lit, & dit tout bas : levez-vous promptement, madame, ou vous êtes morte. Votre mari frappe à la porte, & vous voyez que vous l'avez offenſé; que maudit ſoit celui qui eſt à vos côtés; ſi j'avois le pouvoir de la reine Pantaſilée, je ſaurois bien le punir; mais nous n'avons nous autres de reſſource que dans nos larmes. L'impératrice réveillée par ces paroles n'eut pas la force de rien dire. Hyppolite qui n'avoit pu diſtinguer ce que diſoit cette demoiſelle, & qui pour n'être pas reconnu, avoit mis la tête ſous

la couverture, voyant l'état où l'impératrice ſe trouvoit, lui paſſa le bras ſur le cou, & la tirant dans le lit, demanda qu'elle étoit la cauſe de ſon chagrin. Hélas! mon fils, on ne peut avoir dans ce monde un plaiſir complet. Le vieil empereur eſt à la porte, ta vie & la mienne ſont en grand danger, mon bonheur eſt fini, je ne te ſurvivrai pas. Hyppolite fut très-inquiet de cette nouvelle. Il ne s'étoit jamais trouvé dans une pareille ſituation, & n'avoit pas beaucoup d'expérience. Il ſe mit à pleurer avec l'impératrice, ſans ſavoir quel conſeil lui donner. Il pria la demoiſelle de lui apporter ſon épée qui étoit dans le cabinet, & reprenant courage, il dit: je veux mourir devant V. M. & quelque juſte que ſoit ma mort, je la vendrai bien cher. L'impératrice n'entendant aucun bruit, dit à Hyppolite: va, mon fils, ſauve-toi; ſauve-toi dans ce cabinet, je l'entretiendrai; s'il a quelque choſe d'important à me dire, pendant ce temps tu pourras ſauver tes jours, que je deſire uniquement qui te ſoient conſervés auſſi-bien que l'honneur. Pour l'empire Grec & quatre fois autant, je n'abandonnerai pas V. M. baiſez-moi, je vous prie, pour gage de la parole que je vous en donne.

Ce diſcours augmenta la douleur de l'impératrice, & ſa douleur augmenta ſon amour.

Comme

Comme elle n'entendoit faire aucun bruit, elle ſortit du lit en chemiſe pour voir ce qui ſe paſſoit, & par une fente de la porte, elle vit l'empereur qui parloit avec les médecins. Le danger ne lui parut pas auſſi grand qu'elle le craignoit, elle courut à Hyppolite, & le prenant par les deux oreilles, elle le baiſa tendrement, & lui dit: mon fils, je te prie au nom de l'amour le plus tendre de paſſer dans ce cabinet, afin que je puiſſe voir l'empereur & les médecins, & trouver quelque excuſe dans leur eſprit. Hyppolite lui répondit, qu'il étoit parfaitement ſoumis à ſes volontés; mais qu'il la prioit de ne le point renvoyer, parce qu'il ignoroit à quel deſſein ils venoient. Ne craignez rien, pourſuivit l'impératrice, il y auroit un autre bruit dans le palais, ſi ce qu'Eliſée m'a dit d'abord étoit vrai. Hyppolite entra donc dans le cabinet, pendant qu'elle fit ouvrir la porte de ſa chambre. L'empereur & les médecins approchèrent de ſon lit, & lui demandèrent comment elle ſe trouvoit, & comment elle avoit paſſé la nuit. Elle leur répondit, que la douleur qu'elle avoit ſentie à la tête & à l'eſtomac ne lui avoient permis de fermer l'œil que ſur le matin; mais à préſent, ajouta-t-elle, je me trouve mieux, & je ſerois abſolument guérie, ſi j'avois dormi plus longtemps; mais on ne peut avoir de plaiſir parfait

en ce monde, car Eliſée m'a reveillée cruellement; & tout ce que je deſirerois, ſeroit de me retrouver dans la ſituation où j'étois, & d'avoir encore dans mes bras ce que j'aime avec le plus d'ardeur; pour lors je ſerois guérie de tous les maux. Qu'aviez-vous donc dans vos bras, reprit l'empereur? Tout ce que j'aime le plus, vous dis-je, pourſuivit l'impératrice, car dans le peu de temps que j'ai dormi, il m'a paru que j'étois en chemiſe avec une robe de velours vert, doublée de martres, & que je diſois la prière que je dis ordinairement aux trois rois d'Orient. Après l'avoir prononcée, j'ai entendu une voix qui m'a dit: attends, tu vas avoir le plaiſir que tu demandes. Un moment après, j'ai vu paroître mon fils, que j'aimerai toute ma vie, ſuivi de pluſieurs autres chevaliers: ils étoient tous vêtus de blanc, il tenoit Hyppolite par la main; l'un & l'autre ſe ſont approchés de moi, ils m'ont baiſé les mains, & je n'ai pas voulu leur permettre de me baiſer les pieds, ils ſe ſont aſſis par terre, & m'ont dit des choſes que j'ai entendues avec un grand plaiſir, & qui ne ſortiront jamais de mon cœur. Nous ſommes entrés après cela dans cette chambre, & mon fils s'eſt couché auprès de moi, j'ai paſſé mon bras ſur ſes épaules, pendant qu'il me baiſoit la gorge. Jamais je

n'ai dormi avec un ſi grand plaiſir. Mon fils me diſoit : puiſque vous ne pouvez plus m'avoir dans ce monde, regardez mon frère Hyppolite comme votre fils, je l'aime autant que ma ſœur Carméſine. Hyppolite pendant ce temps étoit à genoux au milieu de la chambre, & je demandois à mon fils quel étoit le beau lieu qu'il habitoit. Il m'a fort aſſuré qu'il étoit en paradis avec les chevaliers martyrs, parce qu'il avoit péri faiſant la guerre aux infidèles. Dans ce moment Eliſée m'a réveillée. Ne vous le diſois-je pas, interrompit l'empereur ? Elle ne parle que de ſon fils. Ah ! Seigneur, pourſuivit l'impératrice, ſongez-vous bien que je le tenois ſur ce bras, pendant qu'avec ſon agréable bouche il me baiſoit la gorge ? Vous ſavez que les ſonges du matin ſont vrais. Je crois même qu'il n'eſt pas encore parti ; & je voudrois éprouver en dormant encore, s'il ne viendroit pas me parler, & ſi je n'aurois pas autant de plaiſir que j'en viens d'avoir. L'empereur la pria de ne ſe point mettre ces folies en tête, & lui conſeilla de ſe lever, puiſqu'elle ſe trouvoit mieux, en l'aſſurant que plus l'on s'occupoit de ſemblables idées, plus elles ſe préſentoient à l'eſprit. L'impératrice le conjura encore de la laiſſer un peu repoſer : & les médecins conſeillèrent à l'empereur de ſortir, qu'il pourroit arriver que ſa

maladie devint plus conſidérable, ſi on ne lui donnoit pas ce foible ſoulagement. Il ſortit donc auſſi-bien que toutes les demoiſelles, à la réſerve d'Eliſée.

Quand les portes furent fermées, elle fit revenir Hyppolite à la place qu'il occupoit, & dit à Eliſée: Puiſque ton bonheur a voulu que tu fuſſe inſtruite de tout ceci, je te recommande d'avoir plus de ſoin d'Hyppolite que de moi-même; demeure dans ce cabinet juſqu'à ce que nous ayons un peu dormi, tu ſeras mieux avec moi que toutes tes compagnes, je te marierai plus avantageuſement; je te promets de plus qu'Hyppolite te fera tant de bien que tu ſeras contente. Je jure Dieu, madame, répondit Eliſée, que je ne ferai ce que vous m'ordonnez que pour obéir à V. M. car pour Hyppolite, je ne lui rendrois pas le moindre ſervice. Je ne l'aime ni ne l'honore, & depuis que je l'ai vu aux côtés de V. M. je le déteſte, & lui veux un mal infini. Je voudrois qu'un lion le dévorât. Hyppolite lui fit quelques honnêtetés auxquelles elle répondit fort mal. Elle paſſa dans le cabinet où elle fondit en larmes. Les deux amants demeurèrent ſi long-temps au lit, qu'il étoit preſque l'heure de vêpres quand ils en ſortirent: Ils trouvèrent Eliſée qui pleuroit encore, l'impératrice la conſola, & la pria de ne point penſer à l'aven-

ture d'Hyppolite, car elle craignoit qu'elle ne la découvrît. Eliſée lui répondit qu'on lui feroit ſouffrir autant de maux qu'à aucun des ſaints Apôtres, qu'elle ne diroit rien que par ſon ordre; & que, par rapport à elle, elle rendroit à Hyppolite tous les ſervices imaginables. L'impératrice fut très-contente, & laiſſant Hyppolite dans le cabinet, elle ſe remit au lit. Elle fit ouvrir les portes de ſa chambre où l'empereur, Carméſine & toutes les dames accoururent avec les médecins; elle leur fit encore part du ſonge qu'elle avoit eu. On ſervit le dîner. L'impératrice mangea comme une perſonne fatiguée du grand chemin qu'elle avoit fait. Eliſée eut beaucoup de ſoin d'Hyppolite, elle lui porta deux faiſans, & tout ce qui pouvoit lui être néceſſaire, ſans oublier le deſſert; & quand il ne vouloit plus manger, elle l'en prioit au nom de ſa maîtreſſe. Hyppolite, pour n'en être pas haï, lui diſoit les choſes les plus agréables; mais elle ne lui répondit jamais rien que ſur celles qui étoient néceſſaires à ſon ſervice. L'impératrice demeura au lit juſqu'au lendemain après le dîner de l'empereur. Pour lors elle ſe para, & fut à la chapelle pour entendre la meſſe. Il y eut même une grande diſpute parmi les chapelains pour ſavoir ſi l'on diroit la meſſe, parce qu'il étoit plus de midi. Hyppolite de-

meura une ſemaine entière au milieu des plaiſirs. Enſuite l'impératrice lui donna congé, en l'aſſurant qu'il pourroit revenir quand il ſeroit repoſé, & qu'il la trouveroit toujours prête à le recevoir. Elle tira de la caſſette où elle mettoit ſes diamans, un collier compoſé de croiſſans d'or ayant une belle perle à chaque pointe & un gros diamant au milieu, d'où pendoit une petite chaîne d'acier qui ſoutenoit une pomme de pin d'or émaillé, une partie des écailles étoient entre-ouvertes, & laiſſoient voir de gros rubis qui repréſentoient les grains ; les autres écailles étoient formées par des émeraudes, des ſaphirs, & par d'autres pierres de couleur du plus grand prix. Ce bijou valoit plus de cent mille ducats. Elle le lui mit elle-même au cou, en lui diſant : demande à Dieu, mon fils Hyppolite, que je vive, & ſans miracle je pourrai dans peu d'années te faire roi ; porte ce collier pour l'amour de moi, & ſouviens-toi que celle qui te l'a donné t'aime plus que ſa propre vie. Hyppolite ſe mit à genoux, lui baiſa la main, & lui demanda pourquoi elle vouloit lui faire préſent d'une choſe auſſi magnifique ; qu'il la ſupplieroit d'accepter ſi elle lui appartenoit. L'impératrice lui répondit : Il eſt juſte, Hyppolite, que ta maîtreſſe te donne, & tu ne dois pas la refuſer ; car la première fois que l'on ſe voit, le plus

riche & le plus élevé doit donner à celui qui l'eſt moins. Vous êtes maîtreſſe de ma vie & de mon ſort, lui répondit Hyppolite, que voulez-vous que je faſſe? Je veux, dit l'impératrice, que tu t'en ailles. Je crains que l'empereur n'entre demain dans ce cabinet, & qu'il ne t'y ſurprenne. Va-t-en, nous trouverons bien le moyen d'y revenir, quand l'inquiétude que j'ai pour demain ſera paſſée. Hyppolite lui dit alors: j'ai remarqué que V. M. ne m'aime pas autant que je l'aime; ma paſſion pour vous eſt extrême, mais je me tiens perdu dans votre cœur au peu d'amour que vous me témoignez. Comment! c'eſt ainſi que vous me dites adieu, à moi qui ſuis au déſeſpoir de me ſéparer de vous, & de penſer que je ne vous verrai plus. Vous en uſez avec moi comme on fit avec un homme qui, mourant de faim, s'écarta de ſon chemin, & fut obligé de paſſer la nuit ſans ſecours dans la campagne. Le lendemain matin il apperçut un château ſur une montagne, il marcha de ce côté, & trouvant une vigne auprès, il y entra pour ſatisfaire ſa faim qui étoit extrême; cette vigne étoit pleine de raiſins. Le ſeigneur, qui l'avoit remarqué, envoya un de ſes valets pour examiner ce qu'il faiſoit, avec déſenſes de lui rien dire. Le valet revint, & rapporta qu'il étoit couché par terre mangeant tout ce qu'il trou-

voit ſans diſtinction & juſqu'aux feuilles : c'eſt qu'il les trouve bons, répondit le chevalier, mais va encore voir comment il ſe gouverne. Le valet rapporta qu'il ne mangeoit plus avec la même avidité, mais qu'il prenoit les grains quatre à quatre, cinq à cinq : ne lui dis mot, il y trouve encore du goût. Quelque temps après le valet renvoyé encore, l'aſſura qu'il choiſiſſoit les grains les plus mûrs, & qu'il n'en prenoit que le jus. Le maître lui dit alors : va, cours & fais ſortir ce coquin de ma vigne. V. M. me traite de la même manière, cependant je lui obéirai toujours.

L'hiſtoire d'Hyppolite fit un ſi grand plaiſir à Eliſée, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire. Ce qui ſurprit beaucoup les deux amans, & s'adreſſant à Hyppolite, elle lui dit qu'elle voyoit bien qu'elle lui avoit fait injuſtice, & qu'il étoit homme de bon eſprit, qu'elle lui promettoit de l'aimer & de lui rendre ſervice autant qu'elle le pourroit ; ſe tournant enſuite vers l'impératrice, elle la pria de le laiſſer tout autant qu'il le voudroit, ce que l'impératrice accorda. Hyppolite courut l'embraſſer pour la remercier de la grace qu'elle avoit obtenue pour lui : Par ce moyen la paix fut faite entr'eux. Un jour qu'Hyppolite étoit dans le cabinet, Eliſée qui s'entretenoit avec l'impératrice, lui dit : Mais,

madame, comment ſouffrez-vous qu'un chevalier que vous aimez demeure dans la maiſon de Tiran? V. M. ne peut-elle pas le mettre en état d'avoir la ſienne, & de n'être aux gages de perſonne? Pour moi, qui ne ſuis qu'une pauvre demoiſelle, je voudrois donner à mon amant tout ce que j'aurois. J'y conſens, lui dit l'impératrice, puiſque tu me le conſeilles, quoique pour l'ordinaire les étrangers, quand ils ſont riches, ou retournent dans leur pays, ou deviennent indiſcrets. Madame, reprit Eliſée, celui-là n'eſt pas de ce caractère, vous l'avez vu ſi jeune dans votre cour. Eh bien, reprit l'impératrice, je vous accorde cette grace, afin qu'il vous en aime encore plus. Hyppolite étoit demeuré quinze jours dans le cabinet. La veille qu'il en devoit ſortir, il pria l'impératrice, qui étoit appuyée ſur ſes genoux, de vouloir bien lui chanter une chanſon tendre, car elle chantoit à merveilles. Pour lui faire plaiſir, elle chanta le Lay de Triſtan, lorſqu'il ſe plaignoit du coup de lance qu'il avoit reçu du roi Mare; après quoi elle dit. Que feras-tu malheureuſe, ſans ton Hyppolite? Pour lors elle ſe mit à pleurer. Eliſée, pour empêcher qu'ils ne s'affligeâſſent, les fit paſſer dans le cabinet, & prenant les clefs de la caſſette, où étoient les diamans, elle commençoit à l'ouvrir: Mais

l'impératrice l'empêcha de continuer juſqu'à ce qu'elle eût dit à Hyppolite : Il ne te convient point de demeurer avec perſonne, penſe que je t'adore comme Dieu, que j'eſpère tout de toi, & que je veux dépenſer pour toi tout ce que j'aurai pendant le cours d'une vie que je conſacre à ton amour. Je veux donc que tu prennes une maiſon ſur le pied de trois cents bouches. Crois que je ſuis aſſez riche pour toi & pour moi. Hyppolite ſe mit à genoux pour la remercier, & la pria de ne le point faire ſortir avec tant de précipitation de la maiſon de Tiran, de peur que l'on en parlât, mais que dans quelques jours il feroit tout ce qu'elle ordonneroit. Eliſée ouvrit la caſſette, & tira par ordre de l'impératrice un gros ſac de ducats qu'Hyppolyte avoit peine à porter. Enſuite elle lui donna quatre cents très-belles perles, & lui dit d'en faire broder des grappes de raiſins ſur un habit, puiſqu'elles avoient été la cauſe de leur réconciliation.

Pendant le ſouper de l'empereur, Hyppolite ſortit du palais, il fut chez un marchand choiſir du brocard verd, dont il fit faire une robe traînante, doublée de martre zibeline avec les chauſſes brodées ſur le deſſein que la demoiſelle Eliſée lui avoit donné. Quand il eut donné ordre à toutes ſes affaires, il partit ſecrettement

de la ville & s'en fut à Beaulieu, ſous le prétexte de voir ſes chevaux. Il écrivit delà à Tiran, & lui manda qu'il y étoit demeuré quelques jours, parce qu'il s'étoit trouvé incommodé. Le meſſager s'acquitta ſi bien de ſa commiſſion, que Tiran & tous les autres ne ſoupçonnèrent rien. Lorſqu'Hyppolite ſut que ſes habits étoient prêts, il partit de Beauſéjour ſur un cheval très-léger. Quand il fut à la ville, il mit ſes nouveaux habits qui étoient auſſi magnifiques que de bon goût. L'impératrice & la princeſſe étoient aux fenêtres chez Tiran, quand elles le virent venir. Il les apperçut de ſon côté, & fit faire quelques voltes à ſon cheval: après quoi il mit pied à terre. Quand il eut fait la révérence aux dames, il s'informa de la ſanté de ſon maître, qui lui répondit qu'il ſe trouvoit très-bien, & que depuis deux jours il alloit à la meſſe. On ne peut exprimer le plaiſir que l'impératrice eut de le revoir. Elle lui dit: ô mon fils, je veux ſavoir de tes nouvelles & où tu étois lorſque je t'ai vu en ſonge avec mon fils. Elle ne put prononcer ces paroles ſans pleurer. Tiran & tous les autres s'empreſsèrent de la conſoler. L'empereur arriva ſuivi de beaucoup de chevaliers, & la voyant dans cet état, il lui dit: eſt-ce ainſi, madame, que vous tenez compagnie à notre général? Il me ſemble que vous devriez l'amuſer

autrement que par des larmes. Seigneur, répondit l'impératrice, vous connoiſſez tous mes chagrins, dans ce moment la vue d'Hyppolite a rappellé toutes les idées du ſonge que je fis le jour que vous arrivâtes avec les médecins, & que vous interrompîtes le plaiſir dont je jouiſſois; car en peut-on imaginer un plus ſenſible que de mourir dans les bras de ce que l'on aime? & puiſque je ſuis privée de ce que j'avois de plus cher, je t'adopte pour mon fils, continua-t-elle, en s'adreſſant à Hyppolite; & le prenant par la main, regarde-moi comme ta mere, rien dans le monde ne pourra changer mes ſentimens, tu le mérites, & je t'aimerai pour l'amour de ce que j'aime le plus; elle avoit en vue Hyppolite, & tout le monde penſoit que c'étoit le prince qu'elle avoit perdu: elle raconta encore le ſonge qu'elle avoit eu. Après quoi l'empereur ſe retira avec toutes les dames. L'impératrice ne voulut point qu'aucun autre qu'Hyppolite lui donnât la main; elle avoit toutes les attentions imaginables pour lui; elle lui faiſoit mille préſens devant l'empereur; elle ne vouloit ni dîner, ni ſouper, qu'il ne fût à ſes côtés.

Tiran profitoit de tous les inſtans pour avancer ſes amours. Il avoit encore le ſecours des lettres, graces aux ſoins de Plaiſir de ma vie; & quand il ſe trouvoit bien de ſa jambe, il

s'en alloit tout ſeul au palais, quoique les médecins le contraigniſſent encore. L'empereur leur demandoit ſouvent quand il ſeroit pleinement rétabli. Ils lui répondoient qu'il ſeroit inceſſamment en état de monter à cheval. Tiran inſtruit de l'inquiétude que l'empereur avoit pour ſon départ, étoit très-affligé de ne pouvoir accomplir ſon deſſein. L'amour que la veuve Repoſée avoit pour lui étoit toujours demeuré dans le ſilence; mais frappée de ce que l'empereur avoit dit, elle ne douta pas que ſon départ ne fût proche; elle ne ſongea plus qu'à engager Tiran à la mener avec lui pour avoir ſoin de ſa ſanté; & ſuppoſé qu'elle ne réuſsît pas dans ce deſſein, ſon eſprit diabolique lui ſuggéra les moyens de brouiller toute la cour. Elle fut donc trouver la princeſſe, & lui dit: Tiran, en revenant de la meſſe, m'a demandé un moment d'entretien. Je lui ai répondu que j'y conſentois, ſi vous m'en donniez la permiſſion. Je ne doute pas, comme il ſe voit près de ſon départ, que ce ne ſoit pour me parler mal de V. A. car à peine ſera-t-il parti, qu'il ne ſe ſouviendra pas de vous avoir vue; & c'eſt ce qu'il me diſoit encore l'autre jour avec autant de plaiſir & de confiance, que s'il m'eût raconté quelques-unes de ſes proueſſes. Il ajouta qu'un homme ne devoit ni prendre, ni

quitter les armes pour une femme, quelque belle quelque pût être. En verité il parle comme un homme du monde, & nullement comme un chevalier amoureux. Eh bien, lui répondit la princeſſe, voyez ce qu'il veut vous dire; examinons s'il a quelque mauvais deſſein. En tout cas, ajouta-t-elle, vous me donnez toujours un bon conſeil, c'eſt de bien prendre garde à lui. Mais, pourſuivit la veuve Repoſée, pour que je puiſſe découvrir toutes ſes fauſſetés, je crois qu'il ne faut pas que vous ſortiez de cette chambre qu'après mon retour.

Alors elle vint dans la ſalle, & chargea un page d'aller dire à Tiran que la princeſſe étoit dans la chambre de parade, qu'elle avoit à lui parler, & qu'elle le prioit d'y venir. Le page exécuta promptement la commiſſion. Tiran accourut auſſi-tôt avec le plus grand empreſſement pour voir ſa belle princeſſe. La veuve qui faiſoit ſentinelle, ne le vit pas plutôt entrer dans la chambre qu'on lui avoit indiquée, qu'elle feignit de ſortir de celle de la princeſſe, vint à lui avec toute la politeſſe imaginable & l'air le plus affectueux, & lui dit: notre malheur a fait venir l'impératrice dans la chambre de la princeſſe dans le moment que nous lui parlions de vous, & que nous la ſupplions de vous faire venir; car vous nous éclairez toutes quand nous

entrons dans le palais, comme J. C. éclairoit les Apôtres; & quand vous nous quittez, nous ſommes triſtes & affligées. Pour moi, continua-t-elle, toutes les fois que je vous vois, je ſuis contente, quelque chagrin que je puiſſe avoir dans l'eſprit. Je conſens à ne voir jamais Dieu, ſi je vous en impoſe. Mais comme la princeſſe m'a chargée de vous tenir compagnie pendant que l'impératrice ſera chez elle, nous devrions nous aſſeoir, d'autant que vous pourriez vous faire mal à la jambe. Tiran ſe mit ſur un petit lit, & lui dit: je ſuis bien ſenſible au diſcours que vous me tenez, & aux ſentimens que vous avez pour moi; j'attends tout de vous. La paſſion dont je ſuis agité, bien loin de diminuer, ne fait qu'augmenter. Pour vous donner une forte preuve de tout ce que je pourrois faire pour vous, recevez, ajouta t-il, après lui avoir dit mille autres choſes pour ſe la rendre favorable, recevez cette chaîne, & portez-la pour l'amour de moi. La veuve lui répondit.

Je ſens très-bien à quoi tend tout ce que vous venez de me dire; mais je ne puis parler différemment de ce que j'ai fait; & pour répondre à votre propos, je vous dirai que ſi vous aimez l'honneur & la vie, je vous conſeille de vous retirer du précipice où vous vous êtes engagé, & de l'abyme de douleur que vous vous pré-

parez; car perſonne n'ignore de quelle façon vous vous êtes caſſé la jambe. On diſſimule à cauſe de la guerre, & du beſoin que l'on a de vous. Mais quand la paix ſera faite, Carméſine ſera la première à vous cauſer les plus violens chagrins. Comment ſe peut-il que vous ne vous apperceviez pas de tout ce qui ſe paſſe de honteux & d'abominable dans ce palais? Parce que je les contraints toutes, autant qu'il m'eſt poſſible, perſonne n'a d'amitié pour moi. Ce que je ſai plus ſûrement encore, c'eſt que vous n'êtes point aimé, comme vous méritez de l'être. Cherchez une maîtreſſe qui ſoit ſincère, franche & loyale. Ne vaudroit-il pas mieux pour vous que vous aimaſſiez une honnête femme, qui ſût ce que c'eſt que l'amour, ſans vous embarraſſer qu'elle ſoit fille? Elle vous ſuivroit par tout où vous voudriez aller, ſoit en guerre, ſoit en paix, elle ne quitteroit pas votre tente, & le jour & la nuit elle ne penſeroit qu'à vous plaire. Dites-moi, je vous prie, lui demanda Tiran, quelle eſt la dame qui me rendra de ſi grands ſervices? Malheureuſe que je ſuis, s'écria la veuve! n'en ai-je pas dit aſſez? Pourquoi voulez-vous feindre de n'entendre pas ce que vous avez ſi bien entendu? J'ai ſaiſi ce moment, que j'ai cru le plus favorable pour vous déclarer ce que vous me faites ſouffrir depuis que

vous

vous êtes arrivé dans cette ville. Tiran lui dit : je voudrois bien pouvoir répondre au diſcours que vous me tenez ; mais mon cœur ne peut être ſenſible qu'à la paſſion dont il eſt rempli pour la princeſſe. Elle ſeule l'occupe tout entier, il eſt aveugle pour tout le reſte. Regardez la franchiſe avec laquelle je vous parle, comme la preuve de l'eſtime qu'a pour vous un homme qui ne veut pas vous tromper. Choiſiſſez quelqu'autre chevalier ; vous en trouverez dont vous ferez le bonheur, & qui vaudront mieux que moi de toutes manières. Si je vous avois rendue la maîtreſſe de mon cœur, comme j'ai fait celle qui mérite d'être dame de tout le monde, il n'eſt rien qui me pût engager à vous tromper.

La veuve Repoſée lui repliqua d'un air tranquille & en ſouriant : tout ce que je vous ai dit n'étoit que pour vous éprouver, & pour vous connoître à fonds. Mais afin que vous ſachiez combien je vous ſuis attachée, & quels ſervices j'ai deſſein de vous rendre, je veux bien vous apprendre ce que vous ignorez, & vous empêcher d'être trompé ſur la conduite de la princeſſe. Elle n'a pas ſeulement oublié tout ce qu'elle doit à votre amour & à votre mérite, elle a encore oublié ce qu'elle doit à ſa naiſſance, à ſon rang & à elle-même ; car enfin, ſi l'amour nous fait commettre des fautes, il faut

que le mérite qui nous l'a inſpiré, puiſſe nous faire eſpérer que l'on ne regardera ces fautes que comme des foibleſſes. Que celles de la princeſſe ſont d'une nature différente ! je ne comprends pas comment le ciel eſt ſi lent à les punir. Si vous étiez inſtruit de ſes déſordres, vous n'auriez plus pour elle que du mépris, & peut-être étendriez-vous ces ſentimens ſur tout ſon ſexe. Mais pourquoi ne pas vous les découvrir? A quoi bon tant de détours, puiſque je vous en ai tant dit? C'eſt Lauzette, c'eſt un eſclave noir des jardins du palais, à qui elle s'eſt abandonnée, & qui lui a inſpiré cette honteuſe paſſion. Ne croyez pas que ceci ſoit une fable. Si vous me promettez de me garder le ſecret, je vous en rendrai vous-même le témoin. Loin de pouvoir arrêter le cours de ſon déſordre, il a fallu moi-même m'y prêter, il a fallu cacher à l'empereur, & le crime, & les ſuites de ce crime. Devois-je laiſſer éclater ſa honte, devois-je l'abandonner dans le péril où elle étoit ! C'eſt à vous, chevalier, à prendre le parti que l'honneur & la raiſon vous conſeillent. Eteignez une paſſion que vous a inſpirée une princeſſe, qui, par le plus honteux déſordre, ſe rend chaque jour plus indigne de vous. Quel eſt l'aveuglement des amans, s'écria Tiran, combien s'empreſſent-ils de perdre l'honneur & la vie, & com-

bien, pour ſatisfaire leurs deſirs, s'expoſent-ils à perdre le royaume des cieux ! Vous m'avez percé le cœur, & je ſouffre la plus grande peine que j'aie éprouvée de ma vie. Si je ſurvis au chagrin que j'éprouve, je ne ceſſerai point de pleurer, & jamais je ne pourrai me conſoler.

Mais je ne puis ajouter foi à ce que vous me dites. Je ne puis me perſuader mon malheur, ni croire qu'il ſoit poſſible qu'une beauté divine s'abandonne à un monſtre, comme celui dont vous me parlez. Faites-moi donc voir tout ce que je crains. Et toi, belle princeſſe, viens écouter ce que nous diſons; non, tu ne peux être capable d'une pareille infamie. O ma princeſſe ! ô mon unique bonheur ! Tiran interrompit ſon diſcours par un ſoupir qui fut ſuivi de ces mots : qui jamais a autant aimé que je t'aime ! Puis il ſe tut, & la veuve Repoſée demeura très-inquiète de ce qu'il n'avoit pas ajouté foi à ce qu'elle avoit ſuppoſé.

Alors l'empereur entra dans la chambre, & voyant Tiran, il l'emmena pour lui parler des affaires de l'armée. La veuve demeura ſeule. Elle dit en elle-même : puiſque Tiran n'a pas ajouté foi à mes paroles, la tromperie que j'avois méditée ne peut avoir lieu. Mais quand je devrois donner mon ame au diable, je l'amenerai à ce que je deſire. Ils s'éclairciront la princeſſe &

lui ; mon impoſture ſera découverte. Je veux attendre que l'empereur ait fini, il faut tout tenter, plutôt que de reſter perdue d'honneur. Tout eſt bon, pourvu que je réuſſiſſe. Il y a long-temps que je devrois avoir fait ce que je fais aujourd'hui. Au même inſtant, quoiqu'elle fût en colère, elle entra, en faiſant de grands éclats de rire, dans la chambre de la princeſſe ; & lui montrant la chaîne que Tiran lui avoit donnée, qui peſoit plus de dix marcs, elle lui dit : madame, vous ſeriez trop étonnée, ſi vous ſaviez la dernière réſolution à laquelle il m'a propoſé de conſentir. Il veut armer une galère, & vous enlever pendant la nuit, pour vous mener dans ſon pays ; & tout ce que j'ai pu lui dire pour lui faire abandonner ce projet, ne ſert qu'à lui en donner plus d'envie. La princeſſe affligée de ce diſcours, paſſa dans ſon cabinet ſans lui répondre. Son amour pour le chevalier lui faiſoit ſouhaiter que ce diſcours n'eût point de fondement. Mais le crédit que la veuve avoit acquis ſur ſon eſprit ne lui permettoit pas de la ſoupçonner d'une impoſture. Elle paſſa quelque temps dans la plus cruelle agitation ; mais enfin elle crut devoir encore diſſimuler. Elle rajuſta ſa coëffure ; & ayant repris un air plus tranquille, elle repaſſa dans ſa chambre, où elle ne doutoit pas que Tiran

ne vînt la chercher. La veuve attendit le chevalier à la porte du conſeil; & lui dit: je veux encore exiger votre parole, que pour quelque raiſon que ce ſoit, vous ne direz rien à la princeſſe de ce que je vous ai confié, & je vous promets de vous en rendre témoin; & cela avant que les vingt-quatre heures ſoient paſſées. Je vous ſerai très-obligé, répondit-il, de ſatisfaire cette triſte curioſité; & je vous jure par le bienheureux monſeigneur ſaint George, au nom duquel j'ai reçu l'ordre de chevalerie, de vous garder le ſecret. L'empereur appercevant la veuve, lui dit d'aller avertir promptement l'impératrice & ſa fille, de les venir trouver dans le jardin où il alloit les attendre. Elles s'y rendirent avec leur ſuite. L'empereur leur dit qu'il avoit donné ordre que l'on envoyât deux mille lances du camp pour accompagner le général. A cette nouvelle, la princeſſe ſe troubla, & ſe plaignant d'un grand mal de tête, elle dit: quoique le général ſoit ici, je ne puis avoir du ſoulagement qu'en défaiſant ma coëffure. Ce qu'elle fit, & montra les plus beaux cheveux que jamais femme ait portés. Tiran la voyant ſi belle, ſentit redoubler ſon amour & ſes deſirs. Elle avoit une robe de damas blanc, & pardeſſus une mante de toile de France, dont toutes les coutures étoient galonnées d'or. Elle marchoit à grands pas dans

le jardin, déboutonnant ſa robe comme une perſonne qui a peine à reſpirer, & qui ſouffre beaucoup. L'empereur inquiet de ſa ſanté, lui demanda, ſi elle vouloit que l'on fît venir les médecins: mais elle ne le voulut pas. Pendant ce temps la veuve ſortit avec une demoiſelle & deux écuyers. Elle fut chez un peintre, auquel elle dit: toi, qui es le meilleur de la ville, ne pourrois-tu pas me faire un maſque appliqué ſur un cuir noir, qui reſſemblât à Lauzette le jardinier du palais? Je voudrois qu'il eût une barbe épaiſſe, & commençant à griſonner comme la ſienne. Il me faudroit auſſi des gands noirs, afin de reſſembler à ce nègre. Nous approchons de la Fête-Dieu. C'eſt une maſcarade que je veux faire ce jour-là. Madame, lui répondit le peintre, je ſuis à préſent chargé d'ouvrage; mais ſi vous me payez bien, je ferai ce que vous deſirez. La veuve lui donna trente ducats. Quand la princeſſe ſe fut promenée quelque temps, elle apperçut Lauzette qui tailloit un oranger. Elle lui fit quelques queſtions. La veuve étoit alors de retour, elle fit ſigne à Tiran de regarder la princeſſe. Il étoit à côté de l'empereur. S'étant retourné, il ne put s'empêcher de dire en lui-même: que maudite ſoit la veuve, qui veut abſolument me faire croire une choſe auſſi indigne, dont je ne ſoupçonnerai jamais la princeſſe,

& que je ne croirois pas même quand je la verrois de mes propres yeux. L'empereur dit à une demoiſelle, qui ſe nommoit Praſidé: dis à ma fille qu'elle appelle le général, & qu'elle le prie de partir au plutôt pour le camp; car les jeunes chevaliers ſont plus pour les dames, que pour les hommes. La princeſſe lui manda qu'elle lui obéiroit. Après qu'elle eut cauſé quelque temps avec Lauzette ſur les orangers & les myrtes, dont il avoit l'inſpection, elle vint, toujours en ſe promenant; & ſe trouvant vis-à-vis l'empereur, elle appella Tiran. Quand ils furent éloignés de tout le monde, Tiran lui dit: je ſerois le chevalier le plus heureux de tous ceux qui reſpirent, ſi votre amour avoit été tel que vous me l'aviez promis. Mais la fortune cruelle m'a prouvé l'inconſtance de V. A. Cependant malgré tout ce que vous me faites ſouffrir, votre image eſt préſente à mon eſprit le jour comme la nuit. Je ſerois trop heureux, d'obtenir la moitié de ce que je deſire. Ecoutez les tendres prières que je vous fais, ſoyez y ſenſible. Mais la princeſſe qui renfermoit avec peine la douleur qu'elle reſſentoit, lui dit avec beaucoup de chagrin.

Je ne puis te faire comprendre quel eſt l'amour que je te porte. Je ſouffre pour un mal que je n'ai pas commis, & la paſſion que j'ai

pour toi s'en augmente à chaque inſtant. Mais pour mettre fin à une telle ſituation, & pour aſſurer mon repos, & ſatisfaire à ta demande, mets ta main droite dans la mienne. Après quoi la princeſſe pourſuivit en ces termes : pour que ceci ſoit un véritable mariage, je me donne, moi Carméſine, à toi Tiran le Blanc, pour femme légitime, & je te prends pour légitime mari. Tiran en dit autant. Après cela la princeſſe dit : baiſons-nous pour gage de la fidélité que nous nous promettons. Saint Pierre & ſaint Paul l'ordonnent ainſi, comme une preuve de la vérité. Au nom de la ſainte Trinité, le Pere, le Fils & le ſaint-Eſprit, continua-t-elle, tu peux me traiter comme ta femme, & je jure par tous les Saints, par ſaint Pierre & ſaint Paul, que tu as en moi une femme qui vivra dans le devoir ; & qui, tant qu'elle reſpirera, ne t'abandonnera pour quelqu'autre que ce puiſſe être. Crois, mon cher Tiran, que mon cœur & mon eſprit ont toujours été conformes à ta volonté, & que je t'ai regardé comme Dieu, quoique je t'aie paru quelquefois cruelle. Mon amour augmente avec l'âge. L'honneur que les filles doivent avoir en recommandation, m'a ſeul empêché de répondre à tes deſirs ; mais à préſent je ne le conſerverai qu'autant que tu le voudras, & tu verras ſi je t'aime ; car je veux

dorénavant que mon amour l'emporte ſur le tien. Sois donc tranquille & content. Pour moi, je ne redoute que ton abſence, dont les momens s'approchent. Cette idée m'empêche de te montrer tous mes ſentimens; j'attendrai donc des momens plus heureux. Tiran reſſentoit une joie extrême, en voyant qu'il alloit poſſéder ce qu'il aimoit, & ſe trouver empereur, puiſque la princeſſe lui avoit parlé avec tant d'amour, de ſincérité & de nobleſſe. Il avoit une grande envie de faire part de ſon bonheur au duc de Macédoine ſon couſin-germain.

Mais avant que de quitter la princeſſe, pour avoir encore une plus grande ſûreté, il tira de ſa poche un reliquaire qu'il portoit toujours, dans lequel étoit un morceau de la vraie croix; il pria la princeſſe de mettre les mains deſſus, & de renouveller les ſermens de ſon mariage. Elle jura encore une fois avec grand plaiſir, & renonça à toutes les loix qui pouvoient être contraires à celui qu'elle prenoit pour époux, qui de ſon côté lui fit encore de nouveaux ſermens. Alors il ſe mit à genoux & voulut lui baiſer la main, car il craignoit plus de l'offenſer qu'aucun ſaint; mais elle ne le voulut pas permettre. Il lui témoigna combien il étoit pénétré de reconnoiſſance, & qu'il eſpéroit un autre jour avoir le temps de l'entretenir de pluſieurs

affaires. La princeſſe lui répondit : la jeuneſſe & la honte m'ont empêchée de vous montrer juſques ici l'excès de mon amour ; mais cependant je ne me ſuis reſervée que ce que l'honneur exigeoit, & que vous deſiriez le plus. Vous cueillerez ce fruit que le mariage permet, quand il vous plaira ; ce fruit qui vous donne l'empire grec pour votre vie, & que votre valeur vous a fait conquérir ; mais ne ſoyez pas impatient de le poſſéder, car vous ſavez que l'on n'a rien ſans peine en ce bas monde. Pour moi je n'ai point d'autre plaiſir que celui de vous aimer, vous qui êtes tout mon bien ; jugez donc tout ce que votre abſence me va faire ſouffrir. L'idée de votre heureux retour me ſoutiendra dans ma peine : je n'ai plus qu'à vous répéter que vous êtes le maître abſolu de ma perſonne. Tiran, d'une voix toute émue par l'excès de ſa joie, lui répondit : je vous aurois ſervi toute ma vie, j'aurois ſouffert mille fois davantage, que je ſerois trop récompenſé par le préſent que vous me faites de votre perſonne ; vous joignez à la jeuneſſe un eſprit ſage, & toutes les vertus à la plus grande élévation ; mais quoique j'aie à préſent l'eſpérance de poſſéder ce que je deſire avec tant d'ardeur, j'éprouve cependant une ſi cruelle impatience, que chaque heure me paroît un ſiècle ; je crois que le ciel,

pour me punir de mes fautes, me privera d'un auſſi grand bonheur. Je vous conjure donc, avant mon départ, de m'accorder quelques-unes des faveurs que V. A. vient de me promettre; & s'il étoit poſſible d'avancer le temps à venir, vous mettriez le comble à vos bontés; mais en vous promettant ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré de ne faire que ce que vous ordonnerez, car je vous regarde comme la déeſſe de ma vie, & je vous adore comme le Dieu dont j'attends le ſalut de mon ame. Tu me parois ſi plein d'amour, lui répondit la princeſſe, & tu as fait de ſi belles actions pour augmenter la foi catholique, que je crois te devoir accorder une partie de tes demandes; mais la honte d'un côté, & de l'autre le ſoin de ma réputation me retiennent encore, & me font craindre de perdre ce que l'on ne peut jamais retrouver. Mais il faut, continua-t-elle, que je me ſépare de toi, afin que l'empereur n'ait aucun ſoupçon : parle à Plaiſir de ma vie, j'exécuterai tout ce dont vous ſerez convenus enſemble. Après cela ils ſe baisèrent pluſieurs fois, car l'épaiſſeur des orangers les empêchoit d'être vus de perſonne.

Quand la princeſſe fut auprès de ſon père, elle lui demanda la raiſon de la profonde rêverie où elle le trouvoit. L'empereur lui répondit : je veux faire demain une grande fête à l'hon-

neur de Tiran, pour les grandes batailles qu'il a gagnées ſur terre & ſur mer. Je veux que l'on mette dans ſainte Sophie toutes les bannières qu'il a priſes, & que les étendards de tous les châteaux & villes qu'il a réunis à l'empire grec, ſoient placés avec ſes armes ſur le grand autel, afin que l'on ſe ſouvienne du bien qu'il a fait à cet empire. L'empereur fit venir tous ceux qui compoſoient ſon conſeil, & leur dit ce qu'il vouloit faire. Ils l'approuvèrent; on dreſſa un acte en l'honneur de Tiran; & afin que cela ſervît d'exemple aux chevaliers à venir, on fit le compte des conquêtes que Tiran avoit faites, l'on trouva qu'en quatre ans il avoit pris trois cent ſoixante-douze villes ou châteaux. Tiran, qui fut informé du deſſein de l'empereur, ne voulut pas entrer dans le conſeil, il demeura chez lui pendant qu'il ſe tenoit. Après le conſeil, l'empereur ordonna que le lendemain on plaçât les bannières. En ſortant du jardin, Tiran dit à Hyppolite: va dire à Plaiſir de ma vie que je la prie de ſe rendre dans la grande ſalle où je voudrois lui parler. Elle y courut auſſi-tôt. Tiran après l'avoir embraſſée de l'air du monde le plus content; la mena dans une fenêtre & lui dit: je viens me recommander à vous, car ſans votre ſecours je ne ſuis rien, mon eſprit eſt incapable de tout; je ſuis comme

St. Jean dont on célébre la fête chez toutes les nations, & dont on dit que l'ame dort, de crainte que l'honneur qu'il reçoit parmi les hommes ne lui inſpire des ſentimens qui le faſſent décheoir du rang qu'il tient dans le ciel. Mon bonheur & l'excès de mon amour me réduiſent au même état pour celle que j'adore, que je vois ſans ceſſe & que je prie continuellement. Elle m'a enfin promis par ſerment de faire tout ce dont nous ſerions convenus vous & moi. Je voudrois lui parler cette nuit, d'autant que nous nous ſommes donnés la foi de mariage; mon eſpérance eſt donc abſolument en vous. Plaiſir de ma vie fut quelque temps à réfléchir ſur les moyens qu'elle pourroit employer pour le ſoulagement de Tiran. Après quoi, elle lui dit, qu'elle étoit toujours diſpoſée à le ſervir. Ne vous inquiétez de rien, repoſez-vous abſolument ſur moi; j'irai chez vous pendant le ſouper de l'empereur, & je vous dirai des choſes dont vous ſerez content. Alors Tiran, au comble de ſa joie, la quitta, après lui avoir baiſé le viſage & les yeux. Plaiſir de ma vie retourna au jardin, où la princeſſe tenoit conſeil avec l'empereur au ſujet des bannières dont l'arrangement occupoit tous les ouvriers. Quand ils furent partis, l'empereur rentra dans le palais, & la princeſſe avec Plaiſir de ma vie s'entretinrent de l'heure à laquelle

Tiran viendroit. Carméſine lui conta tout. Plaiſir de ma vie fut charmée de la joie qu'éprouvoit la princeſſe. Quand l'heure du ſouper de l'empereur fut venue, Tiran vint tout ſeul au palais : il trouva Plaiſir de ma vie ſur l'eſcalier, qui deſcendoit pour l'aller trouver. Elle lui dit tout ce qu'il avoit à faire. Après quoi ils ſe ſéparèrent. Pendant que tout le monde étoit dans le premier ſommeil, la princeſſe ſe leva, & n'ayant avec elle que Plaiſir de ma vie & une autre qui étoit du ſecret, qui ſe nommoit de Montblanc, elle mit une robe qui n'avoit jamais paru, que l'empereur lui avoit fait faire pour le jour de ſes nôces ; elle étoit d'une richeſſe qui ſurpaſſoit tout ce que l'on avoit jamais vu, elle étoit de ſatin cramoiſi, toute brodée de perles, & doublée d'hermines. Elle mit ſur ſa tête la couronne impériale, qui étoit d'une valeur ineſtimable ; du reſte, elle étoit parfaitement bien coëffée. Plaiſir de ma vie, & la demoiſelle de Montblanc prirent chacune deux flambeaux dans leurs mains ; elles demeurèrent dans cet état à attendre onze heures ; c'étoit le moment donné à Tiran, qu'il attendoit avec une extrême impatience. Quand elles furent ſonnées, il courut à la porte du jardin, & montant par un petit eſcalier de la garde-robe, il trouva la demoiſelle de Montblanc avec un flambeau, qui le ſalua profon-

dément, & qui lui dit : vous êtes le meilleur chevalier du monde, & favoriſé de la plus belle de l'univers. Tiran lui répondit, qu'il lui ſouhaitoit pour elle un ſemblable bonheur. Ils entrèrent dans la garde-robe, où ils demeurèrent juſques à ce que Plaiſir de ma vie parut, plus gaie & plus contente, que Pâris quand il conduiſoit Hélène. Tiran entra dans une chambre, où la princeſſe entra par une autre porte. Il tomba à ſes genoux. Après cela ils ſe baisèrent, mais de ſi bonne façon, qu'un homme auroit eu le temps de faire un quart de lieue avant que leurs bouches ſe fuſſent ſéparées. Plaiſir de ma vie qui voyoit que rien ne ſe décidoit, s'approcha d'eux, & leur dit : Je vous déclare bons & loyaux amans, mais je ſuſpens le combat juſqu'à ce que vous ſoyez au lit. Et vous, dit-elle, à Tiran, je ne vous tiendrai pas pour franc chevalier, s'il n'y a du ſang répandu. La princeſſe ôta la couronne de deſſus ſa tête, & l'ayant poſée ſur celle du général, elle ſe mit à genoux, & dit :

Seigneur tout-puiſſant & miſéricordieux, qui avez bien voulu deſcendre du ciel par pitié pour la nature humaine, & prendre naiſſance dans le ſein d'une Ste. Vierge, pour racheter nos péchés ſur l'arbre de la croix, où vous avez bien voulu mourir véritable Dieu & véritable homme

pour reſſuſciter le troiſième jour, je vous prie de vouloir laiſſer poſſéder cette couronne à Tiran avec ſes dépendances après la mort de mon père, vous qui avez permis qu'il en fît la conquête ſur les infidèles; je vous demande que ce ſoit pour votre gloire, pour celle de votre ſainte mère, & pour l'augmentation de la foi catholique.

Après cette prière, la princeſſe ſe leva, & prenant une balance en main, avec laquelle l'empereur peſoit ordinairement de la monnoie d'or, elle la montra à Tiran, & lui dit: La fortune veut aujourd'hui que je me ſoumette à toi ſans le conſentement de mon père, de ma mere, encore moins de celui du peuple grec: regarde cette balance, & vois combien elle eſt juſte. Du côté droit eſt la chaſteté, l'amour & l'honneur; & de l'autre, la honte, l'infamie & le repentir. Choiſis. Tiran prit le côté droit, en lui diſant: comme V. A. ſurpaſſe toutes les autres femmes en beauté & en mérite; je veux réſiſter au plus violent deſir qui fut jamais; par conſéquent je choiſis ce côté de la balance. Mais ſi V. A. veut ſe ſouvenir de tout ce qu'elle m'a promis, & de tout ce que je deſire; elle accomplira notre mariage. Je n'aime que l'honneur, répondit la princeſſe; tu viens d'en prendre la balance, ne l'abandonne point, daigne conſerver

conſerver ma virginité, je te le demande en grace: ſi tu ne me l'accordes pas, que veux-tu que je devienne? Que diront mon père, ma mère & tout le peuple? J'ai paſſé juſques ici pour une ſainte, perſonne ne voudroit ſe fier à moi; il n'en faudra pas davantage pour me faire perdre l'empire, & tout ce que je puis eſpérer. Tu ſeras alors abſent, à qui m'adreſſerai-je? Si l'on m'offenſe, à qui demanderai-je du ſecours? Que deviendrois-je enfin, ſi je ne pouvois cacher l'état où ma foibleſſe m'auroit miſe. Je ſais bien, mon cher amant, que je ne puis reculer, que tu es le maître de mon ſort, que je ſuis ta femme, & que je dois t'obéir. Mais penſe, je te conjure, à tous les malheurs qui peuvent m'en arriver. On m'enfermera peut-être dans une tour; envain je t'appellerai & j'implorerai ton ſecours, ma voix ne pourra ſe faire entendre. Tu es mon ſeigneur, & tu le ſeras tout le temps de ma vie: tu es le maître de tout ce que je poſſede, mais Dieu eſt le maître de mon ame; & ſi je commets quelque faute, comment oſerai-je me montrer? Tiran ne pouvant laiſſer la princeſſe ſe plaindre plus longtemps, lui dit en riant: je meurs d'impatience de vous voir en chemiſe, ou toute nue dans le lit, je ne veux ni de votre couronne, ni de l'autorité qui la ſuit; mais répondez, je

vous prie, à ce que je vais vous demander: Quand une femme eſt mariée, ne pêche-t-elle pas mortellement en ne couchant pas avec ſon mari, quand elle n'a pas des raiſons légitimes? Ayez donc ſoin de mon ame & de la votre; ne me mettez point en péché mortel. Vous ſavez bien que Dieu n'a point de pitié pour ceux qui vont ſe battre en cet état. Cependant Tiran la déshabilloit toujours en la baiſant mille fois, & lui diſant, qu'il mouroit d'envie d'être dans le lit, qu'il craignoit de perdre l'occaſion de la grande grace que Dieu lui accordoit. Plaiſir de ma vie lui dit: pourquoi tant de façon, portez-la-moi ſur le lit toute habillée, nous fermerons les yeux, & nous dirons que nous n'avons rien vu. Si vous attendez qu'elle ait fini, vous en avez pour juſqu'à demain, & ſi vous manquez une auſſi belle occaſion, Dieu vous punira comme un faux chevalier. La princeſſe lui dit de ſe taire, qu'elle l'avoit toujours regardée comme ſa ſœur & ſon amie, mais qu'elle agiſſoit en ennemie. Tiran avoit achevé de la déshabiller, il la prit entre ſes bras & lui donnant mille baiſers, il la porta dans le lit: elle le ſentit bientôt à ſes côtés, qui ne penſoit qu'à ſe rendre maître de la place. Elle n'eſpéra pas la pouvoir défendre par force d'armes, elle eut recours aux prières & aux pleurs,

& lui dit les yeux baignés de larmes: comment, tu ne veux pas écouter mes plaintes! mon honneur t'eſt ſi peu cher, & rien ne peut t'empêcher d'abuſer de l'amour que tu m'as inſpiré! Tu veux me mettre au déſeſpoir. Je n'eſtime mon honneur que par rapport à toi; cependant je ſuis prête à t'obéir, fâchée ſeulement du peu de retour que tu m'auras montré; mais j'eſpère que Dieu ne permettra pas qu'un Français & qu'un homme de la maiſon de Bretagne ait ſi peu de tendreſſe. Ouvre les yeux, mon cher Tiran, modère tes deſirs, réprime-les pour l'amour de moi, & penſe combien les loix de l'amour ont de force; n'altère point par ta faute mes ſentimens pour toi, mon cher Tiran, & crois que le plus grand mérite, c'eſt de ſurmonter ſes paſſions. Tiran touché des larmes & des diſcours de la princeſſe, voulut bien ſe rendre à ſes prières, & lui obéit encore cette nuit. elle ne fut pourtant pas une nuit tranquille pour eux, ils l'employèrent à toutes les folies & à toutes les careſſes qu'ils purent inventer pour tromper les deſirs que l'amour leur inſpiroit. Le jour étant prêt à paroître, & le bruit commençant dans le palais: Hélas, dit la princeſſe, pourquoi faut-il nous ſéparer! que cette nuit m'a paru courte! que ne peut-elle durer une année entière! léve-toi, Tiran;

empereur des Grecs, avertis Plaiſir de ma vie pour revenir ici quand tu le voudras. Tiran lui obéit fort affligé, en l'aſſurant qu'il feroit toute ſa vie ce qu'elle ordonneroit; mais qu'il craignoit avec raiſon de ne jamais voir ſes deſirs ſatisfaits. Après mille baiſers, il la quitta avec beaucoup de peine, afin de n'être aperçu de perſonne. Plaiſir de ma vie & la demoiſelle de Montblanc s'approchèrent; elles ſavoient ce qui s'étoit paſſé. Eh bien, madame, lui dit Plaiſir de ma vie, V. A. & Tiran ſe ſont vraiment fait beaucoup d'honneur, votre chevalier a donné de belles preuves de ſa valeur dans un combat qu'il n'a oſé mettre à fin. Allez, laiſſez-moi faire, vous verrez comme je le traiterai, je ne le ſervirai plus, je me déclare ſon ennemie: Mais, dit la demoiſelle de Montblanc, par ma foi, je ne le blâme point; il a ſacrifié, en courtois chevalier, ſon plaiſir à la peine qu'il eût faite à la princeſſe.

Elles s'entretinrent de cette façon juſques au grand jour, que l'empereur envoya chercher l'impératrice & ſa fille pour venir avec toutes leurs dames à la fête qui ſe faiſoit pour Tiran. On avertit auſſi les chevaliers & dames de la ville. La princeſſe auroit alors dormi plus volontiers; mais pour une ſemblable fête, & pour l'amour qu'elle portoit à Tiran, elle ſe leva ſans

peine, prit ſes plus belles parures. & vint dans la grande ſalle où l'empereur étoit avec toute ſa cour. On fit d'abord marcher en proceſſion les deux cent ſoixante-douze bannières, & chacun ſuivant ſon rang, alla juſqu'à l'égliſe. Tiran s'approcha de la princeſſe, qui le reçut de l'air le plus content, & lui dit: tout ce que j'ai dans le monde je te le donne. Tiran n'oſa lui répondre, craignant que l'impératrice, & celles qui l'environnoient, ne le puſſent entendre. On commença la meſſe avec beaucoup de ſolemnité. A l'eau bénite on plaça une bannière; après la confeſſion, une autre, ainſi de ſuite à tous les pſeaumes & à toutes les antiennes. Pendant la cérémonie, Tiran ne ſe mit point ſelon ſa coutume aux côtés de l'empereur, il entra, ſes heures à la main, dans une chapelle, d'où il pouvoit aiſément voir la princeſſe. Auſſi, dit-il, peu de prières pendant cette meſſe, & je crois que la princeſſe en fit de même, car elle ne ceſſa de regarder Tiran. Après la cérémonie on ſortit de l'égliſe, & l'on ſe rendit à la place auprès du palais. Elle étoit tendue de draps rouges, & remplie de tables: car l'empereur recevoit magnifiquement les chevaliers, dont il vouloit honorer les proueſſes & les vertus. Il voulut donc que cette fête durât huit jours, pendant leſquels on donnoit à manger à tout le monde ſans

diſtinction. Mais la fortune ennemie ne voulut pas que les huit jours s'accompliſſent. Après le dîner on commença les danſes. La princeſſe monta dans ſa chambre pour changer d'habit: elle fit d'abord fermer la porte, s'étant miſe en jupon, elle monta avec ſes deux demoiſelles dans la tour du tréſor, & toutes trois elles prirent autant de ducats qu'elles en pouvoient porter. La princeſſe chargea Plaiſir de ma vie de faire rendre cette ſomme chez Tiran. Elle reprit d'autres habits, & vint auprès de l'empereur. Tiran s'approcha d'elle. Alors elle lui dit: tes mains ont pris poſſeſſion de toute ma perſonne, & il n'y a rien en moi qui n'en conſerve encore le ſouvenir. Pendant que Tiran lui répondoit, l'empereur leur demanda de quoi ils parloient ſi bas. Seigneur, reprit la princeſſe, je demandois à Tiran ſi une fête ſi belle ſe paſſeroit ſans joûtes. Il m'a répondu qu'oui, à cauſe que les Turcs l'attendoient. Voilà la meilleure nouvelle que je puiſſe apprendre, répondit l'empereur. Vous ſentez-vous en état de partir, dit-il, s'adreſſant à Tiran? Oui, ſeigneur, lui répondit-il, quand les fêtes ſeront finies, & je menerai vos médecins avec moi. Après cela ils s'entretinrent d'autre choſe. Plaiſir de ma vie fit ſigne à Tiran qu'elle avoit à lui parler. Il vint à elle pendant que l'empereur adreſſoit la parole à d'autres. Elle

lui dit: vous avez perdu ce prix de toutes vos peines que vous demandiez avec tant d'ardeur, & puiſque vous en avez donné quittance ſans le recevoir, vous n'en avez plus d'autres à prétendre; ſi j'en ſuis la maîtreſſe, vous ne vous trouverez plus en pareil cas. Je ne me veux plus mêler des affaires d'un chevalier, qui a forfait ainſi aux loix de l'amour, c'eſt à la veuve Repoſée à vous protéger. Comment, vous tenez entre vos bras pendant toute une nuit une fille jeune, charmante, du plus haut rang, & elle en ſort comme elle y eſt entrée! Vous devriez mourir de honte. Il n'y a plus de femme ni de fille qui puiſſe vous eſtimer. Allez chez vous après le dîner de l'empereur. Voilà la clef de votre chambre que j'ai fermée, liſez ce que vous y trouverez écrit.

Tiran prit les clefs, ſans avoir le temps de répondre, parce que l'empereur le demandoit expreſſément. Quand il fut devant lui, il lui ordonna de ſe mettre tout ſeul à table, où toutes les demoiſelles le ſerviroient, ſans qu'une autre dame ou chevalier pût lui rendre le moindre ſervice, pendant que toute la compagnie étoit aſſiſe pour entendre le diſcours que lut un vieux chevalier très-éloquent, & très-expérimenté ſur tous les faits d'armes de Tiran. Toute la compagnie en fut ſi ſatisfaite, que l'on oublia

aiſément que l'on n'avoit point dîné. Cette lecture du vieux chevalier dura cependant plus de trois heures. Après le dîner de Tiran, l'empereur ſe mit à table avec tous les autres, placés ſuivant leur rang. Le repas fini, on fut au grand marché, que l'on trouva tendu des plus belles tapiſſeries, & là on courut des buffles qui étoient infiniment courageux; ce qui produiſit un magnifique ſpectacle, qui fut ſuivi des danſes & des intermèdes convenables à la fête. Ces amuſemens durèrent toute la nuit; l'empereur ne voulut partir qu'au point du jour. Pour la princeſſe, elle demeuroit avec grand plaiſir; car elle étoit avec Tiran, qui n'oſoit pas trop lui parler, de peur que l'empereur ne l'entendît. Il lui dit cependant à baſſe voix: la nuit dernière valoit mieux que celle-ci. Plaiſir de ma vie, qui l'entendit, lui répondit: vous êtes plus fort en paroles qu'en actions.

L'empereur voyant que le jour paroiſſoit, voulut que tout le monde vînt avec lui reconduire le général. Tiran, comblé de l'honneur qu'il lui faiſoit, vouloit l'accompagner à ſon tour; mais le noble empereur s'y oppoſa. Quand Tiran fut dans ſa chambre, il ne douta pas que Plaiſir de ma vie ne lui eût écrit une lettre dans le goût du diſcours qu'elle lui avoit tenu. Mais il ne trouva qu'une charge d'or, qui lui fit

admirer la généroſité de la princeſſe. Plus touché de l'attention que du préſent, il fit appeller Hyppolite, & le lui donna pour en avoir ſoin. Le lendemain, à l'heure de la meſſe, tout le peuple accourut à la fête. Tiran ne put trouver un moment pour remercier la princeſſe de ce qu'elle lui avoit envoyé, qu'après le dîner. Les fêtes ſeroient trop longues à raconter. Elles étoient plus belles de jour en jour. Après le dîner on conſeilla à l'empereur d'aller dormir, parce qu'il s'étoit couché fort tard. Il y conſentit; & l'on convint que tout le monde ſe raſſembleroit à l'heure de vêpres. Les dames s'en allant au palais, Tiran s'approcha de la princeſſe, & lui dit: je n'ai point de termes aſſez forts pour exprimer ma reconnoiſſance & mon amour. Malgré tous ceux dont elle étoit environnée, elle lui répondit: tu es mon ſeigneur & mon maître, diſpoſe abſolument de moi. Ce que je t'ai envoyé eſt peu de chòſe; mais tu n'as qu'à parler, le tréſor n'eſt ouvert que pour toi. Tiran la remercia encore. Quand ils arrivèrent à la porte de la chambre de l'empereur, qui s'enferma, auſſi-bien que toutes les dames, à la réſerve de la veuve Repoſée, qui ſe tint ſur l'eſcalier pour attendre Tiran, & qui avoit préparé tout ce que la méchanceté d'une femme peut inventer de plus noir; elle fut à lui en le

regardant tendrement, dans le deſſein de l'enflammer, & lui dit :

Seigneur, l'amour que je vous porte m'oblige à vous dire, que c'eſt avec chagrin que je vous vois courir à votre perte, & que moi ſeule je vous avertis des malheurs où vous vous précipitez. Mes avis ſont plus clairs que les prédictions de l'apocalypſe, & je ſuis ſûre que vous m'aurez obligation tout le temps de votre vie. Ainſi je pourrai vous faire voir ce ſoir même, d'un lieu où je vous placerai, tout ce que je vous ai dit. Tiran l'aſſura qu'il ſeroit prêt à l'heure qu'elle l'ordonneroit. Elle avoit fait accommoder la maiſon d'une vieille dame, qui voyoit ſur le jardin du palais. Elle avoit eu ſoin d'y faire dreſſer un lit. La méchante veuve voyant l'heure convenable à ſon deſſein, alla trouver Tiran, lui fit faire de nouveaux ſermens, & le fit déguiſer. Ils arrivèrent tous deux dans la chambre qu'elle avoit fait préparer. Cette chambre avoit une fenêtre très-haute, & où l'on ne pouvoit atteindre ſans échelle. Cette fenêtre découvroit tout le jardin. La veuve avoit fait placer un miroir vis-à-vis, & un autre à l'oppoſite, au-deſſus de la fenêtre ; mais diſpoſé de manière que, par la réflexion du premier, on voyoit dans le ſecond tout ce qui ſe paſſoit dans le jardin. La veuve enferma Tiran dans cette chambre, &

courut au Palais. Elle reveilla la princeſſe, en lui diſant: Levez-vous, madame, l'empereur vous mande qu'il ne faut pas trop dormir après le dîner, quand il fait chaud. Vous êtes délicate, & vous pourriez vous en trouver mal. Pour la mieux réveiller, elle ouvrit les fenêtres de ſa chambre. La princeſſe ne doutant pas que ce meſſage ne fût une attention de l'empereur, ſe leva, mit une robe de brocard, & demeura la gorge nue & les cheveux épars. Alors la veuve lui dit, que les médecins penſoient qu'elle feroit bien de prendre l'air, & de deſcendre au jardin. Nous nous y divertirons ajouta-t-elle, j'ai un habit de la Fête-Dieu, & un maſque qui reſſemble au jardinier; Plaiſir de ma vie le mettra, & certainement elle vous amuſera. La princeſſe deſcendit avec ſes demoiſelles. Tiran la voyoit dans le miroir s'aſſeoir auprès d'un baſſin. La veuve avoit ſi bien arrangé toute ſa méchanceté, qu'elle avoit envoyé le jardinier à la ville de Pera, afin qu'il ne parût point dans le jardin. Elle habilla Plaiſir de ma vie de l'habit qu'elle avoit fait faire. Pour elle, elle parut avec ſes habits ordinaires. Tiran crut aiſément voir le jardinier; elle avoit une bêche ſur l'épaule, dont elle fit ſemblant de travailler. Fort peu de temps après, il la vit qui s'approchoit de la belle prin-

ceſſe, & qui s'aſſeyant à ſes côtés, lui prit les mains, les baiſa enſuite, lui manioit la gorge, & lui tenoit des propoſitions d'amour, qui faiſoient mourir de rire la princeſſe, & qui la réveillerent à merveille. Plaiſir de ma vie contrefaiſoit le jargon des eſclaves noirs, & diſoit toutes les folies qu'elle étoit capable d'imaginer. La veuve Repoſée tournoit la tête du côté de la chambre où étoit Tiran, comme ſi elle eût été indignée de ce qui ſe paſſoit. On ne peut concevoir dans quelle affreuſe ſituation il ſe trouvoit alors. Il crut d'abord que les miroirs étoient charmés; il les examina, & n'y trouvant rien d'extraordinaire, il voulut s'aſſurer ſi leur rapport étoit véritable. La veuve n'avoit rien laiſſé pour monter à la fenêtre. Il en vint pourtant à la fin à bout, en dreſſant un banc le long du mur, & attachant au barreau un cordon qui retenoit les rideaux du lit. Alors il vit la princeſſe, qui donnant la main au nègre, ſe laiſſoit conduire dans une petite cahutte, où Lauzette reſſerroit en effet ſes outils, & où il couchoit en été. Pendant que la princeſſe & Plaiſir de ma vie s'amuſoient à déranger tout dans la cahutte du nègre, la veuve Repoſée donnant un voile à une des filles de la princeſſe, lui dit, que pour continuer le jeu, il falloit que

quand elle ſortiroit, elle allât au devant d'elle pour l'eſſuyer. La princeſſe, qui ne pouvoit ſoupçonner la malice diabolique dela veuve, ſe laiſſa faire, & confirmoit par-là dans l'eſprit de Tiran, tout ce qu'on avoit voulu lui faire croire.

Tiran ne put ſoutenir plus long-temps l'infamie apparente de ce qu'il voyoit, il tomba dans le plus violent déſeſpoir. Il s'étoit cru la veille élevé au plus haut degré de gloire & de bonheur, & il ſe voyoit précipité aux fonds des abymes les plus profonds. Sa douleur étoit trop forte pour ſe plaindre. Il ne ſortoit de ſon accablement, que pour pouſſer de temps en temps des cris perçans.

La veuve qui étoit revenue à ſa chambre, ne douta point, lorſqu'elle entendit ſes gémiſſemens, que ſon artifice n'eût réuſſi. Elle lui voulut parler, mais il la pria de le laiſſer à ſa douleur. Elle ne ſe rebuta pas, & lui dit: quand je penſe à l'affront que l'on vient de vous faire, je vous avoue que je ne puis me conſoler. Car enfin, quoi de plus inſultant pour un chevalier tel que vous, d'avoir ſi mal placé ſon affection ! Pour moi, je ne comprends pas comment j'ai pu faire une pareille nourriture. Seigneur, croyez-moi, conſolez-vous, comme ceux qui éprouvent les plus grands malheurs. Le ſeigneur tout-puiſſant, la véritable trinité ſont

témoins des chagrins que j'ai éprouvés, & de l'affliction que ſa conduite m'a donnée. C'eſt un grand bonheur dans les adverſités, lui répondit Tiran, que d'avoir des compagnons d'infortune; mais s'eſt une conſolation qui n'eſt point faite pour moi; car mon malheur n'a point d'exemple. Votre amour ne peut ſe comparer au mien. J'ai éprouvé toutes les révolutions poſſibles dans un même jour; j'ai vu offrir & donner à un nègre, ce que je n'ai pu obtenir par les plus importans ſervices, & par le plus violent amour. Je ſuis l'homme le plus malheureux en amour qui reſpire; je ne ſurvivrai pas à ma douleur. Alors il ſe leva pour ſortir, & la veuve lui dit, de ſe repoſer encore quelque temps; qu'il y avoit beaucoup de monde dans la rue, & que pour rien elle ne voudroit qu'on le vît ſortir. Je vais, continua-t-elle, regarder à la fenêtre, & je vous avertirai quand vous pourrez ſortir, ſans m'expoſer. Tiran ſe laiſſa tomber ſur le lit, accablé de la plus vive douleur. La veuve paſſa dans un autre chambre; & croyant ne devoir plus rien ménager pour ſatisfaire ſa paſſion, & pour profiter s'il étoit poſſible, du dépit qui tranſportoit le chevalier, elle ſe déshabilla promptement, & mit une chemiſe parfumée, avec une ſimple robe de velours noir par-deſſus. En cet état, & ayant ſa gorge toute découverte, elle

s'approcha du lit, ſur lequel étoit Tiran, & ſans aucune pudeur, elle lui dit : Vous ſeriez touché de pitié, ſi vous ſaviez tout ce que l'amour me fait ſentir, ô brave chevalier ! Combien ai-je adreſſé de prières aux ſaints pour votre ſanté & pour votre conſervation ! Combien ai-je fait d'aumônes, de macérations & de jeûnes à cette intention ! J'ai ſouffert toute la peine, & la princeſſe a été au moment d'en avoir le plaiſir. Qui trouverez-vous qui vous aime plus que moi ? Moi, qui ai toujours été ſage & fidèle à mon mari. Je ſuis emportée pour vous d'un amour effréné ; & je trouve que vous n'avez pas de comparaiſon à faire entre une femme comme moi, qui vous ſuivra partout pour vous ſervir, & une fille pleine de fauſſeté, qui aime un vil eſclave, & qui ne peut être fidèle à ſon mari, puiſqu'elle a trompé ſon père & ſa mère. On ne dira point que la veuve Repoſée ſe ſoit abandonnée à nul autre qu'à un chevalier, digne de porter une couronne. Quel tort ne vous feriez-vous pas dans le monde, ſi l'on ſavoit que vous euſſiez épouſé une fille telle que la princeſſe ! Aimez, ſeigneur, mais aimez qui vous aime, & ne penſez plus à qui vous mépriſe. Quoique cela ne ſoit pas trop bien à dire, prenez-moi pour vous ſervir, moi qui vous aime plus que tout au monde. Sans regarder la naiſſance & les biens, ne penſez

qu'à l'amour, l'honneur, la fidélité & la conſtance. Madame, lui répondit Tiran, faites-moi la grace de ne me plus tourmenter. Je ne penſe qu'à mourir, & je n'ai rien entendu de tout ce que vous m'avez dit. Puiſque vous ne voulez pas m'aimer, reprit la veuve, trouvez bon qu'au moins je me mette toute nue à vos côtés; & ſur le champ elle jeta ſa robe. Tiran qui la vit en chemiſe, ſauta promptement du lit en bas, ouvrit la porte, & s'en alla plongé dans la plus profonde douleur, laiſſant la veuve dans un pareil état. Il ne ſavoit quel parti prendre; il ſe promenoit à grands pas. Ses yeux étoient baignés de larmes; tantôt il marchoit, tantôt il ſe jetoit ſur ſon lit. Il fut plus de trois heures dans cette agitation, mais enfin il ſortit ſeul de chez lui, ſans que perſonne s'en apperçut.

Quand il fut à la porte du cruel jardin, il vit le nègre, qui, ſur la porte de ſa chambre, mettoit des chauſſes rouges. Tiran regarda ſi perſonne ne l'apperçevoit; & le prenant par les cheveux, il le traîna dans la chambre, & lui coupa la tête. Après quoi il retourna chez lui, ſans avoir rencontré perſonne. Tout le monde étoit ſur la grande place où la fête ſe faiſoit. Tiran fit alors cette prière. Dieu juſte, qui puniſſez nos fautes, c'eſt à vous à me venger de cette criminelle princeſſe: ce n'eſt pas à moi à la punir

punir. Dis, fille ingrate, étois-je moins propre à ſatisfaire tes deſirs, que ce miſerable nègre? Non, ce n'eſt point des feux de l'amour que tu as brulé, jamais tu ne les a reſſentis. Ses feux n'ont jamais pu inſpirer une paſſion auſſi infame.

Pendant que Tiran s'épuiſoit en regrets, & que l'empereur ſe préparoit avec toutes les dames pour ſe rendre à la fête, il arriva un courier qui lui apporta de mauvaiſes nouvelles du camp. Le duc de Macédoine & le duc de Pera, qui commandoient l'armée, étoient pluſieurs fois ſortis du camp pour former des entrepriſes; mais rien n'incommodoit autant les Turcs que les écluſes, par le moyen deſquelles les chrétiens inondoient la plaine où ils étoient campés. La tête des digues avoit ſouvent été attaquée, & l'on avoit perdu beaucoup de monde de part & d'autre; mais pour deux chrétiens, il y périſſoit trois cents Turcs. Il arriva malheureuſement un jour que les Turcs marchèrent avec quatre mille fantaſſins, portant les outils néceſſaires pour rompre les digues & les écluſes. A une lieue du camp des Turcs étoit un village dépeuplé & ruiné, où il y avoit une vieille muraille. Toute l'infanterie du ſoudan y vint pendant la nuit, & la cavalerie ſe cacha dans un bois, qui n'en étoit éloigné que d'une demie lieue. Les gardes vinrent avertir les généraux des

poſtes que les ennemis avoient occupés. On tint un conſeil, dans lequel il fut réſolu d'une voix unanime, que l'on prendroit les armes, & que l'on iroit au-devant des Turcs. Les coureurs rapportèrent que les ennemis vouloient couper la montagne. Les chrétiens marchèrent de ce côté. L'infanterie de part & d'autre commenca l'eſcarmouche, ſi long-temps & ſi vivement, qu'il y eut bien du monde de tué des deux côtés. Enfin ſur le midi, les Turcs jettèrent les outils qu'ils avoient apportés, & prirent la fuite. Les chrétiens les ſuivirent pendant une demie lieue, juſqu'a un défilé dont l'inondation avoit rendu le paſſage dangereux. Les Turcs ſe rallièrent de l'autre côté. Leur cavalerie avoit pris les devants, & l'infanterie, qui faiſoit l'arrière-garde, au nombre de cinq mille, ſe jetta dans le village ruiné, qui ne ſe trouva que trop peuplé dans ce moment; ils ſe poſtèrent derrière le grand mur. Le duc de Macédoine dit alors, qu'il ne lui paroiſſoit pas que l'on dût aller plus avant, & qu'il falloit être en garde contre les embuſcades des ennemis. Mais le duc de Pera, piqué de jalouſie ſur le commandement, lui répondit: qu'il étoit novice à la guerre; que la propoſition qu'il faiſoit étoit infame & déshonorante; & que s'il avoit peur, il pouvoit prendre la fuite, & s'en aller trouver les dames, avec

leſquelles il ſeroit plus à ſon aiſe, & plus convenablement qu'à la tête des troupes. Le duc de Macédoine réſolut de ſupporter patiemment ces reproches, afin de ne pas mettre de diviſion dans les troupes. Il ne put cependant s'empêcher de lui répondre. Duc de Pera, vous feriez mieux de ne rien dire, que de parler comme vous faites. Nous ſommes connus l'un & l'autre des troupes que nous commandons, & cela même n'eſt pas à votre avantage. Les chevaliers & les ſeigneurs les empêchèrent de porter les choſes plus loin. Ils étoient d'avis contraire ſur l'attaque: ce qui arrive toujours quand il y a pluſieurs commandans. A la fin il fallut marcher aux ennemis; car le duc de Pera dit, que ceux qui voudroient s'en retourner étoient les maîtres. Ainſi tout le monde le ſuivit. Ils trouvèrent les Turcs derrière ce mur, devant lequel il y avoit un petit foſſé, qui obligea tous les chevaliers de mettre pied à terre, & de les venir attaquer avec leurs lances; car ils n'avoient point d'autres armes. Dans cette ſituation, le ſultan d'un côté, & le grand Turc de l'autre, débouchèrent par la droite & par la gauche, & fondirent ſur eux, dont ils tuèrent un grand nombre, & firent beaucoup de priſonniers; car aucun de ceux qui avoient mis pied à terre, ne ſe put ſauver. Après cet avantages les Turcs s'en retournèrent à leur

ville de Beaumont, & mirent leurs priſonniers dans de fortes priſons. Voilà quelle fut la nouvelle que reçut l'empereur, en ſe diſpoſant d'aller à la place pour les fêtes. La conſternation fut générale, & l'empereur dit, que puiſque la fleur de chevalerie étoit priſe, on devoit s'abandonner à la douleur. Malheureuſe Grece, s'écria-t-il, après avoir été ravagée par la guerre, tu vas changer de maître. Ainſi les fêtes ſe convertirent dans la plus grande douleur.

L'empereur envoya chercher Tiran, pour l'entretenir ſur ces triſtes nouvelles, & pour lui faire part des lettres qu'il avoit reçues. Quand le valet de chambre fut à la porte, il entendit qu'il ſe plaignoit ainſi: O fortune! pourquoi m'as-tu rendu témoin de mon malheur? Que ne m'as-tu plutôt fait mourir? Ah! princeſſe de l'empire Grec, deviez-vous être la proie d'un maure, d'un infame ennemi de notre ſainte foi catholique? O malheureuſe veuve! Pourquoi t'ai-je connue, toi qui es la cauſe de mon malheur, & de ma perte? Le valet de chambre de l'empereur ne comprit rien à ces paroles; & pour éxécuter les ordres qu'il avoit reçus, il cria à travers la porte, car elle étoit fermée: ſeigneur, il ne faut pas ſe déſeſpérer, un chevalier ne doit point s'affliger, comme vous le faites, des choſes que Dieu a permiſes; il faut ſoutenir

l'adverſité comme le bonheur. Ne ſavez-vous pas qu'ils ſe ſuccèdent les uns aux autres ? Vous deſirez la mort, c'eſt une douleur aveugle qui vous donne ce conſeil. Tiran demanda quel étoit celui qui vouloit le conſoler. Il ſe nomma, & lui dit tout de ſuite, que l'empereur le prioit de le venir trouver. Tiran ouvrit ſa porte, & lui dit les yeux baignés de larmes : mon ami, je te prie de ne point parler de l'état où tu m'as trouvé : va, dis à ſa majeſté que je te ſuis.

Le valet de chambre qui croyoit que la douleur de Tiran venoit des mauvaiſes nouvelles, rendit compte à l'empereur de l'état où il l'avoit trouvé. Tiran prit un manteau ſans aucun ornement, avec les chauſſes de même couleur & ſon épée dans la main ; il paſſa dans le jardin & monta au palais. Il entra dans la grande ſalle, où il trouva tout le monde extrêmement affligé, au point que perſonne ne lui pouvoit parler.

Le triſte général paſſa dans une chambre où il vit la princeſſe évanouie, entourée de médecins ; ſon cœur en fut attendri, il ne put s'empêcher de s'écrier : grand Dieu, eſt-ce parce qu'elle ne peut plus conſerver la dignité de ſon rang, que tu veux lui ôter la vie ? La laiſſerez-vous périr ainſi, vous autres ? Pourquoi faut-il que cette horrible image ſoit ſans ceſſe préſente à mon ſouvenir ! Les médecins croyoient qu'il

ne parloit ainſi, qu'à cauſe de la mauvaiſe nouvelle, pendant que lui n'attribuoit la douleur de tout le monde qu'à la maladie de la princeſſe. En ſe retournant, il apperçut l'impératrice qui avoit arraché tous les voiles de ſa tête, & déchiré ſes habits, de façon qu'on lui voyoit toute la gorge; elle étoit environnée de ſes demoiſelles toutes dans le plus cruel état, & diſoit en jetant des hauts cris: nous voici donc eſclaves ſans reſſource! Qui pourroit à préſent nous délivrer? D'un autre côté il apperçut l'empereur par terre, & ſans aucun mouvement, ſa douleur le ſuffoquoit, ſans qu'il eût la force de parler. Il fit ſigne à Tiran d'approcher, & lui donna les lettres à lire. Tiran après les avoir lues, dit que les affaires alloient plus mal qu'il ne l'avoit penſé. Cependant, continua-t-il, en s'adreſſant à l'empereur, V. M. devroit moins s'affliger. Il eſt d'une grande ame de ſoutenir les revers; la fortune n'eſt pas toujours contraire; le ciel nous donnera une autre fois la victoire. Dans ce moment la princeſſe ouvrit les yeux, & la connoiſſance lui étant revenue, elle pria Tiran de s'approcher; ce qu'il fit, après en avoir obtenu la permiſſion de l'empereur. Alors la princeſſe fit aſſeoir Tiran à côté d'elle, & lui dit: tu es ma ſeule eſpérance, s'il eſt vrai que tu m'aimes, comme tu me l'as prouvé: puiſſions-nous voir

la perte de tant de ducs & de ſeigneurs reparée, & la liberté rendue à ceux qui ſont dans les fers! Sans l'amour que j'ai pour toi je ſerois morte de douleur.

La princeſſe n'eut pas le temps d'en dire davantage. Il arriva deux hommes qui fuyoient du camp. Ils racontèrent fort au long la perte qu'ils avoient faite, & la méſintelligence du duc de Macédoine, & du duc de Pera; qu'il y avoit cinq mille chevaliers à l'éperon d'or de tués ou de pris, ſans compter ceux qui n'étoient pas connus. A ce nouveau récit, les pleurs & les cris recommencèrent plus fort qu'auparavant. L'empereur dans un état difficile à décrire, dit: ce n'eſt point la mort que je crains, c'eſt la manière de finir. O infortunés chevaliers! les maux que vous ſouffrez me percent le cœur: mais j'en ſerois encore plus affligé, ſi je ne vous les avois point annoncés; vous avez été plus braves que ſages, & vous n'avez pas ſuivi les avis que je vous ai donnés; vous avez cauſé votre malheur & le mien, attendez-vous donc à ne jamais me revoir, & ſoutenez votre captivité avec courage, puiſque c'eſt votre mauvaiſe conduite qui vous l'a attirée. L'empereur ſe leva enſuite, & tenant ſes mains ſur ſa tête, il paſſa dans une autre chambre. Quand la princeſſe le vit en cet état, elle fut ſi touchée, qu'elle tomba encore

évanouie. Le premier médecin dit, pour moi, je la crois morte; voici la troiſième fois qu'elle perd connoiſſance, & je ne lui trouve point de pouls. Tiran qui entendit ces paroles, s'écria: ô mort, que tu es cruelle, d'enlever ceux qui ne te déſirent point, & de refuſer ton ſecours à ceux qui t'invoquent! A ces mots, il tomba de ſa hauteur ſans connoiſſance, de façon qu'il ſe bleſſa cruellement à la même jambe qu'il avoit déja eu caſſée. Les médecins le crurent mort. On courut promptement apprendre cette nouvelle à l'empereur, qui dit: tous ceux de ſa famille ſont tués ou pris; du moins celui-ci me reſtoit, je comptois ſur lui pour délivrer, par ſes belles actions, ſes proches & ſes amis. A ces mots, il vint auprès de Tiran, & trouvant ſa fille preſque morte: Dieu, dit-il, auquel irai-je! Il fit porter la princeſſe dans ſon lit, & Tiran dans une belle chambre, on le déshabilla promptement, les médecins lui racommodérent la jambe, & tout cela ſe paſſa ſans qu'il donnât ſigne de vie; il fut trente-ſix heures en cet état. Après quoi il demanda comment il ſe trouvoit, où il étoit. Hyppolite lui répondit, qu'il y avoit deux jours qu'il lui cauſoit une inquiétude affreuſe, qu'il étoit ſans connoiſſance, & qu'il n'avoit rien pris de ce que les médecins avoient ordonné. Je ne veux rien prendre, répondit Tiran, je ne

ſouhaite que la mort. Il demanda des nouvelles de la princeſſe. Hyppolite lui dit, qu'elle ſe trouvoit mieux. Je le crois bien, répondit-il, ſon mal ne devoit pas être conſidérable, elle a eu tant de plaiſir il n'y a pas long-temps; cependant je crois qu'à préſent, elle n'eſt pas trop contente. Après tout, elle n'eſt pas la première, & ne ſera pas la dernière. Non le malheureux Ixion ſur ſa roue, n'eſt pas plus à plaindre que moi. Quelle douleur de ne pouvoir ſe plaindre de ſes maux! L'empereur, l'impératrice & leur ſuite vinrent alors dans ſa chambre lui demander de ſes nouvelles. Mais il ne répondit rien. Tout le monde fut très-étonné de ce qu'il ne ſalua pas même l'empereur, ni les dames. Toujours en proie à ſa douleur, il dit:

Je ſuis le plus infortuné des hommes, j'éprouve les plus cruelles diſgraces de l'amour, ſans aucune eſpérance de ſoulagement, mes procédés ne méritoient pas une pareille récompenſe. Tout ce qui m'afflige, eſt de ſavoir la victoire entre les mains des Turcs. Je prévois la deſtruction des Grecs, ils ſont punis des maux qu'ils n'ont point commis. C'eſt un grand malheur de ne pas ſavoir mourir. Puis s'étant fait donner un crucifix, il lui adreſſa ces paroles avec des ſoupirs & des larmes: ô ſeigneur, je ſais que vous connoiſſez mes péchés, daignez me les pardonner. O Dieu éternel! placez-mo

au nombre des élus. Enſuite joignant les mains & baiſant la croix, il dit : ô Jeſus-Chriſt, fils de Dieu tout-puiſſant ! je meurs par amour ; & toi, Seigneur, tu as bien voulu ſouffrir & mourir pour nous : & moi, j'ai ſouffert par la vue d'un maure noir. Toi ſeul peux comparer tes douleurs aux miennes ; ta ſainte mere étoit au pied de la croix, ſouffrant une extrême douleur & moi, j'étois une corde à la main, avec deux miroirs qui me repréſentoient le plus cruel objet que j'aie jamais vu & que jamais aucun chrétien ait rencontré. Quel eſt donc celui qui peut comparer ſes peines avec les miennes ? Sois touché, Seigneur, de tout ce que je ſouffre, & ne me punis pas davantage : pardonnes-moi, comme au ſaint larron, & à la glorieuſe Madelaine.

L'empereur étoit dans la chambre avec le cardinal & beaucoup d'autres gens d'égliſe. Tous étoient dans l'admiration des choſes pathétiques que Tiran diſoit, & tous le regardoient comme un bon chrétien. Il ſe confeſſa au patriarche, qui lui donna l'abſolution. Après quoi il ſe leva un peu ſur ſon lit, & continua ainſi : bons & pieux auditeurs, écoutez-moi, regardez quel eſt l'excès de ma triſteſſe ; voyez quelle eſt la ſource de ma douleur. Conſolez-vous, mes parens & mes amis, je touche à la fin de ma triſte & malheureuſe vie. Tournant alors les yeux du

côté de la princeſſe, il lui dit : je meurs, je vous laiſſe mon cœur, & je recommande mon ame à Dieu. Jamais aucun autre chevalier n'eſt mort de douleur ; auſſi jamais on n'a pu comparer leur déplaiſir au mien. L'empereur & tous les ſpectateurs pleuroient & s'affligeoient de ſa mort, à cauſe de ſon mérite & de ſes vertus ; mais plus encore par le beſoin que l'on avoit de lui. Enſuite il tourna la tête du côté de l'empereur, & lui dit : ſeigneur, reçois mon ame, elle veut quitter ce miſérable corps. O malheureux que je ſuis ! la lumière m'abandonne. Rends-moi témoin, ſeigneur, de ta brillante gloire. Le moment approche que je vais vous quitter. Vous voulez me conſoler ; mais une dame m'a tué, car mon mal n'eſt rien. Seigneur, s'adreſſant à l'empereur, qui combattra pour vous, à préſent que vos meilleurs chevaliers ſont tués ou pris, & que Tiran, qui vous étoit attaché, va mourir ; lui qui vous aimoit plus que tous les princes de la terre ? Une ſeule choſe m'afflige, c'eſt de n'avoir pas fini la guerre : je n'ai jamais penſé qu'à vous ſervir, & à étendre les bornes de l'empire Grec ; cependant ſi j'ai pu vous offenſer, je vous en demande pardon. Et vous princeſſe, à qui tout le monde doit être ſoumis, j'ai toujours été prêt à vous défendre contre tous ceux qui vous auroient offenſé : mais je ne puis dire autre choſe, ſinon que jamais il

ne fut de douleur égale à la mienne. Après cela s'adreſſant à toutes les dames, il leur dit : quoique je n'aie point eu occaſion de vous prouver mon zele, je vous prie de conjurer le ſeigneur tout-puiſſant de me pardonner. Après quoi il baiſſa la tête & ſe mit à pleurer amérement, en attendant la mort. Pour Hyppolite, il lui dit : vois mon fils, où aboutiſſent toutes les choſes de ce monde ! vois en quel état je ſuis ; & remarquant que la douleur d'Hyppolite l'empêchoit de répondre, il ajouta : ne pleures pas, je te vais recommander à l'empereur ; & ſe tournant vers lui ; il lui dit : ſeigneur, vous ſavez quel a été mon zèle pour vous ſervir, trouvez bon que je vous demande pour toute grace, de prendre ſous votre protection, mes parens, mes amis, & tous ceux qui m'ont ſervi. L'empereur l'aſſura, malgré le ſerrement de cœur qui le ſuffoquoit, que ſa volonté ſeroit exécutée. Alors la tête de Tiran tomba de deſſus le chevet, il ferma les yeux, & parut dans un profond ſommeil, que l'on prit pour celui de la mort. Hyppolite s'écria : Ah ! mort, en quel état me laiſſe-tu ! Tous ſes gens étant accourus, Hyppolite s'écria de nouveau : ſi ce chevalier meurt, toute la chrétienté eſt perdue ; & pouſſant de grands cris, il dit : ſeigneur Tiran, pourquoi ne voulez-vous pas entendre les pleurs & les regrets de tous ceux qui vous ſont attachés ? Tiran lui

répondit : qui m'appelle ? C'eſt le malheureux Hyppolite, repliqua-t-il, que vous mettez au déſeſpoir. Quelque malheureux que vous croyez être, ne cherchez point la mort, c'eſt la dernière des choſes terribles : voyez le ſeigneur d'Agramont qui veut vous parler. A ce nom, Tiran ouvrit les yeux avec beaucoup de peine, & lui dit : qu'il étoit venu pour le voir expirer, & que cette peine ſe joignoit à celle de n'avoir pas obtenu ce qu'il méritoit, & qu'il les prioit de partager entr'eux ce qu'il laiſſoit. Alors avec bien de la peine, il tendit la main main à ſes parens & à ſes domeſtiques. Sa voix étant déja fort altérée, il dit, en baiſant encore le crucifix : ſeigneur, je te remercie de me laiſſer mourir devant mes parens & mes domeſtiques, l'empereur, l'impératrice & la princeſſe leur fille : je te prie de me pardonner, de te contenter des peines de mon corps, & de placer mon ame parmi tes ſaints dans la gloire du paradis. Se tournant enſuite du côté de ſes parens, il leur dit : qu'eſt devenue la fleur de la maiſon de Bretagne & de la Roche-Salée ? Je vous quitte, la cruelle mort ne me permet plus de remuer la tête. O Diofébo, duc de Macédoine, & toi, vicomte de Branches ! je vous dis un triſte adieu ; vous êtes priſonniers pour l'amour de moi ; vous êtes au pouvoir des infidéles, &

ſans moi, vous ſeriez dans votre pays. Qui pourra vous tirer de captivité? Mon malheur m'a ſéparé de vous. O Diofébo! Quelle ſera ta douleur, quand tu ſauras que je meurs pour avoir été trompé par celle qui n'a point eu pitié de moi. L'empereur m'a promis d'avoir ſoin de vous. Je demande que mon corps ſoit embaumé, porté en Bretagne, & remis aux bons chevaliers. Je veux que mes armes & la chemiſe que j'ai portées dans les combats, ſoient miſes ſur mon tombeau dans l'égliſe cathédrale, avec les quatre écus que j'ai gagnés dans un combat corps à corps contre les rois de Friſe & d'Apollonie, les ducs de Bourgogne & de Bavière. Si on peut l'éviter, je prie que l'on ne montre mon corps ni à mon père, ni à ma mère. Je veux encore que l'on mette ſur mon tombeau une tête de nègre avec ces mots: *Elle donna la mort à Tiran le Blanc.* Après quoi il pria tout le monde de ne lui plus rien dire. Sa douleur étoit ſi forte, que les médecins ne pouvoient la ſoulager. L'empereur & toute la cour étoient au déſeſpoir. Perſonne ne penſoit à prendre aucune nourriture. On n'enviſageoit qu'une prochaine captivité, car on n'avoit d'eſpérance qu'en Dieu & en Tiran. Le voyant dans cet état, le déſeſpoir s'emparoit des eſprits. Ils ſortirent tous de la chambre du malade. Les médecins lui ordon-

nèrent pluſieurs choſes, qui toutes ne ſervirent à rien.

Il vint une juive ſur le bruit de ſon mal, qui ſe préſenta devant l'empereur, & lui dit avec hardieſſe: l'attachement que j'ai pour V. M. m'oblige à paroître devant elle. Votre ſituation me touche, & je crains de vous voir perdre vos états ſur la fin de vos jours. Je n'ignore pas que toute votre reſſource eſt dans la vie du brave chevalier Tiran le Blanc. Tous les médecins l'ont abandonné. Moi ſeule j'entreprends de le guérir, me ſoumettant à la mort & à toutes les peines qu'il vous plaira de m'impoſer, ſi je ne lui rends pas la ſanté. Il a du courage, & certainement il prendra le deſſus. Voici ce qu'il faut faire, continua-t-elle: faites aſſembler beaucoup de gens armés, qu'ils faſſent ſemblant de ſe porter des coups d'épées & de lances qu'ils pareront avec des écus. Quand il ſe reveillera au bruit des armes & des combattans, il faut lui dire que ce ſont les Turcs qui ſont dans la ville, & qu'il n'a point d'autre parti à prendre que celui de la fuite. La honte qu'il aura de fuir le fera lever ſur le champ.

L'empereur conſulta les médecins ſur cette idée, & tous l'approuvèrent. Les cris furent ſi forts avant que d'arriver à la chambre de Tiran, qu'il les entendit; il demanda à la juive, qui

étoit au chevet de ſon lit, ce qui les pouvoit cauſer. Elle lui répondit : levez-vous, ſeigneur; ce ſont les Turcs qui ſe ſont emparés de la ville, & qui viennent pour ſe venger de vous. Comment, répondit-il, les Turcs ſont ſi près de moi ! Levez-vous, repliqua-t-elle, regardez par la fenêtre, vous verrez combien le danger eſt prochain. Tiran ſe fit donner des habits, & mettre pluſieurs bandes autour de ſa jambe, il s'arma le mieux qu'il put. Il monta à cheval, & ſuivi de pluſieurs, il marcha avec une ſi grande valeur, que preſque tout ſon mal ſe diſſipa. L'empereur & les médecins lui conſeillèrent de prendre quelque choſe pour réparer ſes forces; il conſentit à tout. Après quoi on ne lui fit point myſtère de ce qui s'étoit paſſé, ni du motif que l'on avoit eu. Dieu ſoit loué, dit alors Tiran, de m'avoir rendu la vie, après me l'avoir ôtée. Avant que Tiran ſe levât, la princeſſe qui n'étoit point avertie de ce qu'on alloit faire, s'étoit miſe à genoux dans ſon cabinet devant une image de la Ste. Vierge, & avoit dit en baiſant la terre : ô reine, mere des anges, ſouveraine, pleine de bontés, exaucez-moi, & me prenez en pitié ! Toutes mes eſpérances ſe ſont évanouies : j'invoque la mort, c'eſt le ſeul remède qui me reſte : ſi je perds mon ſeigneur que j'aime plus que ma vie, je veux que tout le monde ſache qu'au même

inſtant

inſtant je mourrai moi-même. Alors elle prit un couteau qu'elle cacha dans les plis de ſa robe, en entendant cette cruelle nouvelle, & dit: il vaut mieux que je me tue, que d'être à la merci des Turcs. J'ai recours à toi, avocate des pécheurs, pour conſerver mon ame & mon corps.

Quand Hyppolite vit que Tiran étoit habillé, & qu'il demandoit ſes armes, il courut promptement à la chambre de la princeſſe, & lui dit: Madame, conſolez-vous, livrez-vous à la joie. Ce changement ſubit ſaiſit tellement la princeſſe, qu'elle ſe laiſſa tomber par terre. Hyppolite lui raconta tout ce qui venoit de ſe paſſer. Elle en eut tant de plaiſir, qu'elle le baiſa au front, & verſa des larmes de joie. Hyppolite entendant le bruit qui ſe faiſoit, quitta la princeſſe, pendant qu'elle paſſa dans la chambre de ſa mère. Toutes les dames ſe mirent aux fenêtres, & virent Tiran qui revenoit avec l'empereur. Tout le monde n'étoit occupé que de la ſanté du général. En paſſant ſous la fenêtre de la princeſſe, il baiſſa la viſière de ſon caſque, & mit ſes deux mains devant ſon viſage. L'impératrice demanda à Carméſine pourquoi il avoit fait une telle action, qui ne ſe pratiquoit que pour marquer le mécontentement d'amour. La princeſſe lui répondit qu'elle l'ignoroit. Lorſ-

qu'ils furent à la porte du palais, L'empereur mit pied à terre, & voulut, mais inutilement, empêcher Tiran de s'en aller chez lui. Ce fut en vain qu'il lui dit, qu'il ſeroit beaucoup mieux ſervi au palais. La princeſſe ne put comprendre pourquoi il avoit refuſé une choſe qu'il avoit autant deſirée, & le geſte qu'il avoit fait en paſſant devant elle, lui faiſoit auſſi faire beaucoup de réflexions. Tiran, de retour chez lui, fit venir Hyppolite & le ſeigneur d'Agramont. Il les pria de faire promptement armer dix galères, ce qu'ils firent. Après ſon dîner, il mit tout en ordre pour ſon départ. Il fit partir tout ce qu'il avoit de troupes pour ſe rendre par mer au château de Malvoiſin. Sur le ſoir, les médecins l'ayant quitté & rendu compte à l'empereur de ſa ſanté, la princeſſe qui brûloit d'envie de l'aller voir, conjura Plaiſir de ma vie & la demoiſelle de Montblanc de l'aller trouver, & de lui peindre l'état affreux où ſon inquiétude la réduiſoit, en l'aſſurant qu'elle avoit une ſi grande envie de le voir, qu'elle obtiendroit de l'empereur d'aller avec lui dans ſa maiſon. Un page qui vit arriver ces demoiſelles, courut avec beaucoup de joie & d'empreſſement avertir ſon maître, qui lui dit de ſe tenir à la porte, & de leur dire qu'il ſe portoit bien, mais qu'il dormoit, & qu'il avoit grand beſoin de ſommeil. Le page exécuta ſes ordres.

Les demoiſelles ayant rendu compte de leur commiſſion à la princeſſe, elle fit ſi bien qu'elle engagea l'empereur & l'impératrice à lui aller rendre viſite. Tiran qui en fut averti, chargea deux pages de ce qu'ils avoient à faire. Quand l'empereur fut à ſa porte, un des deux pages lui dit; qu'il croyoit que ſa majeſté ne voudroit pas entrer, parce que Tiran dormoit, ce qu'il y avoit long-temps qui ne lui étoit arrivé; que même il avoit une grande ſueur, & qu'il faudroit ſeulement laiſſer entrer un médecin, qui ne l'éveillât point. Tiran ſe mit dans ſon lit, après avoir fait mouiller un drap, & s'être rougi le viſage, il fit ſemblant de dormir. Le médecin entra, & vint dire à l'empereur, qu'il feroit mal de l'éveiller, que le lendemain il ſeroit en état de recevoir l'honneur de ſa viſite. La princeſſe étoit au déſeſpoir de ne point voir Tiran. Mais elle fut obligée de ſuivre l'empereur. Dès que Tiran ſe vit ſeul, il fit promptement embarquer ſon équipage, & lui-même ſeroit parti à minuit; mais tout le monde n'étoit pas embarqué. Au lever du ſoleil, l'empereur entendit les trompettes qui ſonnoient le départ des galères, & le ſeigneur d'Agramont vint de la part de Tiran, pour lui dire qu'il s'embarquoit pour ſe rendre au port de Traméſine, & que delà il iroit à Malvoiſin, où les troupes devoient arriver par

terre. L'empereur lui répondit, qu'il remercioit le ciel d'avoir rendu la ſanté à Tiran, puiſqu'il étoit en état de partir; ce qu'il deſiroit le plus au monde, après le ſalut de ſon ame, & que l'eſpérance qu'il avoit en lui, lui faiſoit oublier tous ſes maux paſſés. Et comme je crois, continua-t-il, qu'il ſera le repos de ma vieilleſſe, je le veux regarder comme mon fils. Dites-lui que je lui garde une récompenſe proportionnée à ſes ſervices.

Le ſeigneur d'Agramont prit congé de l'empereur, après lui avoir baiſé la main; & paſſant dans la chambre de l'impératrice, où étoit la princeſſe, il reçut leurs ordres. L'impératrice ne put voir partir Hyppolite ſans verſer des larmes. Elle ne fut pas moins affligée que la princeſſe. Elles reſſentoient chacune leur mal. Mais la princeſſe étoit inconſolable, en penſant que Tiran étoit parti ſans lui rien dire.

Pour ſavoir ſi cette nouvelle étoit véritable, elle courut chez l'empereur, qui la lui confirma. Et comme elle n'avoit d'autre moyen de revoir ſon amant, elle conjura l'empereur d'aller ſur ſes galères. L'impératrice n'eut pas de peine à ſe joindre à la princeſſe. L'empereur étoit arrivé avant elles. Il recommanda à Tiran les intérêts de l'empire, & le combla d'éloges & de promeſſes. Cependant les matelots le prièrent de

retourner promptement à terre, parce qu'ils voyoient un orage qui s'approchoit. La princeſſe étoit au déſeſpoir de n'avoir pas été ſur la galère avec l'empereur. Elle auroit vu ſon amant, & lui auroit parlé. La mer devenoit trop groſſe, pour qu'on lui permît de s'embarquer, & l'empereur n'y auroit jamais conſenti. Elle ne ſut donc que pleurer & ſoupirer, en conjurant Plaiſir de ma vie d'aller ſavoir pourquoi Tiran partoit ainſi, ſans lui rien dire, pourquoi il avoit mis les mains ſur ſon viſage, en la voyant, & pour quelle raiſon il n'avoit pas voulu demeurer au palais.

Plaiſir de ma vie comprenant l'intention de ſa maîtreſſe, ſe mit dans une chalouppe avec Hyppolite, qui laiſſa l'impératrice dans la douleur la plus amère. Tiran reçut aſſez froidement Plaiſir de ma vie; mais elle lui parla de façon, qu'il conſentit à l'écouter; & elle lui dit: vous êtes trop généreux pour me traiter comme vous faites. Je vous avertis que vos procédés me mettent au déſeſpoir. Malgré les traverſes que vous avez eſſuyées, la fortune vous a donné les moyens de ſatisfaire votre amour. Mais vous avez mieux aimé ſouffrir & pleurer. O cruel chevalier! où ſont à préſent les prières que tu m'as faites ſi ſouvent pour être heureux, en me diſant, que ta vie & ta mort étoient en

ma diſpoſition ? Où ſont les larmes que tu as ſi ſouvent répandues ? Se peut-il qu'un brave chevalier réduiſe à une telle extémité une auſſi grande princeſſe ! Le crime du péché de Caïn eſt moins puniſſable que l'indignité avec laquelle tu abandonnes ton épouſe. Donnez-lui la vie ou la mort ; l'un & l'autre dépendent de vous ; mais au moins, daignez la voir. Ces dernières paroles furent entrecoupées de ſanglots ; Plaiſir de ma vie ne put en dire davantage. Tiran lui répondit tout bas ; dans la crainte d'être entendu : quel eſt celui qui me peut conſoler dans le triſte état où je ſuis ? la mort ſeule eſt mon unique remède ; puiſque ſeule elle peut m'ôter les idées du jardinier nègre. Je ſouffre, & je n'oſe en dire la raiſon, ſur-tout à vous, fille ingrate, qui avez conſenti à tout ce qui me tue, & qui me prouvez, que les étrangers ne doivent ſe fier à perſonne. Je ne deſire que la mort, & mon amour n'eſt pas pour cela diminué. Mes ſentimens ſont purs. Il n'en eſt pas de même des ſiens ; rien n'égale leur noirceur. Mais pourquoi feignoit-elle d'agréer mon attachement ? Pourquoi me parloit-elle ſi bien ? Etoit-ce pour me rendre le cruel témoin d'un baiſer donné par l'infame à Lauzette, à ce monſtre, avec toute la tendreſſe que l'amour peut inſpirer ? Etoit-ce pour augmenter l'horreur que j'éprouvois par le ſpectacle

des careſſes qu'elle lui faiſoit au ſortir de ſa cabane? Etoit-ce pour y mettre le comble qu'elle ſe fit éſſuyer au ſortir des bras de ce digne amant, avec le voile de la veuve Repoſée? Tu n'eſt point complice de toutes ces horreurs. Si je t'avois vue dans le jardin avec elle, ma fureur n'auroit pu ſupporter ta préſence. Je t'aurois déja précipitée dans la mer. Va-t-en, au nom de Dieu, laiſſe-moi; abandonne-moi à ma rage & à ma jalouſie. Je pars, parce que j'en crains la violence. L'infame nègre en a déja reſſenti les effets. Peut-être ne ſerois-je pas toujours le maître de lui donner des bornes. Car enfin, je ſens que je l'aime, que je l'adore toujours, cette ingrate princeſſe, toute indigne qu'elle en eſt. Puiſſe une mort prompte terminer mes peines! Puiſſe la mer jetter mon corps à ſes pieds: ce corps d'un chevalier qu'elle a fait ſon époux & qui l'a tenue dans ſes bras, puiſſe-t-il recevoir par ſes ſoins les derniers devoirs! A ces mots, la douleur lui étouffa la voix.

Plaiſir de ma vie inſtruite par ce détail, de ce qui cauſoit ſon déſeſpoir, ayant eu le temps de ſe remettre de ſa ſurpriſe, prit la parole, & lui dit: ſeigneur, comment eſt-il poſſible que vous ſoyez reſté un ſeul moment dans l'erreur où vous êtes & que vous ayez pu faire une telle offenſe à la vertu la plus pure, & à l'amour le plus ten-

dre ? Votre cœur ne devoit-il pas démentir les apparences trompeuſes, par leſquelles l'infame veuve Repoſée vous a ſans doute fait illuſion ? C'eſt moi que vous avez vue ſous les habits & ſous un maſque ſemblable à ce malheureux nègre. C'étoit cette abominable veuve qui l'avoit fait faire. Elle avoit imaginé ce fatal déguiſement, & elle nous a propoſé elle-même ce badinage, qui a pour vous & pour nous des ſuites ſi funeſtes. Tiran refuſoit d'ajouter foi aux paroles de Plaiſir de ma vie, il vouloit avoir des preuves qu'elles étoient véritables. La demoiſelle lui répondit, en riant : Seigneur, je conſens de demeurer ici, & qu'Hyppolite aille voir s'il ne trouvera pas ſous mon lit les habits & le maſque du jardinier. Si par haſard ils n'y ſont pas, faites-moi jeter à la mer. Tiran frappé de ce diſcours, envoya Hyppolite pour s'aſſurer de ce fait, & lui recommanda de faire diligence, & de revenir promptement, parce que la mer groſſiſſoit à chaque inſtant. Hyppolite partit ſur le champ, mais à ſon retour, il trouva le temps ſi gros, qu'il ne put jamais aborder la galère, ni Plaiſir de ma vie en deſcendre pour retourner à terre. Cependant avec une corde, on tira à bord le paquet que l'on avoit fait des habits & du maſque. Tiran reconnut alors la méchanceté de la veuve Repoſée, & il

jura publiquement que d'abord qu'il ſeroit débarqué, il la feroit brûler vive devant l'empereur, ou qu'il la traiteroit du moins comme il avoit traité le nègre. Enſuite il conjura Plaiſir de ma vie d'obtenir de la princeſſe ſon pardon. Elle le lui promit. Cependant le gros temps augmentoit toujours. Ceux qui voyoient Hyppolite dans ſon petit bâtiment, le recommandoient à Dieu. Mais enfin il lui fit la grace de regagner la terre. Le vent devint ſi fort, que les cables des galères ſe rompirent, & qu'elles prirent le large. Deux échouèrent. Tout le monde ſe ſauva; mais les bâtimens ſe brisèrent. Des trois autres galères, il y en eut une qui alla échouer auprès d'une petite iſle; mais la galère de Tiran & celle qui l'accompagnoit, furent emportées en pleine mer; la violence du vent ne permettoit de faire aucune manœuvre, ni de ſe ſervir des rames; & bientôt il leur eût été impoſſible de l'entreprendre. Leurs voiles furent déchirées, les mats briſés, & les gouvernails emportés par un furieux coup de mer. Tiran vit périr à ſes yeux l'autre galère ſans la pouvoir ſécourir, & ſans en pouvoir ſauver un ſeul homme. La ſienne réſiſta un peu plus long-temps, cependant elle commençoit à faire eau. Tout l'équipage étoit en pleurs, & chantoit le *Salve Regina*, non ſans s'être confeſſés l'un à l'autre, & ſans avoir

demandé pardon à Dieu. Plaiſir de ma vie étoit ſur ſon lit plus morte que vive : Tiran la conſoloit du mieux qu'il pouvoit. Mais à la fin il ſe mit à genoux, & demandant pardon de ſes péchés, il prononça ces triſtes plaintes : ô mon Dieu tout-puiſſant, voyez en quel état je ſuis réduit ; je vais périr dans la mer, moi que les Turcs n'ont pu faire ſuccomber. Pourquoi m'avez-vous fait éviter la mort dans le cruel combat que j'ai eu contre le ſeigneur de Villermes ? Mais enfin je vous loue, ô mon Dieu, de me punir ainſi de mes péchés. Je ſuis moins alarmé pour moi, que pour cette demoiſelle qui ne ſouffre que par rapport à moi. O Tiran, la mort va trancher tes jours, toi qui croyois que perſonne ne pouvoit te vaincre ! O Princeſſe, le phénix du monde ; plût à Dieu que tu fuſſes ici, non pour partager le péril, mais pour recevoir mes derniers ſoupirs, & m'accorder le pardon de mes injuſtes ſoupçons, quoiqu'ils m'ayent été ſuggérés par la plus noire des méchancetés ! Je voudrois encore vivre aſſez de temps pour te punir, malheureuſe veuve, de toutes les noirceurs que tu as commiſes ſans craindre ni Dieu, ni les hommes ; elles ſont la cauſe de notre perte & de la deſtruction de l'empire grec. O grand empereur, en quel état vous réduira ma mort ! Et vous, braves chevaliers

de ma maiſon, qui pourra vous ſecourir & rompre vos fers ! La tempête dura deux jours & une nuit; à la fin du troiſième jour, on apperçut une côte que les matelots reconnurent avec étonnement pour être celle d'Afrique. Ils ne pouvoient concevoir comment ils avoient traverſé l'Archipel ſans aller ſe briſer contre les iſles & les rochers dont cette mer eſt remplie. Cependant la violence du vent continuoit toujours, il les pouſſoit vers une côte eſcarpée dont la vue redoubloit encore leurs craintes.

Un nouvel accident augmenta leur péril, le pilote fut tué par la chute d'une poulie qui lui tomba ſur la tête. L'équipage ſans chef, & ne recevant plus d'ordre, ceſſa de faire aucune manœuvre. Alors un des matelots dit à Tiran: ſeigneur, ordonnez à tout l'équipage de jetter l'eau dont la galère eſt remplie: prenez le bâton, allez partout, puiſque le comite eſt mort, faites-les travailler malgré le découragement où ils ſont, car ſi nous venons à bout de doubler le cap, nous pourrons nous ſauver. Tout eſclaves que nous ſerons, l'eſclavage vaut encore mieux que la mort. Tiran lui demandant où ils étoient, il lui dit: de ce côté eſt la Sicile, & de l'autre Tunis. Ce qui me fâche, c'eſt de voir un brave chevalier périr ſur une côte de barbares qui le feront eſclave. Tiran ſe leva malgré

ſon incommodité, & fit des efforts incroyables. Mais voyant que la poupe étoit déja remplie d'eau, il ſe fit donner ſes plus beaux habits, & prit une bourſe dans laquelle il mit mille ducats, & un petit billet qui contenoit ces mots: je prie celui entre les mains de qui mon corps tombera, de lui donner une ſépulture honorable: je ſuis Tiran le Blanc de Bretagne, de la maiſon de Roche-Salée, & général de l'empire grec. La galère cependant ſe rempliſſoit de plus en plus. Les Maures qui étoient à terre voyoient qu'elle alloit échouer, & les chrétiens étoient ſûrs de ne pouvoir éviter la mort ou l'eſclavage. Dans une ſi cruelle extrêmité, Tiran fit cette prière à la mère de Dieu.

O ſainte mère, qui faites obtenir le pardon des péchés, vous qui fûtes vierge avant, pendant & après l'enfantement, pardonnez à mon ame, comme je crois ce miracle.

Dans ce moment la galère ſe trouva près de terre, & tout le monde ſe jettoit à la mer pour ſe ſauver. il commençoit à faire nuit. Tiran ne voulut jamais abandonner le bâtiment; & comme il n'y avoit plus ni chaloupe, ni cable, ni manœuvre il engagea par ſes promeſſes deux matelots, qui lui étoient attachés, & qui l'avoient ſuivi de Bretagne, d'avoir ſoin de la demoiſelle. Ils commencèrent par la faire mettre

toute nue. La galère étoit alors preſque entièrement ſous l'eau. L'un d'eux prit un morceau de liége, & ſe l'étant attaché autour du corps, il mit la demoiſelle ſur ſon dos, & l'autre l'aidoit à la porter; il vint un coup de mer qui ſépara les deux matelors, celui qui avoit le liége ſe noya; l'autre après avoir fait ſes efforts pour aider à Plaiſir de ma vie, fut obligé de l'abandonner: ſon bonheur voulut qu'ils fuſſent près de terre, il faiſoit extrémement nuit; mais elle entendoit le bruit que les Maures faiſoient pour prendre les chrétiens; elle avoit trouvé pied, mais lorſqu'elle voulut ſortir de l'eau, le flot la couvroit abſolument; cependant en ſuivant le bord de la mer toujours dans l'eau, elle s'éloigna des Maures qui s'égorgoient entr'eux pour s'enlever leurs priſonniers; elle voyoit à la lueur des éclairs briller leurs épées, & quand elle appercevoit quelqu'un venir de ſon côté, elle rentroit dans la mer. Elle ne ceſſoit, dans une ſituation ſi cruelle, de prier la Vierge, puiſqu'elle avoit voulu qu'elle vint ſur les terres des Maures, de la faire tomber entre les mains de quelqu'un qui la traitât avec bonté; elle trouva enfin, après avoir fait preſque une demi-lieue, une cabane de pêcheur dans laquelle elle apperçut deux peaux de mouton, qu'elle s'attacha autour du corps, ce qui diminua un peu le

froid dont elle étoit ſaiſie. Comme elle étoit excédée de fatigues, elle s'endormit; mais lorſqu'à ſon reveil elle ſe trouva ſeule elle s'abandonna à la douleur. Que je ſuis malheureuſe, diſoit-elle, de n'avoir pas péri ſur mer, plutôt que de me trouver ici! Mais puiſque tous les ſaints me ſont contraires, je crains de ne pas trouver la mort que je préfére à la perte de mon honneur. O princeſſe, que mon abſence vous afflige! vous qui attendiez avec tant d'inquiétude la réponſe que je vous portois; ne penſez plus à moi, vous ne me reverrez plus. Elle entendit alors un Maure qui venoit à elle en chantant, elle ſe cacha, & voyant qu'il avoit la barbe blanche, elle eſpéra qu'il pourroit lui donner quelque ſecours; & s'approchant de lui, elle lui raconta ſes malheurs. Le maure fut touché de compaſſion à la vue d'une jeune perſonne réduite en cét état; il lui dit: ſachez, demoiſelle, que j'ai été long-temps eſclave en Eſpagne dans un village nommé Calèſe, dont la dame me donna la liberté, pour avoir ſauvé la vie à ſon fils que l'on aſſaſſinoit: il étoit déja par terre, je mis l'épée à la main, & je l'arrachai à ſes aſſaſſins que j'obligeai de prendre la fuite; elle me donna des habits & de l'argent, & me fit conduire à Grenade; vous pouvez en revanche vous attendre à tous les bons traitemens

que je pourrai vous faire; j'ai une fille veuve qui voudra bien me faire le plaiſir de vous regarder comme ſa ſœur. Plaiſir de ma vie ſe mit à ſes genoux pour le remercier. Le maure lui donna une capote qu'il portoit, & la conduiſit prés de Tunis dans un lieu nommé Rafal. Quand la fille dont il lui avoit parlé, vit dans quel état Plaiſir de ma vie étoit réduite, elle en fut infiniment touchée. Le père la pria d'en avoir tous les ſoins poſſibles, & lui dit: cette demoiſelle eſt fille de la dame qui m'a ſi bien traité, je veux reconnoître les obligations que je lui ai. La fille qui aimoit beaucoup ſon père, lui donna une chemiſe avec une robe & un voile à la moreſque, de façon qu'on l'eût priſe pour une femme du pays.

Cependant Tiran qui étoit reſté dans la galère avec un ſeul matelot, après en avoir fait ſortir Plaiſir de ma vie, voyant le bâtiment prêt à couler bas, ſe jetta à la mer dans l'eſpérance de gagner la côte à la nage. La terre étoit peut-être encore plus à craindre pour lui que la mer. Il avoit fait tant de mal aux Turcs dans la guerre de Conſtantinople, que ſi par haſard il venoit à être reconnu des Maures, les horreurs d'un éternel eſclavage n'étoient pas ce qu'il avoit le plus à redouter. L'obſcurité le favoriſoit, & aſſiſté du ſecours de ſon fidèle

matelot, il gagna, ſans être apperçu, un endroit écarté de la côte. Ils ſe traînèrent l'un & l'autre ſans bruit juſqu'à un endroit, qui leur parut propre à les cacher. Le matelot s'apperçut qu'ils étoient proche d'une vigne chargée de fruits, il propoſa de paſſer la nuit en cet endroit. Le conſeil parut bon à Tiran, & après qu'ils eurent repris un peu leurs forces, le matelot n'entendant plus rien, alla à la découverte, & ayant trouvé une caverne, ils s'y retirèrent. Tiran ſouffroit beeucoup de ſa jambe, il étoit nud, la nuit étoit froide, à cauſe de l'orage du jour précédent, & les réflexions les plus chagrinantes ſe joignant à la douleur qu'il reſſentoit, il paſſa une nuit cruelle. On verra dans la quatrième partie, par quel enchaînement de circonſtances il échapa au malheureux ſort qui le menaçoit.

Fin de la troiſième Partie.

QUATRIEME PARTIE.

TANDIS que Tiran, occupé de ſa douloureuſe ſituation, s'abandonnoit à ſon déſeſpoir, la fortune préparoit les moyens par leſquels elle avoit réſolu de l'en tirer. Le roi de Tremecen avoit envoyé depuis quelques mois un ambaſſadeur à celui de Tunis; cet ambaſſadeur, le meilleur chevalier de tout le royaume, avoit la confiance de ſon maître, & commandoit ſes armées. Ce matin-là même, il étoit ſorti pour chaſſer. Ses chiens ayant fait partir un lièvre, cet animal ſe ſauva dans la caverne où Tiran s'étoit retiré. Sa vue, & celle du matelot, arrêtèrent les chiens qui ſe contentèrent d'aboyer. Un des chaſſeurs y étant entré, fut touché de l'état où il vit Tiran étendu par terre & ſans mouvement, mais ſur-tout il fut frappé de la blancheur de ſon corps, qui lui parut un phénomène ſingulier dans un pays où tous les hommes étoient baſanés. Il courut rendre compte à ſon maître de ce qu'il avoit vu, & le récit qu'il en fit à l'ambaſſadeur, lui donna la curioſité de s'inſtruire par lui même. Le matelot, qui le vit venir, avec une ſuite de

gens armés, oublia Tiran & ne ſongea qu'à prendre la fuite, croyant qu'on l'alloit faire eſclave. L'ambaſſadeur fut touché d'admiration & de compaſſion à la vue de Tiran, il lui témoigna l'une & l'autre en ces termes:

Il arrive ſouvent que les plus grands ſeigneurs ſont priſonniers ſur terre & ſur mer, ou qu'ils ſont naufrage, comme il me paroît que tu l'as fait; ſi tu es auſſi brave que ton air le promet, ne t'afflige point de ce que la fortune t'a conduit ici, prends confiance dans le grand Dieu qui gouverne le monde. Je te le jure par le ſaint prophète Mahomet, qui t'a délivré d'un ſi grand danger; c'eſt pour te rendre heureux qu'il t'a fait tomber entre mes mains, je ne doute point qu'il ne t'ait donné des vertus qui répondent aux perfections dont il a orné ton corps; j'ai trois fils, tu ſeras le quatrième. Et s'adreſſant à ſon ſecond fils, il lui dit: je veux que vous le regardiez comme votre frère. Se tournant enſuite du côté de Tiran, il lui dit: je te prie de m'apprendre quels ſont tes malheurs; ſois aſſuré qu'aprés une entrepriſe qui intéreſſe mon fils aîné, auquel on veut enlever ſon épouſe, fille du roi de Tremecen, mon premier ſoin ſera de te rendre heureux. Faſſe notre ſaint prophète, que la fin de mes propres malheurs me laiſſe bientôt en état de terminer les tiens; j'en-

tends tes ſoupirs, je vois couler tes pleurs, découvre m'en le ſujet.

Tiran, auquel le diſcours de l'ambaſſadeur avoit rappellé le péril auquel ſon abſence laiſſoit la princeſſe de Conſtantinople, ſe leva avec peine, & lui dit: ſeigneur, c'eſt une des plus belles actions de l'humanité, que la pitié pour les malheureux, & je ſuis bien heureux d'être le priſonnier d'un homme que je crois un brave chevalier, puiſqu'il eſt ſenſible aux maux dont la fortune m'a accablé. Vous êtes trop généreux, pour que je vous en faſſe un myſtère. Sachez que je ſuis noble, ſans être prince; que me trouvant jeune, j'ai couru le monde pour acquérir de l'honneur & de la réputation, & que pour mon malheur, étant dans le Levant, j'ai prêté l'oreille à une veuve, la plus méchante femme qui ſoit au monde, qui m'a fait voir dans un jardin les choſes les plus horribles, & les plus affligeantes pour mon cœur. Quoique ce ne fût qu'une illuſion, mon déſeſpoir a été extrême, un malheureux qui n'étoit point coupable, en a été la victime. De douleur, je me ſuis embarqué ſur un vaiſſeau pour aller en Syrie, & me rendre à la ſainte maiſon de Jéruſalem, où eſt le ſaint ſépulchre, afin de faire pénitence, & d'obtenir le pardon de mes péchés. Au retour j'ai pris une galère, & la

tempête m'a jetté nud & dans l'état ou vous me voyez ſur cette côte de Barbarie, où la bonté de Dieu m'a conſervé la vie, puiſqu'elle me procure votre protection.

L'ambaſſadeur lui répondit : ah folle entrepriſe, folle réuſſite ! ce qui t'arrive te l'apprend trop tard; mais conſole-toi. Je ſuis *chef des chefs* du royaume de Tremecen, je poſsède de grands biens, rien ne te manquera : je te renouvelle le ſerment que je t'en ai fait. Dis-moi ton nom. Tiran le remercia, l'aſſurant qu'il ne demandoit à Dieu que de pouvoir mériter tout ce qu'il lui offroit : il lui dit, qu'il ſe nommoit LE BLANC. L'ambaſſadeur dit, que bénite ſoit la mère qui t'a donné un nom ſi conforme à la vérité. Alors ſon fils lui donna une de ſes veſtes, & le fit monter en croupe derrière lui. Ils retournèrent à leur logement, où il fut magnifiquement habillé à la moreſque; & afin que le roi de Tunis ne ſût pas qu'il avoit été jetté ſur ſes terres, & ne prétendît pas qu'il devoit être ſon eſclave, l'ambaſſadeur l'envoya à un de ſes châteaux, avec ordre à ceux qui le conduiſoient, de le garder là juſqu'à ſon retour. Le fils du général, celui même qui avoit épouſé la fille du roi Tremecen, demeuroit à trois lieues de ce même château. On lui dit que ſon père avoit envoyé un eſclave chrétien parfaitement bien fait; il

ordonna qu'il fût gardé avec attention, & qu'on le mît aux fers; ce qui fut fait. Tiran demeura fort affligé, abandonné à tout ſon chagrin pendant deux mois. Au bout de ce temps, l'ambaſſadeur revint avec la réponſe du roi de Tunis. Il trouva le roi de Tremecen dans un fort grand embarras. Le roi Eſcariano, ſouverain de la puiſſante nation des Noirs, d'une taille giganteſque, d'une force démeſurée, & dont le courage égaloit la force, s'approchoit à la tête d'une nombreuſe armée, à laquelle pluſieurs rois voiſins avoient joint leurs troupes. Le roi de Tunis, d'intelligence avec lui, avoit retenu l'ambaſſadeur pendant trois mois, afin de lui donner le moyen de prendre le roi de Tremecen au dépourvu. Les états du roi Eſcariano confinoient avec ceux du roi de Tremecen. Il avoit envoyé lui déclarer qu'il vouloit qu'il lui donnât ſa fille en mariage avec ſes tréſors, & qu'il lui aſſurât la poſſeſſion du royaume après ſa mort. Le roi de Tremecen, prince foible & timide, s'étoit excuſé ſur ce que ſa fille étoit mariée, & qu'elle étoit même groſſe, repréſentant qu'il ne convenoit pas à un prince comme lui, d'épouſer une femme qui avoit été entre les bras d'un autre, & de voir ſon épouſe mettre au jour, dans ſon palais, des enfans dont il ne ſeroit pas le père. Quant au tréſor, il lui offroit

de le partager avec lui, pourvu qu'il lui accordât la paix. Eſcariano répondit, qu'il ne quitteroit point les armes, qu'on ne lui eût livré la princeſſe, le tréſor & les fils du roi, afin qu'ils ne puſſent le troubler dans la poſſeſſion du royaume. En même-temps il avança à la tête d'une armée de cinquante-cinq mille hommes. Le roi de Tremecen n'en avoit pas vingt-cinq mille en tout. Il réſolut cependant de défendre l'entrée de ſes états, & s'alla poſter dans un défilé qui étoit le ſeul par lequel on y pût pénétrer. C'étoit une vallée fertile où étoient trois bourgades, défendues par autant de châteaux. Les deux plus forts de ces châteaux étoient ſitués ſur les deux bords d'une groſſe rivière. Ils étoient joints par un pont de pierre, & c'étoit le ſeul endroit par où l'on pût paſſer la rivière. Avant que de parvenir à cette vallée, il falloit traverſer une autre rivière. Le roi de Tremecen entreprit d'en défendre le paſſage; mais il fut forcé par le roi Eſcariano. Il ſe retira dans la vallée délicieuſe: c'eſt ainſi que les Maures la nommoient, & le roi Eſcariano lui en donna le temps, n'oſant s'engager à le pourſuivre, à cauſe d'une montagne où il y avoit des défilés dangereux.

Le général étoit revenu aſſez-tôt de ſon ambaſſade, pour ſe trouver à cette première action. Mais il n'accompagna pas le roi dans ſa retraite.

Ce prince, ſe voyant abandonné de ſon général, ſe crut perdu, & alla s'enfermer dans celui de ſes châteaux, dont le roi Eſcariano ne pouvoit former le ſiége qu'après s'être rendu maître du pont, & du château qui le défendoit.

Le général ſe retira dans le château où il avoit envoyé Tiran. Son fils (celui qui avoit épouſé la princeſſe) y étoit pour le garder. Le général l'envoya joindre le roi, lui ordonnant de mourir, s'il le falloit, dans une guerre, où l'on vouloit lui enlever ſa femme, & détrôner ſon ſeigneur. Il le chargea d'aſſurer le roi qu'il ne négligeroit rien de ſon côté pour le ſervice, & qu'il eſpéroit lui être plus utile dans le poſte qu'il occupoit, que s'il alloit ſe renfermer avec lui. Il le conduiſit lui-même avec un eſcorte juſqu'à la vue de la place; après quoi retournant dans ſon château, il demanda à ſon autre fils des nouvelles de l'eſclave chrétien. Celui-ci aſſura ſon père qu'il étoit bien gardé dans une priſon où il étoit enchaîné. Le général fut très-fâché d'apprendre que l'on avoit fait un pareil traitement à un homme dont il avoit promis de finir les maux. Il l'alla trouver, & lui dit en l'abordant, d'un air careſſant: je te prie brave chrétien, de ne te point fâcher, ſi mon fils ne t'a pas bien traité. Je te jure par Mahomet, qu'il n'a point agi par mon ordre, & que je

n'ai jamais eu d'autre deſſein que celui de te regarder comme mon fils, ſachant que tu en es digne. Je te prie donc de te conſoler, & d'oublier ſa faute. Je t'en demande pardon pour lui. Je conviens que tu as raiſon de te plaindre de moi; mais je te jure foi de chevalier, que ſi je vis, tu ſeras content de la façon dont je réparerai mon tort. Tu peux me rendre ſervice. Quoique tu ne m'en aie rien dit, je ſais que tu as paſſé ta vie dans les combats: les bleſſures dont j'ai reconnu les cicatrices ſur ton corps lorſque je te vis dans la caverne, me ſont de ſûrs garants de ta valeur & de ton courage. Nous venons de perdre une bataille contre un roi dont les troupes ſont plus nombreuſes & plus aguerries que les nôtres. Si je n'ai pas été me renfermer avec mon roi, n'en ſois pas moins aſſuré de mon courage & de mon affection pour lui; mais j'ai cru lui rendre le plus grand ſervice, en t'engageant à ſon parti. Tu m'as paru vertueux; ſi je ne me trompe, l'amour a eu grand part à tes malheurs. Tu dois ton ſecours à un roi opprimé injuſtement, & à un époux auquel on veut enlever une épouſe qu'il aime, & dont il eſt aimé. J'implore ton aſſiſtance pour eux; prends pitié de nos malheurs. Seigneur, lui dit Tiran, je ne vous impute point les traitemens que j'ai reçus; & je n'en reſſens pas

moins tout le prix de la liberté que vous me rendez. Mes malheurs paſſés me font reſſentir tout le poids de ceux qui vous accablent maintenant; j'eſpère qu'ils finiront. La fortune des armes eſt journalière. Le ſeigneur Dieu qui m'a créé, ne m'a point procuré la liberté, par votre moyen, pour ne me pas mettre en état d'en faire uſage en faveur de la vertu & de la juſtice. C'eſt-là le ſeul bien qui me peut toucher; dans l'état déplorable où je ſuis, la vie n'a plus de charmes pour moi; je ne penſerai à la conſerver, que pour être utile à vous & à votre roi. J'ai porté les armes en Eſpagne, & l'expérience que j'y ai acquiſe pourra peut-être me mettre en état de vous donner quelques avis. Du moins me verrez-vous combattre aux premiers rangs, de façon à ne point démentir la bonne opinion que vous avez de moi. Pardonnez ſi je me rends ainſi témoignage à moi-même; mais les effets feront foi, ſi je l'ai mérité. Vous ne devez point être étonné de voir votre roi aſſiégé, les rois le ſont ſouvent. Si vous craignez que les coups de canon ne détruiſent le château, ne vous inquiétez pas. Quand nous ſerons dedans, je ſaurai bien en rompre la force. Le général fut très-content de ce que lui dit Tiran; il le pria de ſe préparer au départ, & ſur-tout d'emporter ce qu'il falloit pour rompre les coups de canon.

Seigneur, lui répondit Tiran, quoiqu'en dise Salomon, la pauvreté & la richeſſe ſont un inconvénient égal pour réuſſir. Le général lui fit donner un de ſes meilleurs chevaux, des armes & une ſomme d'argent. Tiran acheta un fiel de baleine, du vif-argent, du nitre, du vitriol romain, & pluſieurs autres drogues dont il fit un onguent, qu'il mit dans une boîte pour le donner en temps & lieu à ſon maître. Ils partirent très-ſecrètement, paſsèrent la rivière, & ſe rendirent pendant la nuit à l'autre château, qui n'étoit éloigné de celui où étoit le roi que d'un quart de lieue. Quand Tiran eut bien examiné la tour, il vit le pont de pierre, & que les ennemis étoient campés dans de grands jardins, de façon que perſonne ne pouvoit paſſer le pont ſans tomber entre leurs mains. Il pria le général de lui donner un Maure, qui ne fût pas connu, & auquel il pût ſe fier. Il demanda auſſi deux cents moutons, que l'on amena ſur le champ. Il prit une capotte de berger, & parut comme le valet de ce Maure. Le roi Eſcariano, qui ſavoit qu'il n'avoit point d'ennemis en campagne, qui ne craignoit rien à cauſe du nombre de ſes troupes, & qui de plus mépriſoit celles de Tremecen, qu'il avoit battues, faiſoit faire trois fois par jour trois décharges de ſon artillerie, qui conſiſtoit en trente-ſept pièces de

canon groſſes & petites. Il avoit déja ruiné plus de la moitié du château. L'on avoit publié par ſon ordre que tous ceux qui apporteroient des vivres au camp, ſeroient en toute ſûreté. Le Maure & Tiran remontèrent la rivière plus d'une lieue au-deſſus du pont, & vinrent après cela droit au camp. Ils demandèrent de leurs moutons plus qu'ils ne valoient, de façon que perſonne ne les achetoit, & qu'ils y demeurèrent trois jours: pendant leſquels ils s'approchèrent des canons avec leurs moutons; & Tiran faiſant ſemblant de les regarder, frotta toutes les pièces avec l'onguent qu'il avoit compoſé. Il avoit la vertu de faire caſſer tous les métaux; mais l'onguent perdoit ſa force au bout de trois heures. Tiran avoit pris ſes meſures ainſi. Quand les Maures voulurent tirer comme à leur ordinaire, toutes les pièces crevèrent. Le roi Eſcariano fut très-étonné, & trouva cet événement d'un mauvais augure. Pendant ce temps-là Tiran rentra dans le château avec le Maure; ils y trouvèrent le général, auquel Tiran conſeilla de faire rompre une arche du pont, & de mettre à la place un pont-levis. Après que cela fut fait, il fit conſtruire promptement à l'autre bout du pont un retranchement avec de groſſes poutres de bois. Tiran monta ſur un bon cheval, & marcha avec une lance droit

au camp des ennemis. Il trouva cinq Maures qui ſe promenoient au ſoleil, ſans aucune méfiance, en voyant un ſeul homme qu'ils croyoient de leur camp ; avec ſa lance il les tua tous cinq. Cette action donna l'alarme au camp : tout le monde courut aux armes, & monta à cheval. Tiran ne s'en embarraſſa pas, & tua tous ceux qui ſe préſentèrent ; mais quand il vit que l'armée approchoit, il ſe retira toujours en combattant, dans le retranchement qu'il avoit fait faire ; il mit promptement pied à terre. Ceux du château vinrent à ſon ſecours, & l'eſcarmouche commença de façon, qu'il y périt beaucoup de monde de part & d'autre ; mais le nombre des ennemis augmentoit toujours. Tiran fut obligé de ſe retirer, ce qu'il fit en levant le pont qu'il avoit fait conſtruire. Les Maures détruiſirent tout le retranchement. Tiran le fit refaire de nouveau pendant la nuit, & tous les jours la même manœuvre ſe répéta. Il y avoit deux canons dans le château, que Tiran fit porter à la tête du pont, avec leſquels il tiroit ſur le camp, & l'incommodoit beaucoup. Il étoit toujours armé dans le retranchement, & combattoit avec les ennemis. Une nuit il dit au général : ſeriez-vous bien aiſe que je fiſſe ſortir votre roi du château où il eſt, & que je le menaſſe dans quelqu'autre fortereſſe, où il fût plus

en ſûreté ? Le général lui répondit : ſi tu me fais le plaiſir de me mettre en état de diſpoſer à ma volonté de ma bru & de ſon époux, je te fais le maître de tous mes biens ; & ſuppoſé que le roi ne récompensât pas un pareil ſervice, je n'en ſerai pas ingrat. Faites préparer tout-à-l'heure deux chevaux, lui dit Tiran ; envoyez-les avec un homme sûr ſous cet arbre, en lui montrant un pin ; envoyez-en un autre qui les puiſſe conduire à une demie lieue d'ici. Tout cela fut fait.

Tiran monta à cheval quand le jour fut venu, & prit avec lui cent hommes armés qu'il fit ſortir du retranchement, pendant que ſes deux canons tiroient ſans diſcontinuer. Quand ceux du camp virent les cent hommes qu'il avoit fait marcher en avant, ils eurent peur qu'ils ne les vinſſent attaquer, comme Tiran avoit déja fait. Ils prirent tous les armes, & marchèrent à eux. L'on combattit vivement de part & d'autre. Enfin, les troupes de Tiran furent obligées de rentrer dans le retranchement que les ennemis réſolurent d'attaquer. Ils le firent aſſez vivement pour les ſuivre juſques ſur le pont, perſuadés avec raiſon que s'ils en étoient les maîtres, le château ſeroit à eux. Dans ce deſſein ils laiſsèrent fort peu de monde dans leur camp. Tiran voyant toute l'armée raſſemblée pour l'attaque

du retranchement, dit au général: tenez ferme ici, tant que vous le pourrez, pendant que j'irai où je dois aller. Alors il piqua des deux, & fut comme un éclair où le page l'attendoit avec les deux chevaux. Quand il arriva, celui qu'il montoit étoit déja las, il le donna au Maure, & partit avec le page. Ils traversèrent les jardins ſans être vus de perſonne, & paſsèrent le long du camp; le page marchant le premier, parceque ceux du château ne connoiſſoient pas Tiran. Ils approchèrent ſi près, que le fils du général reconnut le page pour ſon frère cadet, & défendit qu'on tirât ſur eux. Quand ils furent dans le château, ils trouvèrent le roi dans la ſalle qui venoit au devant de lui. Seigneur, lui dit Tiran, montez avec la princeſſe votre fille tout-à-l'heure à cheval; venez avec moi, je vous menerai en lieu sûr. Le roi prit le cheval du page, mettant la mariée en croupe. Tiran prit la princeſſe de la même façon; & dans cet état ils ſortirent promptement du château, allant à toutes jambes juſques à ce qu'ils fûſſent à une lieue du camp, où la nuit les prit. Alors ils allèrent au pas. Le roi, qui ſavoit parfaitement les chemins, alla droit à Tremecen, la plus forte place de ſes états. Voyant la bonne grace de Tiran, il voulut ſavoir par quel haſard il lui rendoit ſervice, & lui dit: je te prie, brave

gentilhomme, de me dire quelle eſt la raiſon qui t'a pu engager à t'expoſer, comme tu fais, pour ſauver un malheureux roi, & me tirer d'un lieu où je comptois finir mes triſtes jours? O fortune, quelle adverſité tu me fais éprouver dans ma vieilleſſe! Mais pourquoi me plaindre! Mahomet a voulu que ta valeur me délivrât de ce danger. Compte que je reconnoîtrai magnifiquement tes ſoins. Tiran lui répondit, qu'il avoit été touché des larmes de ſon peuple; qu'elles avoient renouvellé en lui le ſouvenir de ſes propres malheurs; qu'il étoit venu dans un de ſes châteaux par l'ordre de ſon capitaine général, dont il étoit priſonnier. Voilà, ſeigneur, ajouta-t-il, quelle eſt ma fortune. Je ſuis aſſez heureux d'avoir rendu ſervice à V. M. j'oublie ce que j'ai ſouffert. Regardez-moi comme un de vos ſujets. Sachant le mérite & les graces de la princeſſe votre fille, je me ſuis expoſé pour elle. Le roi ſoupira, & lui répondit: l'on doit faire cas d'un homme dont les actions répondent à l'extérieur. Je te crois doué de toutes les vertus. Je te regarde comme un chrétien ſage & brave, qui ne craint point tous les Maures enſemble. C'eſt pourquoi je te prie d'avoir pitié de ma fille, & de conſerver tes jours, ſans t'expoſer inutilement. O Mahomet! Pourquoi ta ſainteté m'a-t-elle ôté

toute eſpérance ! Tiran lui dit tout ce qu'il crut capable de le conſoler. Ils arrivèrent enfin à la ville de Tremecen, où la joie de revoir leur roi fut extrême. On donna une maiſon à Tiran, dans laquelle il fut magnifiquement ſervi. Le roi lui envoya des préſens conſidérables. Tous les chevaliers Maures lui rendirent de grands honneurs. Il vint un jour au palais du roi pour lui demander la permiſſion de retourner auprès de ſon maître, auquel il devoit fidélité. Le roi lui répondit : généreux chrétien, je te prie de ne me point quitter. J'ai mandé au capitaine général de ſe rendre ici, & je t'aſſure qu'il y ſera avant dix jours. Mettons cette ville en état de défenſe, comme tu le jugeras à propos ; & je te promets, ſur ma couronne, de te donner la liberté. Tiran ſe mit à genoux & lui baiſa les mains pour le remercier. La fille du roi frappée de la bonne mine de Tiran, touchée des ſervices qu'il avoit rendus au roi ſon père & à à elle, & ſenſible aux applaudiſſemens qu'il recevoit de tous côtés, deſiroit beaucoup que Dieu lui fit la grace de faire mourir ſon mari, afin de le pouvoir épouſer. Elle lui dit donc un jour : je te prie par Mahomet, heureux chrétien, de vouloir bien me dire quel eſt ton pays ? Tiran lui répondit : vous méritez les honneurs que l'on vous rend, puiſque vous

daignez

daignez vous intéreſſer à mon malheureux ſort; je ſuis un chevalier qui ai perdu tout ce que j'avois ſur une galère; mes parens exercent le métier des armes. Pluſieurs rois ſont morts ſous leurs bannières. J'étois ſeigneur, & je ſuis eſclave; j'avois des ſerviteurs & c'eſt à moi à ſervir. Ces paroles la touchèrent; ſes yeux furent prêts à ſe remplir de larmes, elle lui dit: confie-moi ta fortune & ta naiſſance. Si la fin de tes malheurs ne dépendoit que de moi, comptes qu'ils ne dureroient pas long-temps.

Tiran répondit: j'obéis; que pourroit-on refuſer à la plus belle perſonne du monde, à celle dont les charmes & les perfections pourroient mettre non-ſeulement les Maures & les Chrétiens en guerre, mais encore le monde entier. Je ſuis né dans la Baſſe-Eſpagne, fils d'un brave chevalier, d'une ancienne maiſon, & d'une mère belle & ſuffiſamment riche, qui n'ont eu que moi d'enfant, & qui comptent n'en plus avoir, puiſqu'ils ignorent ſi je ſuis mort ou vif. Leur converſation fut interrompue. La princeſſe le quitta; mais ſes manières polies & ſes diſcours flatteurs ne lui ſortoient point de l'eſprit & elle en faiſoit la comparaiſon avec la rudeſſe des hommes de ſa nation, qui ne regardoient les perſonnes de ſon ſexe que comme des eſclaves deſtinées à ſatisfaire des deſirs paſſagers. Quelques

jours après, le capitaine général arriva, charmé de voir le roi, la princeſſe & ſon fils échappés du danger auquel ils avoient été expoſés. Après qu'il les eut ſalués, il accabla Tiran de careſſes. Le roi qui l'aimoit beaucoup, demanda ſa liberté au capitaine général, le priant d'y mettre un prix. Le général, en reconnoiſſance de l'obligation qu'il lui avoit, & touché des prières du roi, la lui donna, & le délia de la parole qu'il lui avoit donnée, de ne point le quitter ni lui, ni le pays, qu'il ne lui eût dit par trois fois: *Va-t-en.* Il lui prit les cheveux & lui dit trois fois, en effet: *Va-t-en, tu es en liberté.* Après cela Tiran baiſa les pieds & les mains au roi pour le remercier, & lui dit: ſeigneur, je vous jure foi de chrétien, de ne vous point quitter que je n'aie tué ou fait priſonnier le roi Eſcariano, ou du moins que je ne l'aie obligé à quitter vos états. Le roi & tous les autres furent très contens de cette parole.

D'un autre côté, le roi Eſcariano apprenant la façon dont celui de Tremecen & ſa fille s'étoient ſauvés du château, fut auſſi ſurpris que fâché. Voyant qu'il ne pouvoit s'emparer de ſa perſonne, il réſolut de faire la conquête de ſes états; & comme il avoit beaucoup de troupes, les villes & les châteaux ne faiſoient aucune réſiſtance. Toutes ces nouvelles engageoient le

roi de Tremecen à tenir ſouvent conſeil pour voir le parti qu'il auroit à prendre. Chaque jour il augmentoit les fortifications de la ville, qui par elle-même étoit très forte. On la fournit de vivres pour cinq ans. Mais tous les habitans ſe regardoient comme perdus, parce que leur nombre n'étoit pas ſuffiſant pour ſe défendre. Tiran propoſa un jour au roi dans ſon conſeil de l'envoyer comme ambaſſadeur au roi Eſcariano, afin qu'il pût examiner en quel état étoient ſes troupes, comment il les diſciplinoit, & juger de quelle façon on pourroit les attaquer. Tout le conſeil approuva cette réſolution, quoiqu'il y en eût quelques-uns qui craigniſſent qu'il ne demeurât avec les vainqueurs. Tiran ſe prépara & partit, ſuivi de beaucoup de monde. Il fut droit au lieu où étoit le roi Eſcariano. Quand il fut devant lui, il lui dit, avec un maintien fier & d'un ton ferme : roi Eſcariano, ne ſois point étonné ſi je ne t'ai pas ſalué, car l'homme ne doit rien à ſon ennemi capital. Le roi de Tremecen m'envoie ici, parce qu'il a ſouvent entendu dire du bien de toi, & qu'il te regarde comme un des plus ſages rois du monde. Il eſt étonné de ce que tu as pris les armes contre lui. Il croyoit ne devoir attendre que des actes de juſtice d'un auſſi grand prince que toi; il penſe donc, que ſi

tu conſultes le fond de ton cœur, tu auras honte de ta conduite & du tort qu'elle a fait à ta réputation. Car enfin un roi ſans foi, & qui ſans ſujet en veut détrôner un autre, eſt un tyran. Si tu veux, je t'offre le combat corps à corps, ou bien à quelqu'un de tes chevaliers, pour te prouver l'injuſtice de ta cauſe. Si perſonne ne le veut accepter, ne crois pas qu'aucune crainte faſſe parler le roi de Tremecen, ni qu'il redoute le moins du monde, ni toi, ni ta puiſſance: ton entrepriſe ne ſe terminera pas ſans une juſte récompenſe. Sache que lui & toutes ſes troupes ſont diſpoſés à te bien recevoir, moyennant la grace de Dieu, qui protége ordinairement ceux qui ont la juſtice de leur côté. Je ne doute pas que ton action ne cauſe la ruine de ton état, & que tes veuves ne pleurent inceſſamment ta mort. Le roi qui m'envoie te demande donc le ſujet de ta venue dans ſes états, afin qu'il puiſſe le faire écrire, & que l'avenir ſoit au fait de ton injuſtice. Le roi lui répondit: tu es bien hardi, chevalier, tel que tu ſois, de venir devant moi ſans en avoir la permiſſion, & de me tenir des propos ſi inſolens. Sans la ſureté que l'on doit aux ambaſſadeurs, je te ferois payer cher la hardieſſe de tes diſcours. Mais je veux que ton maître ſache que c'eſt avec raiſon que je ſuis

venu l'attaquer. Il n'ignore pas que j'ai traité il n'y a pas long-temps, par le moyen de perſonnes nobles du mariage de ſa fille avec moi, qu'il me l'avoit promiſe, & qu'il avoit même pris jour pour terminer. Il a violé lui-même ſa parole, & m'a fait le plus cruel outrage. Comment peux-tu donc dire que ma conduite eſt injuſte, moi qui ne dois pas avoir un moment de repos que je ne l'aie fait périr? Je ſais que la fortune diſpoſe ſouvent autrement qu'on ne l'eſpéroit: mais la crainte des haſards doit-elle m'empêcher de ſoutenir une cauſe juſte; & puis-je périr pour une plus belle cauſe que pour la poſſeſſion d'une princeſſe auſſi accomplie que Smaragdina? Je ſais que tu es chrétien, je ſuis donc charmé de te parler d'elle, j'en parlerois un an de ſuite ſans m'ennuyer; & ſi tu as aimé dans le cours de ta vie, tu peux t'imaginer ce que je ſouffre. Pendant que j'étois jeune, j'avois auprès de moi trois moines de ſaint François, docteurs en théologie, qui me propoſoient ſouvent de me faire chrétien. Je ſais bien que cette loi eſt plus noble & meilleure que la nôtre; auſſi je l'aurois ſuivie, mais ma mère qui pleuroit tous les jours devant moi, obtint enfin que je renvoyaſſe les moines. Je puis t'aſſurer que j'aime cette vertueuſe demoiſelle avec tant d'ardeur, que j'en

deviendrai poſſeſſeur, ou que j'y périrai. Toi qui la connois, comment peux-tu penſer que je me laiſſe enlever une perſonne auſſi accomplie? Il lui rapporta enſuite beaucoup d'exemples mémorables de ce que l'amour avoit fait entreprendre pour les plus célebres beautés dont il eſt parlé dans l'hiſtoire, la fable & les romans; il avoit appris ces faits dans ſes converſations avec les trois moines de ſaint François. Il finit en lui diſant: celle que j'adore leur eſt infiniment ſupérieure, j'ai commencé la guerre pour l'avoir, je ne la finirai point que je ne l'aie. Voilà toute la réponſe que j'ai à te faire. Il lui tourna enſuite le dos ſans vouloir l'écouter plus long-temps. Le ſoir, ayant appris que Tiran avoit été eſclave, il voulut s'éclaircir s'il étoit homme de naiſſance, & s'il avoit tenu un rang conſidérable, comme on le diſoit. Pour cela, il le fit inviter à dîner pour le lendemain. La table fut couverte de mets de toute eſpece, depuis les plus délicats juſques aux plus groſſiers; & il avoit donné ordre que l'on obſervât la même différence dans la façon de les apprêter, afin de juger par le choix que feroit Tiran s'il étoit accoutumé de ſe trouver à de bonnes tables. Il s'apperçut d'abord du deſſein d'Eſcariano, & par le choix des plats auxquels il toucha, il ne lui laiſſa plus

aucun doute ſur la nobleſſe de ſa naiſſance. Après le repas, Eſcariano le conduiſit dans une tente, où il y avoit un grand monceau de ducats d'or, un autre de monnoie blanche, & un autre de vaſes d'argent & de pierres précieuſes; il y avoit auſſi beaucoup de harnois, & dix chevaux ſuperbement enharnachés. On voyoit devant ce pavillon une barrière, ſur laquelle étoient trois éperviers. Quand ils furent dans cette tente, le roi lui dit: je ſuis dans l'habitude de donner à ceux qui viennent en ambaſſade auprès de moi, la permiſſion de prendre ce qu'ils aiment le mieux, & en auſſi grande quantité qu'ils en ont envie. Prends donc ce qu'il te plaira; & plus tu prendras, plus je te ſerai obligé. Tiran, pour obéir au roi, choiſit celui des trois éperviers, qui lui parut le meilleur. Le roi fut très-étonné de ce procedé, & ne douta plus que la nobleſſe de ſes ſentimens & de ſa naiſſance ne répondît à celle de ſa figure, il auroit fort deſiré le retenir à ſa cour, mais il ne lui en témoigna rien, parce qu'il le crut incapable de manquer à ſa parole. Tiran retourna auprès du roi de Tremecen, auquel il raconta fidèlement tout ce qui s'étoit paſſé. Le roi lui demanda ſi l'armée de ſon ennemi étoit forte. Seigneur, lui répondit-il, je ne puis vous le dire poſitivement, car je ne les ai pas vu enſem-

ble, mais il leur eſt venu du ſecours, je peux bien avoir vu quatre vingt mille hommes. On tint conſeil, il fut réſolu que le général & Tiran prendroient les dix mille combattans qui reſtoient, les autres ayant déſerté, ou ayant été tués, & qu'ils ſe jetteroient avec cette troupe dans Aſinaque, place ſi importante, que tout le royaume eût été perdu, ſi les ennemis s'en étoient emparés. En effet ils marchoient pour la prendre. Tiran fit uſage de tout ſon ſavoir pour fortifier la place; il fit faire des barrières, & du côté le plus foible, des chemins ſouterrains pour ſortir de la ville ſans en ouvrir les portes. Ces chemins répondoient à un jardin voiſin de la ville. Quand le général vit toutes les ruſes & les fineſſes que Tiran employoit, il fut dans l'admiration, & diſoit qu'il n'avoit jamais vu d'homme auſſi expérimenté dans la guerre. Pendant qu'ils attendoient les ennemis, le roi de Tremecen étoit dans la ville où il ne manquoit de rien. Eſcariano ſoumettoit tout ce qui ſe préſentoit devant lui. Un juif, le plus riche qui fût dans la ville de Tremecen, en ſortit alors ſans qu'on s'en apperçut, & fut trouver le roi Eſcariano, auquel il propoſa de lui livrer ſon ennemi, & par conſéquent de le rendre maître de ſes états, tout ce qu'il pourroit faire ſans cela étant inutile. Nous

ferons: continua-t-il, un traité enſemble, & ſans courir aucun riſque, je remettrai le roi & ſa fille en ta diſpoſition. Eſcariano regarda ce diſcours comme une fable, & lui répondit, qu'il ne croyoit pas qu'il pût lui tenir ſa parole; mais que s'il le faiſoit, il lui promettoit, foi de roi, de l'élever en un lieu plus haut qu'aucun autre homme de ſon royaume; mais ajouta-t-il, tu ne pourras en venir à bout, & tu feras mieux de t'en retourner, que de me donner la honte d'échouer dans une pareille entrepriſe, comme je ferois en me confiant à la parole d'un juif. Il lui répondit: tu ſais bien, ſeigneur, qu'il y a beaucoup d'événemens qu'il faut abandonner à la fortune, & ſurtout dans les entrepriſes de guerre, où l'on ne peut tout prévoir; auſſi tout chevalier qui ne voudra rien donner au haſard, n'augmentera jamais ſa réputation; & ſi tu veux penſer à ma propoſition, tu verras qu'elle eſt auſſi ſimple qu'aiſée. Pour ta ſûreté je te donne mes trois enfans en ôtage, & je donnerai ma fille en mariage, à un juif qui vend de l'huile dans ſon camp, il eſt jeune & bien fait, il loge avec le grand prévôt, donne-lui cette charge, je te fais entrer dans la ville. J'ai une porte dans ma maiſon qui donne ſur les murs de la ville, perſonne ne la garde que moi, je puis faire entrer par-là deux cent mille

combattans. Le roi frappé de ces dernières paroles, dit au juif: comment pourras-tu me livrer le roi & ſa fille? Car j'ai entendu dire qu'ils étoient enfermés dans un château très-fort & bien muni. Si tu as fait attention à ce que je t'ai dit, lui repliqua le juif, tu auras vu que je ne t'ai point parlé du château, je n'ai promis de te livrer que la ville, le roi & tous ceux qui ſont avec lui; car il habite au palais dans la ville, & ne compte ſe retirer dans le château que lorſqu'il y ſera contraint. Ce ſont toutes choſes dont je réponds, & que je ſuis très-certain de faire réuſſir. Ils convinrent de tous leurs faits. Après quoi le roi lui promit de le combler de biens, s'il faiſoit réuſſir ſon mariage. Sur le champ il fit venir le prévôt, c'étoit un chevalier chargé de faire venir les vivres au camp. Le roi lui demanda s'il connoiſſoit un juif qui vendoit de l'huile. Le prévôt lui répondit, qu'il y en avoit un qui autrefois avoit été ſavetier. Va promptement le chercher, lui dit le roi. Quand il fut en ſa préſence, il le prit en particulier, & lui demanda de quel pays il étoit. Il lui répondit, que ſuivant ce qu'il en avoit entendu dire à ſon père, il y avoit long-temps qu'ils étoient ſes ſujets. Eh bien, dit le roi, puiſque tu es mon vaſſal, je veux récompenſer ceux qui me ſervent, je te

marie avec Jamille, la fille du juif Jacob, le plus riche marchand de Barbarie; elle aura douze mille ducats d'or en dot, & deux mille qui me ſeront donnés pour mes éperons; tu dois m'être très-obligé. Le juif lui répondit, comme ne trouvant pas la plaiſanterie bonne; il l'aſſura de plus qu'il ne pouvoit ſe déterminer à faire une telle faute. Comment donc, lui dit le roi! Vous devez ſavoir, ſeigneur, lui repliqua-t-il, pour excuſer mon refus, qu'il n'y a que trois races deſquelles deſcendent ce que nous ſommes aujourd'hui de juifs, depuis que nous avons crucifié le ſaint homme appellé Jéſus. L'une eſt celle de ceux qui décidèrent de ſa mort, & que l'on reconnoît au mouvements continuels qu'ils ſe donnent, car ils ne peuvent goûter le repos ni du corps, ni de l'eſprit; ils joignent à cette inquiétude une grande effronterie. L'autre race vient de ceux qui l'exécutèrent; on reconnoît ceux-ci à leur vue égarée, qu'ils ne peuvent fixer, ſans oſer regarder en face, encore moins lever les yeux au ciel, comme eſt celui que vous voulez me donner pour beau-père. La troiſième, eſt celle qui deſcend de David; il eſt vrai que ceux-ci étoient alors à Jéruſalem, mais ils n'y donnèrent point leur conſentement, & ſe retirèrent émus de pitié dans le temple de Salomon, pour ne pas voir

une ſi grande injuſtice; ils ſont affables & doux, ils peuvent regarder de tous côtés. Je deſcends de ceux-ci; par conſéquent il me paroît que je ne dois point me méſalier en épouſant ſa fille. Le roi ne voulut pas le contraindre, mais il le pria de répondre du moins avec politeſſe à Dom Jacob. Il les fit venir enſuite l'un & l'autre en ſa préſence, & dit au marchand, que celui-ci conſentoit au mariage; mais le plus jeune ne dit pas un mot. Le marchand voyant que le roi lui-même le diſoit, ne douta pas que la choſe ne fût faite. Après cela le roi convint avec le marchand juif, que le ſeize du mois à minuit, il ſe trouveroit auprès de la ville de Tremecen pour s'en emparer. Eſcariano s'y rendit, comme il en étoit convenu avec ſes généraux, & le juif, dans l'eſpérance de marier ſa fille, ne l'avoit pas oublié; il ouvrit promptement la porte de la ſynagogue, & toutes les troupes entrèrent en foule. Le roi marcha droit au palais, ils trouvèrent une grande réſiſtance, cependant ils paſsèrent tout le monde au fil de l'épée. Le roi, ſes fils & le marié eurent le même ſort, il n'y eut que la fille à laquelle on fit grace. Ils attaquèrent enſuite le château, mais ils ne purent le forcer. Eſcariano ne ſe trouvant pas trop bien dans la ville, réſolut d'y laiſſer la moitié de ſon armée pour la garder, & partit avec

la demoiſelle qu'il conduiſit, malgré la douleur qu'elle éprouvoit de la perte de toute ſa famille, dans un fort imprenable, il y mit une bonne garniſon, & revint à Tremecen avec le reſte de ſes troupes. Cette terrible nouvelle vint aux oreilles du général & de Tiran, toutes leurs troupes tombèrent dans le déſeſpoir, & diſoient tout haut, que puiſque leur roi étoit mort, il valoit mieux ſe rendre à Eſcariano, que de ſoutenir la guerre; que c'étoit un moyen pour obtenir bon quartier. Tiran dit au général qu'il ne lui conſeilloit pas d'en agir ainſi, qu'il avoit encore dix mille combattans, la ville où ils étoient, & quelques châteaux, qu'ainſi il pouvoit ſe défendre, après quoi il obtiendroit plus aiſément qu'on lui rendît ſon propre château, & quelques autres encore pour faire finir la guerre. Le général trouva ſon conſeil très-bon. Mais il ne pouvoit ſe conſoler de ſon fils, ni de ſon roi. Tiran ne pouvoit comprendre comment cette ville avoit été priſe avec les troupes & les commandans qu'il y avoit laiſſés. Il vint un homme qui s'étoit ſauvé du maſſacre, qui leur apprit la trahiſon du juif, ajoutant qu'Eſcariano l'avoit fait arrêter, & avoit ſaiſi tous ſes biens, diſant que puiſqu'il avoit trahi ſon ſeigneur, dans la crainte qu'il ne lui en fît autant, il voulut que tout nud & frotté de

miel, on l'attachât à une très-haute potence, & que le lendemain il fût écartelé, & donné à manger aux chiens, ce qui fut exécuté. Tiran ayant ſu que les troupes étoient dans la ville & dans les lieux voiſins, & qu'Eſcariano avoit emmené la fille du roi dans le château fort du mont de Tuber, prit avec lui deux hommes qui connoiſſoient parfaitement bien le pays; il les fit monter ſur de bons chevaux, & les mit en embuſcade dans une maiſon que l'on appelloit la vieille moſquée, ſur le chemin du mont de Tuber.

Quand il fut grand jour, il leur ordonna de prendre deux Maures, afin de ſavoir ce que faiſoit le roi, où il étoit, & comment il vivoit. Il apprit qu'il étoit avec la nouvelle reine dans le château, avec ſoixante cavaliers de garde; mais qui ne la faiſoient ni le jour, ni la nuit; & qu'en bas, dans le bourg, il y avoit mille hommes d'armes. Tiran, inſtruit de ces détails, retourna au château pour voir en quel état il étoit: après quoi il fut à la ville, & prit avec lui cent hommes, qui portoient des outils, & les plaça ſur un pont, avec ordre de le rompre au cas qu'ils viſſent venir les ennemis, afin de les empêcher de paſſer la rivière, ou du moins de les arrêter, & de les obliger d'aller chercher un paſſage éloigné d'une grande jour-

née. Il y avoit trois jours de marche du château où étoit le roi, à la ville de Tremecen, & de ce même château à celui où étoit Tiran, il n'y avoit que neuf lieues. Après cette diſpoſition, Tiran marcha avec tout ce qu'il avoit de troupes droit au mont de Tuber. On prit les armes quand on les vit paroître, & l'on ſortit pour les combattre. Mais Tiran & le général ne voulant pas riſquer un combat, ils firent couler leurs troupes autour du château; de façon qu'ils prirent beaucoup de bétail, après quoi ils revinrent à la ville. Tiran venoit très-ſouvent à ce château, il y demeuroit deux ou trois jours; & quand il n'avoit plus de vivres, il s'en retournoit. Il ſortit un jour de la ville enveloppé dans ſes triſtes penſées, occupé de la princeſſe qu'il avoit quittée, des dangers de Plaiſir de ma vie, de ſon eſclavage & de celui de tous ſes parens. Dans cet état il vit ſortir un eſclave chrétien d'Albanie, qui s'affligeoit beaucoup, parce que ſon maître l'avoit cruellement battu en l'envoyant travailler au jardin, qu'il avoit auprès de la ville. Tiran qui le connoiſſoit pour lui avoir parlé pluſieurs fois, en eut pitié, & le trouvant aſſez ſage & aſſez diſcret, il l'appella, & lui dit, n'ayant perſonne à qui pouvoir ſe confier: la fortune ſe plait encore plus à tourmenter ceux qui

n'ont pas du courage, que les autres. Le ſouvenir de mes malheurs me rend ſenſible aux tiens. Tu peux m'être utile, faire ton bonheur, & mériter mon eſtime; car je te crois brave, ou je ſerois trompé. Je te demande de faire ce que je te dirai, & de m'obéir en tout. Pourvu que tu aie la réſolution de te laiſſer battre de verges dans le camp, & de te laiſſer couper les oreilles, je ſuis ſûr de prendre par ton moyen le château du mont Tuber, où eſt le roi Eſcariano. Si la choſe réuſſit, tu ſeras riche à jamais. Au cas que mon deſſein ne réuſſiſſe pas, tu ſeras libre, & tu vivras avec moi, ſans que je te laiſſe manquer de rien. L'eſclave chrétien lui répondit promptement: Dieu ſeul connoît mon cœur. Vous m'avez conſolé par ce que vous venez de me dire, & je vous ſuis ſi obligé, qu'il n'y a rien que je n'entreprenne de tout ce que vous me commanderez, indépendamment même de l'eſpérance que j'ai de recouvrer la liberté, car la vie que je mène eſt d'autant plus affreuſe, que c'eſt l'amour qui eſt la cauſe de ma captivité, & qu'elle me ſépare de tout ce que j'aime. Ordonnez donc, aucun danger ne me peut arrêter. Tiran touché de ſa bonne volonté, lui dit: je te promets, foi de chevalier, de ne point manger que je ne t'aie mis en liberté. Sur le champ il fut parler au général, & le pria de lui

lui permettre de racheter l'Albanois pour cent ducats.

Le lendemain ils partirent avec leurs troupes, pour aller, comme ils avoient fait les autres fois, au mont de Tuber. Mais les ennemis étoient ſi accoutumés à les voir, qu'ils n'y faiſoient preſque aucune attention, d'autant que n'ayant aucune ſorte d'artillerie, ils ne pouvoient leur faire aucun mal, & qu'ils ſavoient bien qu'ils ne pouvoient pas demeurer long-temps dans cette place; car l'armée qui étoit dans Tremecen, les auroit chaſſés. Auſſi, avec la permiſſion de leurs chefs, leurs ſoldats ſe parloient ſouvent. Un jour le roi envoya deux chevaliers, qui promirent au général & à Tiran, tout ce qu'ils voudroient, s'ils traitoient avec lui. Ils répondirent, qu'ils vouloient venger la mort du roi, & de ſes enfans. Quand le pour-parler fut fini, on apporta la collation, comme ils avoient coutume de faire. C'étoit le jour même qu'il avoit pris avec l'Albanois pour faire ce qui ſuit. Après la collation, il s'approcha du lieu où étoit l'argenterie, & il prit un grand gobelet de vermeil. Celui qui avoit le ſoin de la vaiſſelle, fit de ſi grands cris, que Tiran, qui s'entretenoit avec des gens du château, demanda ce que c'étoit. Ils apperçurent alors l'Albanois qui fuyoit, & pluſieurs per-

ſonnes qui couroient après lui. Ils le virent prendre, & conduire au général. Celui qui avoit ſoin de la vaiſſelle le tenant aux cheveux, lui dit: ſeigneur, je vous demande juſtice de ce voleur, qui m'a dérobé ce vaſe d'argent. Tiran laiſſa parler le premier le général, qui dit: j'ordonne qu'il ſoit pendu. Tiran dit, mais, général, nous ſommes dans un temps où nous ne devons faire mourir perſonne, qu'en bataille. Je vous prie de changer la peine, & d'ordonner qu'il ſoit fouetté par le camp, & qu'on lui coupe les oreilles. Ce qui fut fait en préſence des chevaliers du château, qui s'entretenoient avec lui. Après cela on lui attacha le gobelet au col, en le fouettant autour du camp; la troiſième fois qu'il paſſa devant le château, il fit un ſi grand effort, qu'il ſe détacha les mains, & s'enfuit dans la fortereſſe. Le prévôt du camp courut après lui, comme pour le raſſurer; mais il ſe laiſſa tomber, & lui donna le temps de ſe retirer ſous le feu de la place, qui le défendit ſi bien qu'on ne put le reprendre. On mena au roi l'Albanois: il fut touché de le voir ainſi nud, fouetté, & les oreilles coupées.

Comme il étoit tout en ſang, la reine fut émue de ſon état, lui fit donner de quoi s'habiller, & le roi le prit à ſon ſervice. Tiran fit ſemblant d'être très-fâché de ſa fuite, il dit aux

chevaliers qui étoient avec lui, de le redemander au roi, & que s'il ne vouloit pas le lui rendre, il ne feroit aucun quartier aux priſonniers, qu'il leur feroit couper les pieds, les mains, le nez & les oreilles. Le roi lui fit répondre, qu'il prît garde de ne point commencer une guerre ſans quartier, parce qu'il pourroit lui-même être traité plus mal que les autres. Tiran après cela rompit la conférence, & retourna à la ville avec ſes troupes. L'Albanois, pour expliquer ſon hiſtoire, dit au roi: je ſuis au déſeſpoir, & j'aimerois mieux mourir, que de vivre dans l'état honteux où l'on vient de me réduire. Il n'y a rien que je ne fiſſe pour me venger de ce traître de général, qui m'a obligé, en me faiſant mourir de faim, à devenir coupable. Et ſi votre excellence me permet d'aller & de venir, je l'inſtruirai de tous les projets des ennemis, afin que leur malheur leur faſſe éprouver le même traitement que le roi de Tremecen. J'y conſens de bon cœur, répondit Eſcariano; & ſur le champ il ordonna à toutes les gardes de le laiſſer entrer & ſortir quand il le jugeroit à propos. Cependant il demanda conſeil à pluſieurs chevaliers, qui lui dirent, que cet homme avoit été ſi fort offenſé, qu'il ne négligeroit rien pour la ruine des ennemis; mais que cependant il falloit prendre garde à ſa

conduite. L'Albanois ſortit par une fauſſe porte du château, & ſans être vu de perſonne, il ſe rendit auprès de Tiran, & lui rendit compte de tout ce qui ſe paſſoit. Tiran lui donna ſept ducats d'or, & trois réales & demie, avec de la petite monnoie, une épée & un petit panier de pêches; car il n'y en avoit point dans tout le pays, puiſqu'il avoit fait couper les arbres, & gâter les jardins autour du château. Il lui dit, afin de mériter la confiance du roi, de lui apprendre en ſecret qu'il faiſoit faire beaucoup de pain, parce qu'il devoit être trois ou quatre jours devant le château. L'Albanois s'en retourna. Le roi le reçut bien. Il préſenta les pêches à la reine, elles lui firent plaiſir, & il en ſut plus de gré à l'Albanois, que s'il lui avoit donné une ville; car il ne l'avoit pas vue rire, ni prendre plaiſir à rien depuis qu'elle étoit en ſa puiſſance. Quoiqu'il paſsât la journée à lui dire les choſes les plus tendres, elle lui répondoit avec une triſteſſe qui témoignoit combien elle étoit affligée de ſa ſituation.

Quand la reine ſe fut retirée dans ſa chambre, l'Albanois montra au roi l'argent qu'il avoit, & lui dit: voilà ce que j'ai gagné ſur un des ennemis de V. M. & ſi je ſors ſouvent, je ſuis ſûr d'en rapporter encore davantage; car j'ai un parent très-proche qui ſert ce maudit général,

& qui m'apprend tout ce qui ſe paſſe. Il m'a dit, que l'on fait cuire du pain, & que l'on prépare des vivres pour venir ici. Vous avez du temps pour rompre, & pour déranger leurs projets; & ſi vous joignez la ruſe aux forces que vous avez, que ne ferez-vous point? Ce ſera le moyen de faire la conquête du monde. Le roi fut très-content des diſcours de l'Albanois, & lui dit: je verrai bientôt ſi ton parent ne t'a pas trompé. Trois jours après Tiran arriva, & vint ſe poſter où il étoit ordinairement. Le roi eut dès-lors une très-grande confiance en l'Albanois. Il lui remit une des principales gardes du château, qu'il lui donna avec ſept hommes d'une fidélité reconnue. Quand l'Albanois étoit de garde, ce qui lui arrivoit tous les cinq jours, il avoit toujours quelque choſe à manger & boire, dont il faiſoit part à ſes camarades. Tiran demeura trois jours devant le château, après leſquels il s'en alla. Cela dura l'eſpace de deux mois, toujours allant & venant ſans preſque jamais faire de mal à perſonne. Le roi envoyoit ſouvent l'Albanois au camp de Tiran, pour qu'il lui apportât des fruits & ſes confitures pour la reine. Un jour il lui apporta une charge de vin, & une épée teinte de ſang & lui dit: j'ai uſ que le général faiſoit porter beaucoup de vin dans la ville, j'ai été ſur le

chemin, & j'ai donné un ſi grand coup de pierre à un muletier, qui s'eſt amuſé derrière les autres, que je l'ai jetté par terre: après quoi je lui ai donné tant de coups de bâton, que je l'ai laiſſé pour mort. Je lui ai pris cette épée, & cette charge d'excellent vin. Je vous demande la permiſſion, continua-t-il, de tenir un petit cabaret, & quand j'aurai vendu cette marchandiſe, je leur en prendrai d'autres. Enfin je leur ferai tout le mal que je pourrai. Le roi y conſentit. Beaucoup de Maures venoient boire chez lui. Toutes les nuits qu'il montoit la garde, il portoit un flacon de ce vin, qu'il donnoit à ſes camarades, charmés d'être avec lui.

Lorſque Tiran eut vu qu'elle étoit la confiance que l'on avoit à l'Albanois, il penſa à exécuter ſon entrepriſe. Ce fidèle chrétien avoit fait faire une boîte de fer perçée de pluſieurs trous, & la nuit qu'il avoit choiſie pour l'expédition, dans laquelle il étoit de garde, il mit des charbons allumés dans la boîte; le vent qui ſouffloit par les trous les empêchoit de s'éteindre. Il enveloppa la boîte dans du cuir, & la mit ſur ſon eſtomach. Ceux qui faiſoient la garde ſur la tour de l'Eperon buvoient. Pendant ce temps-là, il poſa la boîte dans un trou de la muraille, & battoit le tambour à l'ordinaire. Comme il avoit mis dans le vin de

quoi les faire dormir, ils s'endormirent bientôt, & ne ſe reveillèrent jamais. L'Albanois les voyant en cet état, prit la boîte où étoit le feu, il en cacha trois fois la lumière ſous une capotte, & trois fois il alluma une paille par le trou qui regardoit du côté du camp. A ce ſignal, dont il étoit convenu avec Tiran, il avança avec un peu de troupes; mais ſoutenu du reſte en cas de beſoin. Tiran approcha ſeul du pied de la tour de l'Eperon, il trouva une petite corde que l'Albanois avoit laiſſé pendre, & dont il avoit attaché l'autre bout à ſa jambe, afin de pouvoir être réveillé, ſi par malheur il s'endormoit. Cependant il battoit toujours ſur la caiſſe. Il ne ſentit pas plutôt que l'on tiroit la corde, qu'il vint aux crenaux de la tour, & tira la corde à laquelle le chevalier avoit attaché une échelle de corde. Par ce moyen il en lia fortement deux aux crenaux. Tiran monta le premier. Quand il vit ceux qui dormoient, il dit à l'Albanois: que ferons-nous de ces hommes-ci? Laiſſez-les, lui répondit-il, ils ne nous feront aucun mal. Malgré cela Tiran les voulut voir, & s'apperçut qu'ils avoient la tête coupée. Pour lors ils firent monter leur troupe, & donnèrent le tambour à un de ceux qu'il avoit amenés. Ils laiſsèrent ſuffiſamment de quoi garder la tour, car ils étoient montés au nombre

de cent ſoixante. L'Albanois marcha le premier, & deſcendit à la chambre du commandant, qui ſurpris du monde qu'il voyoit, ſe leva tout nud en chemiſe avec l'épée à la main. Il fit peu de défenſe; car Tiran lui fendit la tête avec une hache d'armes qu'il portoit. La femme du commandant fit de grands cris; mais l'Albanois qui ſe trouva auprès d'elle, la traita comme ſon mari venoit de l'être. Ils allèrent enſuite par tout le château, dont ils fermèrent toutes les portes.

Le bruit du tambour étoit ſi grand, qu'il empêchoit d'entendre ce qui ſe paſſoit; ils montèrent ſur les tours. Ceux qui faiſoient la garde, les laiſſoient approcher, les croyant de la garniſon; & quand ils étoient auprès d'eux, ils les jettoient par-deſſus les crenaux. Il y en eut un qui tomba dans le foſſé. Soit le bonheur, ſoit l'eau qui le garantit, il en fut quitte pour la peur, & courut en porter l'alarme dans le bourg. Tout le monde ſe leva. On ignoroit dans le château ce qui s'y paſſoit, qu'on le ſavoit aux environs. Un homme qui logeoit dans les chambres baſſes, entendit cependant la chûte de celui qui étoit tombé dans l'eau, ce qui joint au bruit que les troupes de Tiran ne pouvoient s'empêcher de faire, l'engagea à faire de ſi grands cris, que tout le château fut

averti; mais ils trouvèrent les portes de leurs chambres fermées. Le roi qui étoit couché avec la reine, ſe renferma dans la principale tour, quoiqu'il n'eût qu'une chambrière avec lui. Quand le jour fut venu, Tiran fit mettre des bannières, & fit faire des feux ſur les tours en ſigne de réjouiſſance. Tous ceux qui étoient dans les villages voiſins prirent la fuite. Le général voyant la priſe du château aſſurée, les chargea dans leur fuite; il en prit un grand nombre. Il plaça ſes troupes dans les mêmes quartiers que les ennemis occupoient. Enſuite il vint au château, & vit avec étonnement qu'il n'avoit aucun des ſiens ni tué, ni bleſſé. Car Tiran conduiſoit ſi bien ſes entrepriſes, quelques difficiles qu'elles puſſent être, que rien ne lui étoit impoſſible. Le général ne put s'empêcher de lui dire: comment pourrai-je jamais faire ton éloge, brave chevalier, que le ciel a mis au monde? L'obligation que j'ai à ton mérite ne ſe peut concevoir. Tu me mets en état de venger mon fils & mon roi. J'eſpère que tu voudras m'aider juſqu'à la fin. Faiſons ſouffrir au roi Eſcariano les ſupplices que mérite ſa barbarie, & que cette indigne princeſſe, jadis ma bru, qui a reçu dans ſes bras le meurtrier de ſon mari & de ſon beau-père, l'accompagne à la mort. Ce ſort eſt dû à leurs crimes, &

leur perte m'eſt néceſſaire pour m'aſſurer un trône que je devrai à ta valeur, & que je veux partager avec toi. Tiran lui répondit: les loix de la chevalerie défendent de rendre de ſang-froid le mal pour le mal, encore moins lorſque l'on a pour ennemi un brave chevalier, qui n'a rien fait, qu'en ſoutenant une juſte querelle. La guerre qu'a faite à votre maître le roi Eſcariano étoit bien fondée. J'en fus inſtruit lorſque j'allai en ambaſſade auprès de lui. Si la fortune l'a fait tomber entre nos mains par le ſort des armes, ne devons-nous pas avoir quelque pitié de ſa jeuneſſe & du courage qu'il nous a fait voir? Songez que nous ſommes environnés de ſes troupes; qu'elles ſont maîtreſſes de tout le royaume; que ſes troupes ſe feront un devoir de venger ſa mort, & que les rois ſes alliés ſe croiront obligés à les ſoutenir. Quant à la princeſſe qu'il a contrainte de l'épouſer, ſes malheurs ſont-ils des crimes? Et d'ailleurs, n'eſt-elle pas le ſang de vos rois? N'eſt-elle pas votre reine? Faut-il nous déshonorer à jamais l'un & l'autre par un crime qui ne ſervira qu'à nous rendre odieux à toute la terre.

Enfin Tiran parla ſi bien au généra!, qu'il lui fit ſentir que le projet qu'il avoit formé, étoit indigne d'un chevalier. Le meilleur conſeil

que je vous puiſſe donner, reprit-il, c'eſt de garder avec ſoin le roi & la reine, qui ſont en notre pouvoir avec tous les chevaliers de ſa cour. Alors ils allèrent à la principale tour. Le roi ne vouloit pas ſe rendre, qu'on ne lui donnât ſûreté de la vie & de ſes membres. Il ſe regardoit comme mort, parce qu'il avoit fait périr le roi de Tremecen. Eh bien, dit Tiran, laiſſons-le faire, la faim le rendra bientôt raiſonnable. Mettons toujours ces chevaliers ſous bonne garde. Aprés cela, ils viſitèrent le château, qu'ils trouvèrent muni de toutes ſortes de vivres pour ſept ans, avec une belle fontaine qui ſortoit du ſable. La nuit approchoit. Le roi Eſcariano touché de pitié pour la reine, appella par une petite fenêtre, & dit: puiſque vous ne voulez point me donner de quartier, lequel de vous eſt chevalier, afin que je puiſſe me rendre à lui? Seigneur, lui répondit Tiran, voilà le général qui eſt brave chevalier. Je ne veux pas avoir à faire à lui, répondit-il; mais que je te faſſe chevalier, & je me ferai ton priſonnier. Je ne puis l'être deux fois, dit Tiran; j'ai été armé par le généreux roi d'Angleterre, qui brille au-deſſus des autres rois de la chrétienté, comme la lune au-deſſus des étoiles. Le roi le reconnut alors pour l'ambaſſadeur avec lequel il s'étoit entretenu. Il lui dit:

promets-moi la vie, afin que je puiſſe faire acte de chevalier & de roi. Tiran lui répondit, qu'il pouvoit la lui promettre pour un mois, du jour qu'il ſe rendoit à lui : il en jura ſa foi. Le roi lui en fut auſſi obligé, que s'il lui avoit donné la liberté. Il vint au bas de la tour, il ouvrit la porte, & l'épée à la main, il demeura ſur le ſeuil, & dit : je ne me plains point de la mauvaiſe fortune qui me réduit en l'état où je ſuis ; je ne m'en prends qu'à la faute que j'ai commiſe de m'être fié à un inconnu. Ma jeuneſſe & mon imprudence m'ont réduit dans l'état où je ſuis. Puiſque tu ne veux pas que je te faſſe chevalier, fais-moi venir ce petit enfant qui me paroît n'avoir pas plus de cinq ans, & dont le père eſt boulanger. Quand on le lui eut amené, il le fit chevalier, le baiſa ſur la bouche, & ſe rendit à lui. Après cela il dit : vous pouvez à préſent recevoir l'ordre de cet enfant, & faire de moi ce que vous voudrez. Le général dit : prenez-le, capitaine chrétien, faites le porter dans une forte priſon. A Dieu ne plaiſe, répondit Tiran, que je touche un roi pour lui faire de la peine, je m'attirerois trop de reproches des chevaliers. Je veux bien les ſecourir ; mais je ne veux ni les mettre en priſon, ni les faire périr. Le général lui dit, qu'il ne lui faiſoit cette propoſition que pour

lui faire honneur. Tiran lui dit, qu'il pouvoit accorder cette faveur à ſon fils. Le général ne s'embarraſſa pas d'en dire davantage, il prit le roi, le conduiſit dans une chambre, & le fit enfermer. Tiran en fut très-fâché; mais il ne dit rien, dans la crainte de l'irriter encore davantage. Quand le roi fut dans les fers, ils entrèrent dans la principale tour, ils trouvèrent la triſte reine qui pleuroit continuellement. Elle fut quelque temps ſans avoir la force de parler. Elle leur dit à la fin,

Ainſi que le vent augmente le feu, ainſi votre vue a redoublé mes douleurs, elle rappelle à mon eſprit plus vivement encore la perte de mon père, de mes frères & de mon mari. Je ne deſire que la mort, & depuis mes malheurs je ne connois que les larmes. Voyez l'état où la douleur m'a réduite. Mes cheveux ſont épars, mes habits ſont inondés de mes pleurs. Je ne vous demande aucune grace que celle de me faire mourir, afin que j'aille retrouver mon père, car jamais femme ne fut plus malheureuſe que moi. Tous les aſſiſtans la conſoloient de leur mieux. Ils furent enſuite viſiter le tréſor du roi, dans lequel ils trouvèrent cent cinquante-deux mille marcs d'or, ce qui n'eſt point étonnant, car il étoit fort riche, & il avoit beaucoup augmenté ſon tréſor dans la ville & dans

le royaume de Tremecen. Tiran fit choix des femmes les plus qualifiées parmi les Maures, & les donna à la reine pour la ſervir. Le roi pour lors voulut parler aux généraux, & faiſant venir le petit enfant qu'il avoit fait chevalier, il leur dit: puiſque la fortune a voulu me réduire en l'état où je ſuis, il ne me reſte qu'une choſe à faire. Celui à qui je me ſuis rendu priſonnier n'a pas de bien, il n'en peut eſpérer de ſon père ni de ſa mère, je veux lui en donner avec votre permiſſion. Je lui aſſure donc ſur mes biens vingt mille doubles ducats d'or de revenu pour tout le temps de ſa vie. Il en fit écrire un acte public avec la ſignature de deux alcades comme témoins; il y ajouta une donation de toutes ſes terres &de ſon royaume à la reine Smaragdina ſa femme. Faites à préſent, pourſuivit-il, tout ce que vous voudrez de moi, je recevrai patiemment la mort, d'autant que je crois que vous ne me priverez pas de ſépulture. Mais je vous demande en grace de me faire venir ce méchant homme qui m'a ſi bien trompé, quoique je lui pardonne de bon cœur. Quand l'Albanois fut en ſa préſence, il lui dit: qu'eſt devenue la parole de mauvais chrétien que tu m'as donnée d'être fidèle? Ton général doit bien s'attendre, ſi jamais il a de la confiance en toi, à recevoir un traitement pareil au mien. Par où

avois-je mérité de toi la trahiſon que tu m'as faite ? Je vais mourir ; j'ignore ſi ce ſera aujourd'hui ou demain. Je te pardonne, mais j'eſpère que Mahomet ne laiſſera pas tes crimes impunis, & qu'il t'en donnera la récompenſe. Tiran ne put en laiſſer dire davantage au roi, & lui répondit : ſeigneur, ne déſeſperez pas de votre vie, vos malheurs ſont dépendans des événemens de la guerre, qui arrivent encore plus aux grands ſeigneurs qu'aux autres, parce que ſouvent ils font des guerres injuſtes. Le Seigneur rend la juſtice par le ſuccès des batailles & des guerres. S'il vous a réduit en l'état où vous êtes, croyez que vous n'êtes ni le premier ni ne ſerez le dernier. L'Albanois dit : ſeigneur, laiſſez le roi me charger de tout ce qu'il voudra, d'autres feront mon éloge. Et s'adreſſant au roi captif, il lui dit : comment pouvez-vous vanter votre innocence ? Ces tréſors que vous avez amaſſez ici, & que vos pères ne vous avoient point laiſſés, ſont le fruit des ravages, des incendies, & du pillage des provinces. Vous ne les avez pas même partagés avec ceux dont les crimes vous les ont acquis ; par-là vous avez voulu vous charger ſeul de l'iniquité. Si les généraux vous donnent la vie, & que vous n'en faſſiez pas un meilleur uſage, comptez qu'elle ne ſera pas de longue

durée ; Dieu ne manquera pas de moyens de vous faire rendre compte de la manière dont vous avez traité vos ſujets, de la dureté des impôts dont vous les avez accablés, ſous le prétexte des beſoins de la guerre, & de la licence que vous avez accordée à vos troupes pour vous diſpenſer de les payer, & pour groſſir vos tréſors du plus pur ſang de vos peuples. Tiran eut pitié de la patience avec laquelle le roi écoutoit les reproches que lui faiſoit l'Albanois, & voyant que le général ne lui diſoit pas de ſe taire, il lui impoſa ſilence, ne voulant pas augmenter les peines de ce malheureux prince. Comment ! lui répondit l'Albanois, vous ne voulez pas que je lui diſe ſes vérités? Car enfin il eſt coupable de trois péchés mortels, pour leſquels il mérite la mort. De luxure, puiſqu'il a pris la reine par force ; de l'avarice, dont je viens de le convaincre ; enfin de l'envie qui l'a porté à uſurper des états ſur leſquels il n'a aucun droit. Tiran voulut encore lui ordonner de ſe taire, mais l'Albanois continua de lui dire : toute la gloire & l'avantage de ce monde ne conſiſte que dans la chevalerie ; par elle on fait la conquête des royaumes, & l'on imite Alexandre ; c'eſt pourquoi je vous prie de me faire chevalier ; quoique je ſois indigne de cet honneur ; mais je ferai de telles actions, que je

ſaurai

ſaurai réparer ce qui peut me manquer. Le proverbe dit, que le chevalier qui n'aide point, le laboureur qui ne travaille point, le juif qui ne prête point, & le prêtre qui ne donne point en ce monde, ne ſervent point. Tiran lui répondit, qu'il ne pouvoit lui accorder ſa demande; qu'il le recompenſeroit de ſon bien, que ſa fortune étoit faite, mais qu'il ne pouvoit l'armer chevalier, que ce grand ordre n'étoit pas fait pour tout le monde, qu'il y avoit bien des choſes qui lui donnoient l'excluſion, & ſurtout la façon dont il venoit de parler au roi. Crois-moi, continua-t-il, il vaut mieux être un bon écuyer qu'un mauvais chevalier, & pour faire plus de peine à ceux qui ſont jaloux de notre proſpérité, voilà cinquante mille ducats que je te donne pour m'avoir ſi bien ſervi. L'Albanois prit l'argent & retourna dans ſon pays.

Tiran après cela ordonna que l'on envoyât cent mille doubles ducats à Tunis à un couſin-germain du général, qui gouvernoit ce royaume au nom du roi, pour délivrer le ſeigneur d'Agramont, & tous les autres qui s'étoient trouvés ſur la galère. Le gouverneur, pour faire plaiſir au général, les fit acheter par differens marchands. Après quoi il les envoya à Tiran. Ils avoient perdu l'eſpérance de recouvrer leur liberté, puiſqu'ils n'entendoient plus parler de

leur général. La joie qu'ils eurent de le revoir ne ſe peut exprimer. Tiran demanda avec empreſſement à ſon couſin Agramont des nouvelles de Plaiſir de ma vie, mais il lui répondit, que depuis leur naufrage, il n'en avoit pas entendu parler, & qu'il ne doutoit pas qu'elle n'eût péri. Il fut très-affligé de cette réponſe, & jura par la Vierge qu'il donneroit deux pintes de ſon ſang pour lui rendre la vie. Il leur donna des armes & des chevaux, & tout l'argent qu'ils voulurent; de façon qu'ils ſe regardèrent comme des gens qui paſſoient de la mort à la vie. Il fit acheter auſſi par des marchands ſur les terres de la chrétienté, des harnois & des chevaux, parce qu'il eut nouvelle que toutes les troupes qui étoient dans Tremecen & dans la campagne, marchoient au mont de Tuber, où il étoit, & qu'elles n'avoient plus que ſix lieues à faire pour s'y rendre. Il fut encore informé que les Maures avoient envoyé chercher des chevaliers dans toute la Barbarie, & avertir des parens du roi de venir à ſon ſecours. Sur ces nouvelles, Tiran fit augmenter les proviſions du château. L'armée du roi Eſcariano y arriva avant le jour, & attaqua vivement les fauxbourgs. Tiran laiſſa la garde du fort & celle du roi au général, & au ſeigneur d'Agramont. Pour lui, il fit ouvrir les portes, ſans vouloir que ni le jour ni la

nuit elles fuſſent fermées; à la vérité il avoit fait faire un baſtion pour les défendre. Les Maures voyant la porte ouverte, y coururent avec vivacité. Mais il les reçut ſi bien dans le baſtion, que ceux qui venoient derrière ne pouvoient paſſer, tant il y avoit de corps entaſſés. Les ennemis perdirent beaucoup à cette attaque, & les aſſiégés eurent un grand nombre de bleſſés. Les Maures firent enſuite leurs diſpoſitions. A une heure de jour ils attaquoient, & quand une troupe étoit fatiguée on la relevoit par un autre; ce qui ſe faiſoit ſucceſſivement juſqu'à la nuit, pendant laquelle Tiran faiſoit réparer les ouvrages. Quand les Maures furent convaincus qu'ils ne pouvoient emporter la place de cette façon, ils raſſemblèrent tous les canons qu'ils purent trouver, même hors du royaume. Tiran fut bleſſé à la jambe dont il avoit déja tant ſouffert; & reçut un coup de feu dans ſon armet. Les attaques furent un peu rallenties pendant un mois, juſqu'à ce que l'artillerie eût été raſſemblée, ce qui donna le temps à Tiran de monter au château à cauſe de ſes bleſſures, laiſſant la garde du bourg au ſeigneur d'Agramont. Quand l'artillerie des aſſiégeans fut venue, elle fit beaucoup de mal à la place; le feu continuel ne permettoit plus de faire de ſorties. Voici le parti que prit

Tiran pour faire ceſſer le feu des aſſiégeans. Il attacha le roi & les autres priſonniers ſur de longues planches, & les deſcendit avec des cordes le long des murailles à l'endroit où les boulets faiſoient brêche. Quand les aſſiégeans apperçurent non ſeulement leur roi, mais encore leurs amis & leurs parens les plus proches, ils n'osèrent plus tirer; car le roi, lorſqu'il étoit ſur cette table, leur crioit avec une voix lamentable: au nom de Mahomet, ne tirez pas. Les Maures levèrent une bannière pour l'en aſſurer. Alors les aſſiégeans, pour ne plus expoſer la perſonne du roi, réſolurent d'attendre l'arrivée du roi de Bougie, frère d'Eſcariano & couſin-germain du roi de Tunis. Ils avoient appris qu'il ſe préparoit à venir avec tout ce qu'il pouvoit raſſembler de troupes. Cette nouvelle leur fit prendre le parti de faire une trève de deux mois. Pluſieurs parens du roi, ſes chevaliers & ſes domeſtiques demandèrent au général la permiſſion d'entrer dans le château pour voir leur maître. Il y conſentit, & permit qu'il pût y avoir avec le roi juſques à cinq chevaliers ſeuls avec lui. Quand la nuit venoit ils retournoient à leur camp.

Enfin les Maures eurent des nouvelles certaines du ſecours qui leur arrivoit. Le roi de Bougie, celui de Fez, ceux de Menadoro, de

Perſe, de Tana, de la petite Inde, de Damas, de Giber, de Grenade & d'Africa. Ils étoient preſque tous parens d'Eſcariano. Ceux qui avoient le moins de troupes conduiſoient quarante-cinq mille combattans. Les rois de Belmarine & de Tunis les joignirent auſſi avec quatre-vingt mille hommes. Toutes ces armées arrivèrent au ſiège. La reine envoya prier un jour Tiran de lui venir parler. Quoiqu'il ne fût pas encore guéri de ſes bleſſures, il ſe rendit dans ſa chambre. A ſa vue la joie éclata dans les yeux de la reine, elle le fit aſſeoir à ſes côtés, & après avoir gardé quelque temps le ſilence, elle lui dit en rougiſſant, & d'une voix mal aſſurée.

Je revois la lumière en te voyant, toi à qui tout eſt ſoumis, & qui commandes à tout ce que le grand Dieu a créé. Tu ſurpaſſes tous les chevaliers du monde; dis-moi, brave chevalier, quelle eſt la cauſe du changement & de la maigreur que je remarque en toi. Tu n'étois point dans cet état quand tu fis la merveilleuſe conquête de ce château. Avec quel plaiſir te vis-je alors arriver dans cette déplorable priſon, moi qui ne pouvois ſouffrir mon mari & qui n'ai d'amour que pour toi, le meilleur des meilleurs chevaliers du monde. Je ſais que je ne pourrai jamais reconnoître les ſervices

que tu m'as rendus. Je prie Mahomet de faire ce qui n'eſt pas en mon pouvoir; mais comme je n'ai que ma perſonne, telle qu'elle eſt, je te prie d'accepter le préſent que je t'en fais avec les états qui m'appartienent; j'aimerois mieux être ton eſclave que la ſouveraine du monde entier. Où trouverois-je, même parmi les plus grands rois, un homme qui t'égalât? Peut-il y avoir un bonheur pareil à celui d'être ton épouſe? puis-je former d'autres vœux? Si tu refuſes ma demande, il ne me reſtera d'eſpérance qu'en la mort, elle ſeule pourra finir les maux que me cauſe la violence de mon amour. Elle eſt telle, que ſans la crainte de l'infamie, je te ſuivrois juſques au bout du monde, fût-ce comme ton eſclave.

Tiran ſurpris d'un diſcours auquel il ne s'attendoit pas, lui répondit: madame, ſi j'étois libre j'aurois grand tort de refuſer les offres que vous avez la bonté de me faire. Les ſentimens que vous me témoignez m'obligent à vous ſervir & à vous ſecourir comme ſi vous étiez ma fille, & me forcent à vous avouer qu'il y a très-long-temps que j'aime & que je ſuis aimé d'une dame telle que je ſerois le plus indigne des hommes ſi je manquois à ce que je lui dois. J'aimerois mieux mourir que de mériter le moindre reproche de ſa part. Vous ſavez, ma-

dame, quels ſont les ſentimens de l'amour. Ne deſirez donc point aux autres ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît. Pardonnez-moi la façon dont je vous parle. Mais vous avez tant de mérite, qu'il n'y a point de princeſſe qui vous égale, ni de prince ou de chevalier qui ne fût heureux de poſſéder une auſſi grande beauté. Soyez ſûre que je ſacrifierai ma vie pour votre ſervice. L'aveu que je vous ai fait mérite que vous me pardonniez. Vous pouvez croire que Dieu a voulu que je ne pûſſe changer de cœur ni de volonté pour celle que j'aime, que je languirai toujours juſques au moment auquel je pourrai la revoir. Après toutes ces bonnes raiſons, je pourrois, continua-t-il, alléguer encore à V. M. qu'elle eſt Maure, & que je ſuis chrétien; ce qui nous empêcheroit de nous marier. Mais rien ne peut mettre obſtacle aux ſervices que je ſuis réſolu de vous rendre.

La reine lui répondit, les yeux baignés de larmes : qui croiroit qu'un chevalier fort accompli eût la cruauté de refuſer un auſſi grand amour que le mien ! Il eſt au point que je ne puis te l'exprimer. Et ſi tu n'ajoutes pas de foi à mes paroles, je ſuis réſolue de mourir. Tu dis que ta religion s'oppoſe à notre mariage. Eh bien, fais-toi Maure, & nous n'aurons plus

d'obſtacles. Si tu me refuſes cet article, & que tu me diſe que ta religion eſt meilleure que la mienne, je te croirai la-deſſus, comme ſur tout le reſte. Tu connoîtras par-là quel eſt mon amour pour toi. Ce que tu me dis d'une autre paſſion & d'un autre engagement, n'eſt qu'une défaite pour couvrir le peu de ſenſibilité que tu as pour pour moi. Tu ne veux pas m'avouer que ma perſonne n'a pu trouver grace à tes yeux. Les ſervices que tu m'as rendus, je ne les dois peut-être qu'à ta pure généroſité; & qu'aux loix de la chevalerie. Tu m'offres les ſentimens d'un père & d'un frère; me pourrois-je réduire pour toi à ceux d'une fille & d'une ſœur? Quelque pouvoir que tu aies ſur mon cœur, pourra-t-il obéir aux loix que tu lui impoſes?

Tiran fut quelque temps dans une profonde rêverie. Voyant les bonnes diſpoſitions que la reine avoit pour ſe faire chrétienne, il en eut une grande joie. Et frappé de la voie que la grace employoit pour étendre la chrétienté, il réſolut de lui témoigner plus de tendreſſe, pour augmenter en elle le deſir d'abjurer, mais pourtant ſans offenſer ſon amour pour la princeſſe Carméſine. Pour lors il la regarda tendrement, & lui dit avec un air content, qu'il l'aimoit, & qu'il deſiroit de la ſervir, non comme elle en avoit envie, mais d'un amour pur &

dégagé de toute idée groſſière, d'un amour qui ne s'arrêtoit pas à ce corps mortel & terreſtre. Que les engagemens où il étoit ne lui permettoient plus d'en prendre d'autres ſans la tromper, & ſans trahir en même-temps ſon honneur, ſon amour & ſa religion. Je ne puis, ajouta-t-il, vous donner ma perſonne, mais vous ſerez ſouveraine de mes biens & de ma volonté. Je rendrai votre nom fameux dans le monde. Cependant je vous demande en grace de recevoir le ſaint baptême de la véritable loi, vous irez indubitablement avec Dieu, par le ſecours duquel, ſi je vis, vous ſerez reine de votre royaume, & je vous donnerai un jeune & brave mari; car pour moi je ne puis me marier, puiſque je le ſuis déja. Vous ſentez aiſément quel ſeroit le rôle que vous joueriez avec moi. Vous méritez mieux que je ne vaux. Je jure devant Dieu, que ſi je ne me livre point à vous, ce n'eſt pas aſſurément que je ne vous trouve plus belle qu'aucune dame que j'aie vue. Mais je penſe que ſi je périſſois dans cette guerre, vous ſeriez ſans ſecours. Il vous eſt donc plus avantageux de prendre un mari qui ne ſoit pas expoſé aux mêmes dangers. Et quoique vos beaux yeux répandent à préſent des larmes d'amour pour moi, vous ne ſerez pas long-temps, ſans que la vue de quelqu'autre chevalier ne vous con-

ſole. La reine en effet ceſſa de pleurer, & lui dit.

La gloire que tu as acquiſe dans le monde, malgré ta grande jeuneſſe, me fait deſirer d'être ton eſclave, afin de n'être jamais privée de ta vue, toi qui dans les grands dangers ne penſes qu'à la gloire, ſans te ſoucier des richeſſes. Ce que tu viens de me dire de ſage & de prudent, a fait une telle impreſſion ſur moi, que je te prie de me faire donner le ſaint baptême, puiſque tu es la fleur de tout le monde baptiſé.

Tiran qui vit la bonne volonté de la reine pour être chrétienne, ſe fit apporter un baſſin d'or & un vaſe. Il fit découvrir la tête de la reine, qui demeura avec ſes beaux cheveux, & qui n'en parut encore que plus belle; il la fit enſuite mettre à genoux, & lui jettant de l'eau ſur la tête, il dit, Smaragdina, au nom du Pere, du Fils & du St. Eſprit, je te baptiſe; & dès-lors elle ſe regarda comme bonne chrétienne. Les quatre femmes qui la ſervoienr furent auſſi baptiſées publiquement, & vécurent très-ſaintement par la ſuite. Quand le roi Eſcariano apprit que la reine s'étoit fait chrétienne, il fit venir Tiran, & lui dit: je crois que Dieu m'a fait éprouver tous mes malheurs pour exercer ma patience. Je vois que tu es le ſoutien de la religion chrétienne; & puiſque la reine ma dame

a embraſſé ta religion, je la veux imiter. Baptiſe-moi donc auſſi, je te prie, & ſois mon frère d'armes pour tout le temps que je vivrai; tu ne peux me faire un plus grand plaiſir que de m'accepter pour tel. Mais avant que de recevoir le baptême, je veux être inſtruit de la ſainte foi chrétienne, & ſavoir ce que c'eſt que la trinité; je crois cependant que tu es plus habile à la guerre, que ſavant dans l'explication de l'écriture. Tiran convint qu'il n'en ſavoit pas beaucoup ſur ce point, mais qu'il lui diroit avec plaiſir ce qu'il en avoit appris dans ſon enfance. Il lui expliqua de ſon mieux tout ce qu'un chrétien & un chevalier dévot doit ſavoir, de façon que le roi en fut très-content, & qu'il entendit tout ce qu'il lui dit, comme s'il avoit été chrétien toute ſa vie, ſoit par la dévotion qu'il avoit pour le baptême, ſoit par la grace du St. Eſprit. Auſſi, dit-il avec une extrême joie: je n'aurois jamais cru qu'un auſſi brave chevalier eût auſſi bien ſu la trinité. Tu m'en as plus appris tout ſeul, que les trois moines que j'ai eus autrefois avec moi. Donne-moi le baptême & fais-moi chrétien. Il faut avant toutes choſes, lui dit Tiran, que vous me faſſiez le ſerment de fraternité ſur l'alcoran, comme Maure, & quand vous ſerez chrétien, que vous m'en faſſiez un ſemblable ſur l'évangile. Le roi

y conſentit. Tiran pour l'éprouver, lui demanda s'il vouloit être baptiſé en public, ou en particulier. Comment ! lui répondit le roi, crois tu que je veuille tromper Dieu ? Je veux me faire chrétien, & être baptiſé devant mes troupes. Mon exemple les encouragera peut-être à en faire autant. Je te prie, continua-t-il, de les faire aſſembler. Tiran s'acquitta promptement de cette commiſſion, prévoyant l'augmentation de la foi, que cette action devoit produire. Il envoya un Maure aux généraux du roi, par lequel il leur fit ſavoir que ſous peine de déſobéiſſance, il leur ordonnoit de venir avec leurs troupes. Les Maures obéirent ſans peine à cet ordre. Il les avoit avertis de venir ſans armes & de ne commettre aucun déſordre ; ce qu'ils firent en effet.

Cependant Tiran avoit fait ſortir le roi de ſa priſon. Lorſque ſes officiers & ſes troupes furent arrivés, il les fit deſcendre dans une grande place de la ville, où l'on avoit dreſſé un magnifique échaffaut, orné de brocard & de tapiſſeries, au haut duquel on le plaça dans une belle chaiſe couverte de brocard, à côté de laquelle il y avoit un grand vaſe d'argent plein d'eau. Tiran avoit diſpoſé l'échaffaut, de façon qu'il y avoit à chacun des côtés des gradins, par leſquels on pouvoit deſcendre &

monter, afin que ceux qui voudroient ſe faire baptiſer, en eûſſent la commodité. Les généraux d'Eſcariano, ſans armes, le ſaluèrent, & lui demandèrent ce qu'il avoit à leur ordonner. Le roi dit, avec beaucoup de fermeté: mes fidèles ſujets, & vous mes parens, il a plu à la divine bonté d'éclairer mon eſprit, & d'avoir pitié de moi d'une façon, dont vous pouvez également profiter. J'ai les plus grandes obligations à ce chevalier chrétien: je lui dois ma liberté; & ce qui eſt encore un plus grand ſervice, je lui dois la lumière qui m'éclaire. Il m'a fait connoître la vérité de la foi des chrétiens, & de la fauſſeté de celle de Mahomet. Je vous prie donc, je vous ordonne de me tenir compagnie, & de vous faire baptiſer avec moi. Je vous donne ma parole que vous ferez votre ſalut. Que ceux qui voudront ſe faire baptiſer, demeurent dans la place; & que les autres en ſortent pour laiſſer approcher ceux qui n'ont pu y arriver.

Après ce diſcours le roi ſe mit en chemiſe, & Tiran le conduiſit auprès du vaſe d'argent, prit de l'eau, & le baptiſa. Preſque tous les priſonniers imitèrent le roi, parce qu'ils étoient ſes proches parens. Tiran baptiſa ce jour-là plus de ſix mille Maures. Les jours ſuivans il baptiſa le reſte; car preſque tous ſe firent chré-

tiens. Après cela Tiran dit au roi: quand vous étiez Maure, vous m'avez fait un ſerment; à préſent que vous êtes chrétien, je vous prie de le renouveller. Le roi y conſentit avec joie. Tiran avoit écrit de ſa main ſur un papier les premiers mots de chacun des quatre évangiles, il les lui préſenta, & il jura en ces termes. Moi, Eſcariano, par la grace de Dieu, roi de la grande Ethiopie; comme fidèle chrétien & bon catholique, je mets la main ſur les quatres évangiles, & je promets à Tiran le Blanc d'être toute ma vie ſon bon & loyal frère d'armes, d'être l'ami de ſes amis, & l'ennemi de ſes ennemis, de partager avec lui la moitié de mes biens préſens & à venir; & ſi par haſard il lui arrivoit d'être pris, d'employer mon bien & ma vie pour le délivrer. Tiran de ſon côté renouvella le ſerment qu'il avoit fait pendant que le roi étoit Maure. Après cela ils s'embraſsèrent.

Tiran continua de baptiſer ceux qui ſe préſentèrent. Le nombre étoit ſi grand, qu'à peine y pouvoit-il ſuffire; il y paſſoit les jours & les nuits. Il lui vint heureuſement du ſecours. Un moine Eſpagnol de la ville de Valence, (1) qui

(1) L'auteur fait ici une longue digreſſion au ſujet de Valence, de la bonté de ſon terroir, de la bravoure de ſes habitans, de la gentilleſſe de ſes femmes, qui ſans être d'une grande beauté, ſont cependant propres

étoit à Tunis pour racheter des eſclaves, ayant appris les grandes ſommes qu'avoit fait remettre dans cette ville un chevalier chrétien, qui étoit dans le royaume de Tremecen, réſolut d'aller implorer ſon aſſiſtance pour les eſclaves de ſa nation. Il arriva à propos pour ſoulager Tiran, & pour prendre ſa place. Il y eut quarante-quatre mille trois cent vingt-ſept hommes ou femmes de baptiſés. Tous ceux qui ne voulurent pas ſuivre l'exemple du roi ſe retirèrent. Il ne reſta avec lui que les ſeuls chrétiens; mais ils étoient les plus braves, & les plus conſidérables de ſon armée.

Le bruit de cet événement ſe répandit bientôt dans toute la Barbarie. Les rois alliés, qui venoient au ſecours d'Eſcariano, ſe déclarèrent ſes ennemis, & allèrent s'emparer de ſes états, qui ſe ſoumirent ſans réſiſtance, à la réſerve de trois châteaux qui ne pouvoient pas tenir

à inſpirer les plus fortes paſſions. Des trois grands malheurs qui doivent arriver à cette ville, ſuivant la prophétie d'Elie: le premier par les Juifs; le ſecond par les Maures; le troiſième par des chrétiens, qui ne le ſeront pas d'origine. Il ajoute, que la cauſe de la fertilité de ce pays, vient de ce qu'elle eſt à l'oppoſite du Paradis terreſtre, & qu'elle reçoit les mêmes influences. Cette digreſſion peut faire ſoupçonner que l'auteur étoit Valencien.

long-temps. Cette nouvelle affligeante ne put empêcher Eſcariano de ſonger à ſon amour pour la reine de Trémecen. Son premier mariage avoit été fait ſans beaucoup de cérémonies. Eſcariano s'étoit ſervi avec elle des droits que lui donnoit la victoire, & une force à laquelle elle n'avoit pu réſiſter. Son changement de religion la mettoit en liberté. Il s'adreſſa à Tiran, qu'il ſupplia de l'aſſiſter, comme un bon & loyal frére d'armes. Par ſon conſeil, il commença par rendre à la reine de Tremecen tout ce qu'il avoit conquis ſur le roi ſon pere.

La paſſion de cette princeſſe pour Tiran continuoit toujours, & elle avoit même pris de nouvelles forces. A meſure que la ſanté du chevalier ſe rétabliſſoit, il recouvroit ſes premiers agrémens. Elle ne pouvoit ſe réduire aux ſeuls ſentimens de cette affection épurée qu'il lui avoit promis, elle fit encore de nouvelles tentatives pour l'engager à l'épouſer, & à ſe mettre la couronne de Tremecen ſur la tête; mais il ſut la ménager avec tant d'adreſſe, qu'il la fit enfin conſentir à donner ſolemnellement la main à Eſcariano. Elle étoit d'un humeur douce. Les refus de Tiran étoient accompagnés de tous les témoignages poſſibles d'eſtime & d'affection. Le roi Eſcariano étoit jeune & aimable, quoique de la couleur des autres Ethiopiens.

Il

Il avoit pour elle la paſſion la plus violente : la poſſeſſion même n'en avoit pu rallentir l'ardeur. Tiran ne pouvoit être ſon époux, & le parti qu'il lui propoſoit étoit le ſeul que la raiſon lui permît de prendre.

On célébra ſon mariage avec toute la magnificence que permettoit la ſituation des affaires. Elles devenoient tous les jours plus fâcheuſes. On apprit bientôt que les rois ligués s'étoient emparés des trois châteaux, & qu'ils marchoient dans le deſſein de venir attaquer les nouveaux chrétiens. Tiran propoſa de faire la revue des troupes, & de ſe préparer à une défenſe vigoureuſe. L'ancien général du roi de Tremecen, qui avoit obtenu la permiſſion de reſter dans ſa religion, & d'attendre le temps de ſa converſion, étoit jaloux du crédit & de l'autorité de Tiran. Il le regardoit comme celui qui l'avoit empêché de monter ſur le trône. Il lui parla avec hauteur, & propoſa à Eſcariano de retourner au Mahométiſme avec ſes ſujets. C'étoit, ſelon lui, le ſeul moyen d'appaiſer les rois ligués, & de conjurer l'orage qui les menaçoit. La propoſition, & quelques expreſſions dont elle étoit accompagnée, portèrent la colère du roi Eſcariano au plus haut point. Il mit l'épée à la main, & abattit la tête du général, en diſant : *chien, fils de chien*, élevé dans une fauſſe

loi, & qui veut nous y faire rentrer, voilà le paiement de tes conſeils.

Tiran fut très-ſenſible à la mort d'un homme auquel il avoit obligation; mais connoiſſant le caractère violent d'Eſcariano, il crut devoir lui donner le temps de revenir de lui-même. On fit la revue: il ſe trouva 18230 hommes de cavalerie, & 45000 fantaſſins. Le roi, qui s'apperçut que ſon action avoit déplu à Tiran, & qui avoit pour lui la plus tendre amitié, fut le premier à lui en parler. Il lui en demanda pardon, & cet événement, qui d'ailleurs fit grande impreſſion ſur ceux des nouveaux convertis, dont la foi étoit chancelante, ne ſervit qu'à reſſerrer l'union qui étoit entre les deux frères d'armes. On reçut alors de Tunis les armures & les chevaux bardés que l'on avoit fait venir de Sicile. Il y avoit de quoi former un corps de 440 hommes d'armes, avec leſquels Tiran n'auroit pas craint d'attaquer trois mille cavaliers maures armés à la légère, comme ils étoient.

Le roi quitta la ville de Tremecen, & marcha avec Tiran vers la frontière, pour défendre l'entrée du royaume aux ennemis. Les deux camps n'étoient qu'à trois lieues. Les rois ligués firent propoſer à Eſcariano de rentrer dans la religion de ſes pères. Il renvoya

les ambaſſadeurs ſans réponſe, & Tiran lui propoſa de reſter avec la moitié de l'armée dans la ville où ils étoient campés, tandis qu'avec l'autre il iroit examiner la diſpoſition des ennemis. O mon frère, dit le roi, j'aimerois mieux être avec toi. Laiſſons le ſeigneur d'Agramont dans la ville. Donne-lui tes ordres; je veux vivre & mourir avec toi. Tiran ſe rendit aux inſtances du roi, & donna le commandement au ſeigneur d'Agramont, en lui diſant: demeurez toujours armé, & les chevaux ſellés, & quand vous verrez ſur cette hauteur qui commande la rivière une bannière rouge avec mes armes, ſortez avec toutes vos troupes, chargez ſur la droite où le fleuve eſt profond, & nous en ferons périr un grand nombre; mais ſur toutes choſes, ne ſortez pas de la ville, que vous ne voyiez la bannière.

Les Maures étoient obligés de traverſer une montagne pour venir attaquer les chrétiens. Tiran prit un détour pour aller ſe poſter de l'autre côté de la montagne, dans un lieu d'où il pouvoit découvrir leur marche. Il s'embuſca dans un bois fort épais, & fit mettre pied à terre à ſes troupes pour ſe repoſer, pendant qu'il monta ſur un grand pin. Il découvrit delà qu'ils s'étoient engagés au paſſage de la montagne; qu'ils avoient mis une journée entière à faire

deux lieues; que la tête de leur armée s'étoit arrêtée ſur le ſommet à une lieue de la ville, & que l'arrière-garde avoit pris le parti de camper au pied de la montagne, ſans précaution, & ſans avoir conſervé de communication avec le reſte de l'armée. Cette arrière-garde étoit compoſée de 40 mille chevaux.

Lorſque Tiran vit que preſque toute la troupe avoit mis pied à terre, il vint les attaquer avec le roi. Le carnage fut prodigieux. Sans la nuit qui ſurvint, il n'en ſeroit pas réchappé un ſeul. Ceux qui étoient ſur la montagne entendirent bien les cris des combattans; mais ils ne s'imaginèrent jamais que les chrétiens euſſent la hardieſſe de venir ſi près de leur camp. Le lendemain, au lever du ſoleil, le roi Ménadoro deſcendit de la montagne, ſans penſer à Eſcariano, non plus qu'à Tiran; il croyoit ſeulement que quelques coureurs avoient cauſé ce déſordre. Ne doutant point qu'ils ne fuſſent pris, il envoya un tompette, pour leur dire de venir promptement ſe faire Maures, ou de s'attendre à être pendus. Tiran chargea le trompette de dire à ſon maître, que s'il vouloit deſcendre dans la plaine avec ſon armée, il lui feroit connoître quel étoit celui qu'il menaçoit ainſi. Cette réponſe mit le roi dans une ſi grande colère, qu'il pouſſa ſon cheval

ſans rien dire; toute ſon armée le ſuivit, & le combat recommenca: il fut très-ſanglant. Quand il eut duré quelque temps, & qu'il y eut eu beaucoup de monde de tué des deux côtés, le roi Ménadoro ſe retira avec ce qui lui reſtoit de troupes, du côté de la montagne, & manda à ſon frère le roi de la petite Inde, de venir à ſon ſecours. Quand il fut arrivé, il lui dit: mon frere, voilà ces chrétiens baptiſés, avec leſquels je viens de me battre, comme je ne me ſuis jamais battu de ma vie je ne me regarderai plus comme chevalier, ſi je ne tue de ma main un grand traître qu'ils ont parmi eux, qui donne des ordres partout, dont la ſoubreveſte eſt de damas verd, avec des étoiles d'or & d'argent. Il porte à ſon cou ſon Mahomet d'or, qui a une grande barbe, (1) & un petit enfant ſur ſon épaule, avec lequel il paſſe une riviere. Pour moi, je crois que cet enfant eſt fils de ſon Mahomet, qui lui donne ſecours dans la bataille. Le roi de la petite Inde s'écria: Montre-le moi; je te promets de te venger, quand même il auroit le dieu Mahomet dans le ventre. Il ſe tourna du côté de ſes troupes, & leur dit ſuivez-

(1) On a vu plus haut que Tiran portoit une figure de ſaint Chriſtophe en or, attachée ſur ſes armes; c'eſt là ce que le roi Ménadoro nomme le Mahomet de Tiran.

moi, mes amis, vengeons la honte que ces chiens de chrétiens ont faite à mon frère. Prenez tous ceux que je renverſerai; vous aurez aſſez à faire à garder les priſonniers que je ferai. Ils montèrent auſſi-tôt à cheval, & fondirent ſur les chrétiens avec de grands cris. En peu de temps il y eut beaucoup de chevaux qui n'avoient plus de maîtres. Quand Tiran eut rompu ſa lance, il prit ſa petite hache; il n'en donnoit pas un coup qui portât à faux. Les deux rois l'approchèrent, & lui portèrent chacun un coup de pointe avec leurs épées. Il ſe ſentit bleſſé, & ſe retournant vers l'un d'eux, il lui fendit la tête d'un coup de hache. Les Maures eurent beaucoup de peine à retirer ſon corps. C'étoit cependant le roi de la petite Inde, qui l'avoit tant bravé. L'autre roi, voyant ſon frère mort, ſe battit en déſeſpéré. La bleſſure de Tiran ayant un peu rallenti le combat, ils eurent le temps d'envoyer dire aux autres le malheur de leur maître; ſur tout à celui de Bougie, qu'ils regardoient comme leur chef. Ces rois vinrent à leur ſecours; mais comme il étoit nuit, ils s'arrêtèrent au pied de la montagne. Les chrétiens voyant venir à eux un ſi grand nombre de troupes, & jugeant par la bleſſure de Tiran, qu'il n'étoit plus en état de les conduire, ils décampèrent pendant

la nuit, ſans que les Maures s'en apperçuſſent.

Le lendemain matin les ennemis, qui s'attendoient à donner bataille, ne trouvèrent perſonne devant eux. Ils ſuivirent les chrétiens juſques à la ville, où ils s'étoient retirés. Tiran fit alors ſortir le ſeigneur d'Agramont avec ſes troupes. Il chargea les Maures de façon, qu'il demeura beaucoup de monde de part & d'autre ſur la place. Mais les Maures ſe rallièrent, & les chrétiens toujours en combattant, furent obligés de ſe retirer dans la ville. Ils fermèrent les portes ſur eux, & firent bien; car les ennemis les ſuivirent de ſi près, qu'ils touchèrent ces portes de leurs lances. Le roi commandoit dans la ville, & pourvut à ſa défenſe. Il fit une ſortie avec beaucoup de ſuccès; mais à la fin il fut repouſſé. Tiran étoit au déſeſpoir de n'être point en état de combattre. Enfin voyant que tous les jours ils perdoient beaucoup de monde, il dit au roi Eſcariano, qu'il devoit ménager des ſorties, qui lui coûtoient trop de monde, & qui n'aboutiſſoient à rien. On ſuivit ſon avis juſqu'à ce qu'il fût guéri; mais il ne l'étoit pas tout-à-fait encore, qu'il voulut marcher. Le roi lui repréſenta vainement qu'il y avoit de la témérité à s'expoſer dans l'état où il étoit. Tiran, ſans l'écouter, ſe fit donner promptement ſes armes, monta

à cheval avec une grande partie des troupes, & attaqua un des côtés du camp. Les Maures ſe mirent en défenſe, & repouſsèrent Tiran, comme ils avoient fait les jours précédens. Les troupes chrétiennes étoient extrêmement découragées. Lorſque Tiran vit qu'il ne les pouvoit rallier, il ſe retira ſur le bord du fleuve; & le déſeſpoir le tranſportoit tellement, qu'il ne voyoit plus rien. Le roi d'Afrique étoit de l'autre côté du fleuve. Il portoit ſur ſon armet une couronne d'or, enrichie de pierres précieuſes. La ſelle de ſon cheval étoit d'argent, & ſes étriers étoient d'or; ſa ſoubreveſte étoit cramoiſie, brodée de très-groſſes perles d'Orient.

Ce prince s'approcha de Tiran, & lui demanda, s'il n'étoit pas le général des chrétiens. Tiran ne daigna pas lui répondre. Plongé dans la plus amère douleur, il regardoit le déſordre de ſes troupes, & leur faiſoit les reproches les plus piquans.

Le roi d'Afrique le voyant en cet état, dit aux ſiens: je vais paſſer la rivière, pour tuer, ou faire priſonnier ce chien de chrétien. Si j'ai beſoin de ſecours, ne manquez pas de m'en donner. Quand il fut paſſé, il courut vers Tiran, & le rencontra ſi vigoureuſement avec ſa lance, qu'il fit mettre les genoux de ſon cheval à terre

& lui fit entrer un morceau de fer au-deſſus de la mamelle. Tiran étoit ſi affligé de l'état où il voyoit les chrétiens, & penſoit alors ſi vivement à la princeſſe, qu'il n'avoit pas même vu approcher le roi d'Afrique. Sa bleſſure le fit revenir à lui, il mit l'épée à la main, ſa lance étant rompue. Le combat fut très-vif. Le roi étoit un prince vaillant : mais ayant fait faire un mouvement à ſon cheval, pour éviter un revers que Tiran lui portoit ; le coup porta ſur la tête du cheval, qui tomba mort. Le roi reſta engagé deſſous ; mais les Maures qui venoient à ſon ſecours, eurent le temps de le dégager. Ils le relevèrent, & lui donnèrent un cheval. Tiran voyant qu'il ne pouvoit faire autre choſe, ſaiſit un Maure au corps, lui arracha ſa lance, & tout de ſuite il en renverſa trois avant qu'elle rompît ; il en envoya encore trois autres par terre avec ſon tronçon ; après quoi avec ſa petite hache, il fendit en deux la tête d'un autre. Ceux qui reſtoient ſe récrièrent : ô Mahomet ! quel eſt ce chien qui nous détruit tous ? Malheureux celui qui l'attend. Le ſeigneur d'Agramont regardant par une fenêtre du château, reconnut Tiran à ſa ſoubreveſte ; & voyant qu'il combattoit ſeul, il cria : ſecourez promptement le général ; il eſt ſeul, & ſur le point de périr. Alors le roi

ſortit avec un peu de troupes qu'il avoit, mais avant qu'il pût arriver au lieu du combat, Tiran avoit reçu trois bleſſures, & ſon cheval pluſieurs coups de lances. Il fut donc obligé de ſe retirer, & de gagner la porte de la ville le plus promtement qu'il lui fut poſſible, juſques à laquelle les Maures le pourſuivirent.

Les Maures voyant les chrétiens renfermés, aſſiégèrent la ville dans les formes, ils paſsèrent de l'autre côté de la rivière, & la ſerrèrent de ſi près, que perſonne ne pouvoit plus entrer ni ſortir. Tiran, que ſes bleſſures n'empêchoient point de penſer à tout, craignit même les mines qu'ils pouvoient faire ſous le château, il ordonna que l'on mît dans les ſouterrains des baſſins de cuivre, pour indiquer par leur ſon le travail de la mine, & la diſtance des travailleurs. Peu de jours après que Tiran fut guéri, & qu'il fut en état de porter les armes, une jeune fille qui faiſoit du pain dans le château entendit que les baſſins de cuivre faiſoient beaucoup de bruit, elle courut en avertir ſa maîtreſſe, femme du gouverneur; ſur le champ le roi & Tiran en furent inſtruits, ils s'armèrent promptement, & ſe placèrent dans le ſouterain, ſans faire aucun bruit; ils n'y furent pas une heure que les ennemis commencèrent à ſortir de la mine. A peine furent-ils au nombre de ſoixante, que

ceux du château les égorgèrent. Comme les autres ſuivoient avec beaucoup d'empreſſement, il fit jetter des grenades & des feux d'artifices dans la mine ; en ſorte que ceux qui y étoient, périrent tous. Cependant comme les vivres commençoient à diminuer, Tiran réſolut de faire quelqu'action d'éclat, qui relevât le courage des ſoldats ; pour cet effet, il dit au roi qu'il prendroit la moitié des troupes, pendant que lui demeureroit dans la ville avec l'autre. J'irai, lui dit-il, dans ce petit bois que vous voyez d'ici ; vous ſortirez au ſoleil levant par la porte de Tremecen, vous ferez tout le tour de la ville pour attaquer le camp, pendant que je donnerai de l'autre côté, & ſi je réuſſis dans mon projet, nous ſerons les maîtres du camp ; tout ce qui m'inquiète, c'eſt qu'il faudra paſſer au travers de ces troupeaux de bœufs qui ſont dans la prairie, & qui me tueront beaucoup de chevaux. Un chevalier Génois qui ſe trouva préſent, & qui étoit ſur la galère de Tiran quand elle ſe perdit, s'engagea de les mettre en fuite, ſans qu'il en demeurât un ſeul : il ajouta, que pendant que les Maures voudroient les reprendre, ce ſeroit le temps de tomber ſur le camp. Si tu me rends ce ſervice, lui répondit Tiran, je te jure par le nom de Carméſine de te faire grand ſeigneur, & de te donner tant de

biens que tu ſeras content. Le roi dit à Tiran: puiſque vous voulez exécuter ce projet, laiſſez-moi aller à ce petit bois le jour que vous choiſirez, & ſoyez ſûr que j'attaquerai le camp d'abord que je verrai la bannière ſur la plus haute tour. Tiran y conſentit, il ordonna que l'on fît ferrer les chevaux, & que l'on mît les équipages en état. Le Génois prit pluſieurs barbes de bouc, avec du ſuif de mouton qu'il mêla bien enſemble, il le mit enſuite dans de petites terrines au nombre de ſoixante. Quand tout fut prêt, Tiran fit aſſembler toutes les troupes avant le départ du roi, & leur fit un diſcours pour les animer.

A minuit le roi partit & ſe poſta dans le bois, ſans qu'aucun Maure l'eût apperçu. Almédiſer, c'eſt le nom du Génois, prit avant le jour les terrines qu'il avoit préparées, & ſortant du château, il les plaça fort près les unes des autres, & les alluma. Le vent portant l'odeur de la graiſſe ſur les bœufs, leur fit prendre la fuite avec une ſi grande furie, que paſſant à travers le camp, renverſant les tentes, & bleſſant hommes & chevaux, ils étoient comme autant de diables déchaînés. L'épouvante qu'ils prirent fut même ſi grande, qu'ils ſe bleſsèrent eux-mêmes. Beaucoup de cavaliers & de fantaſſins coururent après pour les attraper. Le déſordre

fut épouventable; ces animaux étoient au nombre de plus de cent mille. Dès que Tiran eut apperçu ce qui ſe paſſoit, il fit lever la bannière verte & blanche. Le roi ſortit auſſi-tôt du bois avec de grands cris, & diſant: vive le peuple chrétien, il tomba ſur le milieu du camp, pendant que Tiran, comme ils en étoient convenus, attaqua de l'autre côté. Le combat devint alors terrible. On voyoit Tiran de tous côtés, renverſant tout ce qui ſe préſentoit devant lui, car ſa colère n'étoit pas encore paſſée. Le roi faiſoit auſſi des merveilles. Du côté des Maures, il y avoit beaucoup de bons chevaliers, & ſurtout le roi d'Afrique & le roi de Bougie dont la valeur étoit très-grande. Le roi d'Afrique, qui reconnut Tiran à ſes armes, tourna contre lui. Les deux chevaux ſe rencontrèrent par le poitrail ſi vivement, que le roi & Tiran tombèrent à terre; mais ce dernier, plus agile, ſe releva le premier, & voyant ſon ennemi encore à terre, il courut pour lui couper les courroies de ſon armet, mais il vint tant de monde au ſecours de ce roi, que ce fut un miracle que Tiran put éviter la mort. Le ſeigneur d'Agramont, qui vit le danger dans lequel il étoit, courut à lui; il arriva lorſqu'un chevalier Maure faiſoit tous ſes efforts pour le tuer; il le chargea. Leur combat fut violent, ils ſe

bleſsèrent tous deux dangereuſement. Tiran & le ſeigneur d'Agramont étant dans un ſi grand danger, un des chevaliers nouveaux convertis, qui étoit hors de combat, courut au roi, & lui dit : ſeigneur, votre frère d'armes s'eſt engagé ſi avant dans les ennemis, que je doute qu'il en puiſſe revenir; ſongez que ſi nous le perdons, nous n'avons plus de reſſource. Le roi, comme un chrétien catholique, ſe jetta au plus fort de la mêlée, & fit tant avec ceux qui le ſuivoient, qu'il parvint au lieu où étoit Tiran, au moment que le roi de Bougie ſe diſpoſoit à lui couper la tête : il le reconnut à ſes armes, & lui porta un ſi grand coup de lance entre les deux épaules, qu'il le perça de part en part. Les Maures firent tant d'efforts pour emporter ſon corps, qu'ils y parvinrent, & donnèrent le temps aux deux chevaliers de remonter ſur leurs chevaux. Alors le combat recommença avec plus de chaleur qu'auparavant, il dura juſqu'à la nuit qui ſépara les combattans. Les chrétiens retournèrent dans la ville, très-contens d'avoir forcé le camp. Ils ſurent par la ſuite que les ennemis avoient perdu trois rois; celui de Bougie, par la main de ſon frère, & ceux de Geber & de Grenade; on ne nomma des rois bleſſés, que ceux de Damas & de Tana. Toute cette nuit les hommes & les chevaux ſe reposèrent. Les chrétiens parurent

en armes au point du jour. Les Maures furent étonnés de les voir revenir, avant qu'ils eûſſent ſeulement eu le temps d'enterrer leurs morts. Le combat recommença donc encore ce jour-là, & ne fut pas moins cruel que le précédent; mais pour un chrétien, il périſſoit cent Maures, parce qu'ils n'étoient ni auſſi bien armés, ni auſſi bien montés, & qu'ils n'avoient aucuns chevaux bardés. Ils ſe battirent cinq jours de ſuite. L'odeur des cadavres devint ſi forte, que ne la pouvant plus ſoutenir, les Maures firent propoſer une trève, que le roi & Tiran acceptèrent. Tiran faiſoit tous les jours dire la meſſe, & prioit le roi & tous les autres de l'entendre. Le jour que la trève fut accordée, Tiran pria le ſeigneur & la vierge Marie de lui faire diſtinguer ſur le champ de bataille les chrétiens d'avec les Maures, car il regardoit ceux-là comme des martyrs, & vouloit leur donner une ſépulture honorable. Dieu exauça ſa prière, car tous les chrétiens ſe tournoient ſur le dos avec les mains jointes vers le ciel, ſans avoir la moindre odeur. Les Maures avoient le viſage contre terre, & ſentoient très-mauvais. Tiran pria le moine de dreſſer un procès-verbal, en forme, de ce miracle, afin qu'il paſsât à la poſtérité, & qu'il ſervît de preuve, que ceux qui meurent en combattant pour la religion catholique vont en paradis. On leur fit

une très-honorable ſépulture, & on bâtit une égliſe à l'honneur du glorieux ſaint Jean, dans l'endroit où s'étoit donné le plus fort de la bataille. Pour les Maures, ils jettèrent leurs cadavres dans la rivière; le nombre en fut ſi grand, que l'eau changea de cours.

Après ces combats, les Maures ſe campèrent ſur la montagne, & les chrétiens demeurèrent dans la ville. Dans ce temps-là le marquis de Luzanne ayant appris que Tiran étoit en Barbarie, s'embarqua à Aiguemortes ſur une galiote, déguiſé en marchand. Etant arrivé à Tunis, il ouit conter les grandes victoires que Tiran avoit remportées, & les conquêtes qu'il avoit faites, il réſolut de le joindre; mais apprenant que la trève étoit au moment de finir, il s'arrêta dans un village nommé Zefra; il fit ſavoir à Tiran le lieu où il étoit, & lui demanda une eſcorte pour le venir joindre en ſûreté. Tiran lui envoya mille hommes, dont il donna le commandement à Almédiſer. Les Maures en étant inſtruits, en détachèrent deux mille, afin de les prendre à leur retour. Le roi d'Afrique qui commandoit cette troupe, ſortit donc d'un bois, où il s'étoit mis en embuſcade, & chargeant les chrétiens par derrière, il en tua un grand nombre & fit beaucoup de priſonniers. Ceux qui purent ſe ſauver, apportèrent cette

nouvelle

nouvelle au roi & à Tiran, qui répondit: je ne dois me prendre de ceci qu'à moi ſeul, qui comme un jeune homme ai conſenti à une trève qui ne pouvoit être avantageuſe qu'à des ennemis ſur leſquels nous avions un ſi grand avantage, je jure que tant que je ſerai dans ce pays, on n'en fera aucune de mon conſentement; mais il n'eſt plus temps de ſonger à une faute commiſe. Ne penſons qu'à la réparer, & qu'à en prévenir les ſuites. Alors, adreſſant la parole au roi, il lui dit: il faut que vous alliez cette nuit trouver la reine à quatorze lieues d'ici, où elle eſt. Vous raſſemblerez ſur la route tout ce qui ſe trouvera de montures, chevaux, ânes ou mulets, il n'importe. Vous prendrez avec vous tout ce que vous rencontrerez d'hommes, de femmes, & même d'enfans en état de vous ſuivre. Ceux que vous ſerez obligé de laiſſer dans les villages, auront ſoin de les tenir fermés ſans en ſortir. Vous les ferez monter ſur vos chevaux. Ils s'envelopperont chacun d'un drap blanc, & par deſſous ce drap, ils mettront une citrouille ſur leur tête, afin de paroître plus grands. Vous amenerez la reine ici avec vous, ſa préſence les encouragera. Eſcariano partit & exécuta les ordres de Tiran. Cependant le général fit creuſer au dehors de la ville un foſſé étroit, mais très-profond, ſans que

les Maures, renfermés dans leur camp, s'en apperçuſſent. Il leur envoya demander les priſonniers; & ſur leur refus, il les défia au combat à dix jours delà. Le roi arriva avec quarante mille hommes ou femmes qu'il avoit raſſemblés, & qui parurent tous couverts de blanc. Ils entrèrent en plein jour, afin que les Maures les puſſent voir. L'arrivée de ce ſecours les étonna beaucoup. Le jour que la trève finit, les Maures vinrent attaquer la ville à minuit. Tiran qui ſavoit le métier de la guerre, & qui étoit toujours armé, plaça quatre cents hommes ſur les murailles, & ſortit avec le roi par une autre porte à la tête des autres troupes; ils firent le tour de la ville, & chargèrent les Maures en queue; il avoit eu la précaution de faire mettre des vêtemens blancs à toutes les troupes; les femmes ſortirent auſſi de la ville, & bordèrent le foſſé qu'il avoit fait faire, ayant chacune une groſſe canne à la main; il eſt vrai qu'il y avoit deux cents hommes pour les garder. Le combat fut très-ſanglant. Tiran portoit une lance courte & très-forte, & malheur à celui qu'elle touchoit; elle envoya ce jour-là bien des Maures en enfer. Avant que de charger les ennemis, il avoit laiſſé cinq cents hommes auxquels il avoit défendu de ſortir de leur poſte; c'étoit une troupe d'élite. Voyant que le roi & le

ſeigneur d'Agramont faiſoient des prodiges de valeur, il ſortit de la bataille, & courut joindre les cinq cents hommes, & marcha à leur tête droit au camp des Maures. Quand ils furent arrivés aux tentes, ils crièrent de toutes leurs forces, marquis de Luzanne, répondez-nous, voici Tiran le Blanc qui vient vous délivrer. Quand Almédiſer entendit la voix des chrétiens, il crut qu'elle venoit du ciel, & tous deux coururent à Tiran qui le reconnut, & lui fit prendre le cheval de celui de ſa troupe qui étoit le mieux monté, Almédiſer ſe mit en croupe. Quand il fut hors du camp, il les fit déchaîner, leur donna des armes, & revint mettre le feu au camp. Ce qui fut ſi bien exécuté par ſa troupe, qu'en un moment l'embrâſement devint général. Alors Tiran retourna au combat, & vint au ſecours du roi & du ſeigneur d'Agramont; il portoit de ſi terribles coups, que perſonne n'oſoit tenir devant lui. Quand les rois & les généraux Maures virent que leurs troupes étoient fort diminuées, ils penſèrent à la retraite, mais ils virent alors leur camp tout en feu. Dans le même temps, ils apperçurent un gros corps de troupes vêtu de blanc, car la diſtance ne leur permettoit pas de reconnoître ce que c'étoit. Juſques-là la chaleur du combat ne leur avoit pas permis de le

remarquer. Le roi de Tunis, dit; ſeigneur, je ne crois pas que ces gens-ci ſoient des chrétiens, je crois plutôt que ce ſont des diables baptiſés, ou que notre Mahomet s'eſt fait chrétien; car nous n'avons pu les entamer, malgré la ſupériorité du nombre. Voyez de plus toutes ces troupes qui n'ont point encore donné, & qui attendent que nous ſoyons fatigués, pour nous charger par derrière & nous mettre en pièces. Pour moi, je crois que nous devons nous retirer, non dans l'endroit où eſt notre camp, mais ſur cette autre montagne qui eſt par-delà, car je crains ces maudites gens vêtus de blanc, voyez comme ils ſont grands à cheval, je n'en ai jamais vu de pareils. Le roi d'Afrique lui répondit: quant à moi, je ne deſire que vengeance, puiſque j'ai perdu mon frère, & j'eſpére toujours que je pourrai tuer ce faux chevalier. Suivez-moi avec courage; dans la douleur que j'éprouve, je ne cherche que la mort où le plaiſir de me venger. Après avoir dit ces mots; il piqua des deux, & ſe jetta dans le fort de la mêlée. Le haſard voulut qu'il rencontrât le marquis de Luzanne, il fut à lui d'une telle violence, qu'il le renverſa lui & ſon cheval; ſans le ſeigneur d'Agramont qui vint à ſon ſecours, il alloit périr. La bataille dura juſqu'à deux heures après midi, ſans que

l'on eût pu dire de quel côté étoit l'avantage. Les choſes étoient en cet état, lorſque le roi de Tunis, qui portoit un Mahomet d'or ſur ſur ſon armet, reconnut Tiran à la ſoubreveſte ſemée d'étoiles qu'il portoit. Il dit aux autres rois : ſi vous voulez être vainqueurs, allons tous ſur celui qui vous fait tant de mal ; quand nous l'aurons tué, tous les chrétiens ſeront priſonniers. Sur le champ tous les rois coururent contre Tiran. Quand ils furent à une certaine diſtance, il ſe jetta au milieu d'eux comme un lion ; ſa lance n'étant pas encore rompue, il en frappa le roi de Tana ſi vigoureuſement, que malgré ſes armes, il lui perça la poitrine, & le renverſa mort. Après cela il rencontra le roi de Tunis, lui perça le bras, & le fit tomber de ſon cheval. Le roi Eſcariano, ſuivi du marquis & d'Almédiſer, qui combattoient vaillamment, arrivèrent en cet endroit, & ils emportèrent le roi de Tunis dans la ville. Alors Tiran jetta ſa lance, & prenant ſa petite hache, qu'il avoit toujours à l'arçon de la ſelle, il en donna un ſi grand coup à un Maure, qu'il lui fendit la tête & la poitrine. Je ne crois pas que jamais aucun héros de l'antiquité ait donné un ſi grand coup. Les Maures eux-mêmes en demeurèrent étonnés ; mais voyant que toutes leurs lances étoient rompues, ils ſonnèrent d'un cornet,

tournèrent le dos, abandonnèrent la bataille ; & ſe retirèrent ſur une montagne. Les chrétiens qui avoient beſoin de repos, les laiſsèrent aller volontiers. Cependant, malgré leur laſſitude, il les ſuivirent juſques à la montagne, aſſez contens d'être demeurés les maîtres du champ de bataille. De retour dans la ville, ils crioient, hommes & femmes, vive le bienheureux chevalier : béni ſoit le jour de ſa naiſſance : heureux celui dans lequel il nous a baptiſés ; que celui où il eſt venu dans ce pays eſt fortuné ! Plût à Dieu qu'il fût roi de tous les Maures ! Avec de pareilles acclamations, on conduiſit Tiran au château, où il trouva le roi de Tunis, que l'on avoit déja panſé de ſa bleſſure. La reine étoit encore avec toutes les femmes, à cheval ſur toutes ſortes de montures, & les citrouilles ſur la tête, couvertes de linge blanc. Quand le roi de Tunis ſut la ruſe dont s'étoit ſervi Tiran, il fut au déſeſpoir, arracha l'appareil que l'on avoit mis ſur ſa plaie. Tiran inſtruit de ſon déſeſpoir, le vint trouver pour le conſoler, & l'engager à ſe laiſſer panſer. Il le trouva dans une rage qui ne lui laiſſoit rien écouter ; malgré tous les efforts que l'on avoit fait pour le retenir, il avoit déchiré ſa plaie. Il perdoit tout ſon ſang, & il n'étoit pas poſſible de l'étancher. Il mourut le ſoir même.

Auſſitôt après ſa mort, Almédiſer demanda ſon corps à Tiran, qui le lui accorda. Il fit ſavoir au camp des Maures qu'ils pouvoient le venir chercher. Cette nouvelle augmenta leur conſternation. Ils choiſirent cinquante des meilleurs chevaliers, qu'ils envoyèrent à la ville chercher le corps du roi. Quand ils furent en préſence du général, ils le ſupplièrent de vouloir leur permettre de le voir. Tiran ordonna à Almédiſer de le faire mettre dans la ſalle, de le couvrir d'un magnifique drap d'or, & de placer autour de lui cent chevaliers l'épée à la main. Quand ſes ordres furent exécutés, Tiran fit entrer les Maures dans la ſalle. Ils levèrent le drap d'or; & quand ils eurent reconnu le roi, le plus conſidérable dit: général, le meilleur de tous les bons; écoute-moi: tu es la lumière qui a éclairé les chrétiens. Ton nom ne peut être oublié dans toute la Barbarie. Plus tu as rendu d'honneurs à ce grand prince, qui étoit ſi digne de les recevoir, plus tu t'es honoré toi-même. La fortune a voulu que ce malheureux prince fût ton eſclave; il n'a pu ſoutenir ce malheur, lui, qui par ſon courage étoit digne de ſoumettre toute la chrétienté, de donner un pape à Rome, un calife à Babylone, & de voir à ſes pieds l'Europe, l'Aſie & l'Afrique entières. O mort! Tu l'as enlevé ce

généreux roi; & ſa fin ſera la perte de tous les Maures. Mes frères & mes compagnons, nous ne pouvons trop donner de larmes au ſort de notre roi. Ils pleurèrent tous en effet, & plaignirent leur malheur en baiſant les pieds du corps.

Quand ils eurent rempli pendant quelque temps ce triſte devoir, le vieux chevalier Maure ſe leva, & dit: ô Dieu, grand & tout-puiſſant, créateur du ciel & de la terre, comment as-tu permis la mort d'un ſi bon roi, & d'un ſi brave chevalier? Il étoit jeune, & capable de faire la conquête du monde. Il défendoit la ſainte loi que nous a donnée ton prophète, & que l'on ſuit dans toutes les parties du monde. Comment as-tu ſouffert qu'un ſeul homme ait eu l'adreſſe diabolique de convertir tout un peuple à la loi chrétienne, & de cauſer la perte de tant de rois, & de tant de milliers de Maures? Aidez-moi, chevaliers, à pleurer nos malheurs; donnez-moi de triſtes expreſſions; partagez avec moi la douleur de notre perte, & de celle de la chevalerie Maure. O ſaint prophète Mahomet, s'écria-t-il d'une voix enrouée! ô défenſeur de notre liberté, prends pitié de nous. Ne permets pas que les chrétiens nous maltraitent plus long-temps. N'étoit-ce pas aſſez de perdre une grande bataille? Falloit-il

être privé du ſoutien de la Barbarie ? O roi de Tunis, puiſſe le ſeigneur te pardonner, & conduire ton ame où doivent être celles de tous ceux de ta religion. Tu occuperas parmi eux le premier rang. Se tournant enſuite du côté de Tiran, il lui dit : général des chrétiens, l'état où tu nous vois t'apprend l'horrible ſituation où tu nous as réduits : notre camp eſt inondé du ſang que tu as répandu. L'air que nous reſpirons eſt infecté par les cadavres de ceux de nos ſoldats que tu as mis à mort. Les plus puiſſans & les plus braves de nos rois ont péri ſous tes coups. Nos malheurs redoublent à chaque inſtant. Chaque inſtant offre à nos yeux de nouveaux ſujets d'horreur & de déſeſpoir. O général, né pour le malheur de la ſainte loi & du monde entier, c'eſt toi qui as verſé le ſang reſpectable de nos rois. Ennemi de Dieu & des hommes, chrétien déteſtable, que maudit ſoit le jour abominable qui te vit arriver dans ce pays. Que maudite ſoit la galère qui t'apporta ſur nos bords ; que n'a-t-elle été engloutie avec toi dans les gouffres les plus profonds.

Tiran ſouriоit en écoutant les diſcours du chevalier Maure : cependant il prit la parole & lui dit : Je pardonne tes emportemens à l'excès de ta douleur ; mais crains de mettre

ma patience à une nouvelle épreuve. Le Maure lui obéit. Les autres députés demandèrent le corps de leur roi. J'en ſuis le maître, leur dit Almédiſer, & vous ne l'aurez qu'en payant une rançon de vingt-mille doubles ducats d'or. C'eſt la moindre ſatisfaction que je puiſſe exiger de vos diſcours. Sur votre refus, je livrerai ſon cadavre aux chiens & aux corbeaux. Les députés conſentirent à tout, & emportèrent le corps.

Quand ils furent au camp, ſa vue mit les Maures en fureur. Ils coururent aux armes, montèrent à cheval, & ſe précipitèrent vers la ville, en criant : meure ce traître, ce faux général des mauvais chrétiens, cet ennemi de notre loi & de notre empire. Le roi de Damas ſe préſenta à eux, & leur dit : ſeigneurs, quel eſt votre projet ? J'ai toujours oui dire que la colère eſt le plus mauvais de tous les conſeillers. Songez quel eſt l'ennemi que vous allez attaquer ; ſongez à ſon habileté, qui nous a fait perdre plus de quatre-vingt mille ſoldats dans des batailles rangées. Croyez-vous que le déſordre avec lequel vous marchez vous mettra en état de réparer nos pertes ? Qui marche ainſi au combat, court grand riſque de n'en revenir qu'en déroute. Ses conſeils ne furent point exécutés ; ils continuèrent de courir vers la ville.

Tiran, qui ne pouvoit être ſurpris, avoit découvert leurs mouvemens. Il ſortit à leur rencontre avec ſes troupes, ayant mis ordre à la défenſe de la ville, & ayant placé derrière le foſſé ce corps de femmes couvertes de voiles blancs.

Le combat fut long & opiniâtre. Les Maures ſe battoient en déſeſpérés. Le roi Eſcariano fut pluſieurs fois ſur le point de perdre la vie, ou la liberté. Tiran & le ſeigneur d'Agramont le tirèrent pluſieurs fois des périls où ſa valeur l'avoit précipité. Le combat dura juſqu'à la nuit. Tiran ne permit pas à ſes troupes de pourſuivre les vaincus: ils ſe retirèrent dans leur camp, & le lendemain on trouva que les Maures avoient laiſſé trente-cinq mille vingſept hommes ſur le champ de bataille.

Les Maures voyant que leurs pertes augmentoient chaque jour, les rois tinrent conſeil, & réſolurent de demander une trève pour trente jours. Ils envoyèrent pour cet effet une ambaſſade à la ville. Tiran ne jugea pas à propos de l'accorder: mais le roi Eſcariano, le ſeigneur d'Agramont, Almédiſer & le chevalier Melchiſedech y conſentirent, parce qu'ils avoient beucoup de bleſſés. Quand la trève fut faite, les femmes chrétiennes allèrent ſur le champ de bataille, prendre les corps des chré-

tiens pour les enterrer avec pompe. Les Maures réſolurent de partir la nuit qui précéda la fin de la trève, & de ſe retirer dans les grandes montagnes de Fez, où les chrétiens ne pouvoient les ſuivre. Ils raſſemblèrent leurs troupes, & ſe mirent en marche environ ſur le minuit, ſans faire le moindre bruit. Le lendemain au point du jour, les gardes avancées vinrent frapper à la porte de la ville, pour apprendre au général que les Maures partoient avec beaucoup de précipitation. Tiran fit ſur le champ prendre les armes à toutes ſes troupes. Au grand jour les chrétiens ſe mirent à la pourſuite des Maures & joignirent les traîneurs. Les rois envoyèrent redemander à Tiran, non-ſeulement ce qu'on leur avoit pris, mais encore juſtice de ceux qu'on leur avoit tués, parce que la trève n'étoit pas expirée, aſſurant que s'il leur refuſoit cette ſatisfaction, ils feroient ſavoir dans toutes les cours la mauvaiſe foi du roi Eſcariano, & celle de Tiran le Blanc, général des chrétiens, après en avoir fait leurs plaintes à Mahomet. Quoique Tiran pût oppoſer leur départ précipité pour autoriſer ce qu'il avoit fait; comme de part & d'autre on pouvoit alléguer de bonnes raiſons, il crut devoir exécuter le traité, pour ne pas expoſer ſa réputation. Il fit rendre tout ce qui

avoit été pris ; & pour chaque Maure qui avoit été tué, il donna la liberté à deux de ceux qu'il avoit fait priſonniers. Les Maures furent très-contents de ce procédé, & diſoient hautement que Tiran étoit le meilleur, & le plus franc chrétien qui fût au monde. Les Maures faiſoient des marches forcées, & eurent bientôt gagné les hautes montagnes de Fez, & delà, par des défilés preſqu'impraticables, ils ſe rendirent dans les plaines fertiles de ce royaume.

Cependant Tiran marcha après le départ des Maures du côté des défilés, & ſoumit toutes les villes & tous les châteaux qui étoient en deçà. Le ſeigneur d'Agramont voyant que ces défilés n'étoient point gardés, propoſa à Tiran de l'envoyer tenter le paſſage, afin de ſe mettre en état de conſerver les conquêtes que l'on faiſoit. Tiran approuva cet avis, & de concert avec le roi Eſcariano, il donna au ſeigneur d'Agramont un corps de quarante-mille chevaux & de huit mille fantaſſins, avec lequel il traverſa les montagnes. Quand il fut de l'autre côté il ne trouva point de troupes ennemies. Les rois Maures s'étoient ſéparés pour ſe retirer dans leurs états. Alors le ſeigneur d'Agramont ſe mit à faire la conquête du pays. Preſque toutes les places ſe ſoumirent ; celles

qui voulurent réſiſter furent forcées & pillées. Ce chevalier étoit brave & habile, & ſes troupes avoient confiance en lui. Ils arrivèrent à Montagata : elle appartenoit à la fille du roi de Bellemarin : ſon père & ſon mari ayant péri dès le commencement de la guerre. A la vue des chrétiens, ceux de la ville tinrent un conſeil, dans lequel il fut arrêté que l'on porteroit les clefs au ſeigneur d'Agramont. Il les reçut avec bonté, & leur accorda tout ce qu'ils lui demandèrent. Mais quand les chrétiens furent prêts d'entrer dans la ville, ceux qui la gouvernoient ſe repentirent de ce qu'ils avoient fait, & réſolurent de mourir plutôt que de ſe rendre. Le ſeigneur d'Agramont voyant que l'on ſe moquoit de lui, attaqua la ville de tous les côtés, & fit donner un aſſaut. Il y fut bleſſé d'une balle d'arbalête.

Toutes les troupes le voyant tomber, le crurent mort. On le mit ſur un bouclier, & on le porta à ſa tente. Cet accident fit ceſſer le combat. Alors le ſeigneur d'Agramont promit à Dieu & aux ſaints Apôtres, qu'il ſe vengeroit de la tromperie qui lui avoit été faite ; & furieux de la douleur que lui faiſoit ſa bleſſure, il jura qu'il ne partiroit point ſans avoir pris la ville, & fait paſſer tous les habitans par l'épée. Sur le champ il envoya demander la

groſſe artillerie. Tiran la conduiſit lui-même avec toutes ſes troupes, & fit donner l'aſſaut à la ville en arrivant. Il fut ſi terrible, qu'il s'empara d'une grande Tour qui ſervoit de Moſquée, & qui tenoit à la muraille; mais la nuit fit ceſſer l'aſſaut. Le lendemain matin les Maures envoyèrent dire qu'ils ſe rendroient, à condition qu'on les laiſſât vivre dans leur religion; qu'ils donneroient par an trente mille pièces d'or, & rendroient tous les priſonniers qu'ils avoient. Tiran les renvoya à ſon couſin, leur diſant qu'il ne feroit que ce qu'il ordonneroit. Quand ils furent devant lui, quelques prières qu'ils lui fiſſent, il ne voulut jamais les écouter. Alors le peuple réſolut de lui envoyer leur ſouveraine avec pluſieurs autres demoiſelles, pour tâcher de le fléchir. (Ici l'auteur interrompt ſon récit pour parler de Plaiſir de ma vie.)

Quand la bonté de Dieu eut délivré Plaiſir de ma vie du naufrage, elle fut conduite à Tunis chez la fille d'un pêcheur, comme il a été rapporté. Cette fille ſe maria deux ans après avec un homme qui demeuroit auprès de Montagata; elle fut toujours regardée comme eſclave, mais elle menoit une vie aſſez douce, travaillant à des ouvrages de broderie en or & en ſoie, dont ſa maîtreſſe faiſoit un débit avan-

tageux. Cette femme ayant cru s'appercevoir que ſon mari la regardoit avec complaiſance, elle en devint jalouſe, & réſolut de s'en défaire. Ainſi étant allée à la ville, ſous prétexte de faire quelques emplettes, elle fut trouver la fille du roi, & lui dit, qu'ayant appris qu'elle vouloit ſe marier, & qu'elle cherchoit des chemiſes travaillées en or & en ſoie, elle venoit lui offrir une eſclave jeune & bien faite, à laquelle elle avoit montré dans ſon enfance à faire toutes ſortes de beaux ouvrages de femme. Alors elle lui préſenta des morceaux de ſon ouvrage, en l'aſſurant que ſi elle vouloit lui en donner cent piéces d'or, elle lui feroit volontiers le ſacrifice de tout ce qu'elle lui avoit coûté, & des ſoins qu'elle avoit pris pour la rendre auſſi adroite. La reine ayant examiné l'ouvrage, accepta le marché. La Mauriſque ajouta qu'elle ne la lui vendoit qu'à condition qu'elle ne lui diroit point qu'elle l'avoit vendue, parce qu'elle l'aimoit ſi fort, que la ſéparation lui ſeroit trop ſenſible; mais qu'elle auroit la bonté de dire qu'elle la lui avoit prêtée pour deux mois. Car, ajouta-t-elle; elle mourroit de chagrin, ſi elle ſavoit que je l'euſſe vendue. Peu de temps après cela la ville fut aſſiégée. Les Maures firent beaucoup de priſonniers chrétiens, parmi leſquels il ſe trouva un homme-d'armes,

d'armes, qui étoit ſur la galère de Tiran, quand elle fit naufrage. Plaiſir de ma vie le reconnut, & lui demanda s'il n'étoit pas du nombre de ces chrétiens qui périrent ſur une galère à la côte de Tunis? oui, madame, lui répondit-il, j'eus beaucoup de peine à me ſauver à terre. Après cela je reçus mille baſtonnades; & par la ſuite je fus vendu, non ſans avoir beaucoup à ſouffrir. Que me diras-tu, continua-t-elle, de Tiran? Sainte Marie, repliqua le priſonnier! il eſt plein de vie, & général des chrétiens; il travaille à la couquête de ce pays. Enſuite il lui parla de la bleſſure du ſeigneur d'Agramont. Elle lui demanda des nouvelles de Plaiſir de ma vie. On croit qu'elle s'eſt noyée, répondit-il, notre général a été bien ſenſible à ſa perte. La joie qu'elle reſſentit en apprenant ces nouvelles ſuſpendit le ſouvenir de ſes malheurs, & elle ne fut plus occupée que des moyens de travailler à ſa délivrance & à celle des autres priſonniers chrétiens.

Le jour que ſa maîtreſſe devoit aller trouver les généraux chrétiens, elle ſe déguiſa, & ſe mit à ſa ſuite. La reine ſortit à la tête de cinquante demoiſelles, & accompagnée de pluſieurs eſclaves. Elle alla d'abord ſe préſenter à Tiran, qui, ſans vouloir l'écouter, la renvoya au ſeigneur d'Agramont. Il la reçut encore

plus mal qu'il n'avoit fait les premiers députés. Elle retourna donc à la ville, n'attendant plus que la ruine de ſon royaume. Elle paſſa la nuit dans les cris & dans les larmes. La conſternation étoit univerſelle.

Le lendemain matin Plaiſir de ma vie dit à la reine & aux principaux de la ville, que s'ils vouloient lui permettre de ſortir, elle parleroit au général, & lui diroit des choſes qui l'engageroient à leur pardonner. Dans le déſeſpoir où ils étoient, ils ne pouvoient refuſer la permiſſion qu'elle demandoit, il falloit tout eſſuyer. Plaiſir de ma vie s'habilla proprement à la moreſque, & s'étant noirci le tour des yeux à la maniere des femmes du pays, pour ſe déguiſer, elle marcha, ſuivie des femmes de la ville. Elles arrivèrent à l'heure de midi à la tente de Tiran, qui leur manda d'aller trouver le ſeigneur d'Agramont, parce qu'il ne pouvoit rien faire en leur faveur. Plaiſir de ma vie lui fit dire qu'il paſſeroit pour un faux chevalier, s'il refuſoit de voir & d'entendre des demoiſelles, lui, que l'ordre de chevalerie qu'il avoit reçu engageoit à prendre leur défenſe contre tout le monde; qu'elles lui demandoient aide & conſeil. On vint rendre cette réponſe au général. Celui qui la lui fit, ajouta qu'il avoit parlé à une demoiſelle très-bien faite, qui par-

loit le moreſque à merveille, & qu'il lui ſeroit bien obligé, quand on prendroit la ville, de la faire chrétienne, & de la lui donner pour femme. Va, dit le général, amene-les ici. Après les ſaluts, Plaiſir de ma vie lui dit:

Seigneur général, ton noble & généreux cœur veut-il ſe démentir en cette occaſion des ſentimens qu'il a toujours montrés? ſera-t-il ſans pitié pour les malheureux habitans de cette ville, qui te parlent par ma bouche, qui confeſſent leur faute, & qui implorent ta miſéricorde? As-tu oublié que ta loi, que l'exemple de ton Dieu, que les régles de ta chevalerie t'obligent de pardonner à un ennemi ſoumis, & qui reconnoît ſa faute. Pardonne la liberté avec laquelle je te parle. Nous ſommes inſtruits de tes grands exploits, les victoires que tu as remportées dans la Grèce ſur les Turcs nous ſont connues comme celles qui ont accompagné tes armes dans ce pays. Tu ne ſeras pas moins généreux pour nous que tu l'as été pour le roi Eſcariano, pour cet ennemi qui te doit la gloire & le bonheur de ſa vie. Ayes quelque compaſſion d'une reine infortunée, je t'en conjure au nom de la demoiſelle à qui tu as donné ton cœur.

Tiran étoit trop irrité contre la perfidie de ceux de la ville, & trop affligé du danger où

étoit ſon couſin d'Agramont, pour ſe laiſſer toucher à ce diſcours. Il lui répondit: que la clémence conſiſtoit à pardonner ſes propres injures, mais que la juſtice obligeoit à pourſuivre la vengeance de celles qu'avoient reçues les ſiens. Il renouvella ſes ſermens de faire paſſer tous les habitans au fil de l'épée, & ordonna en même temps qu'on la fit ſortir. Alors Plaiſir de ma vie, prenant la parole, dit avec un eſpèce d'emportement: juſte ciel! eſt-ce là ce Tiran le Blanc de la Roche-Salée dont on vantoit les vertus par toute la terre! ſonges aux engagemens que tu pris lorſque tu reçus l'ordre de chevalerie dans cette brillante cour d'Angleterre, où tu te couvris de gloire par la défaite du redoutable ſeigneur de Villermes, par la mort de deux rois & de deux ducs, par la victoire que tu remportas ſur les deux freres Thomas & Kyrie-Eleïſon de Montauban. Faut-il, pour te ramener à la vertu, te rappeller le nombre infini de tes autres exploits; le ſecours que tu donnas à la religion de Rhodes, la prudence avec laquelle tu vins à bout de conclure le mariage du prince de France & de l'infante de Sicile; ce que tu as exécuté en faveur de l'empereur de Conſtantinople? ſonges à l'état cruel où l'a laiſſé ton abſence; ſonges à la douleur dans laquelle cette abſence plonge

une grande princeſſe, dont les charmes ne peuvent être ſurpaſſés que par ſes vertus. Songes aux malheurs auxquels la fortune, en t'éloignant des terres de Conſtantinople, expoſe peut-être ton malheureux couſin Diofébo & Stéphanie la ducheſſe de Macédonie, que tu lui as donnée pour épouſe; ils ſont ſortis de ton ſouvenir. O malheureuſe maiſon de la Roche-Salée, la meilleure qui ſoit au monde! O chevaliers de Bretagne, qui gémiſſez peut-être dans les fers, n'attendez plus de ſecours, celui duquel vous en deviez eſpérer, n'eſt plus ſenſible au ſort des malheureux.

Plaiſir de ma vie avoit pris l'accent de la langue du pays, & cet accent déguiſoit ſa voix. Tiran étoit dans le plus grand étonnement, il ne pouvoit concevoir comment toute ſa vie lui étoit ſi bien connue; les derniéres idées qu'elle lui avoit rappellées avoient renouvellé toutes ſes douleurs; il la pria de lui dire qui elle étoit, & qui lui avoit révélé toutes ces choſes; étoit-elle un diable, ou un eſprit familier, revêtu d'un corps féminin?

Non, Tiran, lui répondit Plaiſir de ma vie, je ſuis une femme ordinaire, ſemblable à toutes les autres, & ſi le peu de choſes que je t'ai dit t'a étonné, il m'en reſteroit bien d'autres à te découvrir, qui te jetteroient dans la plus

grande ſurpriſe. Mais à quoi cela pourroit-il ſervir! Te rappellerois-je cette nuit délicieuſe du château de Malvoiſin, dans laquelle la princeſſe Carméſine s'abandonna à ta diſcrétion! te parlerois-je de cette autre nuit, dans laquelle par le conſeil & par le ſecours d'une malheureuſe fille, que l'on nommoit, ſi je ne me trompe, *Plaiſir de ma vie*; elle te mit ſur la tête la couronne de Conſtantinople, & te reçut dans ſon lit, comme ſon ſeigneur & ſon époux! Mais à quoi me ſerviroit de te rappeller des choſes qui ne ſont plus préſentes à ta mémoire! tu les a oubliées. Infortunée princeſſe de Conſtantinople, ton empire eſt en proie aux infideles; ta ville, ton pere, tes parens, ta perſonne même ſont prêtes de tomber entre leurs mains; mais tu ignores encore le plus grand de tes malheurs, ton chevalier t'abandonne.

La douleur & le ſaiſiſſement de Tiran étoient devenus ſi grands, qu'il ne put entendre les dernières paroles de Plaiſir de ma vie, ſans tomber évanoui: il reſta ſans connoiſſance. Le caractère impétueux du roi Eſcariano penſa rendre cet accident fatal à Plaiſir de ma vie. Il croyoit qu'elle avoit jetté quelque charme ſur le chevalier, il donna ordre qu'on la ſaisit, & qu'on la gardât avec ſoin, juſques à ce que l'on eût

vû quelles ſeroient les ſuites de cet accident. Plaiſir de ma vie en étoit elle-même trop touchée, pour faire quelque attention à autre choſe; elle ſe jetta à terre en déchirant ſes habits, & ſoulevant le chevalier, elle poſa ſa tête ſur ſon ſein, diſant à ceux qui vouloient l'en empêcher: laiſſez, c'eſt à moi à réparer le mal que j'ai fait, je connois ce chevalier avant tous ceux qui ſont ici, & ce n'eſt pas le premier ſervice que je lui ai rendu. Elle arroſoit ſon viſage de ſes larmes, & faiſoit les plus grands regrets; mais alors elle ſe reſſouvint d'une bleſſure qu'il avoit reçue à l'oreille dans ſon combat contre le ſeigneur de Villermes, & dont la cicatrice étoit demeurée ſi douloureuſe, qu'il ſuffiſoit de la toucher pour le retirer du plus profond évanouiſſement.

Tiran revint en effet, pouſſant un grand ſoupir, & ſurpris de ſe trouver entre ſes bras, il la regardoit fixement & ſans parler. Au nom du Dieu que tu adores, lui dit-il, après avoir repris ſes eſprits; apprends-moi d'où tu ſais les choſes que tu m'as dites; j'en jure par le nom ſacré que tu as prononcé, je t'accorderai tout ce que tu me demandes. Plaiſir de ma vie qui craignoit qu'en ſe découvrant tout d'un coup, la ſurpriſe ne fît retomber le chevalier dans un ſecond évanouiſſement

plus dangereux que le premier, lui dit : promettez-nous la grace que nous vous demandons, le ciel vous en récompenſera par l'interceſſion de notre grand prophète. Enſuite elle enfila un long diſcours pendant lequel Tiran demeurant toujours la tête ſur ſes genoux, tomba dans une profonde rêverie ; les périls de la princeſſe & de ſes parens en étoient l'objet.

Cependant le ſeigneur d'Agramont inſtruit de l'accident de Tiran, & croyant qu'il avoit perdu la vie, s'étoit levé tout furieux. Il accourut l'épée à la main à la tente du général, & le voyant étendu par terre auprès d'une femme vêtue à la moreſque, il s'écria en entrant : que fait ici cette ſorcière ? attendez-vous qu'après avoir donné la mort à votre ami, à votre ſeigneur, elle vous enlève encore ſon corps ? C'eſt à moi à la punir de ſes crimes, puiſque vous n'avez pas daigné le faire. En même temps il la ſaiſit par les cheveux qu'elle avoit épars, & levant l'épée il ſe préparoit à lui couper la tête. Au cri que la frayeur fit pouſſer à Plaiſir de ma vie, Tiran ſortit de ſa rêverie, il ſe jetta ſur le ſeigneur d'Agramont, & lui ſaiſit l'épée ; mais celui-ci étoit tellement tranſporté de colère, qu'il ne voyoit plus rien, il retira l'épée, & par ce mouvement il fit à Tiran une ſi dangereuſe bleſſure, que l'on crut quelque

temps qu'il en demeureroit eſtropié. On ſe jetta ſur le ſeigneur d'Agramont, & on l'entraîna hors de la tente. Eſcariano le vouloit tuer. Tiran étoit dans la plus furieuſe colère contre lui, pour avoir voulu frapper à ſes yeux une femme, & une femme à laquelle il avoit accordé ſa protection. La confuſion & la douleur dans laquelle le ſeigneur d'Agramont ſe trouva, lorſqu'il fut revenu à lui, touchèrent Tiran, & il réſolut de lui pardonner; mais comme rien ne le pouvoit diſtraire de ce qui regardoit ſon amour, il demanda avant toutes choſes à Plaiſir de ma vie, ſi elle avoit été eſclave à Conſtantinople. Alors ſe levant & ſe jettant à ſes pieds: eh quoi, ſeigneur, lui dit-elle, en langage grec, ne connoiſſez-vous plus la malheureuſe Plaiſir de ma vie? En avez-vous perdu le ſouvenir? Elle ſe préparoit à lui conter le détail de ſon hiſtoire, mais il ne lui en donna pas le loiſir. Il la releva en l'embraſſant pluſieurs fois.

Il ordonna auſſitôt que l'on dreſsât un trône magnifique à la porte de ſa tente, & que l'on mandât la reine & toutes les dames de la ville. Ce trône étoit couvert de drap d'or, on y montoit par pluſieurs degrés; il y plaça Plaiſir de ma vie, & comme elle avoit déchiré tous ſes habits, il lui fit donner un de ſes manteaux

de brocard cramoiſi doublé d'hermines; il fit mettre la reine de la ville ſur le dernier gradin, & les demoiſelles prirent leurs places à ſes côtés par terre, de façon que Plaiſir de ma vie étoit traitée en reine. Il lui avoit ôté ſon voile, & ſa tête n'étoit ornée que de beaux cheveux. Tout le monde voyant que Tiran lui rendoit tant d'honneurs, croyoit qu'il la vouloit épouſer. Il fit ordonner dans le camp, que ſous peine de mort, on vînt baiſer la main à Plaiſir de ma vie. Il fit auſſi publier le pardon général qu'il accordoit aux habitans de la ville, leur permettant de vivre dans la religion qu'il leur plairoit, avec une expreſſe défenſe à tous les ſoldats de faire le moindre tort à aucun habitant. Il fit préparer des viandes, & donna un grand repas à tous ceux qui voulurent manger. Tous les inſtrumens & les trompettes de la ville jouèrent pendant le repas. Cette fête dura huit jours, & fut la plus ſingulière que l'on eût jamais donnée dans un camp. Quand le ſeigneur d'Agramont ſut que celle qu'il avoit voulu tuer étoit Plaiſir de ma vie, il fut encore plus affligé de ce qui lui étoit arrivé; il alla donc trouver le roi Eſcariano & la reine, qui ne quittoient pas Plaiſir de ma vie, & les pria de faire ſa paix avec Tiran. Ils y conſentirent, & l'un & l'autre

l'accompagnèrent. Quand ils furent devant le général, il lui dit d'un air fort affligé, qu'il étoit au déſeſpoir de l'action qu'il avoit commiſe, qu'il n'avoit point reconnu Plaiſir de ma vie, & convint qu'il n'y avoit point de punition qu'il ne méritât; il ajouta, que s'il ne vouloit pas lui pardonner, il étoit réſolu de retourner en Ponant, pour y finir ſa triſte vie, & que plus l'amitié & les liens du ſang l'attachoient à lui, plus il ſentoit combien ſa faute étoit grande. Tiran fut touché en l'entendant parler ainſi, il l'embraſſa, en lui diſant: oublie, mon cher couſin, la colère où j'ai été contre toi, comme j'oublierai ce qui l'avoit cauſée. Crois qu'elle n'a point altéré mon amitié: dans peu je t'en donnerai des marques convaincantes. Le roi & la reine furent charmés de voir la paix faite entr'eux. Tous enſemble furent au tribunal, ſur lequel Plaiſir de ma vie étoit charmée d'être aſſiſe. Le ſeigneur d'Agramont lui demanda beaucoup de pardons: l'aſſurant qu'il les méritoit, parce qu'il ne l'avoit pas reconnue, & que ſi elle le refuſoit, il s'en iroit dans le monde errant & vagabond, cherchant la mort; & qu'au reſte, elle n'auroit jamais de chevalier qui lui fût plus attaché que lui, & que dès ce moment il ceſſoit de deſirer la ruine de cette ville, puiſqu'elle étoit ſi fort

attachée à ſa converſation. Plaiſir de ma vie lui répondit : la cruauté & la haine ne ſont point les paſſions des femmes bien nées; à Dieu ne plaiſe que je déshonore la nation grecque, par de ſemblables ſentimens ; quand bien même vous m'euſſiez offenſée, j'aurois d'autant moins lieu de m'en plaindre, que je ne vous étois pas connue. Vous n'avez offenſé que le général, ſous la protection duquel étoit ma vie. Je me ſerois conſolée de la perdre de la main d'un auſſi brave chevalier ; j'aurois obtenu la couronne du martyre, puiſque je n'étois occupée que du ſoin d'augmenter la ſainte foi catholique, comme vous en ſerez convaincu par la ſuite. Ne me demandez point de pardons, parce que je ne ſuis point offenſée, & quand je le ſerois, je l'oublierois aiſément, puiſque vous voulez bien pardonner à cette reine & à ſes ſujets. Ce qui me reſte à vous demander, c'eſt qu'oubliant le paſſé, vous repreniez votre ancienne gaieté. Je prie le ſeigneur qu'il vous faſſe obtenir l'amour de l'objet que vous aimez. Le roi Eſcariano & Tiran interrompirent leur converſation ; & quand les fêtes furent finies, ceux de la ville, précédés de leur reine, apportèrent leurs clefs à Tiran, il les prit & les donna à Plaiſir de ma vie, qu'il revêtit en même temps de la ſouveraineté. Plaiſir de ma

vie partit auſſi-tôt, accompagnée de Tiran & d'un nombreux cortège. On la plaça ſur le trône, & on lui prêta ſerment; l'ancienne reine lui abandonna ſon palais. Plaiſir de ma vie avoit une nombreuſe maiſon, que lui avoit formée le général. Elle gouverna pendant huit jours, prit connoiſſance des affaires, & fit quelques réglemens. Les Maures étoient charmés de la prudence de leur nouvelle reine; ils étoient ſurpris de voir dans une fille de ſon âge, le bon ſens joint à la jeuneſſe & à la beauté. Au bout de huit jours, elle envoya chercher l'ancienne reine, & lui dit: ne croyez pas que le changement arrivé à ma condition m'ait fait perdre le ſouvenir de vos vertus, & des bontés avec leſquelles vous m'avez traitée pendant mon eſclavage. La révolution qui m'a fait paſſer de la captivité ſur le trône, & qui m'a donné votre place, eſt un des jeux ordinaires de la fortune; je ne ſuis point éblouie de l'éclat de ſes préſens; ſans avoir été ſouveraine, je me ſuis trouvée dans une ſituation peut-être encore plus élevée. Comme je ne rougis point d'avoir été votre eſclave, vous ne devez point rougir d'être ma ſujette, vous ne la ſerez pas encore long-temps, je vous rends votre trône & vos ſujets. En même-temps elle ſe leva & ſalua la reine d'une manière reſpectueuſe, en

voulant l'obliger de reprendre les clefs de la ville. L'ancienne reine les refuſa, & ſe jettant à ſes pieds : non, madame, lui dit-elle, c'eſt à vous d'être la ſouveraine d'un peuple dont vous avez ſauvé les jours, & dont vous faites déja le bonheur par votre prudence & par vos vertus ; je ſerai contente ſi vous me gardez auprès de vous. Plaiſir de ma vie ne l'avoit pu ſouffrir dans cette ſituation, elle l'avoit relevée en l'embraſſant. La reine la ſerroit dans ſes bras en pleurant de joie. Enfin elle ceda aux vives inſtances de Plaiſir de ma vie, & conſentit à remonter ſur le trône. La reine exaltoit la généroſité & la nobleſſe de cette action. Non, madame, lui dit Plaiſir de ma vie, ce que je fais ne mérite point de louanges, mon action n'a rien que d'ordinaire dans les principes de la religion que je profeſſe ; ne me louez point, louez ma religion, comprenez quelle en eſt la perfection. Que j'en ſuis encore éloignée !

La reine frappée de ce diſcours, & de tout ce qu'avoit fait Plaiſir de ma vie, garda un moment le ſilence, & reprenant la parole, elle lui dit : oui, madame, car vous ſerez toujours mon égale, puiſque vous ne voulez pas être ma ſouveraine, je reconnois la perfection de votre loi, & la fauſſeté de la nôtre ; je ſuis chrétienne, faites-moi donner le baptême.

Plaiſir de ma vie ſe ſentit pénétrée d'entendre ces paroles : ah ! ma chère ſœur, s'écria-t-elle en l'embraſſant ! ma joie eſt plus grande que ſi vous me faiſiez ſouveraine de toute la Barbarie. En même temps, elle fit aſſembler les habitans, elle abdiqua la ſouveraineté en leur préſence, déclarant qu'elle tranſportoit à leur ancienne reine, tous les droits qu'ils lui avoient donnés par leurs ſermens ; on prêta de nouveau ſerment à l'ancienne reine. Plaiſir de ma vie la quitta pour retourner au camp, en l'aſſurant qu'elle alloit travailler pour elle. Tiran la reçut avec de grands honneurs ; mais quand elle eut rendu compte de ce qui venoit d'arriver, on lui donna les plus grands éloges. Tiran approuva tout ce qu'elle avoit fait. Mais, dit le ſeigneur d'Agramont, ſi vous ceſſez d'être la ſouveraine de cette ville, ſi ſes habitans ne ſont plus vos ſujets, que deviendra le ſerment par lequel je ſuis lié ? Qui me relèvera de mon vœu ?

Chevalier, dit Plaiſir de ma vie, ne leur as-tu pas accordé le pardon ? Voudrois-tu déshonorer ton nom & ta race par une vengeance priſe de ſang froid ? Mais ſi ton vœu t'embarraſſe, il eſt facile de lever ton ſcrupule. Tu as juré de faire paſſer * *par l'épée* tous les habitans

* L'Eſpagnol dit : *Has hecho voto que to dos los de la Ciudad han di paſſar ſo tu eſpada.* Ces derniers mots

de cette ville. Eh bien, ils y paſſeront. Le roi tiendra une épée par la garde, & Tiran par la pointe, tous les habitans de la ville paſſeront par-deſſous, alors tu ſeras abſous de ton maudit ſerment, & moi je te donnerai la bénédiction, quand je chanterai meſſe. Tout le monde ſe mit à rire. L'expédient de Plaiſir de ma vie fut accepté. Après cette cérémonie, elle pria la reine de ſe faire baptiſer, comme elle le lui avoit promis. Elle y conſentit, & ſur le champ elle reçut le ſaint baptême avec une grande dévotion, & treize cents perſonnes avec elle. Après cela tous les habitans de ce royaume furent convertis, & Tiran obtint du pape, que le moine qui étoit venu pour racheter les eſclaves chrétiens, ſeroit ſon légat dans ce pays, & les Maures comme les nouveaux chrétiens, ne lui donnoient plus d'autre nom que le père des chrétiens.

Avant de quitter cette ville, Tiran propoſa à la reine d'épouſer Melchiſedec, brave chevalier du royaume de Tremecen; il pria Plaiſir de ma vie de joindre ſes inſtances aux ſiennes, elle le fit, & la reine conſentit à ce mariage. Le chevalier ordonna des fêtes que l'on a coutume de faire en ces occaſions. Cette reine vêcut par-

ſignifient également paſſer au fil de l'épée, & faire paſſer par deſſous ſon épée.

faitement

faitement bien, avec une grande dévotion pour la ſainte mère de Dieu, & fît bâtir dans ſa ville beaucoup de couvens d'hommes & de femmes, & fit beaucoup d'aumônes. Quand les nôces eurent été célébrées avec toute la pompe imaginable, le roi Eſcariano & Tiran décampèrent en conduiſant avec eux Plaiſir de ma vie. Ils allèrent conquérir une province, que l'on mit ſous la dépendance du royaume de Tremecen. Tiran donna ce commandement à un brave chevalier, qui ſe nommoit le ſeigneur d'Antioche, qui s'étoit très-bien conduit dans la guerre, & qui étoit intime ami de Melchiſedech, roi de la ville dont nous venons de parler.

Quoique Tiran eût été ſans ceſſe occupé de l'abſence de ſa princeſſe, & du déplorable état où devoit être l'empire grec, les circonſtances dans leſquelles il s'étoit trouvé juſqu'alors ne lui avoient pas permis de former aucun projet pour le ſecourir. Il ne dépendoit pas même de lui de quitter l'Afrique. Mais il ſe trouvoit alors dans une autre ſituation; il pouvoit conduire une nombreuſe armée contre les Turcs, & il ne penſoit plus qu'aux meſures qu'il devoit prendre pour aſſurer l'exécution de cette entrepriſe.

Ces meſures demandoient quelque temps; il falloit achever de détruire les rois ligués

qui s'étoient retirés dans les montagnes, ſans quoi les nouveaux chrétiens n'auroient pu envoyer leurs troupes hors de l'Afrique; il falloit avoir des vaiſſeaux de tranſport pour conduire par mer une armée à Conſtantinople, & il n'y en avoit point dans les ports qui dépendoient des royaumes conquis.

Eſcariano offrit à Tiran les tréſors qu'il lui avoit rendus en le remettant ſur le trône, & que ſa portion du butin fait ſur les Maures conquis, avoient encore beaucoup augmentés. Tiran les accepta, fit faire de groſſes remiſes en Italie & dans les places maritimes de la chrétienté; il chargea Eſpertius, un jeune chevalier de Tremecen, auſſi intelligent que courageux, de paſſer en Italie, & d'employer les fonds qu'il y devoit trouver à faire préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour l'entrepriſe; il lui ordonna d'acheter des armes & des chevaux, de ſoudoyer les plus braves gens qu'il pourroit rencontrer, & les plus capables de ſervir de chefs à ſes ſoldats. Il devoit acheter quelques vaiſſeaux de guerre, & arrêter le plus grand nombre de bâtimens de tranſport qu'il lui ſeroit poſſible; il avoit auſſi ordre de faire des proviſions de vin en Italie, car pour des bleds, l'Afrique en pouvoit fournir en très-grande abondance.

En attendant que le ſecours fût prêt, Tiran réſolut d'envoyer un ambaſſadeur à l'empereur de Grece, afin de lui en donner avis, pour ſavoir au vrai l'état des choſes, & pour être en état de prendre de juſtes meſures. Son choix tomba ſur le nouveau roi Melchiſedech. Il comptoit ſur ſa prudence & ſur ſon courage. Il étoit Maure de nation, & s'il tomboit entre les mains des Turcs, il lui auroit été facile de ne leur donner aucuns ſoupçons. Il donna ſes ordres pour faire armer un vaiſſeau, & pour le faire charger de bleds.

Pendant que l'on y travailloit, un jour qu'il s'entretenoit avec Plaiſir de ma vie, & qu'elle lui racontoit le détail de quelques circonſtances de ſa captivité, cette converſation rappellant à cette fille le ſouvenir de ſes malheurs, & de l'état où ſe trouvoient l'empereur, la princeſſe, ſa propre famille, elle ne put retenir ſes larmes, ni modérer ſa douleur. Tiran, qui avoit pour elle l'amitié la plus tendre, en fut touché, & lui dit en l'embraſſant : ſéchez vos larmes, ma chère ſœur, Dieu qui a voulu que je fûſſe la cauſe de vos malheurs, ne l'a voulu que pour vous élever à un rang où, ſans ces malheurs, je n'aurois pu vous porter. Il y a déja quelque temps que j'y ai penſé, & je ne dois plus reculer l'exécution de mon projet. Vous ſerez

ſouveraine de deux royaumes puiſſans, & je vous donnerai pour époux un de mes plus chers parens, un brave chevalier de la maiſon de la Roche-Sallée de Bretagne. Vous ferez le bonheur & le repos de ſa vie ; il ſera la gloire & le ſoutien de la vôtre.

Plaiſir de ma vie, ſenſible à l'amitié & à la généroſité du chevalier, voulut ſe jetter à ſes pieds, & lui baiſer la main. Il ne le lui permit pas ; mais l'embraſſant de nouveau : non, ma chère ſœur, lui dit-il, ne me remerciez point, je ne puis rien vous donner qui ne ſoit au-deſſous de ce que vous méritez, & des obligations que je vous ai. Soyez la ſouveraine des royaumes de Fez & de Bougie. Vous mériteriez d'être celle de l'Afrique entière. Ces deux royaumes ſont ma conquête, j'ai le droit d'en diſpoſer ; & ſi j'avois beſoin du conſentement du roi Eſcariano, mon frère, il ne me le refuſeroit pas. Ce prince entra alors dans la chambre où ils étoient. Il apprit avec joie le projet de Tiran. Il avoit conçu beaucoup d'amitié pour Plaiſir de ma vie, & la reine ſa femme ne pouvoit s'en ſéparer.

L'humeur libre & enjouée de cette fille étoit accompagnée de beaucoup d'eſprit, & même de plus de raiſon qu'on auroit dû en attendre. La vue d'un engagement ſérieux avec un homme

pour lequel elle n'avoit aucune inclination, & qui peut-être ne l'épouſeroit que pour partager ſa nouvelle grandeur, la rendit penſive. Elle avoua le ſujet de ſes réflexions à Tiran. Non, lui dit-il, reine de Fez & de Bougie, ne craignez rien de pareil; l'époux que je vous deſtine vous rendra heureuſe. L'amour a été juſqu'à préſent une paſſion inconnue pour lui, vous lui en ferez éprouver les premières douceurs; votre perſonne & votre humeur lui inſpireront une tendreſſe que l'habileté de votre eſprit ſaura rendre éternelle. En même temps, il ôta de ſon col une magnifique chaîne d'or, qu'il mit à celui de Plaiſir de ma vie, en lui diſant: c'eſt au nom d'Agramont, roi de Fez & de Bougie, que je vous épouſe, n'y conſentez-vous pas? Oui, ſeigneur, répondit-elle en ſe jettant à ſes pieds, & les embraſſant malgré lui, le brave Tiran n'eſt-il pas le ſouverain de ma volonté? Pourrois-je refuſer l'honneur d'entrer dans ſon illuſtre maiſon?

Tiran la releva en ordonnant qu'on appellât le ſeigneur d'Agramont. Mon couſin, lui dit-il, lorſqu'il le vit entrer, je vous ai marié avec la reine de Fez, avec l'aimable fille que vous voyez ici. Vous connoiſſez ſon mérite; vous ſavez les obligations que je lui ai, & ce qu'elle

a ſouffert pour moi, dégagerez-vous ma parole? Accepterez-vous ſa main & le trône que je vous offre avec elle?

Seigneur, répondit Agramont, vous ſavez combien j'avois toujours été éloigné d'une paſſion que je ne croyois propre qu'à inſpirer des foibleſſes. Celle dont vous m'offrez la main étoit ſeule capable de me donner d'autres penſées. Depuis ce malheureux jour qu'elle m'a ſi généreuſement pardonné, ſes graces & ſon mérite m'ont fait ſentir que l'amour de la gloire n'étoit pas capable de remplir tous les beſoins de notre cœur; qu'il étoit formé pour de plus tendres ſentimens. C'eſt la perſonne ſeule de la charmante reine de Fez, qui peut me toucher. Je vous la demande donc avec ardeur. Je la prie de m'accepter pour ſon époux, & de croire que les ſceptres de Fez & de Bougie, que vous m'offrez avec elle, tirent leur plus grand éclat, à mes yeux, de la main à qui vous les avez remis. En même temps, il s'approcha de Plaiſir de ma vie, & voulut fléchir le genoux devant elle pour lui baiſer la main. Elle ſe baiſſa pour le relever. En même temps Tiran les ſerrant l'un & l'autre entre ſes bras, les fit s'embraſſer & ſe baiſer. Le ſeigneur d'Agramont, peu fait aux façons de l'amour, étoit un peu timide.

Tiran ordonna que l'on préparât tout pour la cérémonie de leurs fiançailles, & de leur couronnement. Plaiſir de ma vie voulut que la célébration du mariage fût remiſe au temps de ſon arrivée à Conſtantinople, & des nôces de Carméſine avec Tiran. Le ſeigneur d'Agramont auroit bien voulu être quitte de la peine de ſoutenir le rôle d'amant, dont il ſe trouvoit plus embarraſſé qu'il ne l'eût été d'un combat en champ clos avec un chevalier; mais comme ſa paſſion pour la nouvelle reine étoit plus ſolide qu'impétueuſe, il conſentit à ce qu'elle demandoit. Plaiſir de ma vie lui pardonna ſon peu d'impatience; elle le regardoit moins comme un amant que comme un mari.

Les fêtes qui accompagnèrent les fiançailles durèrent huit jours. Plaiſir de ma vie y parut avec un air de grandeur, auſſi libre & auſſi aiſé que ſi elle eût paſſé ſa vie ſur le trône. Tiran ne négligeoit point cependant les préparatifs de la guerre contre les rois ligués, ni ceux du départ de l'ambaſſadeur Melchiſedech pour Conſtantinople. Le lendemain des fêtes le vaiſſeau ſe trouva en état de mettre à la voile, & l'ambaſſadeur s'embarqua avec ſes lettres & ſes inſtructions. Le jour même Tiran ſe mit en marche vers le pays des hautes montagnes. Son armée étoit très-forte; ſa cavalerie nombreuſe

& bien armée, & il menoit avec lui tout ce qui étoit néceſſaire pour entreprendre un ſiége. Les rois ligués s'étoient retirés dans la ville de Caramen, place très-forte ſur les frontières de la Barbarie & du pays des nègres de Borno. Tiran marcha droit à eux; ils vinrent à ſa rencontre, quoique plus foibles que lui; mais ils crurent que la ſituation avantageuſe du poſte qu'ils occupoient, les mettoit en état de ſe défendre long-temps. Tiran, qui brûloit d'impatience de terminer la guerre, les attaqua ſi vivement, que malgré leur courage & leur réſiſtance, qui fut extrême, il les força d'abandonner ce poſte, pour ſe retirer dans la ville.

Tiran y alla mettre le ſiége auſſi-tôt; mais il reconnut bien-tôt qu'elle étoit trop forte pour être emportée d'emblée. Les rois, qui s'attendoient depuis long-temps à être aſſiégés, l'avoient pourvue de proviſions pour pluſieurs années. La garniſon étoit nombreuſe, & compoſée de troupes aguerries. Tiran ayant formé un ſiége régulier, & ſachant que les ennemis ne pouvoient avoir une armée en campagne, détacha une partie de ſes troupes, ſous la conduite des rois Eſcariano & Agramont, pour aller ſoumettre les châteaux & les places qui étoient dans le pays. Ils furent reçus preſque partout, & trouvèrent peu de réſiſtance. On redoutoit

l'extrême valeur de Tiran, mais ſon nom étoit encore plus aimé. Son humanité, ſon exact attachement aux principes de l'équité, & la diſcipline dans laquelle il tenoit ſes troupes, faiſoient deſirer aux peuples de vivre ſous ſa domination.

Cependant l'ambaſſadeur Melchiſedech avoit fait une heureuſe navigation. Il étoit arrivé à Conſtantinople ſans obſtacle. A ſon entrée dans le port, il fit dire aux officiers qu'il étoit envoyé par Tiran le Blanc vers l'empereur, & qu'il deſiroit de lui être préſenté. On alla porter cette nouvelle au palais. L'empereur envoya recevoir l'ambaſſadeur par un chevalier, remerciant Dieu de ce qu'il avoit enfin pris pitié de l'empire grec, & de ce qu'il vouloit bien finir ſes malheurs.

On mena l'ambaſſadeur au palais avec un nombreux cortège de chevaliers & de courtiſans qui l'accompagnèrent. Il étoit vêtu à la moreſque d'une robe doublée des plus précieuſes fourrures : ſon manteau étoit rattaché ſur l'épaule par une magnifique agraffe. Il portoit ſur la tête les ſymboles de ſa royauté. L'empereur & l'impératrice l'attendoient ſur un trône. Il ne conſidéra dans les honneurs qu'il leur rendit, que la qualité d'ambaſſadeur de Tiran, dont il étoit revêtu. Il ſe proſterna devant eux, &

leur baiſa les pieds & les mains. Enſuite il préſenta à l'empereur la lettre de Tiran. Elle fut lue par un ſecrétaire : elle n'étoit que de croyance. L'empereur remit l'audience au lendemain. La nuit étoit proche, & l'ambaſſadeur devoit avoir beſoin de repos. On le conduiſit dans une maiſon, où lui & ſa ſuite furent ſervis avec beaucoup de ſoin.

Les magiſtrats & les principaux bourgeois de la ville furent invités à l'audience du lendemain, avec les ſeigneurs & les officiers du palais. L'empereur croyoit ne pouvoir faire trop d'honneur à Tiran, & il étoit pérſuadé que l'éclat même de cette cérémonie ſerviroit à ranimer le courage abattu de ſes peuples. L'ambaſſadeur, admis à l'audience, parla aſſis, par ordre de l'empereur. Il fit le récit de tout ce qui étoit arrivé à Tiran, aſſura l'empereur que, lors de ſon départ, il avoit pris toutes les précautions néceſſaires pour être en état de lui amener un ſecours prompt & conſidérable, dès qu'il auroit terminé une guerre, avant la fin de laquelle il ne pouvoit tirer aucunes troupes de l'Afrique. Qu'il eſpéroit de s'embarquer avec une armée de cent cinquante mille hommes, & que la flotte néceſſaire pour le tranſport d'une ſi nombreuſe armée, étoit en grande partie raſſemblée lors de ſon départ.

En finiſſant l'audience, l'ambaſſadeur demanda la permiſſion d'aller rendre ſes devoirs à la princeſſe. L'empereur la lui accorda, & donna ordre qu'on le conduisît dans le couvent où elle avoit choiſi ſa retraite. Elle y vivoit parmi des filles de ſainte Claire, vêtue comme elles, & obſervant une partie de leur règle. Elle étoit plongée dans la plus amère douleur. La manière dont Tiran l'avoit quittée; ſon départ précipité avec Plaiſir de ma vie; l'ignorance où l'un & l'autre l'avoient laiſſée de leur ſort; les raiſons qu'elle avoit de ſoupçonner leur mort, ou ſon inconſtance; les malheurs de l'empire, dont les Turcs avoient conquis la plus grande partie; tout préſentoit ſans ceſſe à ſon eſprit les idées les plus accablantes,

Dès qu'on lui annonça un ambaſſadeur de Tiran, elle courut à la porte, & ôta ſon voile pour le recevoir. Il ſe proſterna à ſes pieds, & lui baiſa la main. Elle le releva en l'embraſſant. Il lui préſenta la lettre de Tiran. A ce nom, & à la vue des caractères tracés par la main de ſon chevalier, elle reſta immobile; des larmes de joie remplirent ſes yeux, la parole mourut dans ſa bouche. Après quelques momens de ſaiſiſſement, elle lut la lettre qui la pénétra de la joie la plus vive. Elle retrouvoit ſon amant vivant, fidèle, & plus paſſionné que

jamais. Elle fit pluſieurs queſtions à l'ambaſſadeur; il lui apprit quelle avoit été la fortune de Tiran. Il lui rendit compte de tout ce qu'il avoit fait pour Eſcariano. Il n'oublia pas les aventures de Plaiſir de ma vie, le rang auquel Tiran l'avoit élevée, enfin ſes fiançailles avec le ſeigneur d'Agramont, auquel elle avoit porté en dot les royaumes de Fez & de Bougie. Il ajouta, qu'elle ſe préparoit à ſuivre Tiran lorſqu'il viendroit amener le ſecours, & qu'elle n'avoit pas voulu achever ſon mariage avant que d'avoir vu terminer les malheurs de ſa chère maîtreſſe. L'ambaſſadeur prit congé d'elle après ce récit.

Ce jour-là même, on avoit débarqué les proviſions envoyées par Tiran, & l'empereur réſolut de donner dès le lendemain une réponſe à ſon ambaſſadeur. Il prit donc ſon audience de congé. L'empereur lui donna des lettres pour ſon général. Il alla ſaluer la princeſſe, qui le chargea auſſi d'une lettre & l'embraſſa, en le priant de marquer à Tiran combien ſa préſence étoit néceſſaire, & avec quelle ardeur elle étoit deſirée. L'ambaſſadeur mit à la voile, & partit avec quelque inquiétude. Les Turcs n'avoient point encore de flotte; mais on diſoit qu'ils en faiſoient venir une de Syrie & d'Egypte. Il craignoit d'en être rencontré.

Pendant le voyage de l'ambaſſadeur, le ſiége de Caramen duroit toujours; mais il avançoit peu à cauſe de la force de la place, & de celle de la garniſon. Enfin, Tiran prit le parti de faire creuſer une mine. La ville, quoique dans une plaine, étoit bâtie ſur le roc, ce qui rendit l'ouvrage plus long, & plus difficile. Mais cela même en aſſuroit le ſuccès. L'entrepriſe paroiſſoit ſi peu poſſible, que les ennemis ne prenoient aucunes précautions pour s'en garantir.

Cette mine devoit aboutir à une groſſe tour, qui commandoit une des portes de la ville. Lorſqu'elle fut prête à s'ouvrir, Tiran choiſit mille hommes des plus braves de l'armée. Il mit à leur tête *Moſſen de Rocaforte*, gentilhomme Catalan, qui après avoir ſervi dans les armées des chrétiens, avoit été fait eſclave par les Maures. Son eſclavage avoit été long, & il connoiſſoit la ville de Caramen pour y avoir demeuré avec un de ſes maîtres. Il étoit un des eſclaves délivrés par Tiran.

Tandis qu'il marchoit par le ſouterrain, Tiran fit attaquer la ville par dix côtés différens; ſes ſoldats pouſſoient des cris continuels; les inſtrumens de guerre faiſoient un très-grand bruit. Rocaforte ouvrit la mine ſans obſtacle, & même ſans être entendu. On n'étoit occupé

qu'à défendre les remparts. Il courut ouvrir la porte de la ville la plus proche aux troupes de Tiran. Après celle-là il en ouvrit un autre; le combat devint affreux. Les rois titulaires de Fez & de Tremecen, qui étoient renfermés dans la ville, ſe battoient en déſeſpérés à la tête de leurs troupes. Leur mort fit perdre le courage à ſes troupes. Elles mirent bas les armes, & ſe rendirent à Tiran.

Après cette victoire, tout reconnut les armes victorieuſes de Tiran; on venoit de toutes parts ſe mettre ſous ſon obéiſſance. Il ſe mit en marche vers le port de Conſtantine, où étoit le rendez-vous donné à Eſpertius. Quelques places du royaume de Fez, qui avoient tenu pour leur ancien roi, envoyèrent des députés offrir leurs clefs, & demander les ordres de la reine Plaiſir de ma vie, & du roi Agramont, qui ſe trouvèrent alors poſſeſſeurs tranquilles & abſolus de leur nouveau royaume.

Pendant la marche, l'ambaſſadeur Melchiſedech, qui avoit évité à ſon retour la flotte des Turcs, & qui étoit heureuſement débarqué au port d'Aſtoura, vint rendre compte à Tiran de ſa négociation. Il le trouva dans une ville où il faiſoit prendre quelques jours de repos à ſes troupes. La reine de Tremecen & celle de Fez étoient avec lui; elles n'avoient point quitté

l'armée, & avoient aſſiſté au ſiége. Melchiſedech préſenta ſes lettres à Tiran. Celle de l'empereur étoit conçue en ces termes.

Je ne puis vous exprimer l'inquiétude & les craintes que nous avons éprouvées dans notre malheur juſqu'à l'arrivée de votre ambaſſadeur; & quoique nous ayons beaucoup ſouffert, nous avons été plus inquiets de vous, que de nos peines. Ce n'eſt pas ſans raiſon, puiſque nous n'eſpérons de nous voir délivrés que par vous. Nos ennemis ont profité de votre abſence. Ils ſont maîtres de tout l'empire. Je me trouve réduit aux ſeules villes de Conſtantinople & de Pera, & à quelques châteaux qui me ſont demeurés, parce qu'ils ſont ſur la rivière en deçà du pont de pierre. Les ennemis nous attaquent ſi vivement, & nous avons ſi peu de vivres, que nous ſommes au moment de périr, à moins que Dieu n'ait la bonté de vous envoyer ici, vous qui êtes notre ſeule eſpérance. Je vous regarde comme mon fils. Nous vous regrettons tous les jours, vous priant au nom de Jeſus crucifié, d'avoir pitié de nos malheurs, & de ceux de notre chère fille, qui vous nomme ſans ceſſe, auſſi-bien que tout le peuple: elle n'a d'autre eſpérance après Dieu qu'en vous. Soyez touché de notre ſituation, & de celle de vos parens & amis qui languiſſent dans l'eſclavage, & qui

ne ſoupirent qu'après vous. L'Afrique que vous avez conquiſe, vous permettra de faire la conquête de mon empire. Car enfin, Tiran, la conquête du monde ne ſeroit rien pour vous. Le grand Turc & le ſultan tremblent l'un & l'autre, en penſant que vous êtes ſur la terre.

La lecture de cette lettre attendrit beaucoup Tiran. La ſituation de l'empereur lui fit répandre des larmes. A cette idée ſe joignit le triſte ſouvenir du duc de Macédoine, & de ſes autres parens, qui n'étoient eſclaves qu'à cauſe de lui, & qui ne pouvoient être délivrés que par lui. Il fut étonné d'apprendre que l'empereur eût perdu, en auſſi peu de temps, tout le pays qu'il lui avoit conquis; car il fit beaucoup de queſtions à ſon ambaſſadeur. Il s'informa, comme l'on peut croire, des nouvelles de la princeſſe; il lui apprit que la douleur de ſon abſence l'avoit engagée à ſe retirer dans le couvent de ſainte Claire, pour y ſervir Dieu; ce qu'elle faiſoit avec une grande dévotion. Elle vous conjure, ajouta-t-il, d'empêcher qu'elle ne tombe entre les mains des Turcs, & vous demande pardon, ſi jamais elle a pu vous offenſer. Elle eſpère que, par les liaiſons qu'elle a avec vous, vous ne l'abandonnerez pas: vous aſſurant que tout ce qui lui appartient, vous ſera auſſi ſoumis qu'elle-même.

Après

Après cela l'ambaſſadeur lui remit ſa lettre. Tiran la lut. Voici ce qu'elle lui mandoit.

La douleur où j'étois, & le chagrin qui ne m'a point quitté depuis votre départ, ont été ſuſpendus par votre lettre, qui m'a rendu la vie, quoiqu'en la voyant, la joie ait penſé me donner la mort. Mon premier ſoin eſt celui de vous écrire, ce que je fais dans une cellule de ce couvent, où je fais pénitence de mes péchés. La lecture de votre lettre eſt le ſeul moment de plaiſir que j'aie éprouvé depuis votre départ; votre retour eſt mon unique eſpérance. Je vous ſuis acquiſe pour ma vie. Tout ce que vous avez ſouffert pour moi eſt préſent à mon eſprit. Je n'oſe attribuer vos ſuccès à mes prières. Ils étoient dus à votre valeur & à vos vertus. Si vous ne m'avez point oubliée, quittez l'Afrique au plutôt, & venez vous montrer à moi, auſſi-bien qu'à ce peuple dont les cris douloureux vous appellent ſans ceſſe. Souvenez-vous que l'empire des Grecs vous attend. Ce que vous avez tant deſiré de moi, ſeroit-il la proie d'un barbare? Ne ſouffrez pas que votre épouſe tombe entre leurs mains. Je ne ſais ce que je dis, ni ce que je fais. Je ne ſuis occupée qu'à baiſer, & qu'à regarder quelques bijoux que vous m'avez donnés; ils ſont toute ma conſolation. Je parcours les lieux que j'habite,

en diſant : ici, mon Tiran s'eſt aſſis. Là, il m'a embraſſée, en cet endroit il m'a baiſée, & dans celui-ci j'ai été toute nue dans ſes bras. Voilà quelles ſont mes occupations le jour & la nuit ; mais toutes ces idées s'évanouiront, & je les perdrai ſans regret en vous voyant. Viens, mon cher Tiran, viens promptement ſoulager tous mes maux, & ſoulager le peuple chrétien.

Tiran fut ſi touché de cette lettre, les malheurs de la princeſſe, ceux de l'empereur, du duc de Macédoine & de ſes parens ſe préſentèrent à ſon eſprit ſous une image ſi vive, qu'il tomba évanoui. Cet accident fit grand bruit dans le palais. Plaiſir de ma vie y accourut, & le trouva ſur un petit lit, ſur lequel on l'avoit porté ; elle lui jetta de l'eau roſe ſur le viſage, & lui mit enſuite le doigt dans l'oreille ſur ſon ancienne bleſſure. Tiran reprit ſes eſprits ; il étoit ſi troublé, qu'il fut quelque temps ſans pouvoir parler. Enfin, il s'écria : ô vous tous, qui aimez, reſſentez-vous des peines qui puiſſent ſe comparer à celles que je ſens ? N'étoit-ce point aſſez d'être ſéparé de ce que j'adore ? Falloit-il craindre encore pour ſes jours ? Empereur que j'aime, que j'honore, & que j'adore comme Dieu ; impératrice, qui as porté dans ton ſein, la ſeule eſpérance de ma vie ; princeſſe, qui nous repréſente la vive image de la

divinité, beauté plus brillante que celle des anges, beauté qui captive ma liberté : ô toi, mon ſeul bien & mon ſeul repos, dans quel abîme de maux te plonge mon abſence ! O qui me prêtera des aîles pour me tranſporter en des lieux toujours préſens à mon eſprit, en des lieux où ma préſence eſt ſi néceſſaire ! Dieu tout-puiſſant, Dieu créateur & rédempteur du monde, c'eſt à toi que je m'adreſſe. Proſterné aux pieds de ta bonté, les yeux & les mains élevés vers toi, j'implore ton aſſiſtance, daigne ſuſpendre les progrès des ennemis de la ſainte loi, juſqu'à ce que ton ſerviteur puiſſe, par ta protection, achever l'ouvrage de leur deſtruction, que tu as voulu qu'il ait commencé.

Après que Tiran eut exprimé ainſi ſes regrets, il dit au roi Eſcariano qu'il falloit partir à l'inſtant, & prendre le chemin de Tunis pour s'en rendre les maîtres ; il mit ſes troupes en bataille, & marcha droit à Tunis. Quand les habitans de ce royaume furent inſtruits de ſon approche, ils envoyèrent des ambaſſadeurs offrir de ſe ſoumettre, & de recevoir le roi que Tiran voudroit leur donner. L'armée entra paiſiblement dans la ville, Tiran fit reconnoître le roi Eſcariano, les habitans prêtèrent ſerment entre ſes mains.

Toutes les villes & châteaux qui en dépendoient ſe ſoumirent. On vint alors avertir Tiran, que ſix gros vaiſſeaux génois étoient arrivés au port de Conſtantine; ſur le champ il envoya Melchiſedech avec beaucoup d'argent pour nauliſer ces bâtimens, les charger de bleds, & les envoyer à Conſtantinople. Melchiſedech partit & exécuta les ordres qu'il avoit reçus. Peu de jours après les vaiſſeaux furent chargés & mirent à la voile. Après leur départ Tiran tint conſeil avec Eſcariano & Agramont ſur les différens moyens qu'ils pouvoient prendre pour attaquer les Turcs, & pour ſecourir l'empereur. Ils convinrent que les troupes de Tremecen, de Tunis & de Fez s'embarqueroient avec Tiran, & feroient voile vers Conſtantinople, tandis que le roi Eſcariano retourneroit en Ethiopie, & qu'à la tête d'une armée qu'il leveroit dans le pays, il marcheroit par terre contre les Turcs, afin de leur couper toute communication avec leurs états, & de les prendre en queue, tandis que Tiran les attaqueroit de front. On convint encore qu'il étoit à propos de faire part de ce projet au roi de Sicile. Ce roi étoit le prince Philippe de France, l'ami de Tiran, que la mort du père & des frères de ſa femme avoit placé ſur ce trône. On ne doutoit pas qu'il

ne joignît ſa flotte, & une partie de ſes troupes à l'armée de Tiran.

Les rois Eſcariano & Agramont expédièrent les ordres néceſſaires pour faire avancer les troupes de leurs nouveaux royaumes, qu'ils deſtinoient à cette expédition. Il vint quarante-quatre mille chevaux, & cent mille fantaſſins des ſeuls royaumes de Tremecen & de Tunis, les royaumes de Fez & de Bougie fournirent vingt-quatre mille hommes de cavalerie, & cinquante mille d'infanterie. Le chevalier Eſpertius avoit mandé qu'il alloit ſe mettre en mer avec les bâtimens de tranſport. Il arriva en effet, quelques jours après, avec une partie de la flotte, le reſte ne tarda pas à le joindre. Elle étoit compoſée de cent galères, de trois cents vaiſſeaux de haut bord, & d'un grand nombre de moindres bâtimens. Eſpertius ſe remit en mer; chargé des lettres de Tiran pour le roi de Sicile. Il devoit le prier de faire diligence, & de tenir ſes vaiſſeaux prêts pour les joindre à la flotte, qui le devoit aller prendre à Meſſine.

Tiran ſongea à l'embarquement. Quelque nombreuſe que fût ſon armée, il ſe trouva plus de vaiſſeaux qu'il ne lui en falloit. Il fit charger, de bleds & de vivres de toute eſpèce,

trente bâtimens. Il craignoit que ſon armée ne fût expoſée à la diſette dans un pays ruiné par pluſieurs années de guerre, il fit enſuite aſſembler ſes troupes, & après être monté ſur un échaffaut, ayant à ſes côtés les rois de Tunis & de Fez, & les principaux barons & chevaliers des nouveaux chrétiens de Tremecen, & des pays conquis, il parla ſur les devoirs de l'honneur & de la chevalerie : il étoit trop rempli de ſon amour pour ne rien dire de la force de cette paſſion, & il termina ſon diſcours par ce qu'il leur dit ſur la perfection de la loi chrétienne ; mais il ajouta, que le moine qui les alloit prêcher leur en parleroit bien mieux que lui ; alors il fit monter dans une chaire préparée ſur l'échaffaut un moine de la Mercy, nommé frère Jean Ferrier, grand théologien, & fort habile dans la langue arabe. Il parla fort au long des avantages du chriſtianiſme, ſur la loi de Mahomet, fit beaucoup d'invectives contre ce dernier, attaqua vivement ſes mœurs, & le relâchement de ſa morale, lui reprochant ſa gourmandiſe & ſa luxure. Il leur montra enſuite la juſtice de la cauſe pour laquelle ils alloient combattre, & finit en promettant à ceux qui auroient embraſſé le chriſtianiſme, la victoire, ou du moins le paradis, s'ils périſſoient dans cette guerre.

Ceux des Maures qui n'avoient pas été baptiſés, furent ſi touchés de ce ſermon, qu'ils demandèrent ſur le champ le baptême avec de grands cris. Dans l'eſpace de trois jours, on baptiſa quatre cents quatre mille perſonnes, tant de ceux qui devoient s'embarquer, que de ceux qui devoient reſter dans le pays.

Lorſque les troupes furent embarquées, le roi Eſcariano & ſa femme prirent congé de Tiran, de Plaiſir de ma vie & du roi Agramont, & ſe mirent en marche vers l'Ethiopie. Les états du roi Eſcariano étoient fort étendus, ils confinoient d'un côté avec le pays de Tremecen, & s'étendoient de l'autre juſqu'aux Indes, & juſques aux pays du Prête-Jan. Le fleuve du Tigre coule ſur les terres d'Eſcariano, & l'on donne le nom de Jam Jam à ſon royaume.

Après ſon départ, Tiran mit à la voile, il arriva en peu de jours ſur les côtes de Sicile. Sur la nouvelle qui s'étoit répandue de l'armement conſidérable que les Sarraſins avoient fait en Syrie, le roi avoit levé des troupes, & mis une flotte en mer, pour être en état de défenſe, au cas que les Maures vinſſent l'attaquer. Le roi de Sicile apprit avec joie tout ce qui étoit arrivé à Tiran, & promit de ſe joindre à lui pour ſecourir l'empereur.

Les ſix vaiſſeaux chargés de bled envoyés par Tiran à Conſtantinople, firent une traverſée heureuſe; mais lorſqu'ils furent à la Valone, ils apprirent que le grand Turc & le Soudan, après l'arrivée de leur flotte, avoient fait paſſer le bras de Saint-George à leur armée, & que cette flotte bloquoit le port, tandis qu'ils aſſiégeoient la ville par terre. Ils firent paſſer un courier par terre pour avertir l'empereur que le ſecours étoit en mer, & en même temps ils lui mandèrent que la ville étoit extrêmement preſſée, que ſans la valeur d'Hyppolite, que l'empereur avoit fait général, les infidèles auroient déja pris la ville. Ce brigantin joignit la flotte, lorſqu'elle étoit prête d'entrer dans le port de Meſſine. Ces nouvelles firent ſentir à Tiran, combien il lui étoit néceſſaire de faire diligence. Il deſcendit ſeul à terre avec Plaiſir de ma vie & un petit nombre de chevaliers; le roi & la reine de Sicile vinrent à ſa rencontre, & le conduiſirent au palais; on ſervit un magnifique repas, après lequel, tandis que le roi de Sicile s'entretenoit en particulier avec Tiran, on commença un grand bal. La reine de Sicile tira à part celle de Fez, & l'entretint de la princeſſe Carméſine. La reine de Fez connoiſſoit la pénétration de celle de Sicile, ainſi elle ſe tint en garde contre les queſtions

qu'elle lui fit au ſujet des amours de Tiran, & par les éloges qu'elle donna à cette reine ſur ſon eſprit & ſur ſa beauté, elle fit changer d'objet à la converſation.

Tiran & le roi de Sicile convinrent de mettre à la voile dès le lendemain, à la pointe du jour. Les troupes Siciliennes avoient leurs ordres, elles furent embarquées avant le coucher du ſoleil. Le roi de Sicile, qui attendoit Tiran de jour en jour, avoit réglé la forme du gouvernement pendant ſon abſence; ainſi, ayant pris congé de la reine ſon épouſe, il s'embarqua dès le ſoir même avec Tiran & Plaiſir de ma vie. On ſortit du port à la faveur de la lune, & on mit à la voile dès la nuit même, pour profiter d'un vent favorable. La flotte arriva en peu de jours au port de la Valone, où étoient encore les ſix vaiſſeaux chargés. Tiran leur ordonna de le ſuivre, & il fit voile vers le canal de Romanie.

Après que le roi Eſcariano eut quitté Tiran, il fit tant, par ſes journées, qu'il arriva dans ſon royaume d'Ethiopie avec la reine ſa femme; ſes ſujets les reçurent l'un & l'autre avec les démonſtrations de la plus grande joie, & leur firent de grands préſens, charmés de revoir leurs maîtres après les grandes conquêtes qu'il avoit faites. Après quelques jours de repos, il

fit aſſembler tous les barons & les chevaliers de ſon royaume dans la ville de Troglodite, capitale de l'Ethiopie, & leur tint ce diſcours: je vous aſſemble ici, barons & chevaliers, pour vous conter ce qui m'eſt arrivé, car je ſuis ſûr que mon bonheur vous donnera de la joie: vous avez ſu que j'ai eu le malheur d'être pris par un grand général chrétien, nommé Tiran le Blanc, le plus brave & le plus généreux qui ſoit au monde, il m'a reçu frère d'armes, après m'avoir donné la liberté. C'eſt lui qui m'a fait épouſer la fille du roi de Tremecen, en me donnant ce royaume; mais je lui ſuis plus obligé du préſent de cette princeſſe, que s'il m'avoit donné le monde entier. Il ne s'en eſt pas tenu là, il m'a fait préſent du royaume de Tunis; il veut faire la conquête de l'empire grec, pour le rendre à l'empereur de Conſtantinople; que le Soudan & le grand Turc en ont preſque dépouillé; il m'a prié, comme ſon frère & ſon ami, de l'aider de toutes mes forces. Je prie donc tous ceux qui voudront me ſuivre, de venir à Conſtantinople à ma ſolde & à mes dépens. Ses ſujets lui étoient tellement attachés, à cauſe de ſes vertus, qu'ils lui dirent d'une voix unanime, qu'ils vouloient vivre & mourir avec lui, & lui jurèrent qu'ils iroient non-ſeulement à Conſtantinople, mais au bout

du monde. Le roi les remercia de leur bonne volonté, & leur ordonna de retourner dans urs terres, pour ſe préparer au départ; il leur marqua un jour pour ſe rendre dans cette même ville, & recevoir leur ſolde. Il envoya en même-temps des chevaliers dans toutes les villes de ſon royaume, pour faire publier que tous ceux qui voudroient prendre parti avec lui, étrangers ou gens du pays, n'avoient qu'à le venir trouver à Troglodite. Pendant que tout le monde s'y rendoit de tous les côtés, la reine, qui étoit très-bonne chrétienne, & qui poſſédoit toutes les vertus, réſolut d'augmenter la foi chrétienne. A ſon départ de Conſtantine, elle avoit emmené avec elle pluſieurs moines, des chapelains & deux évêques, dans le deſſein de faire bâtir des égliſes & des couvens. Auſſi-tôt qu'elle fut à Troglodite, elle les fit prêcher. Un grand nombre d'Ethiopiens ſe firent chrétiens, parce que le roi & la reine étoient de cette religion, mais beaucoup d'autres ſe firent baptiſer par dévotion. Après quoi la reine fit bâtir des égliſes & des couvens, auxquels le roi donna beaucoup de revenus. Les évêchés furent bien établis, & l'on éleva pluſieurs égliſes dans l'étendue du royaume, où la reine envoya en miſſion ceux qui étoient en état d'en ſoutenir la fatigue. On ne ſavoit

point alors dans l'Ethiopie ce que c'étoit que le mariage, les femmes étoient communes, ils ne connoiſſoient que leurs mères, par conſéquent ils étoient tous bâtards: mais comme ils devinrent chrétiens à l'arrivée de la reine, on établit les mariages, & les enfans devinrent légitimes. Il y a dans ce pays une grande montagne ſur le bord de la mer, qui ſur le midi jette une grande quantité de feu; de ce côté il y a de grands déſerts qui joignent l'Arabie, à laquelle la mer Océane ſert de bornes. Quand tout le monde fut aſſemblé, le roi donna la ſolde à tous ceux qui la voulurent; il y en eut un grand nombre qui ne la voulurent point recevoir. Ce roi étoit fort riche, car il avoit beaucoup de mines; ſa cavalerie étoit fort bonne; enfin c'étoit un des plus grands rois, après le grand Kan. Après qu'il eut donné ordre à toutes ſes affaires, & qu'il eut entretenu ceux qu'il chargeoit du ſoin de gouverner ſes états pendant ſon abſence, car c'étoit un homme très-prudent, il aſſigna un jour pour le départ de ſes nombreuſes troupes; il avoit eu ſoin d'avoir beaucoup de chariots, de chevaux & d'éléphans pour porter les vivres & le bagage, pour conduire l'artillerie, enfin pour tout ce qui étoit néceſſaire à la guerre, ſans oublier de faire ſuivre l'armée par le bétail néceſſaire

à ſa nourriture. La reine, que Tiran avoit invitée de ſe trouver à ſes noces avec Carméſine, & à celles de Plaiſir de ma vie avec le ſeigneur d'Agramont, ne négligea rien pour y paroître avec éclat. Elle fit conduire avec elle les plus riches étoffes de l'Inde, & les toiles les plus fines; les états de ſon mari fourniſſoient les pierreries les plus recherchées; elle joignit aux femmes blanches de ſa ſuite un pareil nombre de filles Ethiopiennes; la noirceur de leur teint donnoit un nouvel éclat à celui de la reine.

Le roi Eſcariano partit de Troglodite avec toute ſon armée, & arriva ſur la frontière de ſon royaume, à une ville qui ſe nommoit Serac, & qui touchoit aux états de Prête-Jan; il s'y repoſa quelques jours. Jamais on ne l'avoit vu dans cette ville, qui étoit éloignée de cinq cents journées de ſa capitale. (Ici l'auteur abandonne le roi Eſcariano & ſa grande armée, qui prenoit le chemin de Conſtantinople, & parle du chevalier Eſpertius.)

Après avoir reçu ſon audience de congé du roi de Sicile, il avoit été chercher Tiran à Conſtantine; mais il l'avoit trouvé parti. Il prit donc la route de Conſtantinople, & arriva promptement en vûe de Valone; l'armée en étoit encore partie pour aller dans le canal de Romanie. Il fit voile pour la joindre, la tempête

l'écarta de ſa route, ſon vaiſſeau ſe briſa contre des roches à la côte de l'iſle de Lango, l'équipage ſe noya, Eſpertius échappa ſeul, avec dix hommes, qui furent à la découverte dans l'iſle, pour voir s'ils ne trouveroient point quelque habitation; ils rencontrèrent un vieillard qui gardoit un petit troupeau, ils lui firent pluſieurs queſtions, auxquels il répondit, qu'il n'y avoit dans toute l'iſle qu'un hameau, dans lequel habitoient quatre familles exilées de Rhodes pour leur malheur, parce que l'iſle étoit enchantée, & que la terre ne pouvoit rien produire. Le chevalier le conjura de leur donner quelque choſe à manger, l'aſſurant qu'en reconnoiſſance ils l'aideroient de tout leur pouvoir. Le vieux pâtre, touché de leur état, leur dit qu'il partageroit volontiers ſa misère avec eux. Alors il toucha ſon troupeau, & les conduiſit dans ſa pauvre habition, & leur donna de quoi manger. Le chevalier lui demanda quel étoit celui qui avoit enchanté une iſle dont le terrein paroiſſoit ſi bon. Seigneur, lui répondit le vieillard, Hypocrate étoit autrefois ſouverain de cette iſle de Lango, (*) auſſi-

(*) *Lango*, eſt le nom que l'on donne à l'iſle de Cos, patrie d'Hypocrate, le père de toute la médecine. La fable que va conter l'auteur du roman, eſt fondée ſur une tradition qui eſt encore reçue parmi ceux de l'iſle. *Voyez Boſchini Arcipelag. pag. 60.*

bien que de celle de Crete ; il avoit une fille admirablement belle, que l'on voit encore aujourd'hui dans cette iſle, ſous la forme d'un dragon de ſept coudées de longueur, car moi qui vous parle, je l'ai vu pluſieurs fois ; elle ſe dit maîtreſſe de l'iſle, ſon habitation eſt dans les voûtes d'un vieux château bâti ſur cette hauteur que vous pouvez voir d'ici; elle ne paroît que deux ou trois fois dans l'année, ſans faire de mal à perſonne, à moins que l'on n'ait commencé par lui en faire. Une déeſſe nommée Diane, lui a donné cette forme de dragon, & ſon enchantement ne peut finir, que lorſqu'il ſe trouvera quelqu'un aſſez courageux pour la baiſer ſur la bouche. Un chevalier de l'hôpital de Rhodes, dont la valeur étoit très-grande, vint ici une fois pour tenter l'aventure, il monta à cheval & ſe rendit au château, il entra dans la grotte, le dragon leva la tête, le chevalier la voyant ſi terrible, prit auſſi-tôt la fuite, & ſon cheval qui l'emporta ſur une montagne, ſe précipita avec lui dans la mer où ils ſe noyèrent. Un autre fois un jeune homme qui ne ſavoit rien de cette aventure, aborda un jour dans cette iſle, & vint en ſe promenant à la porte de ce château. Il entra dans la grotte, & ſe trouva, après avoir marché quelque temps, dans une chambre remplie

de tréſors, où il vit une demoiſelle qui ſe peignoit devant un miroir. Le jeune homme ne douta point que ce ne fût une folle, ou quelque femme de bonne compoſition qui n'attendoit que l'occaſion ; il demeura ſi long-temps dans la grotte, que la demoiſelle l'apperçut, & lui demanda ce qu'il vouloit. Je voudrois bien, lui répondit-il, que vous vouluſſiez m'accepter pour votre ſerviteur. Elle lui demanda s'il étoit chevalier, il lui repliqua qu'il ne l'étoit pas. Si cela eſt, continua-t-elle, vous ne pouvez me poſſéder ; mais retournez à votre vaiſſeau, faites-vous armer chevalier, & j'irai demain matin au-devant de vous à l'entrée de la grotte, vous me baiſerez ſur la bouche ſans être épouvanté de l'état où vous me trouverez, car je ne vous ferai aucun mal, quelque terrible que je paroiſſe alors à vos yeux ; un enchantement me force de paroître ſous la forme d'un dragon, ſi vous pouvez vous réſoudre à me baiſer, vous poſſéderez tous ces tréſors, vous m'épouſerez, & vous ſerez maître de cette iſle. Le jeune homme la quitta, ſe fit recevoir chevalier & le lendemain il partit pour achever l'aventure ; mais quand il vit ſortir la demoiſelle ſous une figure auſſi épouvantable, il prit la fuite pour retourner à ſon vaiſſeau. Elle le ſuivit juſques au rivage ; & voyant qu'elle ne pouvoit

pouvoit l'arrêter, elle jetta de grands cris, pour exprimer ſa douleur, & retourna dans ſa grotte, mais le chevalier mourut de la frayeur qu'il avoit eue; depuis ce temps il n'en eſt venu aucun qui n'ait eu un pareil ſort. Cependant il eſt certain, que s'il en venoit un qui eût le courage de la baiſer, bien loin de mourir, il ſeroit ſouverain de cette iſle. Eſpertius demeura quelque temps à penſer au diſcours de ce vieillard, après quoi il lui dit: bon homme, ce que vous venez de m'apprendre, eſt-il bien vrai? Il l'aſſura qu'il ne lui en avoit point impoſé, & que pour rien au monde il ne voudroit avoir menti. Le chevalier devint alors plus occupé de ſes idées qu'il ne l'avoit encore été, il ſe diſoit à lui-même, qu'il vouloit tenter cette aventure; Dieu ne l'ayant point jetté ſans ſujet dans cette iſle. D'un autre côté, il étoit au déſeſpoir de s'y trouver ſans eſpérance de rejoindre Tiran. Il réſolut donc d'aller tout ſeul à la grotte, ſans en rien dire à ſes compagnons, dans la crainte que n'oſant y venir eux-mêmes, ils ne vouluſſent l'en empêcher. Il s'informa avec ſoin du vieillard, en quel endroit le château étoit ſitué. Ils paſsèrent toute la nuit dans cette mauvaiſe maiſon.

Le chevalier, rempli de ſon projet, ne dormit guère; il ſe leva devant le jour. Quand il

ſut dehors du village, il prit un bâton à ſa main, car il n'avoit aucune ſorte d'armes, & marcha promptement au château : il y arriva au lever du ſoleil. Quand il apperçut l'entrée de la grotte, il ſe mit à genoux, & demanda à Dieu, avec la plus grande dévotion, de le préſerver de tous maux, & de lui donner le courage ſuffiſant pour ne pas craindre le dragon, afin de pouvoir tirer cette ame de peine, & la conduire à la ſainte foi catholique. Après qu'il eut fait ſa prière, il ſe recommanda encore à Dieu, fit un ſigne de croix, & entra dans la grotte. Quand il fut dans l'obſcurité, il fit un grand cri, pour avertir le dragon, qui ſortit en faiſant beaucoup de bruit. Le chevalier commença pour lors à trembler, & ſe mettant à genoux, il fit pluſieurs bonnes prières; mais quand il découvrit cette horrible figure, ſon courage faillit à l'abandonner; il ferma les yeux, & tout ce qu'il put faire, fut de ne pas prendre la fuite. Le dragon l'appercevant dans cet état, s'approcha de lui d'un air flatteur & carreſſant, comme pour le raſſurer; mais le chevalier ne voyoit rien & demeuroit immobile; alors le dragon l'embraſſa & le baiſa à la bouche; ce fut alors que le peu de courage qu'il avoit conſervé l'abandonna tout-à-fait, il tomba ſans connoiſſance. Cependant

le charme étoit rompu, la fille d'Hypocrate reprit ſa figure naturelle & devint une belle demoiſelle. Elle ſe jetta à terre, elle le mit ſur ſes genoux, & par ſes diſcours & ſes careſſes, elle cherchoit à le faire revenir. Il fut plus d'une heure en cet état: enfin il ſortit de ſon évanouiſſement, & ſe trouva entre les bras d'une belle fille, qui l'accabloit de baiſers; il fut ébloui de ſa beauté, & conçut pour elle la plus vive paſſion; il la lui déclara en lui racontant ce qu'il avoit fait pour la délivrer de l'enchantement. Il lui demanda s'il lui reſtoit encore quelque choſe à faire pour achever l'aventure; que depuis qu'il l'avoit vue, il s'expoſeroit avec joie aux plus grands périls pour la ſervir. La demoiſelle lui dit, en le prenant par la main pour le faire lever: non, chevalier, il ne vous reſte plus rien à faire qu'à prendre poſſeſſion des tréſors qui vous appartiennent ſi légitimement; en même-temps elle le mena dans une chambre dont la richeſſe l'éblouit: elle étoit parée des plus ſuperbes ameublemens, des piles de riches étoffes, des monceaux d'or & de pierreries la rempliſſoient. Chevalier, lui dit la demoiſelle, tous ces tréſors ſont à vous, & ſi ma perſonne peut ajouter quelque choſe à votre bonheur, comptez ſur l'amour le plus tendre & le plus conſtant. Le chevalier ne lui répondit

qu'en l'embraſſant avec tranſport. Il la prit dans ſes bras, & la porta ſur un lit où ils paſsèrent le reſte de cette journée & toute la nuit ſuivante. Le lendemain matin le chevalier ſongea à l'inquiétude où devoient être ſes compagnons, il en parla à la fille d'Hypocrate : ils ſortirent enſemble de la grotte, & prirent le chemin de la cabane. Ses compagnons furent étonnés de le voir revenir en ſi bonne compagnie ; l'inquiétude qu'il leur avoit cauſée, ſe convertit en une joie extrême. Ils vinrent ſaluer la belle dame, dont le port majeſtueux & le maintien prouvoient combien elle étoit conſidérable, & remercièrent Dieu d'un ſi grand bonheur. La dame les embraſſa, & leur témoigna beaucoup de bontés ; après quoi ils entrèrent dans la maiſon du vieux pâtre, auquel elle promit, auſſi bien qu'à ſa femme, de leur faire beaucoup de bien. Eſpertius fit apporter dans cet endroit tous les meubles & l'argent monnoyé qui ſe trouvoient dans le château ; ils firent venir beaucoup de monde pour habiter l'iſle, qui dans peu devint très-peuplée : ils y firent bâtir une ville, qui fut nommée *Eſpertina*, du nom du chevalier *Eſpertius*, ſans oublier des châteaux, des bourgs & des villages ; mais tous ces bâtimens ne furent pas ſi recommandables, que les égliſes &

les couvens, où l'on chantoit ſans ceſſe les louanges de Dieu & de ſa ſainte mère. On aſſigna de grands revenus à ces maiſons: ils vécurent heureux & tranquilles; ils laiſsèrent pluſieurs enfans, qui leur ſuccédèrent dans cette ſouveraineté.

Lorſque Tiran ſe trouva avec ſon armée dans le canal de Romanie, il fit route vers le port de Sigée, autrefois l'ancienne Troye. Là il attendit que ſes vaiſſeaux fuſſent raſſemblés. Pour lors il tint conſeil avec les rois de Sicile & de Fez, tous les barons & les chevaliers qui ſe trouvoient ſous ſes ordres, pour déliberer ſur le parti qu'ils auroient à prendre; car il avoit appris que l'armée des Turcs, forte de plus de trois cents bâtimens de toute grandeur, étoit dans le port de Conſtantinople. On réſolut de débarquer un homme à terre, qui ſavoit bien la langue turque, & de l'envoyer à Conſtantinople pour avertir l'empereur que Tiran étoit arrivé avec ſon armée, & qu'il n'étoit éloigné de la ville que de cent mille. On convint de ne lui point donner de lettre, de crainte qu'il ne fût découvert & arrêté; mais on l'inſtruiſit de vive voix de tout ce qu'il avoit à dire. Tiran chargea de cette commiſſion un chevalier de Tunis, de ſang royal, & qui avoit été Maure. Il s'appelloit Sinegerus,

il avoit autant d'eſprit que de valeur, & comme il avoit été autrefois eſclave à Conſtantinople, il en connoiſſoit tous les chemins. Pour que l'on ajoutât foi à ce qu'il diroit, il lui remit ſon cachet. Sinegerus s'habilla comme un ſimple ſoldat; un brigantin le débarqua pendant la nuit à une lieue de l'armée des Maures, qui faiſoient le ſiége. Il prit le chemin de la ville, mais il ne put éviter d'être pris par les gardes du camp. Comme il parloit leur langue, & qu'il leur dit qu'il étoit de leurs troupes, ils le laiſsèrent paſſer.

Quand il fut arrivé à une des portes de la ville, ceux qui faiſoient la garde l'arrêtèrent, le prenant pour un Maure. Il leur dit, qu'il venoit parler à l'empereur de la part de Tiran. On le conduiſit ſous une bonne eſcorte: il arriva comme l'empereur finiſſoit ſon ſouper. Sinegerus ſe mit à genoux devant lui, & lui remit le cachet de Tiran après lui avoir baiſé les pieds & les mains. A la vue du cachet, dont il reconnut les armes, l'empereur l'embraſſa, lui fit toutes les careſſes imaginables, en lui marquant la joie que lui cauſoit ſon arrivée. Le chevalier Sinegerus lui dit: ſeigneur, je ſuis envoyé auprès de V. M. de la part du grand Tiran le Blanc, qui ſe recommande à vous, & qui vous prie de prendre courage:

car il eſpère, avec l'aide de Dieu, de vous délivrer inceſſamment de vos ennemis. Il vous demande de tenir votre cavalerie prête, & de redoubler la garde de la ville, parce que dimanche matin il attaquera l'armée des Maures. Il craint qu'ils n'attaquent la ville avec plus de vigueur, ſi leur flotte eſt battue; c'eſt une précaution qu'il eſt toujours bon de prendre. Tiran commande une armée puiſſante, & s'il peut détruire leur flotte, il y a grande apparence qu'aucun de vos ennemis ne pourra ſe ſauver. Mon ami, lui répondit l'empereur, ce que vous me dites me fait un grand plaiſir, il faut eſpérer que le ſeigneur nous accordera la victoire que vous m'annoncez. Nous avons eu toujours une grande eſpérance dans le courage & les talens de Tiran. Il envoya ſur le champ chercher Hyppolite ſon général: il lui apprit les bonnes nouvelles qu'il venoit de recevoir, & lui donna les ordres en conſéquence. Hyppolite l'aſſura qu'avec le ſecours de Tiran, il pouvoit ſe croire délivré de ſes ennemis, & partit pour tout diſpoſer. Il courut à la grande place, aſſembla tous les officiers, & leur dit qu'il leur répondoit de leur liberté, puiſque Dieu avoit bien voulu permettre que Tiran fût arrivé avec une grande armée, & que le lendemain il attaqueroit les

Turcs. Soyez donc tous à vos poſtes, mais ſans faire de bruit, afin de ne donner aucun ſoupçon aux ennemis. Charmés de cette heureuſe nouvelle, ils rendirent des graces infinies à Dieu, & paſsèrent la nuit dans la plus grande joie du monde, ſans cependant oſer la faire éclater.

Sinegerus demanda à l'empereur la permiſſion d'aller ſaluer l'impératrice & la princeſſe. Elle lui fut accordée. Il trouva toutes les dames dans le même lieu. Le chevalier leur baiſa la main, & leur dit, le genou à terre : mon général, Tiran le Blanc, ſe recommande à vous, dans peu il viendra vous ſecourir. La princeſſe entendant cette nouvelle, fut prête à s'évanouir ; la joie qu'elle reſſentit ne ſe peut exprimer. L'impératrice & elle l'embraſsèrent, & lui firent autant de careſſes que de queſtions. Elles voulurent ſavoir quels étoient ceux qui compoſoient ſon armée. Il ſatisfit leur curioſité, en leur nommant tous les rois & les chevaliers qui venoient de France, d'Eſpagne, de Barbarie & d'Italie, ſe ſoumettre à ſes ordres, à cauſe de ſa grande réputation. Il leur apprit auſſi l'arrivée de Plaiſir de ma vie, qui venoit célébrer ſes noces auprès d'elles. Ces nouvelles remplirent toutes les dames d'admiration, & leurs yeux répandirent des larmes de joie, en penſant que Dieu permettoit

que Tiran mît fin aux malheurs du peuple & de l'empire grec. Elles paſsèrent une grande partie de la nuit à s'entretenir de cette façon. Enfin la princeſſe ſortit pour paſſer dans ſa chambre ; le chevalier lui donna le bras. Alors elle lui demanda pourquoi il lui avoit baiſé la main trois fois. Il lui répondit, que Tiran lui en avoit donné l'ordre, & qu'il la ſupplioit de lui pardonner ; qu'autrement il n'oſeroit jamais paroître devant elle. La princeſſe lui répondit, qu'il ne l'avoit point offenſée, qu'ainſi elle n'avoit point de pardon à lui accorder ; & qu'au cas que la choſe fût ainſi, il pouvoit en être certain, ſi elle le voyoit bientôt, ce qu'elle deſiroit plus qu'elle ne le pouvoit dire. Après cela l'ambaſſadeur ſe retira au logement que l'empereur lui avoit fait préparer. Le général Hyppolite paſſa la nuit ſous les armes.

La veuve Repoſée ayant appris ces nouvelles, fut dans une agitation & dans une inquiétude qui ne ſe peuvent imaginer ; elle feignit de ſe trouver incommodée, & paſſa dans ſa chambre. Ce fut-là qu'elle ſe livra aux plaintes & aux regrets : car elle ſe voyoit perdue ſans reſſource, n'ignorant pas que ſes méchancetés alloient être découvertes. Cependant l'amour qu'elle avoit pour Tiran la tourmentoit encore. Elle paſſa toute la nuit dans cet état, ne ſachant à qui

pouvoir demander conſeil. Enfin, pour éviter le ſupplice qu'elle méritoit, elle avala du poiſon, ouvrit la porte de ſa chambre, & s'étant remiſe au lit, elle pouſſa de grands cris, en diſant qu'elle alloit mourir. Toutes les dames accoururent à elle. L'empereur ne douta pas à ce bruit, ou que les Maures n'euſſent pris la ville, ou qu'il ne fût arrivé quelque malheur à la princeſſe; il tomba évanoui. L'on envoya chercher les médecins. L'impératrice & la princeſſe quittèrent la veuve pour accourir à lui. Ils le trouvèrent ſans connoiſſance. Ce ſpectacle devint très-affligeant. Enfin les médecins le firent revenir. Il demanda le ſujet du bruit qu'il avoit entendu; on lui dit qu'il avoit été cauſé par les cris de la veuve Repoſée qui ſe mouroit. Il envoya ſes médecins pour la ſecourir; mais ils arrivèrent au moment qu'elle expiroit dans des convulſions horribles. La princeſſe en fut très-affligée; elle l'aimoit tendrement, elle avoit été ſa nourrice. Elle ordonna qu'on l'enterrât honorablement. Le lendemain l'empereur avec toute ſa cour, l'impératrice, la princeſſe & tous les magiſtrats de la ville accompagnèrent ſon corps à la grande égliſe de ſainte Sophie, où on lui fit un magnifique enterrement, après lequel l'empereur revint au palais.

Lorſque Tiran eut fait mettre à terre le chevalier Sinegerus, il diſpoſa toute ſon armée, & donna les ordres aux vaiſſeaux qu'il deſtinoit contre ceux des ennemis, & à ceux qu'il vouloit envoyer contre les galères. Il ordonna aux commandans de chaque vaiſſeau de faire un grand bruit de trompettes, de clairons & d'autres inſtrumens, il en avoit fait une ample proviſion; ce qui, joint aux cris & au bruit du canon, devoit épouvanter les Turcs. Il fit enſuite mettre à la voile. Tous les vaiſſeaux partirent ſans faire de bruit, & marchèrent tout le jour & toute la nuit ſuivante. Pendant tout ce temps-là le ciel fut couvert & il fit un brouillard très-épais; en ſorte que ni les Turcs, ni ceux de la ville, ne purent appercevoir la flotte. Elle arriva auprès de celle des Turcs deux heures avant le jour, ſans qu'ils en euſſent eu la moindre nouvelle. Ils ſe trouvèrent attaqués avec le bruit que Tiran avoit ordonné. Chacun de ſes vaiſſeaux alluma, par ſes ordres, deux fanaux qui ſervoient à ſe reconnoître. Les Maures ſurpris & ſans armes, ne firent pas une grande défenſe. Tous leurs vaiſſeaux furent pris, mais le carnage fut affreux: car on coupa la tête à tous ceux que l'on prit. Ceux qui ſe jettèrent à la mer & qui purent gagner la terre, portèrent au Turc & au Soudan

la nouvelle du combat. Tout le camp en fut bientôt informé; mais le bruit qu'ils entendoient, les lumières qu'ils voyoient & l'ignorance où ils étoient de ceux qui les attaquoient, les épouvantèrent tellement, qu'ils s'armèrent, montèrent à cheval, & ſe mirent en bataille, pour garder le rivage, afin d'empêcher le débarquement. Lorſque Tiran eut pris tous les vaiſſeaux ennemis, dans le tranſport de ſa joie, il ſe mit à genoux, & fit une prière à Dieu avec la plus grande dévotion.

Cette victoire fut ſi prompte, que tout étoit pris avant le grand jour. Ceux de la ville entendant le bruit du combat, & voyant ces lumières, ne doutèrent point que Tiran n'attaquât alors la flotte des Infidèles, comme il les en avoit avertis; & quoique cette diverſion dût occuper les Turcs, ils prirent les armes, & ſe préparèrent à la défenſe. A ce bruit l'empereur ſe leva de ſon lit, & ſuivi de ceux qui ſe trouvèrent au palais, il monta à cheval, & ſe promena dans la ville, recommandant à tout le monde de veiller à ſon poſte, & de bien le défendre. En même temps il raſſuroit les habitans de la ville, en leur diſant qu'ils alloient être délivrés, & recouvrer leurs biens. Mais les Maures ne penſoient à rien moins qu'à les attaquer. Ils étoient ſi fort épouvantés de la

perte de leurs vaiſſeaux, qu'ils ne ſongeoient qu'à empêcher la deſcente. Lorſqu'il fut tout-à-fait jour, Tiran emmenant avec lui tous les vaiſſeaux Maures qu'il avoit pris, fit mettre à la voile, & ſortit du port de Conſtantinople avec toute ſon armée, & paſſant par le bras de Saint-George, il prit la route de la mer majeure, perſuadé que s'il s'emparoit du paſſage de la terre ferme avant les ennemis, ils ſeroient abſolument ſoumis à lui. Auſſi les Maures le voyant partir avec leurs vaiſſeaux, ſe crurent-ils perdus. Tiran continua la route de la grande mer juſques à ce que la nuit empêchât les Maures de le ſuivre de vue; ce qu'il faiſoit pour leur perſuader qu'il partoit, & afin qu'ils ne miſſent point d'oppoſition à ſon débarquement; mais quand la nuit fut venue, il fit tourner l'armée du côté de terre. Il faut ſavoir que la ville de Conſtantinople eſt très-belle, environnée de bonnes murailles, & qu'elle eſt bâtie en triangle ſur le bras de mer nommé Saint-George, qui renferme deux des parties de la ville, & que le côté qui demeure à découvert regarde la Thrace. Tiran marcha de ce côté, & débarqua à quatre lieues du camp des Maures avec toute ſon armée, ſon artillerie, ſes vivres & ſes munitions, ſans que les Maures en fuſſent inſtruits. Il laiſſa les vaiſſeaux

avec une bonne garde, & tout ce qui leur étoit néceſſaire. Après qu'il eut donné tous ſes ordres, il marcha environ une demi-lieue, en remontant une grande rivière juſqu'à un grand pont de pierre. Tiran fit faire alte à ſes troupes en cet endroit, laiſſant la rivière entre lui & les ennemis; & pour que les Maures ne vinſſent pas le ſurprendre, & l'inquiéter pendant la nuit, il fit mettre ſes tentes ſur le pont, afin que perſonne ne le paſsât ſans ſon conſentement; mais en même temps il plaça ſur ce même pont beaucoup d'artillerie, afin de recevoir les ennemis, au cas qu'ils paruſſent de ce côté-là. Il envoya ſes gardes avancées ſur le camp des Maures, pour être avertis de leurs mouvemens. Après cela il fit partir à pied un des ſiens vêtu en Maure, pour aller à la ville de Conſtantinople porter une lettre qui contenoit:

Je puis témoigner à préſent ma joie à V. M. puiſque Dieu a permis que nous euſſions une victoire complette ſur les ennemis, en prenant plus de trois cents vaiſſeaux chargés de vivres & de butin, auxquels nous n'avons pas encore touché. Nous n'avons fait aucun quartier à ceux que nous avons pris. J'attends les ordres de V. M. pour ſavoir ce que je ferai de ces bâtimens. Mais ſi elle me le permettoit,

je renverrois ceux du roi de Sicile, & des autres amis qui ont bien voulu me ſecourir, auſſi-bien que ceux que j'ai nauliſés pour cette entrepriſe, & je me ſervirois de ceux des Maures; car il me ſemble qu'avec près de quatre cents vaiſſeaux, pendant qu'ils n'en ont aucun, nous ſommes en état de leur empêcher d'avoir des vivres & des ſecours. Je mande encore à V. M. que j'ai débarqué à l'embouchure de la rivière, & que je ſuis campé ſur le pont de pierre, afin que perſonne ne paſſe, & que je puiſſe tenir les Turcs enfermés de tous les côtés; & je ſuis certain qu'avant leur départ, j'aurai affaire à eux. Je conjure V. M. de doubler la garde de la ville, & de prendre plus de précautions que jamais; car je crains le déſeſpoir dans lequel ils ſe trouvent. Ils ſont ſans vivres, & ſans eſpérance d'en avoir; par conſéquent ils ſeront bientôt obligés de ſe rendre priſonniers. Je voudrois bien ſavoir l'état de vos vivres, car j'en ai apporté pour plus de deux ans; & d'abord que j'aurai reçu vos ordres, je vous enverrai des vaiſſeaux chargés. J'attends les ordres de V. M. ſur tous ces articles. Si vous avez beſoin de troupes pour défendre la ville, ayez la bonté de m'en donner avis. Au reſte, je compte envoyer des vaiſſeaux le long de la côte pour

incommoder les ennemis, & leur ôter toute eſpérancé de ſecours. Après cela, j'eſpère que nous réuſſirons, & que Dieu nous aidera. Je demande une prompte réponſe.

Il remit cette lettre à celui qu'il avoit choiſi pour la porter. C'étoit un Grec nommé Charille, qui connoiſſoit parfaitement le pays. Il arriva ſans rencontrer aucun Maure. On le conduiſit devant l'empereur, auquel il remit la lettre. Il la reçut, & la lut avec grand plaiſir. Charmé de ce qu'elle contenoit, il remercia Dieu; après quoi il en fit part à l'impératrice, à la princeſſe, auſſi-bien qu'au général Hyppolite, qui lui dit qu'il l'avoit toujours aſſuré, que tant que Tiran ſeroit au monde, il ne devoit pas perdre l'eſpérance.

L'empereur lui répondit qu'il étoit dans l'admiration de ſes grandes actions, & jura par ſa couronne qu'il le récompenſeroit, de façon que lui & tous les ſiens auroient ſujet d'en être contens. Enſuite il le chargea d'examiner ce qu'il y avoit de vivres dans la ville & dans le palais, afin de pouvoir en rendre compte à Tiran. Hyppolite trouva qu'il y en avoit encore pour trois mois. Il revint aſſurer l'empereur que les ennemis auroient levé le ſiége avant que leurs vivres fuſſent conſommés, qu'il pouvoit s'en repoſer ſur Tiran. L'empereur

reur fit venir ſon ſecrétaire auquel il fit écrire une lettre à Tiran, dans laquelle il lui rendit un compte exact de tout ce qu'il lui avoit demandé. Il fit enſuite appeller Sinegerus, & le pria de porter cette lettre. Le chevalier lui baiſa le pied & la main, prit la lettre & fut prendre congé de l'impératrice & de la princeſſe, qu'il trouva encore dans ſa chambre. Elle le chargea de faire toutes les amitiés poſſibles à Tiran ſon ſeigneur, en le priant de ne la point oublier, & de penſer à tout ce qu'elle avoit ſouffert depuis ſon abſence; enfin, de ne rien négliger pour la voir le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible. Le chevalier lui promit de s'acquitter de ſa commiſſion, il voulut, en s'en allant, lui baiſer la main, mais elle l'embraſſa. Il s'habilla en Maure, & prenant avec lui Charille, qui avoit apporté la lettre de Tiran, il partit de la ville à minuit. Ils ne rencontrèrent aucun Maure. Les gardes du camp qui les connoiſſoient les laiſsèrent paſſer, ainſi ils furent droit à la tente de Tiran qu'ils trouvèrent levé. Il fut charmé de les voir, il fit mille queſtions à Sinegerus ſur l'état où étoient la ville, l'empereur, l'impératrice, & ſur-tout ſa chère princeſſe; il lui fit un récit fidèle de tout ce qu'il avoit vu & de tout ce qu'on l'avoit chargé de lui dire. Tiran fut quelque

temps ſans parler, & ſes yeux ſe remplirent de larmes au récit de ce que lui mandoit Carméſine. Il lui remit enſuite la lettre de l'empereur qui lui marquoit :

Le plaiſir que nous fait votre arrivée eſt extrême, Tiran, mon cher fils; & nous rendons ſans ceſſe des graces à Dieu, de ce qu'il nous ſecoure dans la grande adverſité où nous étions réduits. Nous eſpérons que J. C. vous permettra l'exécution de vos bons deſirs. Quant à moi, je ne deſire que de pouvoir vous donner des marques de ma reconnoiſſance. Au reſte, je vous dirai que les ſoins & la valeur d'Hyppolite, que j'ai fait mon général, m'ont prouvé qu'il étoit un des bons chevaliers qui ſoient au monde; ſans lui la ville eût été priſe il y a pluſieurs jours, & par conſéquent il ne ſeroit rien demeuré de l'empire grec; on ne peut compter la quantité de Maures qu'il a tués. De plus, nous vous donnons avis que nous avons au moins pour trois mois de vivres & des choſes néceſſaires pour nous défendre; notre cavalerie eſt en bon état. Ne vous expoſez donc point inutilement, faites la guerre à votre aiſe, & donnez la bataille, ſans vous preſſer, quand l'occaſion vous paroîtra favorable. Faites débarquer les vivres des vaiſſeaux, mettez-en une partie dans le fort château de

Sinople, vous les emploierez pour votre armée, & pour les places dont vous ferez la conquête; & l'autre, vous la mettrez dans la ville de Pera, afin que nous en puiſſions prendre quand nous en aurons beſoin; vous y laiſſerez cinq cents hommes d'armes de garniſon. Vous pourrez renvoyer les vaiſſeaux que vous voudrez à votre diſcrétion. J'approuve le deſſein que vous avez d'envoyer les quatre cents vaiſſeaux à Conſtantinople, & de les mettre en état; ils nous ſerviront à incommoder les ennemis que nous ſommes ſûrs d'enfermer de tous côtés. Si vous avez beſoin d'argent pour les vaiſſeaux que vous avez nauliſés, notre tréſor eſt ouvert; envoyez ici une galère ou deux, & nous vous enverrons tout ce que vous demanderez.

Quand le Soudan & le Turc apprirent que Tiran avoit débarqué, & qu'il s'étoit campé au pont de pierre, ils furent conſternés, & ſe crurent perdus ſans reſſource, ne voyant aucun moyen d'échapper ni par terre ni par mer, ſans tomber entre les mains de Tiran. De plus, ils ſe voyoient à la veille de mourir de faim, car ils n'avoient pas des vivres pour deux mois; mais, ſans témoigner leur inquiétude, ils aſſemblèrent un conſeil pour voir le parti qu'ils avoient à prendre. Il étoit compoſé des rois d'Alep, de Sourie, de Trato,

d'Aſſyrie, d'Hyrcanie & de Raſten, du fils du grand Caraman, du prince de Sis & de pluſieurs grands ſeigneurs, dont les noms ſeroient trop longs à rapporter. Les avis furent très-partagés, les uns vouloient que l'on fît ſes efforts pour emporter la ville, diſant qu'après cette expédition, ils auroient le temps de ſe mettre en défenſe, & d'attendre du ſecours, d'autant qu'elle ne devoit pas être trop bien munie; les autres vouloient que l'on marchât à Tiran, aſſurant qu'il étoit ſi brave qu'il ne refuſeroit pas le combat, qu'il étoit vrai qu'il avoit une très-bonne cavalerie, mais qu'elle n'enfonceroit pas leur prodigieuſe armée, & que quand il leur arriveroit d'être battus, il valoit mieux mourir en braves gens & en chevaliers, que de ſe laiſſer prendre comme des moutons; & que ſi la fortune leur envoyoit la victoire, ils ſeroient les maîtres ou de s'en aller ou de continuer le ſiége. Il y en eut qui préférèrent à cet avis, celui d'envoyer une ambaſſade à Tiran, pour lui propoſer une paix ou une trève, en lui demandant paſſage pour s'en retourner dans leur pays après avoir abandonné tout l'empire grec, évacué toutes les places & rendu tous les eſclaves & les priſonniers. Cet avis l'emporta. On réſolut d'envoyer une ambaſſade à Tiran, ajoutant que

s'il leur refuſoit le paſſage, ils pourroient alors attaquer la ville de toutes leurs forces, & que s'ils ne la pouvoient prendre, il ſeroit toujours en leur pouvoir de mourir les armes à la main en vendant chèrement leur vie. On nomma pour ambaſſadeurs le fils du grand Caraman, & le prince de Sis, tous deux fort ſages & fort éloquens, & de plus expérimentés dans la guerre. Ils promirent d'examiner le nombre des troupes que Tiran pouvoit avoir. On leur donna leurs inſtructions, & ils partirent ſuivis de deux cents cavaliers, ils étoient magnifiquement vêtus & ſans armes. Ils envoyèrent devant eux un trompette à Tiran, pour lui demander le ſauf-conduit qui leur fut accordé.

Auſſi-tôt après que Tiran eut lu la lettre de l'empereur, il avoit appellé le marquis de Louzanne ſon amiral, & lui avoit ordonné d'aſſembler tous les patrons des vaiſſeaux, de leur payer tout ce qui leur étoit dû, & de faire exécuter tout ce que l'empereur lui avoit mandé ſur les vivres, après quoi il pourroit renvoyer les bâtimens. Il lui dit encore de faire équiper pour la guerre ceux qu'ils avoient pris ſur les Turcs, avec ordre de croiſer ſur la côte, & de harceler les ennemis. L'amiral exécuta ſes ordres, paya tous les patrons & leur donna à chacun mille ducats de plus qu'il ne leur étoit

dû, ſans compter le butin qu'ils avoient fait ſur les vaiſſeaux turcs. Quand ils eurent tranſporté les vivres à leur deſtination, ils retournèrent chacun chez eux.

Les bâtimens que l'amiral fit équiper, ſe trouvèrent au nombre de quatre cent trente-cinq. Tiran ne garda que deux galères bien armées, qui demeurèrent dans la rivière auprès du camp, pour les envoyer où il ſeroit néceſſaire. Quand tous les autres furent en état de tenir la mer, l'amiral fut au camp, & dit à Tiran que tout ce qu'il lui avoit ordonné étoit exécuté. Pour lors Tiran fut à la tente de la reine de Fez, & la pria de s'en aller ſur cette flotte à Conſtantinople, pour conſoler & tenir compagnie à la princeſſe; car, ajouta-t-il, en quel état ſerois-je, s'il lui arrivoit le moindre malheur ! Je ne puis quitter le camp pour l'aller voir, vous ſerez plus à votre aiſe auprès d'elle, vous pourrez lui parler & l'entretenir de moi, avec cette façon agréable que vous poſſédez ſi bien. Aſſurez-la que je la verrai bientôt, que c'eſt la choſe que je deſire le plus, que je compte tous les momens, & qu'après Dieu il n'y a qu'elle au monde que je deſire de voir & de ſervir. La reine lui répondit, qu'elle n'oublieroit jamais les grandes obligations qu'elle lui avoit, & que, puiſqu'elle

avoit eu autrefois tant d'envie de le ſervir, à moins que d'être ingrate, elle ne pouvoit alors s'en diſpenſer. Une créature auſſi belle & auſſi parfaite que la princeſſe, ajouta-t-elle, ne peut être poſſédée que par le plus brave & le plus généreux des chevaliers. Elle lui demanda s'il n'avoit point d'autres ordres à lui donner, l'aſſurant qu'elle lui ſacrifieroit mille vies, ſi elle les avoit. Alors Tiran l'embraſſa, & la baiſa à la joue, l'aſſurant qu'il voudroit avoir plus fait pour elle, tant il étoit reconnoiſſant de ſon amitié; il lui conſeilla de ſe préparer au départ. Tiran prit congé d'elle, & retourna à ſa tente; il envoya chercher l'amiral, & lui ordonna de s'embarquer, d'exécuter tout ce dont ils étoient convenus, & de mettre à la voile auſſi-tôt que la reine ſeroit ſur ſon bord. L'amiral prit congé de lui, & monta dans ſon vaiſſeau. La reine s'embarqua le lendemain; le roi de Sicile & Tiran l'accompagnèrent juſqu'à ſon vaiſſeau avec cinq cents hommes d'armes, & retournèrent au camp pendant que l'amiral mit à la voile, & fit route à Conſtantinople.

Quand les ambaſſadeurs des Turcs furent auprès du pont de pierre, Tiran fit ſortir un capitaine, ſuivi de cinq cents hommes-d'armes, armés d'une façon très-brillante, & montés ſur de grands chevaux de Sicile bien bardés, pour

les recevoir & leur faire honneur. Cette troupe les accompagna juſques à l'endroit où étoit Tiran. Il avoit fait tendre un pavillon ſuperbe de brocard cramoiſi, le plus riche qui fût au monde ; on l'avoit fait à Paris. Les ambaſſadeurs mirent pied à terre, & trouvèrent Tiran avec les rois de Sicile & de Fez, & beaucoup d'autres barons & chevaliers qui leur rendirent ce qu'ils devoient à leur rang. Tiran ne voulut pas qu'ils s'expliquaſſent ſi-tôt ſur tout ce qu'ils avoient à dire ; mais il les fit entrer ſous des tentes magnifiques qu'il leur avoit fait préparer, il leur fit ſervir un grand repas avec toutes ſortes de différens vins. Les ambaſſadeurs furent dans l'admiration à la vue de la grandeur des chevaux qui les avoient eſcortés, & des panaches à la mode d'Italie, que portoient les hommes-d'armes. D'un autre côté, ils virent quatre mille chevaux auſſi bardés, qui voltigeoient & manœuvroient comme ils auroient fait dans un combat. La grande quantité de cavalerie qu'ils apperçurent dans le camp de Tiran, les étonna. Ils ſe dirent entr'eux, que tous les Maures raſſemblés ne pourroient réſiſter à d'auſſi belles troupes que celles des chrétiens, non-ſeulement à cauſe de leur belle cavalerie, mais encore par la bonne diſcipline qu'ils obſervoient. Ils comptoient avoir fait un

voyage inutile, & que Tiran ne leur voudroit accorder ni trève, ni leur faire aucun quartier, & conſidérant la poſition du camp, ils convenoient qu'il leur étoit impoſſible d'éviter la mort où l'eſclavage; ils paſsèrent le reſte du jour & la nuit ſuivante à faire ces triſtes réflexions. Le lendemain Tiran fit aſſembler les rois & tous les chevaliers conſidérables du camp, pour entendre la meſſe dans ſon ſuperbe pavillon. Quand elle fut dite, il envoya demander aux ambaſſadeurs, s'ils vouloient avoir audience. Ils vinrent ſur le champ avec beaucoup de gravité. Tiran les reçut comme il convenoit à leur naiſſance. Quand ils ſe furent aſſis, il leur demanda ce qu'ils avoient à lui dire. Le fils du grand Caraman, comme étant le plus conſidérable, ſe leva, & dit, après avoir fait la révérence au général: que ſans doute ſa grande ſageſſe lui avoit ſouvent fait penſer combien l'on devoit éviter de faire périr des hommes quand on le pouvoit empêcher, & que le cas préſent exigeoit cette réflexion, que l'on étoit à la veille de voir couler tant de ſang, que les eaux du fleuve en changeroient de couleur; qu'il devoit ſe laiſſer toucher en imaginant l'horreur & la cruauté d'un tel combat; que les grands courages comme le ſien, étoient capables de pitié. Pour éviter, continua-t-il,

une auſſi grande barbarie, le Soudan & le grand Turc nous envoient pour ſavoir ſi vous voulez faire la paix, ou leur accorder une trève, au moins de trois mois; ſi vous voulez faire une paix de cent & un an, ils ſeront charmés d'être de vos amis, ils abandonneront l'empire grec, vous remettront toutes les places de ſon étendue, & qui plus eſt, tous les priſonniers chrétiens qui ſont en leur puiſſance, & ſe ſoumettront enfin, tout autant qu'ils le pourront, ſans bleſſer leur honneur: mais ſi, n'acceptant point ces propoſitions, vous venez les attaquer, vous éprouverez malheureuſement pour vous, qu'elle eſt la force de leurs armes. Alors il ſe tut. Tiran charmé de ſe voir au moment qu'il avoit tant deſiré, fut très-content de ce diſcours, mais il leur dit qu'il leur donneroit inceſſament ſa réponſe.

Les ambaſſadeurs, toujours bien accompagnés, retournèrent dans leurs tentes. Le lendemain Tiran fit ſavoir à tous ceux qui s'étoient trouvés au premier conſeil, qu'après la meſſe ils délibéreroient ſur la propoſition des ambaſſadeurs. Comme ils avoient tous beaucoup d'attachement pour lui, ils ſe rendirent à ſon pavillon après la meſſe. Tout le monde ſe plaça ſuivant ſon rang, & Tiran dit: vous avez entendu, mes frères & mes amis, ce que vous

ont fait propoſer le Soudan & le grand Turc. Nous pouvons juger de la ſituation où ils ſe trouvent ; mais nous devons faire attention à la gloire que cette victoire nous donnera, & à la récompenſe que nous mériterons dans le ciel, en délivrant une ſi grande étendue de pays chrétien de l'eſclavage, & du danger de changer de religion. Nous avons encore une conſidération à faire, c'eſt le grand étonnement où ſera tout le pays des Maures, en apprenant qu'ils ſont tous tués ou pris, & quelle eſt la vengeance que l'empire grec en a tiré par notre moyen. Nous vengerons auſſi tous les chevaliers qui ont péri dans cette guerre. Quand ceux-ci ſeront détruits, la paix ſera plus aſſurée, & la terreur que nous cauſerons aux autres, procurera une paix ſolide à l'empire grec : il me paroît donc que le plus grand ſervice que nous puiſſions rendre à l'empereur, c'eſt de n'accorder ni paix, ni trève, & de conſentir à les recevoir à notre diſcrétion, ſans leur répondre ni de leurs vies, ni de leurs biens. S'ils ne veulent pas accepter ces conditions, que nous importe ? Ne ſommes-nous pas ſûrs de les faire mourir de faim, pendant que d'un autre côté nous ſommes les maîtres de leur livrer bataille ? Et quoique nous ſoyons plus forts qu'eux, ce ſeroit une grande folie à nous de nous battre

contre des gens au déſeſpoir, & de riſquer nos troupes, pendant que nous n'avons qu'un poſte à garder. De plus, en les prenant à diſcrétion, quel butin ne ferez-vous pas, au lieu qu'il eſt perdu ſi vous les laiſſez aller ? Je crois donc que nous devons les renvoyer, ne pouvant leur faire aucune réponſe ſans conſulter l'empereur, qui nous rendroit garants de l'événement : donnez-moi donc votre avis, mes frères & mes amis, comme à un homme qui ſe confie abſolument à vous, dans une choſe qui vous regarde comme moi, ſi vous la faites ſans l'avis de l'empereur. Après le diſcours de Tiran, le roi de Sicile ſe tourna du côté de celui de Fez, pour l'engager à parler ; mais celui-ci l'ayant aſſuré qu'il ne le feroit pas avant lui, de plus, preſſé par tous les barons de dire ſon avis, il dit, en ſaluant l'aſſemblée : avons-nous beſoin de donner des conſeils au miroir de la ſageſſe divine, à ce nouveau Salomon, à cette étoile qui éclaire tous les autres, à ce brave général auquel nous obéiſſons ? Mais enfin, pour donner mon avis, puiſqu'on le veut ſavoir, je crois qu'il faut conſulter l'empereur, afin que l'on ne puiſſe nous rien reprocher ; cet événement l'intéreſſe encore plus qu'aucun de nous ; mais je ſuis perſuadé qu'il prendra le parti que vous propoſez ; car il eſt non-ſeulement le plus honorable,

mais le plus avantageux pour le repos de l'empire grec ; de plus, tous vos avis étant fondés ſur la raiſon, & ſur toutes les règles de la guerre, il n'eſt pas poſſible de n'être pas de votre ſentiment. Je n'ai plus rien à dire, ſinon que je ſoumets mon ſentiment à celui du conſeil. Après ce diſcours, tout le monde pria le roi de Fez de donner ſon avis. Après un peu de temps, il dit : la connoiſſance du monde nous apprend à éviter les choſes qui peuvent nous nuire, & jamais on ne ſe repent des choſes faites, après y avoir bien penſé ; mais comme toute l'aſſemblée me charge de répondre en ſon nom, & que nous avons trop peu de temps pour répondre aux ambaſſadeurs, je ſuis de l'avis du roi de Sicile, & je crois que l'on doit conſulter l'empereur. Envoyez donc promptement l'informer de ce qui ſe paſſe, afin de pouvoir rendre réponſe au Soudan & au grand Turc. Tiran ſe chargea de l'en informer, & chacun retourna à ſa tente.

Les vaiſſeaux qui partirent du camp de Tiran eurent le vent ſi favorable, qu'avant le coucher du ſoleil, ils arrivèrent à Conſtantinople, en donnant toutes les marques de joie que donnent ordinairement ceux qui apportent du ſecours à ceux qui en ont beſoin, après avoir triomphé de leurs ennemis. Le canon tira, les

trompettes & les cris ſe firent entendre pour ſaluer la ville. Tout le monde étoit ſur les murailles pour voir arriver ce ſecours ſi long-temps deſiré, qui entroit dans le port, avec les bannières déployées de l'empereur, & celles du valeureux général Tiran. La ville donna de ſon côté des marques de joie. L'on ſonna les cloches, l'on chanta les louanges de Dieu. Le vieil empereur monta à cheval, & vint ſur le bord de la mer, il apprit que la reine de Fez étoit ſur ces vaiſſeaux. Il manda cette nouvelle à l'impératrice & à la princeſſe, qui ſur le champ monta à cheval, & ſuivie d'Hyppolite, de ſes dames, & de pluſieurs chevaliers, accourut auprès de l'empereur; elle ordonna à Hyppolite d'aller dans le vaiſſeau ſur lequel étoit la reine, pour la faire débarquer: ils ſe firent mille amitiés, à cauſe de ce qui s'étoit autrefois paſſé entr'eux. La reine lui demanda après cela des nouvelles de la princeſſe. Hyppolite lui répondit qu'elle attendoit le plaiſir de la voir ſur le bord de la mer, avec une extrême impatience. Sur le champ elle deſcendit dans un canot couvert d'étoffes d'or, & deux jeunes rameurs la conduiſirent à terre avec Hyppolite, en fort peu de temps. La princeſſe, qui vit paroître dans tout l'équipage d'une reine Plaiſir de ma vie, qui avoit été à ſon ſervice, deſ-

cendit de cheval pour lui faire honneur, & la reine ſe jetta à ſes pieds pour les baiſer; mais ſans vouloir le ſouffrir, elle la baiſa pluſieurs fois, & la conduiſit à l'empereur; elle lui baiſa le pied & la main; il l'embraſſa, & ils prirent enſemble le chemin du palais; ils y trouvèrent l'impératrice, qui fit mille amitiés à la reine, & à tous les autres. L'empereur ordonna à Hyppolite de faire promptement décharger les vaiſſeaux, afin qu'ils retournaſſent au camp. Il l'aſſura que l'on y travailloit déja, & que les ordres étoient donnés; cependant il y retourna lui-même, & fit continuer toute la nuit avec une ſi grande diligence, que le lendemain au matin, au lever du ſoleil, ils ſe trouvèrent en état de partir. L'empereur envoya prier ce jour-là l'amiral, & tous ceux qui étoient venus avec la reine, de dîner avec lui. Ils s'y rendirent tous avec des habits magnifiques. Le dîner fut ſomptueux, & malgré la ſituation dans laquelle la ville ſe trouvoit, on ſervit beaucoup d'oiſeaux, & des vins exquis de toutes les façons; ils paſsèrent la journée dans les fêtes & les plaiſirs. Le ſoir l'amiral prit congé de l'empereur, parce qu'il vouloit s'embarquer, & continuer de tenir l'armée des Turcs bloquée. L'empereur l'aſſura qu'il ne pouvoit lui faire plus de plaiſir, & lui donna ſa main à baiſer, en lui

diſant adieu. Tous les chevaliers lui firent la révérence, auſſi-bien qu'aux princeſſes. Après cela ils furent s'embarquer, & toute la flotte prenant le chemin du camp des Maures, mit à la voile à la première garde. Quand ils furent auprès de leur camp, ils firent pluſieurs décharges d'artillerie, qui les firent courir aux armes, croyant qu'on les vouloit attaquer, & l'on peut dire qu'ils étoient dans la plus grande conſternation.

La princeſſe voulut que la reine de Fez paſsât avec elle dans ſon lit la nuit même qu'elle arriva, afin de pouvoir l'entretenir à ſon aiſe. Quand elles furent couchées, la princeſſe lui dit : j'ai reſſenti vivement, ma chère ſœur, le temps de votre abſence, & je n'ai pas douté que la mer ne m'eût ſéparée de vous pour jamais ; à ces triſtes idées il ſe joignoit le ſouvenir cruel de Tiran, qui m'avoit quittée ſans me rien dire ; ſon procedé me faiſoit douter de ſon amour, & j'aurois préféré la mort à la vie que je paſſois ſans aucune conſolation, ſéparée de tout ce que j'aimois, & ſans avoir d'autre reſſource que celle des larmes & des ſoupirs. Le malheur de l'état dont cette même abſence de Tiran étoit auſſi la cauſe, augmentoit encore mes peines. Je m'attendois à devenir eſclave ; plus je m'examinois, & plus je me trouvois

trouvois innocente ; je ne pouvois me reprocher que les obſtacles que j'avois oppoſés par mes larmes & par mes prières aux entrepriſes de ſon amour ; enfin je me jettai dans les bras de la ſainte Vierge, qui n'abandonne pas les malheureux, & j'entrai dans le couvent de ſainte Claire, où je priai ſans ceſſe pour obtenir quelque conſolation pour l'empereur mon mon père & pour moi. Je ſuis à préſent la plus contente du monde, puiſque vous m'êtes rendue, vous que j'aime de tout mon cœur ; & j'ai toute l'obligation poſſible à Tiran de ce qu'il ne vous a point oubliée, & de ce qu'il a fait pour vous ; mais je vous conjure, ma chère ſœur, de m'apprendre en quoi je l'ai pu offenſer, & pourquoi il m'a quittée comme il a fait, moi qui l'aimois plus que ma propre vie, & qui n'ai jamais démenti les ſentimens que j'ai pour lui ; croyez que je l'aime encore plus que je ne faiſois quand nous avons été ſéparés ; mon amour eſt au comble, & je ne pourrai vivre long-temps ſans le voir. Pour lors donnant un libre cours à ſes larmes & à ſes ſoupirs, elle donna le temps à la reine de lui dire, qu'elle ne la vouloit point affliger en lui diſant ce qui s'étoit paſſé, qu'elle étoit ſûre que cet aveu la feroit évanouir, & mettroit tout le palais en alarmes ; qu'il valoit mieux remettre cette

converſation au lendemain, qu'il lui devoit ſuffire de ſavoir qu'elle n'avoit aucun tort, non plus que ſon amant; qu'ils avoient été trompés, & que jamais on n'avoit été plus aimé qu'elle l'étoit par Tiran, qui n'étoit pas un moment ſans penſer à elle, & ſans la deſirer, & qu'ainſi elle ne pouvoit mieux faire que d'avoir pour lui les plus tendres & les plus vifs ſentimens; les grandes actions qu'il a faites en Barbarie, le rendent encore plus digne de vous. Comptez ſur la parole que je vous donne, moi qui ne vous ai jamais manqué, que vous le verrez inceſſamment. Qu'avoit-il beſoin de revenir ici pour conquérir l'empire grec, ſi ce n'étoit pas par rapport à vous? S'il ne vous étoit pas fidèle, n'étoit-il pas le maître d'épouſer la fille du roi de Tremecen, qui joignoit un grand royaume à la beauté, & qui l'auroit rendu maître de toute la Barbarie: vous jugerez vous-même du mérite de cette princeſſe, car elle vient uniquement pour vous ſaluer, à cauſe des éloges que Tiran lui a faits de vous, & de la reconnoiſſance de ce qu'il a fait pour elle: elle arrive pour ſe trouver à vos noces; conſolez-vous donc, ſoyez tranquille, & que les chagrins n'altèrent pas votre beauté; ſongez à paroître avec tous les dons que la nature vous a faits, aux yeux de Tiran

& des rois qui ſont à ſa ſuite, avec tant de princes & de chevaliers. La princeſſe lui dit, qu'elle vouloit ſuivre ſes conſeils, & qu'elle s'étoit trop ſouvent reproché de ne les avoir pas ſuivis. Elles paſsèrent une partie de la nuit à s'entretenir de cette façon. La princeſſe éprouva une grande conſolation, en retrouvant une auſſi bonne amie que la reine de Fez.

Après le conſeil que l'on avoit tenu ſur la réponſe que l'on devoit faire aux ambaſſadeurs, où l'on avoit déterminé d'attendre les ordres de l'empereur; le brave Tiran ſe trouva au point qu'il deſiroit depuis ſi long-temps; c'eſt-à-dire, qu'il avoit un prétexte valable pour aller voir celle qu'il aimoit plus que ſa propre vie; & comme cette affaire étoit très-importante en elle-même, mais qu'elle l'intéreſſoit plus que les autres, il réſolut d'aller ſeul, & ſans qu'on en fût informé, à la ville de Conſtantinople, pour entretenir l'empereur, & ſavoir quel étoit ſon avis ſur une choſe d'où dépendoit le repos de l'empire grec; auſſi-bien que l'heureux moment qui devoit le mettre dans les bras de ſa chère princeſſe. Quand la nuit fut venue, il parla au roi de Fez. Il lui remit le commandement du camp; & s'étant embarqué ſur une des galères, il fit route vers

Conſtantinople, qui n'étoit éloigné du camp que de vingt milles. Il arriva dans le port à deux heures de nuit. Il débarqua ſeul & déguiſé, en ordonnant au patron de ne point parler de lui. Quand il fut à la porte de la ville, il dit à la garde de lui ouvrir, qu'il appartenoit à Tiran, & qu'il venoit parler de ſa part à l'empereur. On lui ouvrit, & il alla promptement au palais. Ceux qu'il trouva à la porte lui dirent, qu'il étoit couché. Pour lors il alla à la chambre de la reine de Fez, qu'il trouva en prières dans un petit cabinet. Elle courut à lui, ſi-tôt qu'elle l'apperçut, le baiſa, l'embraſſa, & lui témoigna le plaiſir qu'elle avoit de le voir. Je ſuis bien obligée à Dieu, continua-t-elle, de ce qu'il a bien voulu éxaucer mes prières. Venez, ſeigneur, qui méritez toute la gloire de ce monde, venez jouir de la récompenſe de vos peines, & goûter dans les bras de celle que vous aimez une ſatisfaction que vous méritez par tant de belles actions. Ne me contredites point à préſent. Si vous ne faites pas ce que je veux, je vous jure que je partirai ſans que rien m'en puiſſe empêcher. Tiran l'interrompit, & lui dit: ma chère ſœur, je vous demande pardon de ne vous avoir pas toujours obéi: je vous jure, par l'ordre de chevalerie, de faire à l'avenir

tout ce que vous m'ordonnerez, quand même je devrois en mourir. Nous verrons bien-tôt, dit la reine, ce que vous ſaurez faire; car je vais vous ouvrir le champ, & je ne vous tiens pas pour chevalier, ſi vous ne ſortez vainqueur du combat. Demeurez dans ce cabinet, continua-t-elle, je vais prier la princeſſe de venir coucher avec moi. Auſſi-tôt elle le quitta, pour aller dans la chambre de la princeſſe, qu'elle trouva prête à ſe mettre au lit, & qui lui demanda pourquoi elle venoit avec tant d'empreſſement. Elle lui répondit tout bas, qu'elle la prioit de lui faire le plaiſir de venir coucher avec elle, parce qu'elle avoit beaucoup de choſes à lui dire, & qu'il venoit d'arriver une galère de la part de Tiran, dont il étoit ſorti un homme qu'elle avoit entretenu. La princeſſe y conſentit; car elles étoient alors dans l'habitude d'aller coucher ou chez l'une, ou chez l'autre, quand elles avoient quelque choſe à ſe dire. La reine prit donc la princeſſe ſous le bras, & la mena dans ſa chambre, qu'elles trouvèrent bien parfumée, ſuivant l'ordre qu'elle en avoit donné en ſortant. La princeſſe ſe coucha promptement, tant elle avoit envie de ſavoir des nouvelles de Tiran, & les demoiſelles l'aidèrent à ſe déshabiller. Quand elle fut couchée, elles lui ſouhaitèrent une

bonne nuit, qui lui étoit préparée, ſans qu'elle en eût le moindre ſoupçon. Quand les demoiſelles furent ſorties, la reine ferma le verrouil en dedans, diſant à ſes demoiſelles d'aller ſe coucher, qu'elle avoit quelques prières à faire avant de s'endormir, & qu'elle n'avoit beſoin d'aucune d'elles. Elles rentrèrent toutes dans leur chambre. Alors la reine entra dans le cabinet, & dit au brave Tiran : allons, chevalier, mettez-vous en chemiſe, & faites votre devoir, votre ennemi vous attend. Point de diſcours, je n'en écoute aucun. Si vous ne m'obéiſſez maintenant, je jure foi de reine, puiſque vous m'avez fait telle, que du reſte de vos jours vous ne vous trouverez en pareille occaſion. Tiran, tranſporté de joie, ſe voulut jetter à ſes pieds, & la remercia de tout ce qu'elle faiſoit pour lui; mais la reine l'interrompit, en lui diſant : il n'eſt pas queſtion de paroles, il faut le mériter par des effets. Déshabillez-vous. Le chevalier le fut bientôt. Alors elle le conduiſit au lit de la princeſſe, en lui diſant : le voici celui après qui vous ſoupiriez depuis ſi long-tems, accordez-lui le prix de toutes ſes ſouffrances ; il eſt votre époux, vous ſavez quels ſont ſes droits. Profitez du préſent, & laiſſez l'avenir aux ſoins de la providence. Peut-être cette occaſion ne ſe trouvera plus,

Ah ! fauſſe ſœur, s'écria la princeſſe, vous m'avez trahie, mais je me confie en la vertu de monſeigneur Tiran, elle réparera votre faute.

Ne croyez pas que Tiran perdît ſon temps pendant ce diſcours. Ses mains n'étoient pas oiſives. La reine les laiſſa & s'alla coucher ſur un lit de repos. Après qu'elle fut partie, la princeſſe dit à Tiran, qui déja la ſerroit de près : mon cher Tiran, ne diminuez point l'extrême plaiſir que me fait votre vue, n'employez point vos forces contre une fille qui ne peut vous réſiſter. Quelle gloire trouverez-vous dans la défaite de celle qui vous eſt ſoumiſe, & qui vous adore ? Faites-moi donc part de votre force & de votre courage, pour que je puiſſe réſiſter. Eſt-ce par la violence que l'on témoigne ſon amour ? Seigneur, je vous conjure par votre vertu, par la nobleſſe de vos ſentimens, de m'accorder ce que je vous demande. Ayez pitié d'une fille qui ſe trouve ſans ſecours. Cruel & faux chevalier, je vais crier, ajoutoit-elle, comptez que je vais crier. Eh quoi ! vous n'avez aucune pitié de moi ? Vous m'aimez, & vous me faites ſouffrir ? Non, vous n'êtes plus ce Tiran dont j'ai tant deſiré le retour, qui devoit faire mon bonheur, & qui ſe déclare mon ennemi. Pendant ce diſcours les forces &

la réſiſtance de la princeſſe s'affoibliſſoient, & le chevalier ſe trouva vainqueur. Elle demeura ſans ſentiment; & comme elle ne revenoit point, Tiran ſe leva fort effrayé, croyant l'avoir tuée. Il appella la reine, & ils lui jettèrent au viſage une bouteille d'eau-roſe. La princeſſe ouvrit les yeux, en pouſſant un grand ſoupir, & dit: ah, Tiran! je vois à préſent que ce n'eſt pas moi que vous aimez, ce n'eſt que votre ſatiſfaction. Si ce ſont-là des témoignages d'amour, faut-il les donner avec tant de violence & de barbarie? Eh quoi! un plaiſir ſi court, vous a-t-il fait oublier votre vertu? Encore ſi vous aviez attendu le jour de notre mariage! mais vous n'avez pas eu plus d'égard à ce que vous deviez à votre princeſſe, qu'à ce que vous vous deviez à vous-même. Ce jour fera le malheur du reſte de ma vie. Vous faites bien la dolente, lui dit la reine, en riant, comme ſi l'on ne ſavoit pas que jamais armes de chevalier ne bleſsèrent pucelles à mort. Que Dieu m'envoie le mal dont vous vous plaignez. Si vous n'en êtes guérie demain matin, je conſens à mourir de la même mort. La princeſſe, ſans répondre à ſes folies, continuoit à ſe plaindre. Tiran ſe remit à ſes côtés, & la reine retourna ſur ſon lit. Le chevalier vint bientôt à bout d'appaiſer la princeſſe. Ils ſe rendirent un

Tiran le Blanc tom 2. pag 377

Souverain de l'empire grec, il est tems de vous lever, voila le jour qui paroit.

Marillier Direx. de Launay le Jr. sculp.

compte mutuel de ce qu'ils avoient ſouffert pendant la longue abſence qui les avoit ſéparés; mais la douceur qu'ils goûtoient à ſe trouver réunis, leur fit ſouvent perdre de vue leurs ſouffrances paſſées.

La reine voyant que le jour approchoit, penſa aux précautions qui n'occupent guère les amans. Elle ſe leva & vint leur ſouhaiter le bon jour après une nuit qui avoit été ſi bonne. Ils badinoient enſemble, & paroiſſoient fort contens l'un de l'autre. La reine dit à Tiran : Souverain de l'empire grec, il eſt temps de vous lever, voilà le jour qui paroît, il faut ſortir, ſans que perſonne vous apperçoive. Tiran eût voulu que cette nuit n'eût point eu de fin. Il ſupplia la princeſſe, en la baiſant mille fois, de lui vouloir pardonner. La princeſſe lui répondit : mon cher Tiran, l'amour me force à vous pardonner, pourvu que vous ſoyez bientôt de retour; car je ne puis vivre ſans vous, ſurtout à préſent que je ſais ce que c'eſt que l'amour; & puiſque vous m'avez vaincue par la force, ne me refuſez point le ſecours que vous demande celle qui n'a plus rien à elle, & qui eſt à vous toute entiére. Tiran lui répondit : vous êtes le bonheur de ma vie; & puiſque vous me pardonnez ce qui s'eſt paſſé, c'eſt ajouter des faveurs à celles que je viens d'obtenir. Tout

ce que je deſire au monde, c'eſt de vivre dans les bras de votre alteſſe. Vous en jugerez par la façon prompte dont la guerre va ſe terminer, afin que celui qui vous eſt attaché, ne ſoit occupé que de votre amour. Après les plus tendres baiſers, ils ſe ſéparèrent. La reine le prit par la main, & le fit deſcendre par une fauſſe porte. Il lui voulut baiſer les mains; mais elle l'en empêcha, & lui dit: Eh bien, votre maîtreſſe me paroît bien contente; vous voyez qu'elle n'a pas tenu ſa colère. Vous repentez-vous d'avoir ſuivi mes conſeils? Adieu, ſeigneur, retirez-vous. Que l'on ne vous voie pas ici. Il l'embraſſa; & après les plus tendres proteſtations de reconnoiſſance, ils ſe ſéparèrent.

Tiran alla chez Hyppolite, & la reine vint ſe mettre auprès de la princeſſe à la place de Tiran. Elles dormirent juſqu'au grand jour. La joie d'Hyppolite fut extrême en voyant ſon cher maître; il ſe jetta à ſes pieds pour les baiſer; mais le brave Tiran ne le voulut pas permettre, & l'embraſſa. Ils ſe firent l'un à l'autre beaucoup de careſſes. Tiran l'envoya au palais annoncer à l'empereur qu'il étoit arrivé, & qu'il vouloit l'entretenir en particulier. Hyppolite s'acquitta de ſa commiſſion. L'empereur charmé de ſon arrivée, lui manda qu'il étoit le maître de venir comme il le vou-

droit. Mais comme il imaginoit qu'il n'étoit pas venu ſans en avoir des raiſons importantes, il le fit prier de venir ſur le champ. Hyppolite vint promptement avertir Tiran, & les deux parens arrivèrent enſemble déguiſés au palais. Ils trouvèrent l'empereur qui finiſſoit ſon habillement, & qui l'embraſſa, ſans lui donner le temps de ſe jetter à ſes pieds, comme il en avoit envie. Enſuite il le fit paſſer dans une autre chambre; & quand il fut aſſis à ſes côtés, le ſouvenir de ſes malheurs paſſés, & la joie de ſon bonheur préſent, lui firent répandre une grande quantité de larmes. Quand elles furent un peu ſéchées, avec une gravité digne de lui, il lui dit: mon fils, & mon brave général, la joie que me cauſe le plaiſir de vous revoir eſt extrême. Les ſervices que vous m'avez rendus, & ceux que je ne puis attendre que de vous ſeul, me font croire que, puiſque vous avez quitté le camp ſans m'en avertir, vous avez d'importantes raiſons pour en agir ainſi, & quelque choſe à me communiquer. Je laiſſe donc pour une autre fois toutes les queſtions que j'aurois à vous faire, & toutes les marques d'amitié que j'aurois à vous donner, pour ne vous demander que le ſujet de votre venue. Tiran lui apprit auſſi-tôt le détail de l'ambaſſade du Soudan, & du grand Turc,

ſur laquelle il avouoit qu'il n'avoit jamais oſé décider, ni rendre de réponſe, ſans l'ordre exprès de S. M. Ayez donc la bonté, ſeigneur, continua-t-il, d'examiner cette grande affaire dans votre conſeil, & de décider ſur le parti que vous voulez prendre, afin que je ne me trouve chargé de rien. L'empereur lui répondit : mon brave général, & mon fils, j'ai tant de confiance en vous, que tout ce que vous ferez ſera bien fait ; mais puiſque vous le voulez ainſi, je vais faire aſſembler mon conſeil, afin que vous puiſſiez retourner promptement au camp. Tiran prit congé de l'empereur pour aller faire la révérence aux princeſſes. Il les trouva toutes chez la reine de Fez, où l'impératrice s'étoit rendue ; parce que Carméſine diſoit qu'elle étoit incommodée. L'impératrice fit beaucoup d'accueil à Tiran, parce qu'elle en avoit beſoin, & la princeſſe affecta plus de froideur, pour cacher ce qui s'étoit paſſé. Ils s'entretinrent de pluſieurs choſes. La princeſſe demanda à Tiran, s'il étoit vrai que la reine d'Ethiopie vînt à Conſtantinople, & s'il n'en avoit aucune nouvelle. Tiran lui répondit, qu'il avoit reçu depuis trois jours une lettre du roi Eſcariano, qui lui mandoit qu'il ſeroit dans quinze jours au plus tard à Conſtantinople, & qu'il lui demandoit en grace de ne

point donner la bataille aux Turcs avant ſon arrivée. La princeſſe témoigna l'envie qu'elle avoit de voir cette belle reine. Tiran l'aſſura qu'après elle, on ne pouvoit rien voir de plus beau & de plus aimable; que de ſon côté elle avoit la plus grande impatience de la voir, & que le long voyage dont elle avoit voulu eſſuyer la fatigue, en étoit la preuve.

Ils s'entretenoient ainſi quand la triſte ducheſſe de Macédoine entra dans la chambre. Elle étoit vêtue en religieuſe; car elle en avoit pris l'habit, & s'étoit jettée dans un couvent, pour n'en ſortir que le bienheureux jour auquel elle pourroit revoir ſon cher Diofébo. Elle ſe jetta aux pieds de Tiran, en lui diſant avec un torrent de larmes: toutes les veuves vous parlent par ma voix, ſeigneur, conſolez-nous; ayez pitié de la douleur où nous ſommes, attendriſſez avec moi, par nos cris, le cœur de ce grand général, qui ſeul, après Dieu, peut terminer nos malheurs. Le duc de Macédoine eſt dans l'eſclavage, vous devez rougir de le ſavoir dans une telle ſituation. Vengez, ſeigneur, une offenſe qui vous regarde. Tiran releva la princeſſe & l'embraſſa, en lui diſant qu'il n'avoit jamais oublié Diofébo; mais qu'il n'avoit pu juſqu'ici faire autrement; qu'il la prioit de ſe conſoler, parce qu'il lui promettoit,

ſur l'ordre de chevalerie, avec l'aide de Dieu, de lui rendre libres, avant qu'il fût un mois, le duc de Macédoine, & tous les autres priſonniers. La ducheſſe, un peu conſolée par ces paroles, l'embraſſa de nouveau; & quand ils furent aſſis, ils s'entretinrent réciproquement de leurs malheurs.

Pendant que le brave Tiran étoit avec les dames, l'empereur tenoit ſon conſeil. Il rendoit compte de l'ambaſſade du grand Turc & du Soudan. Ces bonnes nouvelles firent un grand plaiſir à toute l'aſſemblée. Les uns diſoient que Tiran devoit les attaquer, & qu'il avoit un ſi grand nombre de troupes, qu'il n'en reviendroit pas un ſeul, & que jamais aucun Turc ne penſeroit à les venir attaquer; les autres, qu'il ne falloit pas donner la bataille, dans la crainte d'expoſer inutilement tant de braves gens & de bons chevaliers, d'autant que les Turcs pourroient ſe battre en déſeſpérés; mais qu'il étoit plus ſûr de les faire tous eſclaves, ce qu'ils aimeroient mieux que de mourir de faim. Quelques-uns vouloient que l'on fît la paix, & qu'on les laiſsât aller, en gardant ſeulement le Soudan, le grand Turc, les autres Rois & les grands Seigneurs en ôtages, juſqu'à ce qu'ils euſſent remis toutes les places & les priſonniers; que

cet avis étoit préférable aux autres, parce que s'ils périſſoient au combat, dans leurs pays on élèveroit d'autres princes ſur le trône, qui ſe croiroient obligés de venger ceux-ci, & de faire une guerre qui ſeroit encore plus cruelle, & dont on ne verroit jamais la fin. Après tous ces différens avis, on réſolut enfin pour aſſurer une vieilleſſe tranquille à l'empereur, pour réparer les maux que ſes ſujets avoient ſoufferts, auſſi-bien que pour recouvrer l'empire, de faire la paix aux conditions que le grand Turc & le Soudan ſe rendiſſent priſonniers, ſans eſpérance d'obtenir jamais la liberté, & que tous les Turcs s'en allaſſent à pied & ſans armes. L'empereur approuva cet avis. Le conſeil ſe ſépara. Ce prince paſſa chez l'impératrice, où il trouva Tiran qu'il fit aſſeoir auprès de lui pour lui faire ſavoir ſes intentions; il lui dit le réſultat du conſeil, l'aſſura qu'il s'en rapportoit à lui pour l'exécution, & convint cependant de ne faire que ce qu'il lui conſeilleroit. Tiran l'inſtruiſit alors du conſeil qu'il avoit tenu dans ſon camp, & que l'avis qu'il préféroit étoit celui qui l'avoit emporté ſur les autres. Je crois donc, ajouta-t-il, que Dieu veut que nous ſuivions la pluralité des voix. L'empereur le pria de retourner promptement au camp pour donner la réponſe aux ambaſſadeurs. Ce qui

lui fit prendre ſur le champ congé de lui, & des princeſſes qui le prièrent de travailler le plutôt qu'il le pourroit à délivrer l'empire de ſes ennemis. La reine de Fez le ſuivit juſqu'à la porte de la chambre, pour lui dire de venir chez elle par la porte du jardin d'abord que la nuit ſeroit venue, & qu'il s'entretiendroit avec la princeſſe. Tiran l'aſſura qu'il obéiroit à un ordre auſſi agréable. Il attendit chez Hyppolite & ſe déguiſa ; il paſſa par le jardin, & arriva dans la chambre de l'aimable reine, qu'il trouva avec la princeſſe qui l'attendoit, & qui lui fit toutes les careſſes imaginables. Ils paſsèrent tous les trois dans la garderobe de la reine, où ces amans ſe dirent les choſes les plus tendres, juſqu'à ce que l'heure de ſe coucher fût venue. La reine ſe mit au lit, & dit à ſes femmes de ſe retirer. Après cela elle ſe releva, & donna ſa place au brave Tiran, qui fut reçu de la princeſſe avec plus d'amour que la précédente. Tiran ne lui laiſſa par fermer l'œil de toute la nuit. Quand le jour approcha, il dit à la princeſſe : mon bien, ma vie, il faut que je vous quitte ; car j'ai promis à l'empereur d'être au lever du ſoleil dans mon camp. Je voudrois, lui dit la princeſſe, que jamais vous ne fuſſiez ſéparé de moi ; pour une peine que je ſentois, j'en vais éprouver mille ; il m'eſt

m'eſt impoſſible de vivre ſans vous : ſi vous voulez m'empêcher de mourir, revenez promptement, mon cher Tiran ; le ſalut de l'empire & la liberté me peuvent ſeuls faire conſentir à votre départ. Tiran ſe leva, s'habilla promptement, & partit après le plus tendre des baiſers mêlé des larmes de la princeſſe. Paſſant par le jardin, il ſe rendit chez Hyppolite qui ſe leva ſur le champ, & le conduiſit à la porte de la ville pour la lui faire ouvrir. Tiran s'embarqua, ſortit du port ſans faire de bruit, & ſe trouva dans ſon camp une heure après le lever du ſoleil. Les rois de Sicile & de Fez, ſachant ſon arrivée, furent au-devant de lui avec beaucoup de troupes, & le conduiſirent en grande pompe à ſon ſuperbe pavillon. Ils paſsèrent le jour dans la joie & dans les plaiſirs. Tout ce qu'il leur apprit de la réſolution de l'empereur ne les diminua point.

Le lendemain matin le généreux Tiran, les rois & les grands ſeigneurs de ſon armée s'étant aſſemblés dans ſon pavillon, entendirent la meſſe, après laquelle on fit avertir les ambaſſadeurs de venir recevoir leur réponſe. Lorſqu'ils furent entrés dans le conſeil avec les honneurs dûs à leur rang : ſeigneurs, leur dit Tiran, vous ſavez que la lenteur à réſoudre & la promptitude à exécuter, ſont deux qualités égala-

ment requiſes dans ceux qui commandent ; ainſi vous ne ſerez point ſurpris du temps que nous avons pris pour délibérer ſur vos propoſitions : je n'ai pas cru que dans une affaire qui intéreſſe l'empereur que nous ſervons, il nous fût permis de rien conclure ſans avoir pris ſes ordres. Il eſt touché de l'état où vous êtes réduits ; car vous n'ignorez pas que votre vie eſt en ſes mains, & que nous ſommes les maîtres de faire tout ce que nous voudrons de vous. Il eſt très-aſſuré de la cruauté que vous auriez exercée ſur lui & ſur ſes ſujets, ſi la fortune eût ſecondé vos projets ; mais afin que vous ayez des preuves de ſa douceur & de ſa bonté, il conſent à vous donner la vie, à condition que le Soudan & le grand Turc, les autres Rois & les grands Seigneurs de votre camp ſeront ſes priſonniers, juſqu'à ce qu'on lui ait remis toutes les places de ſon empire, comme vous l'avez offert, & qu'on lui ait amené généralement tous les chrétiens que vous avez dans vos pays. L'empereur veut donc bien donner la liberté aux Maures, mais ils s'en iront à pied & ſans armes ; en ce cas, il accorde la paix au Soudan & au grand Turc pour cent & un ans, & promet de les ſecourir contre les Maures, mais non contre les chrétiens. Si vous n'acceptez pas la grace qu'il vous accorde, n'attendez que la

mort ; & je jure par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, de ne faire grace à aucun de vous. Les ambaſſadeurs remercièrent beaucoup Tiran de la réponſe qu'il leur faiſoit, & lui demandèrent trois jours pour lui rendre une réponſe dont il ſeroit content. Tiran conſentit à leur demande ; ils prirent congé de lui, & montèrent à cheval fort contens de ce qu'ils avoient obtenu ; car ils s'attendoient à n'avoir point de quartier. Ils arrivèrent à leur camp, & rendirent compte au grand Turc & au Soudan de la favorable réponſe que leur avoit rendue Tiran : ils en furent très-contens ; ils leur firent auſſi le détail de la magnificence & de la nombreuſe armée des chrétiens, & de la belle cavalerie qu'il avoit à ſes ordres, & des honneurs qu'on leur avoit rendus. Tous les Maures, qui tremblioient au récit qu'on leur avoit fait de Tiran, furent conſolés en apprenant le bon parti qu'il vouloit leur faire. Le lendemain matin ils tinrent conſeil. Il y fut réſolu d'accepter les propoſitions de Tiran, & de lui faire ſavoir que l'on feroit tout ce qu'il ordonneroit. Les ambaſſadeurs revinrent donc encore une fois à ſon camp. Ils y furent d'autant mieux reçus, que les vainqueurs comme les vaincus deſiroient la paix. Lorſque Tiran eut appris qu'ils ſe ſoumettoient à lui, il leur répondit : quand le

grand Turc, le Soudan, les autres Rois, & les grands ſeigneurs de votre armée ſe ſeront rendus à moi, je donnerai paſſage à vos troupes, vous promettant de ne leur faire aucun mal, & de les laiſſer en pleine liberté. Les ambaſſadeurs retournèrent encore porter cette réponſe, & tous ceux qui devoient demeurer pour ôtages montèrent à cheval au nombre de vingt-deux, dont les noms ſeroient trop longs à rapporter. La faim dont ils commençoient à reſſentir les horreurs dans leur camp, leur fit hâter leur marche vers un lieu où régnoit l'abondance. Tiran les fit recevoir avec tous les honneurs qu'ils auroient pu attendre de leurs propres ſujets, & les conduiſit en arrivant à un grand repas qui fut ſervi avec autant de magnificence que s'il eût été dans une ville. Après le repas il s'embarqua avec eux ſur des galères, & ſe rendit à Conſtantinople.

Lorſque l'empereur apprit que ſon général arrivoit avec les priſonniers, il fut au comble de ſa joie, & manda à l'impératrice & à la princeſſe de ſe préparer pour recevoir Tiran, qui leur amenoit le Soudan, le grand Turc, & vingt autres priſonniers conſidérables. La princeſſe fut tranſportée en apprenant le degré de la gloire de ſon amant, peu s'en fallut qu'elle ne perdît connoiſſance: elle ſe para de ce qu'elle

avoit de plus magnifique, en imaginant qu'elle alloit paroître devant une auſſi ſuperbe aſſemblée. L'empereur ordonna à Hyppolite de faire tendre la grande place qui étoit devant le palais, des plus belles tapiſſeries, de la couvrir de draps de couleur, & de faire dreſſer à l'une des extrémités de cette même place un échafaud très-élevé, orné des draps d'or les plus magnifiques, auprès duquel il en feroit élever un autre plus bas & couvert ſeulement d'étoffes de ſoie. Au pied de ces échafauds, il voulut qu'on en élevât un troiſième, ſur lequel devoit être placé un buffet garni de vaſes d'or & d'argent en grand nombre. Tout cela fut promptement exécuté. Au bruit de l'arrivée de Tiran, tout le peuple ſortit en foule ſur le port & dans les rues; tout retentiſſoit des louanges de Tiran, & des actions de graces que l'on rendoit au ciel. Tiran ne voulut point ſortir de ſa galère que l'empereur ne lui eût envoyé Hyppolite accompagné de pluſieurs chevaliers, qui lui dit : monſeigneur, l'empereur vous prie de vouloir bien débarquer. Tiran lui répondit qu'il étoit diſpoſé à exécuter ſes ordres, & les galères s'étant approchées de terre, il ſortit avec tous ſes priſonniers. Il fut reçu ſur le bord de la mer par tous les magiſtrats de la ville : ils allèrent enſemble au palais, ſuivis d'une foule innom-

brable. Quand ils furent dans la grande place, ils apperçurent l'empereur ſur le plus haut de ſon échafaud, aſſis dans la chaire impériale, l'impératrice à ſa gauche, & la princeſſe à ſa droite, mais un peu plus bas, pour montrer qu'elle devoit ſuccéder à l'empire. Son habit étoit de damas jaune, dont les fleurs étoient tracées délicatement avec des rubis, des diamans, des ſaphirs, & des émeraudes, qui jettoient un éclat prodigieux; au bas de ſa juppe il y avoit un grand bordé rempli des plus groſſes perles d'Orient, avec des fleurs & des feuilles formées par des pierres de couleur, diſpoſées avec un art admirable. Sa tête n'étoit ornée que par ſes beaux cheveux épars & bien friſés, qui couvroient ſes épaules; ils étoient ſéparés par une agraffe formée d'un ſeul diamant en table, ſi grand, & qui jettoit un ſi grand feu, que les yeux ne pouvoient en ſoutenir l'éclat: elle avoit un collier de très-groſſes perles, duquel pendoit un rubis de la plus belle & de la plus vive couleur. Sa robe étoit ouverte, & laiſſoit voir un corſet de velours noir brodé de perles, qui marquoit la fineſſe de ſa taille, & laiſſoit imaginer la forme de ſa gorge. Tiran & tous les priſonniers mirent le genou à terre d'abord qu'ils apperçurent l'empereur; après quoi ils marchèrent à lui. Quand ils furent au haut de

l'échafaud, ils lui firent une profonde révérence. Tiran voulut lui baiſer les pieds, mais il ne put que lui baiſer la main, car l'empereur le releva, & lui donna un baiſer ſur la bouche. Tous les autres lui baisèrent les pieds ; il les reçut avec douceur & politeſſe, & les envoya ſe placer ſur l'autre échafaud. Auſſi-tôt après les tables furent dreſſées, & chacun ſe plaça ſuivant ſon rang. L'empereur fit mettre Tiran à ſa table & vis-à-vis la princeſſe avec la reine de Fez ; ils étoient cinq, & chacun avoit ſon plat & ſon écuyer tranchant. Hyppolite leur ſervoit de maître d'hôtel. Les priſonniers, quoiqu'infidèles furent ſervis avec honneur & diſtinction. La magnificence du repas les étonna, & ils convinrent que les chrétiens étoient plus habiles que les Maures dans l'art des repas. Après le dîner, Tiran demanda à l'empereur la permiſſion d'aller au camp des Maures, afin de les renvoyer en Turquie. Après avoir ſalué les princeſſes, il monta ſur les galères, & vogua vers la flotte qui étoit mouillée vis-à-vis le camp des Maures. L'amiral le reçut avec de grands cris & au ſon des trompettes & des clairons. Il vint recevoir ſes ordres. Tiran lui ordonna de mettre tous ſes vaiſſeaux le plus près de terre qu'il le pourroit, afin d'embarquer les Maures, & de les paſſer en Turquie. Après cela il envoya un chevalier du Soudan,

qu'il avoit amené avec lui, pour dire à toutes les troupes, qu'elles pouvoient s'embarquer ſans rien craindre. Les Maures, qui n'avoient point de plus grands deſirs, & qui mouroient de faim, obéirent très-promptement, & laiſsèrent leurs armes, leurs chevaux, & leur camp tendu. Quand les vaiſſeaux furent chargés, ils les mirent de l'autre côté du bras de S. Georges, ce qui fut bientôt fait, car le paſſage eſt étroit. L'on peut juger de leur nombre, en diſant que plus de quatre cents bâtimens de toute eſpèce furent obligés de faire trois voyages pour les tranſporter. Les troupes du camp de Tiran apprenant le départ des Maures, accoururent pour avoir part au butin, & ceux de la flotte n'ayant plus perſonne à tranſporter, y coururent auſſi de leur côté. Ils arrivèrent en même temps, & l'on peut dire que c'étoit le camp le plus riche qui eût jamais été; car les Maures avoient eux-mêmes pillé tout l'empire grec, & tous ſes tréſors s'y trouvoient raſſemblés, de façon que les troupes devinrent riches à jamais. Après ce pillage, Tiran ordonna à ſes troupes de retourner à leur camp. Les rois de Sicile & de Fez furent les ſeuls qui vinrent à la ville pour ſaluer l'empereur. Les vaiſſeaux rentrèrent dans le port.

Après le dîner, l'empereur ordonna à Hyppolite de mener les priſonniers dans les hautes

tours du palais, préparées pour les recevoir : il alla ſur leur échafaud leur dire de le ſuivre ; ils lui obéirent après avoir ſalué l'empereur. Le Soudan & le grand Turc furent placés dans une chambre très-ornée. Hyppolite ajouta à ce bon traitement des excuſes de la part de l'empereur, de ce qu'ils n'étoient pas encore mieux traités. Ils répondirent qu'ils étoient touchés des attentions que l'on avoit pour eux, & qu'ils le prioient de l'aſſurer qu'ils n'en ſeroient point ingrats, quand ils auroient recouvré leur liberté, que pour lors ils lui donneroient des preuves d'attachement & de reconnoiſſance. On eut les mêmes attentions pour les autres priſonniers ; aucun ne manqua de rien. L'on poſa de bonnes gardes aux tours. L'empereur revint au palais avec les dames, après avoir ordonné qu'on laiſsât les choſes dans la place telles qu'elles étoient ; car Tiran lui avoit mandé que les rois de Sicile & de Fez venoient pour le voir. Il ordonna à ſon ſénéchal d'avoir beaucoup de différens oiſeaux, & tout ce qu'il falloit pour leur faire bonne chère. Il chargea en même-temps Hyppolite de pourvoir à leurs logemens, ce dont il s'acquitta à merveille. Fort peu de jours après on vint dire à l'empereur que Tiran & les rois étoient arrêtés à une lieue de la ville. Il envoya Hyppolite pour

les recevoir avec tous les magiſtrats, & les chevaliers qui ſe trouvoient alors dans la ville. Pour lui, ſuivi de quelques perſonnes, il fut les attendre à la porte, pendant que l'impératrice & la princeſſe, avec la reine de Fez, ſuivies de toutes leurs dames parées magnifiquement, deſcendirent dans la place pour leur faire plus d'honneur, & leur témoigner le plaiſir qu'elles avoient de les voir. L'empereur prit avec ſes nouveaux hôtes le chemin de ſon palais; mais quand il fut près d'y arriver, il tourna ſon cheval, & monta ſur ſon échafaud impérial. Tiran & les rois mirent pied à terre, & trouvèrent les dames qui les ſaluèrent, & les embraſsèrent. Après cela le roi de Sicile donnant la main à l'impératrice, celui de Fez à la princeſſe, & Tiran à la reine de Fez, ils marchèrent doucement, ſuivis de tous les chevaliers qui menoient chacun une dame, & montèrent ſur l'échafaud, ſur lequel le vieil empereur étoit aſſis; ils les fit placer chacune ſuivant ſon rang. Ils demeurèrent quelque temps à s'entretenir. Les nouveaux hôtes étoient dans l'admiration de la beauté des dames, & ſurtout de celle de la princeſſe. On avertit l'empereur que le dîner étoit ſervi. Il fit placer le roi de Sicile entre l'impératrice & la princeſſe, & la reine de Fez entre lui & le roi ſon

mari. Jamais, quelques prières qu'on lui en fit, Tiran ne voulut ſe mettre à table; mais il leur ſervit de maître-d'hôtel. Les barons & les chevaliers furent placés ſur un autre échaffaut; on les ſervit magnifiquement. Les concerts d'inſtrumens rendirent le dîner charmant. Après que l'on eut ôté les tables, on commença de très-belles danſes. Le roi de Sicile prit l'impératrice, & quoiqu'elle eût été bien long-temps ſans danſer, elle s'en acquitta à merveille; car dans ſon temps elle avoit été très-bonne danſeuſe. Tout le peuple étoit témoin de cette fête. Les plaiſirs & les danſes régnoient auſſi dans la ville. La joie que donnoit la paix, avoit fait exécuter ſans peine les ordres que l'empereur avoit donnés. Les fêtes durèrent huit jours. On alloit le matin à l'égliſe, où l'on faiſoit des proceſſions & des offices ſolemnels. Après le dîner on danſoit; après la danſe on ſoupoit dans le même ordre aux lumières; après quoi on ſe retiroit pour s'aller repoſer. Tiran ne quitta pas un moment le roi de Sicile, il en étoit convenu avec la princeſſe; cependant il s'entretenoit ſouvent avec elle, & la preſſoit de terminer ſon mariage, afin de pouvoir ſans crainte ſatisfaire leurs deſirs. Elle l'aſſura qu'elle en avoit plus d'envie que lui par amour &

par religion ; elle lui rappella toutes les obligations qu'elle lui avoit, & lui dit que l'empire grec étoit à lui, & qu'elle ne doutoit pas que l'empereur, qui n'en pouvoit plus ſoutenir le poids, ne le lui remît inceſſamment en conſentant à leur mariage. Tiran l'aſſura qu'il ne deſiroit en aucune façon d'avoir l'empire, mais qu'il vouloit ſeulement que l'empereur le regardât comme ſon fils & comme l'eſclave de ſa fille. La princeſſe attendrie de ce diſcours, répandit quelques larmes, lui jetta les bras au cou, le baiſa pluſieurs fois, & lui dit que jamais il n'y avoit eu ſur la terre d'homme auſſi accompli que lui ; elle fit enſuite des vœux pour que le ſeigneur le garantît de tous les dangers, & la laiſsât long-temps en poſſeſſion d'un empire qu'il avoit conquis, & d'une princeſſe qui ne deſiroit au monde que de vivre avec lui. Après ces tendres aſſurances, ils ſe ſéparèrent.

Tiran paſſa la nuit qui ſuivit leur converſation, dans l'agitation de ces tendres idées, & deſirant de voir paroître le jour, il vint enfin ; & quand on put le voir, il alla chez l'empereur, auquel il dit : V. M. ſe ſouvient de la promeſſe que lui ont faite le grand Turc & le Soudan, de lui rendre toutes les terres de ſon empire. Si vous me le permettez, j'irai

faire exécuter le traité, & s'il en eſt beſoin, j'emploierai la force pour y joindre tout ce que poſſédoit Juſtinien votre prédéceſſeur. L'empereur lui répondit qu'il voyoit avec plaiſir le zèle & l'ardeur avec leſquels il vouloit étendre les bornes de ſon empire, & que les grands & ſignalés ſervices qu'il lui avoit rendus le mettoient hors d'état de s'acquitter envers lui, quand même il lui donneroit ſes états. Cependant, ajouta-t-il, je veux vous les donner à vous & aux vôtres, avec la princeſſe Carméſine, ſi vous y conſentez. Mon âge ne me permet plus de gouverner, encore moins de défendre l'empire; tout ce que je connois en vous me prouve que vous en êtes digne; je vous regarde comme mon fils, & je vous conjure de ne me pas refuſer ce que je vous offre.

Tiran, pénétré de ces paroles, ſe jetta à ſes pieds, & lui dit: monſeigneur, Dieu ne permettra jamais que Tiran le Blanc, qui n'eſt que votre humble ſerviteur, conſente que V. M. ſe dépouille en ſa faveur. Mais ſi vous avez la bonté de m'accorder la princeſſe, c'eſt une grace préférable à dix empires, & qu'en ſervant V. M. toute ma vie, je n'aurai pas aſſez méritée. L'empereur touché, le releva, le baiſa ſur la bouche, & le mena chez la belle princeſſe, qu'il trouva dans ſa chambre aſſiſe, comme

à ſon ordinaire, ſur un petit lit, qui cherchoit avec ſes dames à amuſer le roi de Sicile. Il s'aſſit à ſes côtés, la mettant à ſa droite, & Tiran à ſa gauche, ayant le roi de Sicile en face; & ſe tournant vers la princeſſe, il lui dit: vous ſavez, ma fille, quels ſont les importans ſervices que nous avons reçus de Tiran, & les malheurs dont il nous a préſervés. Je n'ai rien au monde de plus cher que vous. J'ai réſolu de vous donner à lui, acceptez-le pour époux, ſoyez le prix des ſervices qu'il nous a rendus. Ma fille, il fera votre bonheur, & celui d'un père qui vous aime par-deſſus toutes choſes. La princeſſe cachant avec peine la joie qui brilloit dans ſes yeux, lui répondit qu'elle étoit pénétrée des grandes obligations que tout l'empire avoit à Tiran; qu'elle ne ſe flattoit point d'en pouvoir être un digne prix; mais que s'il vouloit s'en contenter, & la recevoir, non pour ſon épouſe, mais pour ſon eſclave, elle étoit prête d'obéir. L'empereur fit appeller ſur le champ le patriarche pour les fiancer. On peut juger de la joie dont ils étoient remplis; à peine pouvoient-ils parler. Le patriarche arriva, la cérémonie ſe fit en préſence de tout le monde. Auſſi-tôt les fêtes commencèrent dans le palais & dans toute la ville. On ne peut décrire ni leur magnificence, ni les tranſports

de joie qui éclatoient de toutes parts. Les fêtes durèrent huit jours. L'empereur fit publier par toute la ville, que tout le monde eût à reconnoître Tiran pour ſon fils, & pour empereur. Il lui fit prêter le ferment en cette qualité par tous les ordres de la ville. Pour lors Tiran prit le nom de Céſar, & le peuple applaudit par mille cris de joie à tout ce que l'empereur fit en ſa faveur.

Tiran ayant été reconnu pour Céſar, l'empereur ſe retira dans ſon palais, ſuivi de toutes les dames, des rois, des chevaliers & du nouveau Céſar, qui voyoit avec chagrin les circonſtances qui l'obligeoient à ſe ſéparer de ce qu'il aimoit, & qui retardoient la fin d'un mariage qu'il deſiroit avec tant d'ardeur. Il auroit voulu partir promptement, afin de mettre l'empereur en poſſeſſion de l'empire grec. D'un autre côté, il ne pouvoit ſe réſoudre à quitter la princeſſe. L'incertitude des événemens de la guerre, qui ſouvent ne permet pas d'exécuter tout ce que l'on ſe propoſe, le tourmentoit encore; il avoit eu nouvelle que le roi Eſcariano avec ſon armée innombrable, étoit déja ſur les (*) frontières de la Grèce, & qu'il

(*) L'Eſpagnol dit le pays *Pinchenays*, on ne peut trop deviner ce qu'il entend par-là; mais la géogra-

n'étoit plus qu'à dix journées de Conſtantinople. Toutes ces circonſtances l'engagèrent à aller au-devant de lui, pour l'empêcher de venir ſaluer l'empereur; ce qui lui feroit perdre un temps conſidérable, par la façon dont il voudroit le recevoir, aimant mieux employer ce temps à ſoumettre l'empire. Il prit donc congé de l'empereur, des princeſſes & des dames, avec les rois & les chevaliers. Tiran fit écrire pendant la nuit des lettres de créance au grand Turc & au Soudan, qui ordonnoient à tous les commandans de mettre les places entre les mains de Tiran, nouveau Céſar de l'empire de Grece, & de faire tout ce que leur diroit le prince de Sis, chevalier maure qu'il emmenoit avec lui. Après avoir pris ces précautions il partit pour ſe rendre à ſon camp, ſuivi des rois & d'un grand nombre de chevaliers. D'abord qu'il y fut arrivé, il fit ſonner les trompettes pour décamper le lendemain. Toutes les troupes ſe préparèrent, & marchèrent à la rencontre du roi Eſcariano, auquel le nouveau Céſar écrivit en même-temps, pour le prier de l'attendre, où ſa lettre ſe trouveroit. Voici ce qu'il lui mandoit.

phie de l'auteur eſt ſouvent de la même nature que ſa chronologie.

Au

Au grand roi, & notre cher frère d'armes le roi de Tunis, prince de Tremecen, & ſouverain de toute l'Ethiopie.

Tiran le Blanc de la Roche-Salée, Céſar, général & ſucceſſeur de l'empire grec. A notre cher frère & compagnon d'armes le roi Eſcariano, ſalut. Remplis de la joie de vous revoir tout autant que ſi nous vous devions la victoire, & deſirant de vous recevoir comme il convient à un prince tel que vous, nous vous prions de vouloir bien arrêter votre armée, & fixer votre cour dans le lieu où cette lettre vous trouvera; puiſque nous avons eu tout l'avantage que nous pouvions eſpérer ſur les infidèles, remettant au plaiſir de vous voir un détail plus exact.

Le roi Eſcariano fut charmé des nouvelles qu'il apprit par cette lettre, non ſans admirer le bonheur & la conduite de Tiran, qui l'avoit rendu vainqueur de ces peuples ſi puiſſans. Se trouvant auprès de la grande ville d'Eſtrena, il y établit ſes troupes. Cette ville étoit très-belle, ſituée ſur une grande rivière. Elle n'étoit éloignée que de cinq journées de Conſtantinople. Le courier revint promptement apprendre à Tiran que l'armée avoit fait alte. Pendant ce temps il étoit arrivé avec la ſienne devant

Sinople, à laquelle il envoya les chevaliers Maures & les ordres du grand Turc & du Soudan. Celui qui commandoit, après avoir baiſé & lu la lettre, ſe ſoumit aux ordres de ſon maître. Tiran en prit poſſeſſion, & reçut les hommages de tous les chrétiens. Il fit rentrer à la foi catholique ceux qui l'avoient abjurée. Pendant qu'il étoit dans cette ville, on lui apporta les clefs de dix châteaux voiſins. Les Maures ſortirent des places, dans leſquelles il établit des gouverneurs chrétiens. Le Céſar ne fut pas long-temps dans cette ville, il marcha à Andrinople, qui ſe ſoumit de la même façon, auſſi-bien que tous les forts qui en dépendoient.

Quand il fut à une demi-lieue de la ville d'Eſtrena, où le roi Eſcariano avoit campé, il le rencontra qui venoit au-devant de lui, ſuivi des plus grands ſeigneurs de ſon armée. Ils s'embraſsèrent. Eſcariano voulut aller voir les rois de Sicile & de Fez, que Tiran avoit avec lui. Après toutes ces démonſtrations d'amitié, ils remontèrent à cheval, & prirent le chemin de la ville. Ils allèrent deſcendre à la tente de la belle reine d'Ethiopie. Pendant ce temps on envoya ſommer la ville, qui ſe rendit, comme avoient fait toutes les autres. Les rois & les princes y furent loger, après y avoir

fait une magnifique entrée. Tiran fit camper ſon armée devant celle du roi Eſcariano; l'une & l'autre furent abondamment pourvues de toutes les choſes néceſſaires pendant les huit jours de repos que Tiran voulut faire prendre au roi & à la reine d'Ethiopie. Ils avoient fait plus de cent journées de marche avec une extrême diligence, pour ſe trouver à la bataille contre les Maures.

Tiran leur raconta ce qui lui étoit arrivé depuis leur ſéparation, & les bontés dont l'empereur l'avoit honoré: il finit par le prier de l'accompagner dans la conquête de l'empire qu'il vouloit achever, & par lui conſeiller d'envoyer la reine à Conſtantinople, parce qu'elle y ſeroit plus commodément avec ſa chère princeſſe, qui deſiroit ardemment de la voir. Le roi Eſcariano aſſura Tiran qu'il le ſuivroit juſqu'aux enfers. Tiran commanda 500 hommes-d'armes ſuperbement parés, pour eſcorter la belle reine juſqu'à Conſtantinople. Les rois & les ſeigneurs l'accompagnèrent pendant une lieue, après cela ils revinrent à la ville.

Tiran dit au roi Eſcariano que le deſir de revoir ce qu'il aimoit l'engageoit à ne point perdre de temps. Ainſi il lui propoſa de partir quand les troupes ſe ſeroient repoſées. Ils prirent la route de Thrace. La forte & belle ville

d'Eſtranges ſe ſoumit; mais celui qui en étoit gouverneur, le pria d'agréer ſes ſervices, & de le faire baptiſer avec ſa femme & ſes enfans. Tiran lui laiſſa ſon gouvernement, & lui promit d'avoir ſoin de ſa fortune. Les armées ſe campèrent auprès de la ville, dans laquelle Tiran & les rois vinrent loger. Le lendemain le gouverneur lui demanda le baptême. Le Céſar ordonna à un évêque qu'il avoit avec lui de conſacrer de nouveau l'ancienne égliſe des chrétiens, dont les Maures avoient fait une moſquée. Ses ordres furent exécutés, & l'on fit un bel autel, ſur lequel on plaça l'image de la très-ſainte Vierge. Tiran y fut entendre la meſſe, ſuivi de tout le monde; elle fut dite par l'évêque, & chantée par les chantres de la chapelle qui ſuivoient le nouveau Céſar; la muſique étoit ſi bonne, que les Maures étoient dans l'étonnement, & admiroient la religion chrétienne. Après l'office on baptiſa le gouverneur, que le roi Eſcariano tint ſur les fonds; il fut nommé Jean Eſcariano. Tiran rendit le même ſervice à ſa femme, à laquelle on donna le nom d'Angèle. Après cela on baptiſa ſes cinq fils, dont le plus jeune avoit vingt ans; il les reçut chevaliers, & leur donna des armes & des chevaux; par la ſuite ils devinrent de très-bons chevaliers. L'exemple du gouverneur, qui étoit fort aimé, engagea deux

mille Maures à ſe faire baptiſer ce même jour. Après cela Tiran fit réconcilier tous les Grecs qui avoient abjuré, & leur fit prêter ſerment comme empereur. On chaſſa tous les Maures qui ne voulurent pas ſe faire chrétiens. C'eſt dans cette ville que prit naiſſance le grand philoſophe (*a*) Ariſtote, que les Grecs regardent comme un ſaint. Pendant le ſéjour que Tiran fit à Eſtranges, il envoya les ambaſſadeurs Maures pour faire évacuer toutes les places; on lui envoya les clefs, il y fit paſſer des garniſons & des gouverneurs.

Ils partirent de cette ville, & prirent le chemin de la Macédoine pour ſe rendre à Olimpe, qui prend ſon nom d'une montagne voiſine fort élevée. Ils y furent mieux reçus que dans aucune autre, parce que les gens qui l'habitoient, ſavoient qu'il étoit couſin germain de leur duc Diofébo; ils ſe rendirent donc ſans attendre qu'on les ſommât. En peu de jours tout le duché de Macédoine ſe trouva ſous la domination de l'empereur. Ils en partirent pour ſe rendre à Trébiſonde, qui ſe ſoumit à leur approche, tant le ſeul nom de Tiran inſpiroit de terreur aux Maures; car il y avoit dans cette ville plus

(*) La patrie d'Ariſtote ſe nommoit *Stagira*, l'auteur en a fait Eſtranges.

de quatre cents mille combattans. Tout ce royaume fut ſoumis en moins d'un mois. Le grand Turc & le Soudan avoient envoyé leurs priſonniers dans la ville d'Alexandrie; mais ils avoient ordonné qu'on les amenât à Tiran; ce fut à Trébiſonde qu'il les rencontra au nombre de cent quatre-vingt-trois chevaliers. Tous les autres avoient péri les armes à la main, ou dans la priſon. Le prince Tiran demanda en les voyant, lequel étoit le duc de Macédoine. On l'amena devant lui, car il étoit ſi défiguré, que jamais il n'auroit pu le reconnoître; il étoit couvert, auſſi-bien que les autres, de ſa barbe & de ſes cheveux. Diofébo ſe jetta aux genoux de Tiran pour lui baiſer les pieds; mais il le releva, & tout attendri, lui dit en le baiſant: que rien n'égaloit la joie qu'il avoit de le revoir, que la peine & les chagrins que lui avoit cauſé tout ce qu'il avoit ſouffert; qu'il lui demandoit pardon de n'être pas venu plutôt à ſon ſecours; qu'enfin Dieu lui avoit fait la grace d'y parvenir, auſſi-bien qu'à la conquête de l'empire grec, & lui donnant une lettre de la ducheſſe, il l'exhorta à ne penſer qu'au bonheur de ſa ſituation préſente. Le duc de Macédoine lut la lettre de la ducheſſe ſa femme, dont il fut touché vivement. Le marquis de S. George les interrompit, pour remercier Tiran de la liberté qu'il venoit

de lui rendre. Le duc de Pera, ſon frere, & le prieur de S. George, chacun ſelon ſon rang, lui témoignèrent leur reconnoiſſance. Le Céſar leur fit toutes les amitiés poſſibles. Diofébo fut après cela ſaluer le roi Eſcariano, & le roi de Sicile & de Fez, qui lui firent d'autant plus d'honneur, qu'il étoit couſin de Tiran. Le nouveau Céſar ſe donna les ſoins néceſſaires pour faire habiller & armer tous les chevaliers qui ſortoient d'eſclavage. Tandis qu'il apportoit ſes ſoins pour leur faire oublier tous les maux qu'ils avoient ſoufferts, il envoya un courier à la ducheſſe de Macédoine, pour lui mander des nouvelles de ſon mari. Elle avoit beſoin de cette conſolation; la vue du bonheur deſtiné à la princeſſe & celle des fêtes célébrées avec tant d'éclat, n'avoient ſervi qu'à aigrir ſes douleurs par la conſidération de ſes malheurs particuliers.

La reine d'Ethiopie étant arrivée à Conſtantinople, l'empereur envoya la princeſſe Carméſine au-devant d'elle, ſuivie de l'aimable reine de Fez, de la ducheſſe de Macédoine, de cent dames d'état, de cent filles magnifiquement parées, & d'un grand nombre de gentils-hommes & de chevaliers. Avant de ſortir de la ville, elle envoya un riche pavillon de brocard cramoiſi magnifiquement brodé de figures d'oiſeaux

& d'animaux, avec ordre de le dreſſer ſur le chemin de la reine. Ce qu'elle avoit appris de ſa beauté par la reine de Fez lui inſpiroit une curioſité ſi vive, qu'elle alla à ſa rencontre juſqu'à une lieue de la ville. L'amitié que Tiran avoit pour elle, la lui rendoit chère avant même que de l'avoir vue. Aſſurée du cœur de ſon amant, elle ne regardoit les charmes de la reine d'Ethiopie & l'amour qu'elle avoit ſenti autrefois pour le chevalier, que comme un triomphe qui flattoit ſa vanité. Quand la princeſſe fut arrivée au pavillon, elle y mit pied à terre. Les chevaliers marchèrent juſqu'à ce qu'ils euſſent rencontré la reine, ils la ſaluèrent, & la ſuivirent juſques au pavillon. La reine avertie que la princeſſe l'attendoit en cet endroit, deſcendit promptement de cheval. La princeſſe ſe leva & vint au-devant d'elle. La reine mit les genoux à terre, mais la princeſſe la releva; & l'ayant baiſée trois fois ſur la bouche, elle la conduiſit pour s'aſſeoir à ſes côtés, elle lui parla dans ſa propre langue. La reine lui répondit en langue grecque. Du moment qu'elle avoit formé le projet d'aller à Conſtantinople, elle avoit appris ce langage. Malgré tout ce qu'elles avoient oui dire l'une de l'autre, elles ne purent ſe défendre de la ſurpriſe qu'elles le causèrent mutuellement, ni peut-être même

d'un léger ſentiment de jalouſie & de dépit; elles eurent honte, & s'embraſsèrent de nouveau comme pour s'en demander mutuellement pardon. Elles remontèrent à cheval & prirent le chemin de la ville, ſuivies de leurs dames. La princeſſe ne put jamais engager la reine d'Ethiopie à prendre la droite. Elles trouvèrent l'empereur & l'impératrice qui les attendoient à cheval à la porte de la ville. La reine s'approcha de l'empereur pour lui baiſer la main; mais ſans le vouloir permettre, il l'embraſſa. Elle fut après cela à l'impératrice pour lui rendre les mêmes devoirs, elle ne lui en donna pas le temps, elle l'embraſſa & la baiſa trois fois ſur la bouche. Ils arrivèrent au palais ſuivis d'une foule de peuple. La reine fut conduite dans une chambre meublée d'étoffes d'or & de ſoie. On lui laiſſa prendre quelque repos. Ce jour-là elle fut magnifiquement ſervie chez elle. Tous ceux de ſa ſuite furent très-bien logés. Le lendemain l'empereur voulut qu'elle vînt dîner avec lui dans la grande ſalle, où ſur d'autres tables, les chevaliers & les dames de la cour de Grece & d'Ethiopie furent magnifiquement ſervis. Un grand nombre de muſiciens placés ſur des gradins, formoient une ſymphonie d'autant plus agréable pour la reine, qu'elle lui étoit abſolument nouvelle. Les prin-

ceſſes furent ſervies par des chevaliers. Hyppolite ſervoit de maître d'hôtel. Le repas fut ſuivi d'un bal. La reine d'Ethiopie portoit une veſte étroite de damas vert en broderie d'or à grands ramages, ſemée avec art des pierres les plus fines & les plus brillantes. Elle avoit par deſſus un doliman de velours noir enrichi à toutes les extrêmités d'un ouvrage d'or émaillé, garni de gros diamans; une chaîne d'or émaillée de même & couverte de rubis, ornoit ſon cou; un fil de perles rattaché ſur le front par un gros nœud de diamans, formoit un diadême dont l'éclat étoit rehauſſé par la couleur de ſes cheveux bruns & naturellement friſés. Les cent dames de ſa ſuite, magnifiquement parées ſe ſervoient mutuellement de luſtre par l'oppoſition de leur teint, & dès que l'œil étoit revenu de ſa première ſurpriſe, la noirceur des Ethiopiennes ne ſervoit qu'à faire regarder avec plus d'admiration la fineſſe de leur peau & la juſte proportion de leurs traits. La beauté de la reine d'Ethiopie étoit à peine effacée par celle de la princeſſe, & quelque prévenue que fût la reine de Fez en faveur de cette dernière, elle ne put s'empêcher de s'approcher de ſon oreille pour lui demander ſi elle ne ſentoit pas combien ſon chevalier avoit eu de mérite à lui demeurer fidèle.

Au milieu du bal, il arriva un courier avec beaucoup d'empreſſement qui demanda la ducheſſe de Macédoine. Il fut à elle, & ſe mettant à genoux en lui donnant la lettre dont il étoit chargé, il lui dit qu'il venoit lui apprendre que le duc ſon mari étoit en liberté, & qu'il l'avoit laiſſé à Trébiſonde avec le Céſar & les autres priſonniers. La joie de la ducheſſe fut ſi grande qu'elle ne put rien répondre, & tomba évanouie; on quitta la danſe pour la ſecourir; on apporta de l'eau de roſe qu'on lui jetta ſur ſur le viſage; mais elle fut plus d'une heure ſans connoiſſance, ayant toujours la lettre dans les mains. Quand elle fut revenue à elle, elle y lut avec tranſport les témoignages de ſon amour & de l'impatience où il étoit de la revoir; elle fit apporter mille ducats qu'elle donna au courier; après quoi elle ſe leva, fut ſe mettre aux genoux de l'empereur, & lui remit ſa lettre qu'il lut avec l'impératrice. Il ordonna que l'on ſonnât toutes les cloches de la ville, & que l'on fît de grandes réjouiſſances, mêlant enſemble la délivrance des priſonniers, & l'arrivée de la reine d'Ethiopie. Le peuple touché des idées de bonheur & de repos qu'il pouvoit enviſager, ſe livroit avec plaiſir à ces fêtes. Leurs péchés ne permirent pas qu'elles fuſſent de longue durée.

Quand le Céſar crut avoir donné aſſez de repos au duc de Macédoine & aux autres priſonniers, il leur permit de s'en aller à Conſtantinople; ils y furent reçus avec la plus grande joie. Leur retour fit recommencer les fêtes. Mais ſans en entreprendre le détail, retournons à ce que faiſoient Tiran & le roi Eſcariano. Après le départ des priſonniers, le nouveau Céſar fit décamper les deux armées pour marcher au pays de Bendin diſtant de dix journées de Trébiſonde. D'abord que l'on eut ſignifié à ce royaume les ordres du grand Turc & du Soudan, il ſe rendit. Tiran reçut les hommages du pays, laiſſa des garniſons dans les places, & fut, continuant toujours ſon chemin, prendre poſſeſſion des provinces entières (*) de Blagay, de Rexa & de Bocine, qui toutes étoient dépendantes de l'empire grec, & qui rentroient volontiers dans l'obéiſſance, étant mécontens du gouvernement des Maures. Après s'être aſſuré de ce pays, il mit garniſon dans les villes d'Arcadie, de Mégéa & de Turine; il fut s'emparer du royaume de Perſe, qui

(*) *Blagay* eſt ſans doute le pays des Ulaques ou Valaques. *Bocine* eſt la Boſnie, mais il ne faut pas chercher une géographie bien exacte dans tout ceci. Le pays des Romans fait partie du *pays de tapiſſerie*, décrit dans Rabelais.

n'étoit de la dépendance du Turc ni du Soudan, mais qui avoit ſon roi particulier; il ſoumit la ville de Tauris, que ſa beauté & ſon commerce rendoient recommandable; celle de Boterva & celle de Segnoregante que traverſe le grand fleuve Phriſon, avec pluſieurs autres, dont l'auteur n'a pas fait mention, non plus que de toutes les autres conquêtes que fit Tiran avant que de revenir en triomphe ſur les terres de l'empire. En un mot il ſoumit par ſes grandes actions la Grece, l'Aſie-Mineure, la Perſe & les états de Salonich qui renferment Galipoli, la Morée, le Cap de l'Art & la Vallona. Pendant le temps qu'il étendoit par terre les bornes de l'empire, il envoya ordre à ſa flotte qu'il avoit laiſſée dans le port de Conſtantinople, d'aller s'emparer de pluſieurs iſles. Le marquis de Louzane, ſon amiral, exécuta ſes ordres & ſoumit toutes celles qui dépendoient autrefois de l'empire, celles de Calliſtro, de Colcos, d'Ortigie, de Nimoche, de Flaſen, de Tisbrie, de Méclota, de Pace & de pluſieurs autres. L'amiral, après avoir ſoumis toutes ces iſles, rentra triomphant dans le port de Conſtantinople. Le peuple accourut ſur les murailles pour voir entrer la flotte. L'amiral débarqua, & avec ſes chevaliers alla ſaluer & baiſer la main & le pied de

l'empereur. Ce prince donna à l'amiral le gouvernement de toutes les iſles qu'il venoit de ſoumettre, & le déclara ſon grand amiral avec cent mille ducats de rente pour lui & pour les ſiens, en lui faiſant épouſer une demoiſelle qui ſe nommoit Elyſée, fille unique du duc de Pera, qui lui-même étoit veuf, & avoit fait avant l'arrivée de Tiran, tout ce qu'il avoit pu pour épouſer la princeſſe. Le brave amiral remercia beaucoup l'empereur, lui baiſa encore une fois le pied & la main, en l'aſſurant qu'il préféroit la belle dame qu'il lui donnoit aux cent mille ducats de rente. Sur le champ l'empereur les fit épouſer, & ordonna de grandes fêtes, dans leſquelles la princeſſe ne négligea rien de ce qui pouvoit amuſer les deux reines. L'empereur, pour récompenſer les chevaliers qui avoient été priſonniers, leur fit épouſer des filles de l'impératrice & de la princeſſe, avec de grands revenus qu'il leur aſſigna. On ſuſpendit la célébration de ces mariages juſqu'à celui de Tiran avec la princeſſe. Mais ſon bonheur auroit été trop grand, la fortune ne permit pas qu'il en jouît. Dieu n'a pas voulu que es hommes puſſent goûter ſur la terre des plaiſirs parfaits, ils ne ſont déja que trop diſpoſés à perdre de vue la fin vers laquelle ils doivent tendre. Tiran, comblé de gloire par

ſes exploits, élevé à la première dignité de l'univers, deſtiné à régir un grand empire qui étoit l'ouvrage de ſa valeur, auroit-il eu quelque choſe encore à deſirer, ſi la poſſeſſion de ſa princeſſe eût mis le comble à ſon bonheur.

Il revenoit à Conſtantinople, plein d'ardeur & d'impatience; on préparoit tout pour ſon triomphe, on avoit fait abattre vingt toiſes de murailles de la ville, afin qu'il pût entrer à la tête de ſon armée. Il n'étoit plus qu'à une journée de la ville. L'empereur lui envoya dire de ſéjourner où il étoit pour donner le temps d'achever les préparatifs. Les rois d'Ethiopie, de Fez & de Sicile étant avec lui, il les entretenoit de ſon bonheur ſur le bord d'un fleuve où ils étoient campés, lorſqu'il fut frappé d'une violente douleur de côté, ſes forces l'abandonnèrent, ſes amis le portèrent dans ſa tente; les médecins de l'armée accoururent. Les ſecrets de leur art furent bientôt épuiſés; le mal redoublant à chaque inſtant, ils perdirent toute eſpérance. Tiran avoit vu ſouvent la mort de près, mais jamais elle ne s'étoit préſentée à lui dans un temps où il eût tant de motifs de deſirer la vie. Son courage n'en fut point ébranlé. La religion qui avoit été le motif de toutes ſes entrepriſes, ne l'abandonna pas dans ces inſtans; il envoya chercher un moine de ſaint

François qu'il avoit amené avec lui; il ſe confeſſa & remplit tous ſes autres devoirs, avec les ſentimens de la piété la plus édifiante, après quoi il dicta ſon teſtament. Il y chargeoit la princeſſe Carméſine & le duc de Macédoine de le faire exécuter; il ordonnoit que ſon corps fût porté en Bretagne dans le ſépulchre de ſes pères. Il prioit l'empereur de partager entre ſes parens, ſes amis & ſes ſerviteurs, ce qui revenoit pour ſa part du butin immenſe fait ſur les Maures. Il nommoit le brave Hyppolite ſon parent pour ſon héritier. Il dicta enſuite une lettre pour la princeſſe, il la ſupplioit de vivre & de combattre ſa douleur; il la prioit de protéger ſes parens & ſes amis, de les regarder comme les reſtes d'un homme qui n'avoit vécu que pour elle, & que par elle.

Dès le commencement du mal de Tiran, le roi de Fez avoit dépêché un courier avec une lettre à l'empereur, pour lui demander ſes médecins, lui marquant qu'il craignoit qu'ils n'arrivaſſent trop tard. L'empereur les fit partir ſecrètement, & cacha la douleur que lui cauſa cette nouvelle; il craignoit qu'elle ne donnât la mort à la princeſſe. Il fit ſeulement partir le duc de Macédoine & Hyppolite, auxquels il en fit part.

Tiran

Tiran ſentoit cependant ſon mal redoubler à chaque inſtant; ſes forces s'éteignoient, & l'abſence de ſa princeſſe pénétroit ſon ame de la douleur la plus amère; il auroit voulu mourir du moins entre les bras de ce qu'il aimoit, qu'elle eût pu recevoir ſes derniers regards, & recueillir ſes derniers ſoupirs. Il demanda à ceux qui l'entouroient d'être porté à Conſtantinople; &, pour l'obtenir d'eux, il les aſſura que la vue de ſon épouſe étoit le ſeul remède dont il pût attendre du ſecours. Malgré ſa foibleſſe exceſſive, on ne crut pas devoir lui refuſer une choſe qui ne pouvoit hâter que de quelques inſtans une mort inévitable; on le mit ſur un brancard, & des hommes le portèrent. Diofébo & Hyppolite, avec les médecins de l'empereur, le rencontrèrent à quelques lieues du camp, accompagné des rois & des principaux officiers; le reſte étoit demeuré pour contenir l'armée qui étoit dans le plus violent déſeſpoir.

Tiran fit arrêter ſon brancard à la vue de deux hommes qu'il chériſſoit tendrement: il les embraſſa en leur diſant que ce moment ſeroit le dernier où ils ſe verroient. Ils fondoient en larmes & pouſſoient les cris les plus douloureux. Tiran les exhortoit à rappeller leur courage, les conjuroit de vivre pour ſervir,

honorer & défendre celle qu'il avoit adorée pendant ſa vie, & pour laquelle il auroit ſacrifié mille vies. Le duc de Macédoine voulut lui dire que ſon mal n'étoit pas ſans eſpérance: non, mon couſin, répondit Tiran d'une voix foible, je meurs, je ne la verrai plus. En ce moment la violence de la douleur lui arracha un cri aigu; il voulut parler encore pour implorer le ſecours de Dieu, & lui recommander ſa chère princeſſe; mais ſes forces l'abandonnèrent, la parole mourut dans ſa bouche, il tomba ſur ſon lit en pouſſant un ſoupir, & ſes yeux ſe fermèrent pour jamais.

La douleur que reſſentirent en ce moment ceux qui l'accompagnoient ne ſe pourroit exprimer. Après les premiers tranſports il fallut ſonger aux meſures que l'on devoit prendre pour annoncer cette fatale nouvelle à l'empereur, & pour y préparer la princeſſe, on conduiſit lentement le brancard pour n'arriver à la ville qu'à la nuit fermée. On dépoſa le corps dans une maiſon où les médecins & les domeſtiques demeurèrent pour le garder & pour ſe préparer à l'embaumer. Eſcariano n'oſant ſe préſenter à l'empereur & à la princeſſe dans une ſemblable circonſtance, & pénétré lui-même de la douleur la plus amère, retourna au camp.

Hyppolite, Diofébo, & le roi de Fez allèrent au palais. L'empereur étoit ſeul. Dès qu'il les vit, il lut ſur leur viſage la nouvelle qu'ils apportoient; il ſe jetta à terre, déchirant ſes habits, & fondant en larmes, il paſſa la nuit entière dans cet état, & dès le matin il voulut aller voir le corps de ſon général. On l'avoit porté avant le jour dans l'égliſe de ſainte Sophie.

Malgré les ordres précis que l'on avoit donnés, de cacher tout ce qui s'étoit paſſé à la princeſſe, la triſteſſe qu'elle apperçut ſur le viſage de ſes femmes, l'agitation & le mouvement qu'elle entendit dans le palais, lui fit craindre pour les jours de ſon père, ou pour ceux de l'impératrice. Un ſilence morne régnoit autour d'elle; on ne répondoit point à ſes queſtions. Elle entendit pouſſer des cris perçans dans la place ſur laquelle donnoient ſes fenêtres; elle y courut, elle apperçut Diofébo dans les tranſports d'une douleur furieuſe, il revenoit de l'égliſe où l'on avoit placé Tiran ſur un lit de parade. Alors une de ſes femmes voyant qu'on ne lui pouvoit plus rien cacher, lui apprit la perte qu'elle avoit faite. A ce récit elle reſta immobile dans un ſaiſiſſement qui ne lui permettoit ni de ſe plaindre, ni de verſer des pleurs. Après quelques momens de ſilence,

elle ordonna à ſes femmes de lui apporter les habits préparés pour la cérémonie de ſon mariage : elle s'en fit revêtir ſans prononcer une parole. Pendant que l'on y fut occupé, la plus ancienne de ſes femmes voulut lui demander raiſon de ce qu'elle faiſoit ; mais ſans lui répondre, ſans même l'avoir entendue, elle lui dit : ne l'a-t-on pas porté dans ſainte Sophie ? Et ſans attendre la réponſe, elle ſortit de ſa chambre & du palais ſuivie de ſes femmes ; elle marcha vers l'égliſe d'un pas précipité, courut à l'échafaud où étoit le corps de ſon époux, & ſe jetta deſſus : elle le tenoit embraſſé, le mouilloit de ſes larmes, & rempliſſoit l'égliſe de ſes gémiſſemens & de ſes cris.

On courut annoncer à l'empereur ce qui ſe paſſoit ; il ordonna qu'on l'arrachât de ce lieu funeſte, & qu'on la ramenât au palais ; on la porta ſur un lit ; dès qu'elle y fut, elle demanda l'empereur & l'impératrice : ils voulurent la conſoler. Non, leur dit-elle, je vais rejoindre mon époux ; ma douleur va me réunir à lui pour toujours ; je ſens approcher ce moment heureux, rien ne peut le retarder ; en même-temps elle demanda ſon confeſſeur, très-ſavant homme, & gardien d'un couvent de *St.* François. Lorſqu'il fut arrivé, on voulut ſe retirer. Non, dit-elle, que tout le monde

demeure. Votre préſence ne m'empêchera pas de découvrir des choſes que la préſence de Dieu, que j'adore, ne m'a pas empêché de commettre. Alors elle fit à haute voix une confeſſion publique de toutes ſes fautes, ſans rien cacher de ce qui s'étoit paſſé de plus ſecret entr'elle & Tiran. Après avoir reçu l'abſolution, elle demanda à ſon pere la permiſſion de faire ſon teſtament; il la lui accorda; elle nomma Diofébo & Stéphanie pour ſes exécuteurs, elle leur demanda que ſon corps ne fût point ſéparé de celui de Tiran, & qu'on le portât avec lui en Bretagne : elle ordonna qu'un grand comté, qui lui appartenoit en propre, fût vendu avec tous ſes meubles & toutes ſes pierreries, pour être partagé entre les demoiſelles qui l'avoient ſervie. Elle inſtitua l'impératrice ſa mère héritière des droits qu'elle avoit à l'empire après la mort de l'empereur. Elle leur demanda enſuite leur bénédiction d'une voix qui s'affoibliſſoit à chaque inſtant. L'empereur voulut ſe lever pour s'approcher d'elle, mais dans ce cruel moment ſa douleur dont il avoit voulu cacher une partie, devint plus forte; il tomba ſans ſentiment, on le porta ſur un lit voiſin où il expira de ſaiſiſſement. Ce nouveau malheur fit pouſſer de grands cris à ceux qui l'entouroient. L'impératrice y cou-

rut, mais il ne vivoit déja plus. La princeſſe, dont la douleur ne pouvoit avoir d'accroiſſement, ordonna aux chevaliers, par l'autorité dont elle étoit revêtue en ce moment, d'apporter à ſes côtés le corps de ſon père & celui de ſon amant; elle leur recommanda d'obéir à l'impératrice; elle baiſa ſes demoiſelles les unes après les autres. Ses ordres furent exécutés. Elle goûta encore une fois la cruelle douceur de voir ce qui reſtoit de ſon amant; ſon amour ne lui fit point oublier ce que la religion demandoit d'elle : elle expira ſur le corps de ſon époux, tenant le crucifix entre ſes bras. A l'inſtant de ſa mort on vit une grande clarté qui remplit toute la chambre; c'étoit les Anges qui emportoient ſon ame & celle de Tiran en paradis.

Ainſi fut éteinte l'ancienne race des empereurs de Grece, au moment qu'elle ſembloit devoir être plus brillante que jamais. Tel eſt le fonds que l'on doit faire ſur les grandeurs temporelles, & ſur les faveurs de la fortune.

L'impératrice, touchée de tant de malheurs, demeura long-temps évanouie. Hyppolite étoit auprès d'elle dans le dernier déſeſpoir, la croyant ſans eſpérance; à la fin elle revint à elle, on l'emporta ſur ſon lit. Hyppolite qui n'avoit plus de raiſons de ſe contraindre, ne

la quittoit point, lui témoignant, par ſes embraſſemens & par l'ardeur de ſes baiſers, l'intérêt qu'il prenoit à elle. Les malheurs publics & les ſoins de la guerre, n'avoient point interrompu leurs amours: ils n'avoient pas même été troublés par le moindre nuage. Malgré la douleur qu'avoit reſſentie Hyppolite de la mort de ſon maître, il avoit penſé que cet événement pourroit lui être favorable; la mort de la princeſſe & celle de l'empereur le mettoient en état de tout eſpérer de la tendreſſe de l'impératrice. Lorſque la première douleur fut paſſée, elle ſe trouva ſenſible aux careſſes d'Hyppolite; elle lui promit de partager ſa dignité & ſon pouvoir avec celui qui faiſoit tout le bonheur de ſa vie. En même-temps elle le chargea de prendre tous les ſoins néceſſaires pour les triples funérailles. Il ſortit de ſon appartement & fit ſur le champ porter le corps de Tiran ſur ſon échafaud. Par ſes ordres, on en conſtruiſit un autre plus riche & plus élevé pour l'empereur. Il fit placer la princeſſe aux côtés de Tiran. Après cela il fit publier dans la ville que l'on délivreroit, dans une maiſon qu'il indiqua, le deuil à tous ceux de l'un & de l'autre ſexe qui voudroient le porter; il fit avertir tous les moines & les prêtres, à deux journées aux environs, pour ſe rendre aux obsèques.

Après avoir ainſi donné tous les ordres néceſſaires, Hyppolite retourna chez l'impératrice; il ne la quitta point; il paſſa la nuit avec elle, & cette nuit redoubla l'impatience où elle étoit de partager ſon trône avec lui. Il la quitta dès le matin pour ordonner la pompe funèbre. Tous les barons & les chevaliers qui avoient été avertis, s'y trouvèrent. Le premier jour on rendit les derniers devoirs à l'empereur avec une quantité prodigieuſe de lumières. Le lendemain on ſatisfit à ce que l'on devoit à la princeſſe, & le jour ſuivant fut employé pour Tiran. On pleura tant, pendant les trois jours, que perſonne n'eut envie de pleurer de plus d'un an. On mit l'empereur dans un tombeau de jaſpe enrichi d'or & de pierres de couleur qui repréſentoient ſes armes & celles de l'empire. Pour Tiran & la princeſſe, on les mit dans un cercueil de bois de cèdre, parce qu'on devoit les tranſporter en Bretagne.

Après ces cérémonies, les rois de Sicile & de Fez allèrent avec le duc de Macédoine trouver le roi Eſcariano pour lui dire qu'ils avoient réſolu d'élever Hyppolite à l'empire. Il en fut très-content, le connoiſſant pour un bon & brave chevalier; il ſe chargea d'en faire la propoſition à l'impératrice: elle reçut à merveille cette ſuperbe ambaſſade: cepen-

dant elle fit d'abord quelques difficultés pour la forme ; elle allégua pluſieurs raiſons qu'elle ſavoit bien qui ſeroient détruites. Mais enfin elle ſe rendit à leurs prières. Ils la quittèrent fort contens pour aller rendre compte à Hyppolite de la converſation qu'ils venoient d'avoir. Hyppolite, charmé de ſon bonheur, les remercia ; ils le menèrent ſur le champ chez l'impératrice avec un évêque de la ville qui les fiança en préſence de la ducheſſe de Macédoine, de la reine de Fez & de toutes les dames de la ville qui virent cette cérémonie avec quelque plaiſir. Le deuil les ennuyoit, & elles craignoient qu'il ne durât encore long-temps. On célébra enſuite les noces de la reine de Fez & du roi Agramont, mais ces noces ne furent accompagnées d'aucune réjouiſſance.

La fortune favoriſa le brave empereur Hyppolite ; il étendit conſidérablement les bornes de l'empire grec, & amaſſa de grands tréſors, il fut aimé & craint de ſes ſujets, auſſi-bien que des princes voiſins de ſes états. Peu de jours après ſon élévation à l'empire, il donna la liberté au grand Turc & au Soudan, il conclut une trève pour cent & un ans. Il accompagna leur liberté de tant de politeſſes, qu'ils lui firent, en le quittant, toutes les offres de ſervice imaginables. Hyppolite vécut long-

temps, mais l'impératrice ne ſurvécut que trois ans à la princeſſe ſa fille. Devenu veuf, il épouſa la fille du roi d'Angleterre, princeſſe belle, ſage & très-bonne chrétienne; il en eut deux filles & trois fils, qui devinrent excellens chevaliers. L'aîné porta le nom de ſon père; l'hiſtoire rapporte ſes hauts faits d'armes. L'empereur, avant ſa mort, récompenſa magnifiquement tous ſes parens & ceux qui lui avoient été attachés, il mourut fort vieux, & le même jour que ſa dernière femme. Ils furent mis dans le même tombeau, que l'empereur avoit fait préparer. Il ſe conduiſit ſi bien, que nous devons croire qu'il eſt en paradis.

Fin du ſecond Volume.

TABLE

Du Tome ſecond.

Histoire de Tiran le Blanc. Continuation de la troiſième partie. page 5.
Quatrième partie. p. 193.

AVIS.

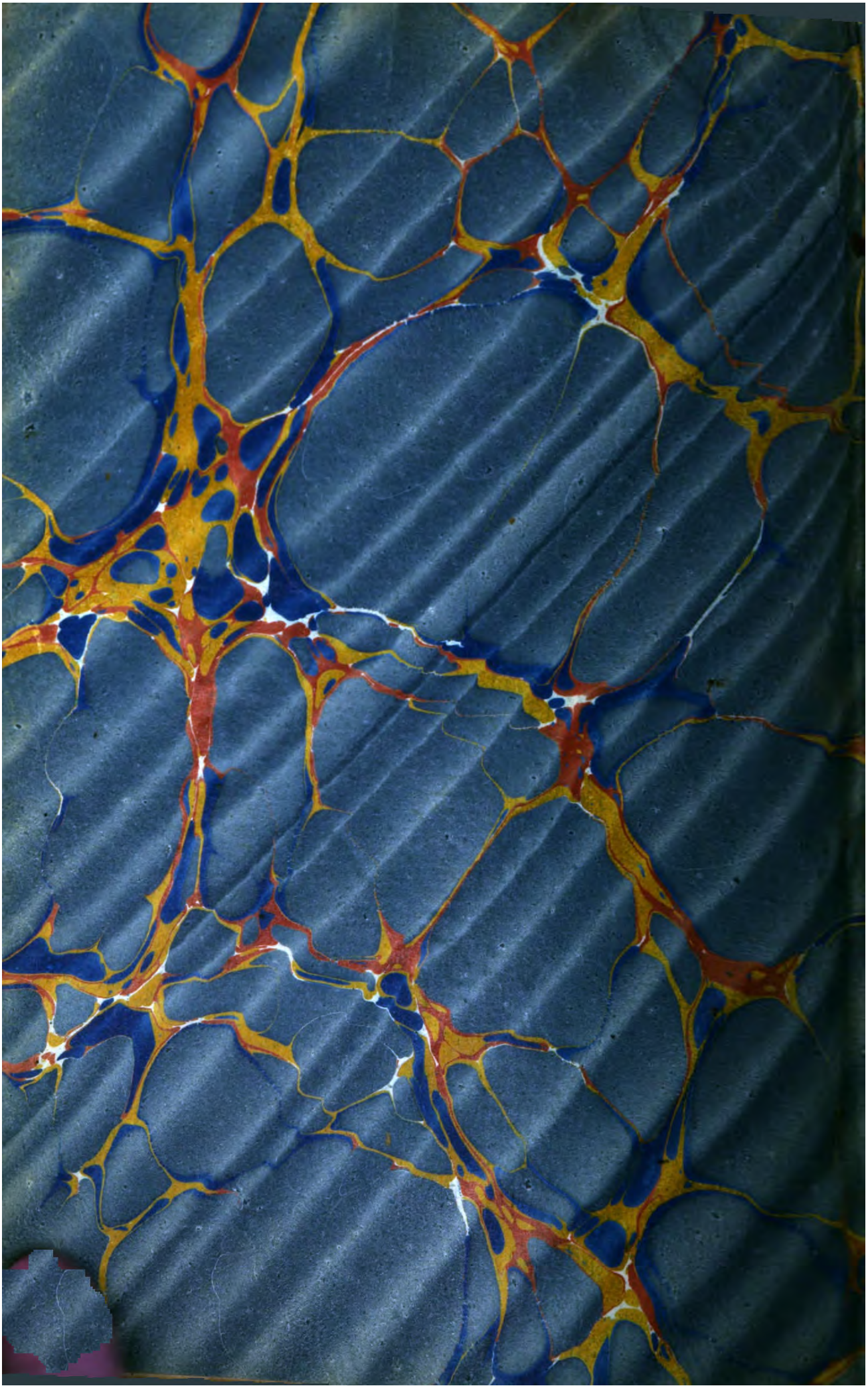
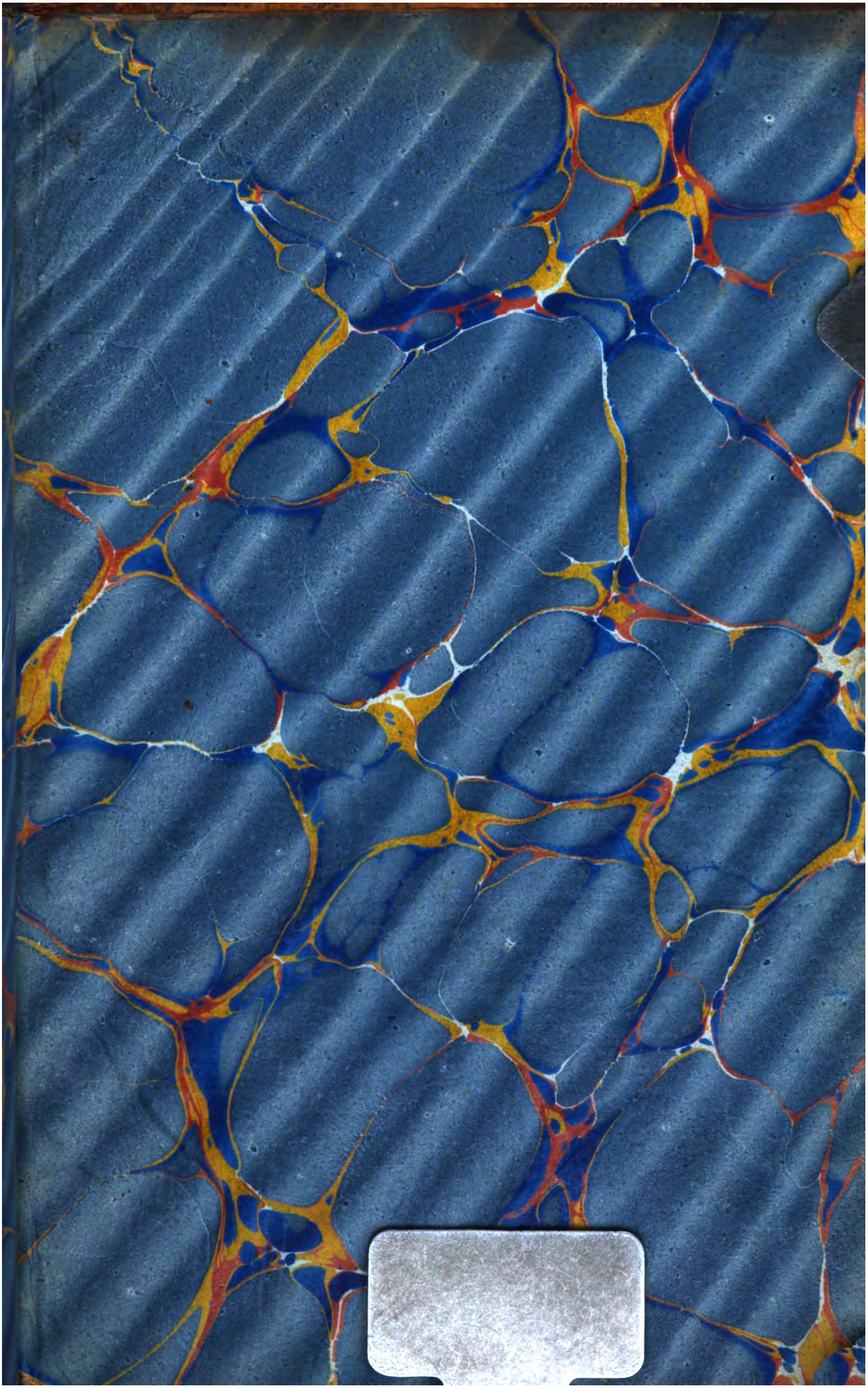
Pour placer les figures des Tomes I & II des Œuvres du Comte de Caylus.

TIRAN LE BLANC. Il m'eſt aiſé, mon père, de ſatisfaire votre curioſité, je m'appelle Tiran le Blanc. *Tome I. page 57.*

Idem. O bienheureuſe chemiſe! que je t'ai vue dans un état bien différent. *pag. 303.*

Idem. Où es-tu à préſent Tiran? Pourquoi n'es-tu pas dans un lieu où tu puiſſes voir & toucher ce que tu aimes le plus au monde. *Tome II. pag. 52.*

Idem. Souverain de l'empire grec, il eſt temps de vous lever, voilà le jour qui paroît. *pag. 377.*

832963

J, Norman
2.3.1984